This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SOCIETE DES ANCIENS TEXTES FRANÇAIS
MCMXXV

840.6
S678
v.24
cop.1

SOCIÉTÉ

DES

ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

MERLIN

II

Le Puy, typographie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

MERLIN

ROMAN EN PROSE DU XIII^e SIÈCLE

PUBLIÉ

AVEC LA MISE EN PROSE DU POÈME DE MERLIN
DE ROBERT DE BORON

D'APRÈS LE MANUSCRIT APPARTENANT A M. ALFRED H. HUTH

PAR

GASTON PARIS ET JACOB ULRICH

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT ET C^ie
56, RUE JACOB, 56

M DCCC LXXXVI

LIBRARY OF THE
LELAND STANFORD JR. UNIVERSITY.

a.24395

Publication proposée à la Société le 28 mars 1883.

Approuvée par le Conseil le 25 avril 1883, sur le rapport d'une commission composée de MM. Meyer, de Montaiglon et Picot.

Commissaire responsable :

M. P. Meyer.

MERLIN

Ore dist li contes que quant li chevaliers as deus espees se fu partis del roi Artu(s), il chevauce dolans et pensis et larmoiant cele part ou il avoit laissié la damoisiele. Et quand elle le voit venir, elle dist : « Ha ! sires chevaliers, tant avés mal esploitié que avés laissiet ochirre en vostre conduit le millour chevalier que je seusse ou monde. Certes, mauvais change avons fait de lui a vous, ne ja preus ne biens ne nous en averra. Car tout ensi comme j'estoie asseur qu'il achieveroit chou qu'il avoit encommenchié, aussi sai je vraiement que vous n'averés ja pooir ne valour de mener a fin, ains i morrés comme chevaliers recreans et mauvais ; si m'est avis et a droit que moult fust mieus que la mors vous euust pris et lui laissiet que il fust ensi avenu comme il est. » Mal accueilli par la demoiselle,

Li chevaliers est si dolans que il ne set qu'il doie dire. Ensi s'en vait la damoisiele d'une part et li cheva- le chevalier aux deux épées suit

son chemin tout pensif. Il rencontre un chevalier qui lui demande le sujet de sa tristesse,

liers d'autre. Il torne vers le foriest et elle vers le chastiel tout ensi comme il l'avoi[en]t devisé. Et quant il est venus a l'entree de la forest, il encontre un chevalier tout desarmé fors de s'espee qui venoit de *(f. 126 b)* chachier, et n'avoit en sa compaignie que deus levriers qui venoient apriès lui. Il s'entre saluerent quant il vinrent l'un près de l'autre, et quant li desarmés vit chelui a deus espees (vit chelui) qui mainne si grant duel, il s'arreste et devient tous esbahis, et dist que moult sera malvais se il ne set l'ochoison de che duel; si retorne erramment a li et li dist : « Ha! sire chevaliers, je vous pri pour Dieu et par courtoisie que vous me dites dont chis duels vous vient, qu'il ne me samble pas que vous doiiés tel duel faire se il n'i euust moult grant ochoison. » « Occhoison, » fait cil a deus espees, « i a si grant que je sui honnis a tous jours, ne ja tant comme je vive ne porrai tant esploitier que je conquiere ja si grant honnour comme est la honte qui m'est avenue. Et pour chou demainne jou del duel. » « Ha! frans hom, » fait li autres, « puis que ceste honte est si grans que l'onnour ne s'i porroit comparer, or vous pri jou par courtoisie et par franchise que vous me dites que [1] ceste honte fu et comment ele [2] vous avint. Et je vous creant loiaument coume chevaliers que je dès or en avant vous serai compains de la honte, en tel maniere que je ne vous guerpirai en nule *(f. 126 c)* aventure qui aviegne, se mors ne m'en dessoivre ou de vostre bonne volenté ne soit, dusques tant que ceste honte soit vengie. Et certes mieus en vaurroie je morir que vengeance n'en soit prise. »

Li chevaliers as deus espees est tous esbahis de chou que chis autres li offre, a che qu'il cuide bien qu'il ne fesist onques chose pour lui pour coi il doie enprendre

1. qui — 2. il

pour lui si grant chose, ne ceste chose ne li descouverroit il mie volontiers pour la grant mesqueanche qui i est; si respont si dolans comme il estoit : « Ha! sire chevaliers, si faite chose certes je ne vous diroie en nule maniere. » « Si ferés, je vous em prie pour l'amour [de Dieu] et pour la riens que vous plus amés el monde. » « Et je vous di, » fait il, « pour l'amour de [1] la riens ou monde que je plus ainc que je nel vous dirai pas a ceste fois. Ne vous n'estes mie si courtois comme je cuidoie, qui me requerés outre ma volenté a dire la verité de mon estre. » Lors est trop dolans li autres chevaliers et [si] courechiés qu'il cuide bien dou sens issir, si respont : « Ciertes, vous le me dirés, se je puis. Et mieus voudroie jou morir que je nel seusse. » Lors jete la main et aiert chelui au frain et li dist : « Vous estes pris, par sainte crois. Vous *(f. 126 d)* ne m'eschaperés se je puis devant que vous m'arés dit chou que je vous requier. » Et lors laisse chis a deus espees son duel et commench(i)e a sorrire et dist : « Par foi, or veschi le plus fol chevalier que je onques trouvaisse, qui me cuide si de legier avoir pris. » Et cil le tient toutes voies au fraing et dist que pris est il. Et il respont que de ceste prison se metera il fors quant il li plaira; si met le main a l'espee, et dist, pour espoenter le chevalier, non mie pour talent qu'il en eust (et dist) : « Sire chevaliers, se vous n'ostés vostre main, vous vous en repentirés, car je vous en mehaignerai; si me ferés faire vilounie a chou que vous estes desarmés et je sui armés. » Quant li autres entent ceste parole, si traist arriere sa main et dist : « Que es che, chevaliers mauvais? Que Dieus vous doinst assés gringnour honte que vous n'avés encore! Me volés vous dont ferir tout ensi desarmé comme je sui? » « Se je vous feroie, » fait chis as deus espees, « che ne seroit mie trop grant mierveille, que vous estes li plus enuieus chevaliers et li plus vilains que

et sur son refus déclare qu'il fera tout pour le savoir

1. que

840.6
S678
v.24
cop.1

SOCIÉTÉ

DES

ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

MERLIN

II

fu en cel conduit occhis; se li conte toute la maniere et par quel aventure che *(f. 127 d)* fu. « Et de che que il fu occhis en mon conduit et par tel mesqueanche ai jou si grant duel que ja mais tant comme je vive n'avrai joie dedens mon cuer devant que je l'aie vengiet de chelui qui l'ochist, se il puet estre en nule maniere que vengance en soit prise, si n'en lairai por painne ne pour travail qui m'en doie avenir.

« Or vous ai conté dont li duels me vient que je faich(e) et pour coi. Et saichiés bien que li chevaliers ne puet estre vengiés fors dou tronchon meismes dont il fu ferus. » « Et comment le vengerés vous? » fait li autres, « quant vous ne l'avés? » Je l'avrai bien, » fait il, « tout a point, car une damoisiele l'emporte qui en ceste queste me fera compaignie. » « Et ou est elle, » fait li chevaliers, « quant elle n'est chi avoec vous? » « Elle s'en departi orendroit de moi a l'entree de ceste forest, » fait cil as deus espees, « et me sera a demain a l'encontre a une crois qui est en mi lieu de ceste forest. » « Or me dites, » fait li autres chevaliers, « che que je vous demanderai. Comment cuidiés vous trouver chelui qui ceste honte vous fist, quant vous nel peustes mie connoistre a cele eure qu'il estoit devant vous? Car se il *(f. 128 a)* [ne fust] ou devant vous ou apriés vous, il ne l'eust pas occhis. » « Ne sai, » fait cil as deus espees, « comment il sera trouvés, mais j'ai si emprise a ceste fois la queste que ja mais nel laisserai jour de ma vie dusques a tant que je l'avrai mené a fin ou a m'ounour ou a ma honte. » « Ore vous en conseut nostre sires, » fait li autres chevaliers, « car certes moult a chi grant emprise et greveuse. Et pour chou que vous m'en avés conté la verité devieng jou orendroit compains de la queste, et fai un veu a nostre signeur et a toute boine chevalerie que ja mais tant comme je viverai [ne la] lairai, dusque a

L'inconnu veut la partager avec lui.

tant que elle sera menée a fin ou par moi ou par autre. Et je vous pri par deboinaireté et par courtoisie que vous m'i acompaigniés. » Et cil dist que il l'otroie bien, puis que il a ensi emprise la queste toute a certes, si fianchent li uns a l'autre erramment qu'il s'entreporteront loial compaignie tant comme il demouerront ensamble.

(f. 128 b) A tant acuellent lour chemin li dui chevalier. Si n'orent pas granment erré qu'il encontrerent Merlin, qui bien savoit canques il avoient dit, et se fu desghisés en tel maniere qu'il estoit vestus d'une roube [1] d'un conviers toute blanche. Et la ou il voit les deus chevaliers si les salue et lour dist: « Ceste compaignie que vous avés si durement affremee ne duerra mie si longuement que vous cuidiés, car assés tost sera departie. » « Et que savés vous? » fait cil as deus espees. « Itant vous en di je ore, » fait Merlins, « par moi a ceste fie. Mais d'une autre que vous moult desirés a savoir vous ferai jou orendroit certains. Sachiés vraiement que chis que vous alés querant c'est chis meismes qui ochist le chevalier en vostre conduit devant les paveillions, et est apielés Gallan et est freres Pellehan. » « Pellehan [2], » [fait cil as deus espees,] « connois jou bien, mais chelui Gallan ne connu ge onques. Et neporquant puis que je en sai le non, il ne puet estre que je ne le truice, se ja mais pour querre homme puet estre trouvés. » « Je vous loc, » fait Merlins, « en droit conseil que vous retornés et que vous laissiés ceste queste. Car certes se vous a chief le menés, vous ferrés un coup dont [averra] si grans duels el roiaume de Logres et si grans maleurtés que onques *(f. 128 c)* gringnor dolour n'avint ne gringnour pestilence par le

Merlin déguisé les rencontre et leur dit que celui qui a tué le chevalier qu'escortait Balaain est Gallan, frère du roi Pellehan, qui a le don d'être invisible, mais seulement quand il chevauche.

Balaain devrait renoncer à cette quête, car elle le mènera à frapper le douloureux coup qui fera le malheur du royaume de Logres.

1. roule — 2. pellohin. *On voit en marge écrits d'une main postérieure les mots :* dist li chiualier qui suiuoit

cop de l'espee qui fu n'a gaires fais entre le roi Lambor et le roi Urlan, qui amendera [1] par le cop de la lanche vencheresse. Ne de chelui mesfait n'avras tu pooir de l'amender ne tu ne hom qui ore soit, ains en sera chis roiames tornés a dolour et a destruction, et avoec che maint autre. Et durra chis essieus jusques a tant que verra avant qui metra a fin les aventures de le grant Bretaigne. Et tu meismes qui feras si grant dolour avenir, se tu vais cele part ou tu bees [a] aler, en morras a grant dolour. » « Certes, » fait chis as deus espees, « se je en devoie ore morir plus vilment que onques hom ne morust, si siurrai jou ceste queste de tout mon pooir et la merrai a fin, ou soit ma mors ou soit ma vie. Et se toutes les maleurtés dou monde en devoient avenir [2], si ne lairoie je pas que je ne vengaisse chelui qui fu occhis en mon conduit. » « Ore, » fait Merlins, « tu le vengeras. Mais saces que tu t'en repentiras tant apriès que tu vaurroies mieus estre mors que vis. » A tant se partent li [3] chevalier de Merlin et (se) tienent lour voie par mi le grant chemin de la forest aussi comme il avoient fait de(*f. 128 d*)vant. Et Merlins les sivoit toutes voies coume cil qui voloit veoir toutes voies coument il lour avenroit.

Mais rien ne peut ébranler Balaain.

Tant ont alé en tel maniere qu'il vinrent près de l'ermitage. Devant cel hermitage avoit une chimentiere, et par mi cel[e] chimintiere estoit la voie et li chemins as trespassans. Quant il se furent el chimentiere entré, li chevaliers as deus espees aloit devant et estoit moult durement pensis des paroles que Merlins li avoit dites, ne il ne s'estoit pas apercheus que che fust Merlins. Et ses compains aloit derriere moult grant joie faisant. Quant il furent en mi lieu del chimentiere, li chevaliers

1. auerra — 2. morir — 3. le

qui derriere venoit giete un plaint trop grant [comme] d'auchun homme moult dolereusement navré, et dist si haut comme chis qui devant estoit l'entendi bien : « Ha! sire compains, mors sui, mort m'a chou que je sui tant demourés en vostre compaignie. » Li chevaliers as deus espees est tous esbahis de ceste parole, si se regarde tous effreés et voit le chevalier qui fu cheus de son cheval et gisoit a tere aussi comme s'il fust mors. Il retorne erramment, et quant il est a lui venus, il descent et trueve que li chevaliers estoit (si) *(f. 129 d)* ferus d'une glaive par mi le cors aussi comme li autres avoit esté, aussi felenessement ou plus. Et encore estoit li glaives tous entiers. Et il li deslace erramment le hiaume et li abat la ventaille, et trueve qu'il estoit ja mors et que l'ame li estoit partie del cors. Il regarde tout entour lui et ne voit riens de mere nee qui li peust avoir donné cel cop. Et quant il vit bien que il ne savra mie ore qui a che fait, il en est trop dolans, si dist : « Ha! Dieus, tant puis avoir grant duel quant je ne puis veoir chelui qui ceste honte et ceste grant vergoigne m'a faite et ore et autre fie! » Et lors recommence son duel aussi grant comme a l'autre fie. Et dist qu'il est li plus chetis et li plus mescheans chevaliers de tous cheus qui onques portaissent armes; car ore voit il apertement que fortune li est plus contraire et plus anemie que a nul autre houme.

Peu après, le compagnon de Balaain est frappé d'une lance invisible et meurt.

Balaain se désole.

Endementiers que il se dementoit ensi, vint illuec uns hermites moult preudom, ki manoit en cel hermitage. Quant il vit si grant duel faire au chevalier, il le commencha a chastiier et a blasmer moult durement, et dist que che n'est pas maintenemens de preudoume ne n'apartient pas meesmement *(f. 129 b)* a chevalier de faire duel pour chose qu'il li avenist, se n'estoit seulement pour repentance de ses pechiés. « Pour tele chose

Un ermite le réconforte.

doit on plourer, ne mie pour autre. » « Sire, » fait li chevaliers, « se je pleure et faic duel plus que nus autres, che n'est mie grant merveille; car je me voi plus meschant et plus malheureus que nul autre. » Et lors li conte chou qui li estoit avenu et de l'autre chevalier et de cestui. « Encore, sire, » fait il, « me fust grans assouagemens se je peusse chelui veoir qui soudainement les occhist, mais che ne puet estre, che me samble, car il est aussi comme fantosme. Et che est la chose dont j'ai grignour duel. » « Je vous di, » fait li preudom, « qu'il n'i a chevalier errant fors qu'il regarde les aventures ensi comme elles averront, soient bieles, soient laides. Mais de ces deus sans faille qui si soudainnement vous sont avenues, je m'en esmerveil moult durement. Et neporquant vous ne me samblés pas houme qui si se deuust dolouser d'aventure qui li aviegne, mais reconforter soi et prendre cuer a soi meisme. Car certes il ne me samble pas hom de grant cuer qui pour aventure qui li doie avenir se desconforte. »

TANT dist li preudom au chevalier as deus espees qu'il le rasso*(f. 129 c)*age moult et plus le reconforte que il ne faisoit devant. Et li preudom le fait entrer en son hermitage et desarmer. Et puis vint au chevalier qui gisoit mors en mi le chimentiere, se li traist del cors la glaive. Et quant li preudom ot fait au cors tel droiture comme on faisoit a chelui tans a cors de chevalier crestiien comme droiture de sainte eglyse, il misent le cors en terre tout ensi armé comme il estoit. Car a chelui tans, quant on enteroit un chevalier, on le metoit en terre tout armé od ses armes d'encoste lui.

Ils enterrent le mort, et, revenant le lendemain

QUANT il orent le chevalier enterré, il misent deseure lui une pierre grosse en lieu de(l) tombe et le lais-

sent en tel maniere. Toute jour demoura li chevaliers a deus espees avoec l'ermite, qui moult lui [1] dist de boines paroles et moult l'amonnesta de bien faire. A l'endemain si tost conme solaus fu levés et li preudom ot chanté messe, li chevaliers s'arma et monta en son cheval et ala veoir la ou ses compains gisoit, qu'il ne puet encore oublier. Et quant il fu la venus entre lui et le preudomme, il commenchierent a regarder la pierre dont la plache estoit couverte, si trouverent au chief de la pierre lettres entail *(f. 129 d)* lies. Li chevaliers demande au preudomme : « Sire, que vous est avis de ceste chose? Il ne me samble mie que de toutes ces lettres qui chi sont entaillies en i euust [2] ersoir nulle. » « Par Dieu, » fait li preudom, « non avoit il. Ore saichiés que chou est une aventure mervilleuse. Mais ore regardons que elles voelent dire; car je ne croi mie que elles soient sans senefiance. » Lors commenche li preudom a lire les lettres, et trueve que elles disoient tout apertement : *En ceste chimentiere vengera Gavains le roi Loth son père ; car il tranchera le chief au roi Pellinor es premers dis ans qu'il avra recheu l'ordre de chevallerie.* Cestes paroles disoient les lettres en tel maniere comme je vous devis. Et quant cil as deus espees les a bien entendues, il dist : « Ha! Dieus, quel damage, s'il avient ensi comme ces lettres dient qu'il en averra! Sire, » fait il a l'ermite, « savés vous del roi Pellinor? » « Nenil voir, » fait li preudom. « Sire, ore sachiés dont que che est ore li mieudres chevaliers que je sache el monde et li plus preudom, pour coi on doit moult maldire fortune, quant ensi li est jugiet a morir et par tel enfant qui ja a mon ensiant ne vaudra la moitiet que chis *(f. 130 a)* chevaliers vaut orendroit. Et certes se je ne fuisse en ceste queste ou je sui entrés, je le destornaisse de ceste mort, se je peusse. Car mieus vausisse jou ochirre Ga-

près de sa tombe, y voient une inscription qui n'y était pas la veille.

Cette inscription dit que dans ce cimetière même Gavain vengerait son père en tranchant la tête du roi Pellinor

1. leur — 2. nen i ot

vain en tel point comme il est orendroit qu'il ochesist chelui preudomme, dont il sera assés gringnour damages que de Gavain ne seroit. »

Un envoyé de Merlin leur apprend qu'il est l'auteur de l'inscription et qu'elle dit la pure vérité.

ENDEMENTIERS qu'il parloient entr'aus deus de ceste chose voient un escuiier qui vient viers eus grant aleure et les salue erramment de part Merlin. Et lour dist : « Merlins vous mande qu'il fist anuit ces lettres, ne ne soiiés pas esbahi de chou [1] que elles dient. Car il averra tout ensi comme vous poés veoir escrit. » « Certes, » fait cil as deus espees, « c'est damages. Moult perdist on mains en la mort [Gavain que en la mort] le roi Pellinor. » « Non fesist, » fait li escuiiers ; « Merlins me commanda que je vous desisse qu'il avra millour chevalier en Gavain, quant il verra en son droit aage, qu'il n'a el roi Pellinor. Et pour chou ne devés vous mie plus plaindre la mort de l'un que de l'autre. » Ceste parole dist li escuiiers, et maintenant s'en ala grant oirre, que plus ne demoura avoec iaus. Et li chevaliers as deus espees, si tost coume il ot perdu la ve*(f. 130 b)*ue de l'escuiier, si dist au preudoume qui avoec lui estoit : « Sire, je ne puis plus chi demorer ; a Dieu vous commanch. Et pour Dieu souviegne vous de moi en priieres et en orisons. » Et li preudom li dist qu'il ne l'oubliera [2] pas, si remaint el chimentiere. Et li chevaliers se remet en la forest et chevauche cele part ou il cuide la damoisiele trouver. Et quant il est venus dusques a la crois, il trueve cele qui ja estoit descendue de son cheval pour soi reposer et seoit devant la crois et attendoit la venue del chevalier. Il s'entre saluent si tost comme il voient l'un l'autre, et elle li dist : « Sire chevaliers, moult avés plus demouré que vous ne deussiés. Avés vous riens trouvé qui mestier vous ait ? » « Damoi-

Balaain rejoint la demoiselle.

1. chiaus — 2. ne noubliera

siele, » fait il, « oil : puis que je me departi de vous m'avint une aventure dont je sui moult dolans et moult courechiés, pour coi je sui auques delaiiés ; » se li conte erramment la verité del chevalier qu'il avoit accueilli en sa compaignie, que on a d'encoste lui ochis si soudainnement qu'il ne peut onques savoir qui che avoit fait. Et quant elle ot ceste aventure, elle commence a souspirer et dist : « Ha ! lasse, par tel maniere fu li miens amis *(f. 130 c)* ochis, li plus courtois et li mieudres chevaliers que je seusse el monde. » « Damoisiele, » fait li chevaliers, « ensi vait. A prendre couvient les aventures tout ensi comme eles avienent ou siecle. » « Ces aventures, » fait (fait) elle, « sont plus hounies et plus mesaventureuses que autres, dont li preudomme muer(er)ent par tel mesqueanche. » « Montés, » fait il, « car nous n'avons que demourer. » Elle monte erramment, si s'en vont toute la forest et chevauchent en tel maniere jusques a eure de vespres. A eure de viespres lour avint que il vinrent en un chastiel qui seoit en une valee et estoit moult biaus et moult bien seans de toutes choses et clos de murs et de fossés tout environ. Et li chevaliers aloit devant et la damoisiele après, loing l'un de l'autre. Et si tost comme il se fu mis el chastiel, cil d'amont laissent avaler une porte couliche, si que li chevaliers fu dedens et la damoisiele dehors. Quant il se vit enclos et il set bien que la damoisiele est remese la fors, il ne set que il puist faire ; car retorner ne puet il ne cele venir avant.

Il entre dans un château dont on referme la porte derrière lui, la demoiselle restant dehors.

Endementiers que il regardoit que il porroit faire, il escoute et ot que la damoisiele qui dehors fu remese commencha a crier : « Ha ! chevaliers a deus espees qui cha *(f. 130 d)* dehors m'as laissiet, secour moi et aide, ou je sui a la mort venue ; car chi est la damoisiele ou siecle qui plus me het, qui me veut faire le chief cauper et sans deserte. Et se tu demeures gramment, tu ne verras

Il l'entend qui l'appelle à son aide.

ja mais a tans que je ne soie anchois ochise. » Quant il entent la damoisiele, il est tant a ma laise que nus plus ; car de laiens ne puet il issir en nule maniere, s'il ne saut des murs a val, et se elle rechoit mort en sa compaignie il n'avra jamais hounour. Lors descent de son cheval et vient a l'uis de la tour et le trueve ouviert et se met maintenant dedens et s'en vait a piet tout contremont grant oirre. Et quant il est venus lassus, il trueve jusques a douze serjans qui gardoient la tour, mais il estoient a chelui point tout desarmé. Et il met maintenant le main a l'espee et les escrie et dist qu'il sont tout a la mort venu se il ne li oevrent la porte, et quant cil le voient fervestu et venir viers eus l'espee traite, il ont grant doutance de lui, si ne l'attendent mie, a chou que il estoient desarmé, ains s'en fuient l'un cha et l'autre la, et (quant) il vient a la fenestre de la tour pour veoir la defors et pour veoir por coi *(f. 131 a)* la damoisiele crie. Et quant il a sa teste mise fors, il voit la damoisiele et deus chevaliers; si disoient li dui chevalier a cele qui avoec li estoit venue : « Se vous ne faites chou que nous vous requerons, vous n'en poés eschaper sans mort; car nous vous coperons orendroit le chief. Et sachiés que chou que nous vous requerons est la coustume del chastiel, ne nule damoisiele n'i vient que on ne li fache. » Et cele qui se voit si tenir courte, et qui a paour de mort, demande que che est qu'il li requierent. « Nous vous le dirons, » font[1] il, « quant[2] vous le nous av[r]és fianché que vous le ferés. Et sachiés que che n'est mie vostre honte. » Et cele lour fiance erramment, qui ne cuide secours avoir de nule part. Et li chevaliers a deus espees, qui voit que cil la tienent si courte, est tant a mal aise que nus plus ; car il ne puet a li venir en nule maniere se il ne saut de la tour a val, a chou que il ne puet la porte ouvrir ne pou ne grant.

Il monte dans une tour, et d'une haute fenêtre voit la demoiselle aux mains de deux chevaliers, qui l'obligent à jurer qu'elle observera la coutume du château.

1. fait — 2. car

Lors dist a soi meismes que mieus vient il morir, se a morir vient, que la damoisiele muire par defaute de lui, si se saingne et se commande a nostre signeur et saut erramment de la tour a val. Et li avint si bien que il ne se conquaissa de riens *(f. 128 b)*. Et puis monte tout contremont le fossé, et quant il vient près de la damoisiele, il met le main a l'espee, et dist a cheus qui avoec lui estoient que mal le baillierent. Et cil qui orent veut le saut qu'il avoit fait sont tuit esbahi de la merveille qu'il en orent, si laissent la damoisiele et se traient en sus pour la doutance qu'il ont de celui as deus espees. Et il vient a la damoisiele, et le prent par la main, et li dist : « Ma damoisiele, pour coi aliés vous ore si criant ? » « Sire, » fait elle, « pour chou que il me voloient ochire, se jou ne lour fianchaisse a tenir la coustume dou chastiel; si me tinrent si courte que je lour fianchai par tel maniere que ma honte n'i seroit. » « Che me poise », fait il, « que il orent onques votre foi, car je dout que il ne vous en apielent; mais je ne sai que je puisse faire de cheval, car j'ai laiens le mien laissié. »

Il fait alors un saut prodigieux et arrive près d'elle ; les autres s'enfuient, mais elle a déjà juré.

Ensi coume il parloit de ceste chose a la damoisiele, il regarde et voit ouvrir la porte, qui orendroit avoit esté serree, et en issent bien jusques a dis chevaliers tous armés, si amenoient le cheval, et le rendirent erramment al ' chevalier et li dient : « Tenés, sire chevaliers, que del vostre ne volons nous riens *(f. 131 c)* retenir. » Et il est moult liés de ceste chose, se le prent. Et il redient maintenant a la damoisiele : « Damoisiele, acuitiés vostre fianche, et vous le devés faire, car autrement seriés vous desloiaus et parjure. » « Certes, » fait cele, « je en sui

1. el

preste, se c'est chose que je le puisse faire. » Maintenant vint entr'aus une autre damoisiele, et aportoit entre ses mains une escuiiele d'argent assés grant par raison. Et la ou cele vit la damoisiele, se li dist : « Damoisiele, vous nous devés ceste escuiiele emplir de vostre sanc; teuls est la coustume de cest chastiel. Autrement ne passe nulle damoisielle qui chaiens viegne. Et se che ne faites, on vous en porra prouver a desloiaus et a parjure. Et se vous le faites deboinairement, on le vous tenra a grant cortoisie. Et se vous ne le faites de vostre boin gré, si le ferés vous malgré vous; car sans che faire ne porroit issir nule damoisiele de chaiens qui soit estrange. » Quant la damoisiele entent che que cele li demande, elle en devient toute esbahie, si ne set que dire fors que elle respont a tant : « Je savroie volentiers, ains que je me mesisse en aventure de mort, pour quel besoing vous demandés si grant fuison de mon sanc; car se preus en peust venir, *(f. 131 d)* je nel refuseroie pas; mais se il n'en devoit venir bien ne mal, je ne m'en mesaiseroie en nule maniere, a che que je voi tout apertement ma mort, che m'est avis. » Et la damoisiele li respont : « Je vous dirai que che est. Lors le ferés plus hardiement, si comme je cuic.

Cette coutume est que toute demoiselle qui passe doit remplir une écuelle de son sang;

« Voirs est que la dame de chaens a nouvielement euue une maladie si laide et si vilainne comme est de liepre, et en est si durement sousprise que onques dame ne veist(e)es plus vilainnement malade comme elle en est. Assés nous sommes travilliet et pené a chou que elle recheust garison s'il peuust estre; mais a nostre signeur ne pleust encore mie. Moult nous en consillames et loing et près, ne onques ne trovames qui conseil nous en donnast fors que un seul homme viel et anchiien qui nous dist : « Je vous dirai comment elle garira, se vous «le volés faire. » Et nous li desi[s]mes que nous le ferions,

ainsi espère se guérir la dame du château, atteinte de lèpre.

ja si greveuse chose ne seroit. Et il nous redist adont : « Se vous volés tant faire que vous d'une pucielle vierge « en volenté et en oevre, fille de roi et de roine, puissiés « avoir plainne escuiele de sanc et oindre vostre dame, sa « maladie *(f. 132 a)* si faudra maintenant et sera toute « garie. » Ensi nous enseigna li preudom a trouver la garison de la dame. Et nous jurasmes errammentque ja mais damoisiele ne passeroit ne ne verroit par chi qui de ceste coustume ne s'aquitast, por coi il convient par droit que vous le fachiés aussi comme les autres ont fait qui devant vous i ont esté. »

La damoisiele respont maintenant : « Certes, » fait elle, « moult a chi desavenant coustume et vilainne; mais puis que les autres damoisieles trespassans la tienent, je la tendrai, se je en devoie morir en ceste place. Et je cuic mieus que je en muire que je en garisse. Car il n'a damoisiele si fort el monde, se elle perdoit tant de son sanc comme ceste escuiiele porroit tenir, que mieus n'en deust morir que eschaper. » Et li chevaliers as deus espees saut errammentavant et parole si haut que tuit le pueent bien oir et entendre : « Damoisiele, je vous desfenc (je vous desfenc) que che ne fachiés mie; car bien saichiés que vous n'en porriés eschaper sans mort se vous le faisiés; et se vous moriés ore par tel maniere, qui me conduiroit en ceste queste que je ai emprise, que je ne puis mener a chief sans vostre assenement? » « Li cuers *(f. 132 b)* me dist, » fait elle, « que je n'en morrai mie, et pour chou le faich jou plus asseur. » Et il en est moult courechiés, mais il ne li ose destorner.

Chil mainnent la damoisiele ou chastiel et le chevalier aussi. Et quant il sont venu en la maistre tour de laiens, il desarment le chevalier. Et neporquant ne

On les mène au château;

voloit il mie demorer laiens ; mais [1] la damoisiele li pria que il remansist la nuit pour veoir quel fin elle feroit; il dist que il remanroit la nuit et ne mie fors pour chou qu'il estoit a mal aise de li. Maintenant vinrent laiens jusques a sis damoisieles, et li deslacent ses bras, et dient que elles prenderont tant de sanc comme lour converra. Et elle[s] li font erramment saillir le sanc d'ambes deus pars et em prendent tant comme elles voelent. Et la damoisiele se pasme pour la fuison del sanc qu'elle ot laissié. Et elles li estancent [2] erramment et l'emporterent en une des chambres de laiens pour soi reposer. La nuit fu moult a mal aise li chevaliers as deus espees pour la damoisiele, et moult avoit grant paour que elle ne morust, car il ne voit pas comment il peust sa queste mener a chief, a chou que il ne [3] savoit quel part il devoit querre chelui qui le chevalier avoit (*f. 132 c*) ochis devant les pavillons. Et il en avoit ja tant apris que il savoit bien que che est uns chevaliers qui avoit pooir de soi celer en tel maniere que nus ne le veist, ja tant errast, s'il ne li pleust, [pour qu'il chevauchast,] mais tant qu'il fust assejour ne le pooit il mie faire.

on saigne la demoiselle aux deux bras.

Elle n'en meurt pas,

Moult pensa li chevaliers toute nuit a la damoisiele, car moult avoit grant paour de sa mort. Et a l'endemain si tost comme il fu ajorné, anchois que il oist messe ne que il presist ses armes, il vint en la chambre ou elle se gisoit droit a son lit, et le salua et li demanda comment il li estoit ne comment elle se sentoit. Et elle li rendi son salu et li dist que elle ne sentoit nul mal, Dieu mierchi, et que elle chevaucheroit maintenant. « Mais de la dame de chaiens comment vait? Est elle garie? » « Certes, » fait il, « nennil; onques n'en amenda. » « Ja Dieu, » fait elle, « ne place que elle en ament ne que

1. car — 2. il li estance — 3. na

elle en garisse de sa maladie, mais male mort le prenge prochainnement, et che seroit certes grant joie : que onques mais pour maladie de feme ne fu acoustumee si mauvaise coustume ne si desloia(i)l comme ceste de chaiens est. Car certes par le mien ensient encore en morront mil damoisieles qui ne l'averont *(f. 132 d)* mie desservi. » « Damoisiele, » fait li chevaliers, « atornés vous, car nous n'avons chi que sejourner; mais apparilliés vous, si monterons. » « Je vaurroie, » fait elle, « estre hors de chaiens, que onques ne vi chastiel qui tant m'anuiast. » Atant s'en vait li chevaliers armer. Et cil de laiens li disent : « Sire, n'orrés vous mie chaiens messe ains que vous en alliés? » « Nennil, » fait il, « car li estres de chaiens m'anuie tant qu'il me poise quant je onques i entrai. » Lors monte li chevaliers et la damoisiele, qui ja estoit aprestee; mais moult estoit maigre et paile del sanc que elle avoit pierdu(e). Quant sont monté, si s'en partent del chastiel et commandent as maufés tous cheus qui i remainnent, et issent fors et si s'en vont.

et ils repartent le lendemain.

Ensi fourni la damoisiele la coustume del chastiel et en eschapa, que elle n'en morut mie : si l'en avint mieus que as autres qui apriès li vinrent; car onques puis n'en n'i vint nulle qui n'en mourust. Et dura puis cele dolereuse coustume moult lonc tans, que onques la dame del chastiel n'en mourut ne n'en gari dusques a tant que la vaillans damoisiele la serour Percheval [1] le Galois i vint, qui acompli *(f. 133 a)* l'aventure dou chastiel; car de son sanc fu la dame de laiens garie, si tost coume elle en fu ointe, si coume li contes le devise en la grant queste dou graal. Mais ore en laisse li contes a parler; car bien en savrai deviser la verité quant lieus en sera.

Cette coutume dura jusqu'à ce que la dame fut guérie par le sang de la sœur de Perceval, comme on le raconte dans la grande quête du graal.

1. percheiral

Ore dist li contes que li chevaliers a deus espees chevauche entre lui et la damoisiele tout le jour entier et l'endemain aussi et le tierc jour et le quart sans aventure trouver qui face a ramentevoir en conte. Ensi chevauchierent entre eus deus de jour en jour tant que moult orent eslongié la chité de Camalaoth, et li langages lour commencha si durement a changier qu'il n'entendirent mais se moult petit non.

Les voyageurs logent chez un chevalier dont le fils est fort malade ;

Un soir furent herbegiet a l'entree d'un bois chiés un vavasour moult preudomme, qui lour fist la plus biele chiere et la gringnour feste qu'il *(f. 133 b)* pot. Quant la table fu mise et il furent par laiens assis, li chevaliers escoute et ot en une des chambres de laiens la vois d'un houme qui moult se plaignoit angoisseusement, et dura cele plainte tant comme il sirent au mengier ; si en demandast moult volentiers nouvieles que che peust estre, mais il n'osoit son oste metre em paroles tant comme il fuissent au mengier seant. Apriès mangier, quant les tables furent levees, li chevaliers dist a son hoste : « Biaus hostes, se je ne vous cuidoie courechier, je vous demanderoie une chose que je moult desire a savoir. » « Dites, » fait li preudom, « et je le vous dirai, se chou est chose que je sache. » « Je vous demande, » fait il, « que vous me dites que chou est qui se plaint en une des chambres de chaiens. » « Certes, biaus ostes, » fait li preudom, « che vous dirai je moult volentiers. Saichiés que chou est uns mien[s] fieus, qui moult est angoisseus et destrois d'une plaie qui li fu faite nouvielement ; et li fu si soudainement faite que il ne vit pas chelui qui le fist, et si estoit entour eure de miedi, et quant il fu navrés, il n'avoit entour lui ne murs ne arbres qui la veue lour peust tollir de celui

il a été frappé d'une lance invisible.

(f. 133 c) qui che fist. Et pour chou che m'est il avis que che fu auques comme enchantemens. » A ceste parole respont li chevaliers a deus espees et dist : « Ostes, je vous di que che n'est pas enchantemens, ains est uns chevaliers qui a tel pooir que nus ne le voit, tant comme il voelle, pour qu'il chevauche. Et sachiés, ostes, que se il a votre fil feru en tel maniere coume vous me dites, sachiés que encore me fist il pis ; car il m'ochist en mon conduit un chevalier, dont je sui tant dolans que il ne me pesast mie plus de moi, se il m'eust navré a mort. » Et lors li conte del chevalier qu'il avoit fait retorner viers le pavillon pour l'amour le roi Artu(s), si l'ochist en son [1] conduit, et de l'autre qu'il avoit acuelli avant ier compains de la queste, qui refu ochis derriere lui [2] par autel maniere. Et lors se commenche li ostes a seingner de la mierveille qu'il en a. « Biaus ostes, » fait cil as deus espees, « savés vous comment chis chevaliers a a non ? » « Nennil, sire, » fait li ostes, « car onques parler n'en oi. » « Or sachiés dont, biaus ostes, qu'il a non Garlan, et est freres Pellehan le roi de Listinois. » Et li ostes se saingne et dist : « Par mon chief, je vous croi bien de chiou que vous me dites. Chelui Gar*(f. 133 d)*-lan connois jou bien, ne il n'a pas un an que il me dist une parole pour coi je sui bien ramenbrans qu'il navra mon fil ensi comme il est navrés. Car il avint que nous fumes entre moi et lui venu a un tornoiement, et fu chose que je l'abati deus fois chelui jour, voiant tous chiaus de la place. Et quant il, qui estoit trop plus riches hom que je n'estoie, vit que il ne se porroit vengier de moi, il me dist que il me courcheroit del millour ami que je averoie ains que li ans fust passés : si m'a bien convenant tenu, che m'est avis, car il a mon fil navré a mort, l'oume el monde que je plus amoie. » « Ha ! Dieus, » fait cil as deus espees, « coument le porroie jou

Balaain raconte au père ce qui lui est arrivé à lui, et lui apprend que leur ennemi est Garlan, frère de Pellehan, roi de Listinois. Le chevalier le connaît de vue et se rappelle lui avoir infligé une humiliation dont il s'est ainsi lâchement vengé.

1. mon — 2. moi

trouver? Il n'a houme el siecle que je si volentiers veisse coume lui. » « Certes, » fait li ostes, « je vous ensegnerai comment vous le porrés trouver et veo[i]r apertement, se vous volés faire chou que je vous deviserai. » Et cil respont que ja pour painne ne remanra qu'il ne le fache.

Il donne à Balaain le moyen de trouver Garlan, à la cour que doit tenir Pellehan.

« Ore vous dirai comment vous en esploiterés, » fait li ostes. « Voirs est que li rois Pellehans de Listinois tenra grant court et efforchie de diemenche en huit jours au chastiel del [1] pallès perilleus. Et a cele feste *(f. 134 a)* doit servir chis Garlans et servira, je sai de voir, si seront illuecques tuit li preudomme de maint roiame. Et se vous a chelui jour poés laiens entrer, sachiés que vous le trouverés. » Et quant cil a deus espees entent ceste nouviele, si en est assés plus liés qu'il n'estoit devant, si respont : « Biaus ostes, beneois soit Dieus qui ceste part m'amena. Or sai bien a ceste parole que vous m'avés ore dite et ensegnie merrai jou ma queste a fin, se ja mais i doit estre menee. » Et lors redist la damoisiele a son hoste : « Biaus ostes, cuidiés vous que vostre fius puist garir? » « Certes, » fait il, « je n'en sai que dire, car trop est durement navrés. Et nepourquant uns vieus hom qui chaiens se herbega l'autre semaine me dist que mes fieus torneroit a garison, mais che ne seroit devant chou que sa plaie fust ointe del sanc au chevalier qui l'avoit navré. Je li demandai qui [2] chou li avoit ensegniet, et il me dist : « Merlins li sages devineres me « commanda que je le vous desisse que il ne porroit au« trement garir. » « A tant parole li chevaliers a deus espees et dist: « Biaus ostes, s'il est ensi que vostre fius doive garir (se sera) par le sanc de chelui, sachiés que il en garira, se vous me volés siurre, ou autres de *(f. 134 b)* chaiens. S'il avient ensi que je chelui puisse trouver, on-

Il voudrait bien que Balaain le tuât, car son fils guérirait si la plaie était ointe du sang de Garlan.

1. des — 2. que

ques sans d'oume si largement ne fu espandus coume chis sera en quelconque lieu que je le puisse trouver, se je en devoie morir en la place. » « Et je vous creanch, » fait li ostes, « que je vous siurrai dusques la, car il n'est riens que je desire autant que je feroie la santé de mon fil. Et encore vous pramet jou que je vous i merrai la droite voie. » Et il l'en mierchie moult.

CELE nuit fu moult a aise li chevaliers a deus espees et moult bien herbegiés, et fu moult liés de ces nouvieles qu'il avoit laiens aprises. Au matin, si tost comme il fu ajorné, il se leva et oi messe laiens meismes, ou il avoit une petite chapiele. Apriès s'arma et monta et se mist au chemin entre li et la damoisiele et son oste. Ensi chevauchierent ensamble toute la semainne et l'autre apriès sans aventure trouver dont on doie faire conte, et tant qu'il vinrent ensamble droit au castiel ou li rois Pellehans tenoit sa court, et entrerent tout troi laiens a eure de prime. La feste estoit par tel maniere establie que nus chevaliers ne puet en la court entrer, se il n'amainne avoec li sa serour ou s'amie, et se il i ve- *(f. 134 b)* nist autrement, il n'i peust entrer en nulle maniere. Li chevaliers a deus espees entre lui et sa damoisiele entre(re)rent dedens, et li ostes remest defors pour chou que il n'avoit avoec lui damoisiele nule; si l'em pesa ore moult. Et si tost coume il fu laiens entrés, il trouva si grant compaignie de chevaliers comme se tout cil dou roiame de Logres i fuissent assamblé. Et maintenant que cil de l'ost le [1] virent armé, il li coururent a l'encontre et le firent descendre, et le mirent en une des chambres de laiens et sa damoisiele avoec li, si le desarmerent erramment et li aporterent reube nueve a viestir tele qui li fu convegnable, car assés en i avoit

Après un long voyage, Balaain, avec son hôte et la demoiselle, arrive au château où Pellehan tient sa cour.

1. li

laiens. Il le menerent ens ou palais seoir avoec les autres chevaliers, mais onques s'espee ne li porent tollir qu'il ne la chainsist, et dist que teuls estoit la coustume de son pais que nus chevaliers ne mangoit en estrange liu et meesmement en si haut lieu coume en court de roi qu'il n'eust s'espee chainte, et se il ne li voloient soufrir a faire la coustume de son pais, il s'en iroit avant la dont il estoit venus; et pour chou li souffrirent il.

Balaain refuse, pour entrer, d'ôter son épée, disant que ce n'est pas la coutume de son pays.

Moult fu grans la chevalerie que li rois Pellehans ot laiens assamblé. Et quant che vint *(f. 134 d)* a eure de disner, que les tables furent mises, chascuns s'assist ne mais cil qui devoient servir. Et fu en tel maniere la feste establie que chascuns chevaliers ot dejouste li s'amie assise. Et lors commenchierent a servir laiens moult biel et moult richement. Li chevaliers a deus espees commencha a demander a un chevalier qui dalés lui seoit a seniestre : « Dites moi li quels est Garlans li freres au roi Pellehan. » Et il li moustre et dist : « Veés le la, cel grant, cel rous chevalier a cele sore chaveleure, le plus mervilleus chevalier dou siecle. » « De coi est il mervilleus? » fait chis a deus espees, aussi comme il n'en seust mie, et che demandoit il pour chou que il en seust mieus la verité. « Quant che est chose, » fait li autres chevaliers, « qu'il est armés, nus ne le puet veoir tant come il se veult celer. » « Par foi, » fait il, « mierveilles me dites; che ne porroie je mie croire que che fust voirs. » « Si est vraiement, » fait li autres chevaliers.

Assis à table, il s'informe qui est Garlan; on le lui montre.

« Ore me dites, » fait cil a deus espees, « se il vous mesfaisoit tant que il euust mort desservie, comment vous en vengeriés vous, quant vous l'averiés pierdu si tost coume il seroit armés? » « Par foit, » fait cil, « se

il m'avoit mesfait, je le prenderoie lau je le trouveroie, *(f. 135 a)*, fust armés u desarmés. » « Vous ne le poés trouver (des)armé, ensi coume vous meesmes me dites. » « Et je desarmé le prenderoie, » fait cil. « Voire, mais se vous estes armés et il desarmés et vous metés main seur lui, et tous li mondes vous tenra a honni et a recreant. » « En auchune maniere, » fait cil, « s'en convenroita vengier; si vous en ai dit chou que jou en feroie, ne autrement ne le porroit nus faire. »

Lors commenche li chevaliers a deus espees a penser, et quant il a grant pieche pensé, il regarde chelui qui le chevalier ochist en son conduit, si est tant a mal aise que nus plus. Car se cis li eschape a ceste fois, il ne le cuide ja mais veoir. Et se il l'ochist en chelui point devant le roi Pellehan et devant toute l'assamblee, il ne voit mie comment il peust de laiens eschaper qu'il n'i soit ochis et decaupés, s'il avoit la proueche a sis les millours chevaliers dou monde. De ceste chose ne set il que consillier ne quel conseil il doive prendre. Car se il l'ochist en cest point, il n'en puet eschaper sans mort, et se il li eschape, il n'i cuide jamais recouvrer.

(f. 135 b) Ches deus choses le metent en grans pensees et en si grant destrece qu'il ne boit ne ne mangue, ains pense toutes voies. Si dura chis pensers tant que tuit li mès furent venu seur la table, si s'en peust bien a celui point lever ensi comme il s'i estoit assis, qu'il n'i avoit ne beut ne mengiet. De ceste chose se fu moult bien gardé Gallans li rous, qui aloit servant par les tables, et bien ot veu que chis n'i ot beu ne mengié, si le tient a moult [grant] vieuté, car il cuida bien que chil le laissast par despit. Lors s'acoste de lui et hauche le paume et li donne grant cop en la fache, qu'elle en devint toute ver-

Garlan, qui sert, insulte et frappe Balaain parce qu'il ne mange pas;

meille, et puis li dist : « Drechiés vostre teste, sire chevaliers, et mengiés aussi comme li autre, que li seneschaus le vous mande. Et dehait ait qui vous aprist as seoir a table de preudoume quant vous n'i faites que penser ! » Quant li chevaliers a deus espees voit que cil l'a ensi feru, il est tant dolans que il en pert tout sens et toute mesure, si respont : « Gallans, che n'est mie le premier duel que tu m'as fait. » Et cil respont : « Si t'en venge quant tu porras. » « Si ferai je, » fait cil a deus espees, « assés plus tost que tu n'oseroies cuidier. » Il met le main a l'espee et dist : « Garlans, veschi le chevalier que *(f. 135 c)* tu as fait venir après toi de la court le roi Artu(s) a grant painne et a grant travail, ne ja mais preudomme ne ferras a table de roi, ne n'ochirras chevaliers en traison. » Et maintenant le fiert de l'espee par mi la teste si durement qu'il le fent tout jusques en la poitrine, si l'abat a terre. Et lors s'escrie : « Hostes, or poés prendre del sanc Garlan a la garison de vostre fil. » Lors redist a la damoisiele : « Damoisiele, bailliés moi le tronchon de quoi li chevaliers fu ferus devant les pavillons. » Et elle li bailla coume chelui qu'elle avoit mis dejouste li. Et il le prent et saut fors de la table, et en fiert Garlan qui a terre gisoit mors si durement qu'il li tresperce les deus costés. Et lors dist si haut que tuit le porent bien oir : « Ore ne m'en chaut que on face de moi, car j'a[i] bien ma (que) queste achievee. »

Balaain lui reproche ses trahisons et lui fend la tête d'un coup d'épée.

A cest mot lieve grant la noise par la court. Li un et li autre s'escrient : « Prendés le, prendés le. » Et li rois meesmes, qui tous estoit dervés de son frere que on li a devant lui ochis, s'escrie : « Prendés le moi, mais gardés que vous ne l'ochiés. » Et cil a deus espees respont : « Sires rois, ne commandés pas que on *(f. 135 d)* me prenge, mais vous meesme i venés, et vous le devés bien faire, che m'est avis, que on vous tient a un des mil-

Un grand tumulte s'en suit. Le roi Pellehan, le plus saint des rois, veut venger son frère.

lours chevaliers del monde. » Li rois sans faille estoit moult boins chevaliers et moult preudom vers Dieu, ne on ne savoit a chelui tans en toute la grant Bretaigne (ne) nul princhе qui (qui) autant fust ámés de nostre signour. Il fu esmeus d'ire et de maltalent et pour la mort de son frere et pour les paroles del chevalier, si dist que vraiement le vengera il s'il puet.

Lors saut de la table et dist a tous les autres : « Gardés que nus de vous ne soit si hardis qu'il mete main en lui, car je tous seuls en cuide bien venir a chief. » Lors court a une grant perche de fust qui estoit en mi la sale, et le prent, et le lieve contremont, si keurt sus a chelui qui tenoit l'espee traite, ne mie cele dont il ot la damoisiele livree a mort, mais une autre. Et quant li chevaliers a deus espees le voit venir, il ne le refuse pas, ains dreche l'espee. Et li rois le sousprent a une traverse, si fiert en l'espee si durement qu'il le brise par devant le heut, si que li brans en chiet a terre et li poins [1].....

L'épée de Balaain se brise.

(f. 138 a)... [ge]soit en pasmisons, si le baille a Merlin. Et Merlins l'apiele par son droit non et li dist : « Balaains,

Balaain revient à lui ; Merlin lui dit qu'il a mérité la haine du monde entier.

1. *Il y a ici dans le manuscrit une lacune de deux feuillets; on ne peut la combler qu'imparfaitement à l'aide du récit abrégé de Malory (l. II, ch.* XV *et* XVI) : *Balaain, ayant eu son épée brisée, court dans une salle voisine puis de chambre en chambre dans le palais, pour trouver une arme, et est poursuivi par le roi Pellehan. « Enfin il entra dans une chambre qui était merveilleusement et richement tendue, et il y avait un lit couvert de drap d'or, le plus riche qu'on puisse imaginer, et quelqu'un couché dedans, et auprès était une table d'or pur, portée sur quatre piliers d'argent, et sur la table était une lance merveilleuse, étrangement travaillée. » Ba-*

oevre les ieus. » Et il dist : « Ha ! Dieus, ou sui je ? » « Tu és encore, » fait Merlins, chiés le roi Pellehan, ou tu as tant fait que tous li siecles ki te connistera t'en harra dès ore mais et portera male voellanche. » Li chevaliers ne respont a riens que Merlins li die, car bien se sent coupable de chou que il li met sus, mais il li demande comment il s'en porra de laiens aler, car bien a sa queste achievee, si comme il dist. Et Merlins dist : « Sievés moi, et je vous conduirai tant que vous soiiés hors de cest chastiel ; car se cil de cest chastiel vous connissoient et il savoient del mal qu'il ont souffert que che euust esté pour vous, nus hom ne vous garandiroit qu'il ne vous detrenchaissent tout ains que vous fuissiés venus as portes. » « Et de la damoisiele qui avoec moi vint chaiens, » fait li chevaliers, « savés vous nulle nouviele ? » « Oil voir, » fait Merlins, « vous la poés veoir morte en mi che palais. Tant a ele gaigniet en che que elle vous compaignie a fait que vous l'avés morte. »

La demoiselle est parmi les morts.

laain prend cette lance et en frappe Pellehan, qui tombe pâmé ; mais aussitôt le château s'écroule avec fracas, et Balaain lui-même perd connaissance. Il reste ainsi trois jours, au bout desquels Merlin vient le délivrer. Les explications que Malory donne sur ce « douloureux coup » ne sont certainement pas celles qui étaient dans notre texte, puisqu'il y est question de Galaad au lieu de Perceval ; toutefois elles doivent être en partie identiques ; et il est bon de les reproduire : « Et le roi Pellehan (Pelleham) resta ainsi beaucoup d'années grièvement blessé, et n'aurait jamais été guéri, jusqu'à ce que Galaad, le haut prince, le guérit dans la quête de saint graal ; car dans cet endroit il y avait une partie du sang de notre seigneur Jésus-Christ, que Joseph d'Arimathie apporta en ce pays, et c'était lui-même (Joseph) qui était couché dans ce riche lit. Et c'était la même lance dont Longin frappa notre seigneur au cœur. Et le roi Pellehan était du sang de Joseph, et c'était le plus prud'homme qui vécût alors, et ce fut grand pitié de sa blessure, car ce coup amena beaucoup de deuil, de trouble et de chagrin. »

Li chevaliers est moult dolans de ces nouvieles que *(f. 138 b)* Merlins li dist, car il voit bien que tout est verités canques il li conte, si dist a Merlin qu'il le maint hors de laiens, car il n'i a mais que demourer, puis que la damoisiele est morte. « Certes, » fait Merlins, « ja ne le me desissiés vous, si le feroie je, car je ne vaurroie pas encore que vous morussiés. » Lors se drece li chevaliers de la terre ou il se gisoit encore. Et Merlins l'en mainne fors dou palais. Et quant il vinrent en mi la court, assés i trouverent de malades et d'enfers et de mors. Et Merlins dist au chevalier : « Tout cest damage as tu fait chaiens. Ore garde comment tu as esploitié. » « Ore est ensi, » fait li chevaliers ; « puis qu'il est fait, il ne puet remanoir. » « Voirs est, » fait Merlins. Ensi s'en vont tout contreval la ville et tant qu'il vinrent es portes et passent outre. Li chevaliers estoit garnis d'escu et de lanche et de toutes ses armeures, qu'il n'avoit riens laiens laissiet fors que s'espee qu'il avoit perdue, si comme li contes l'a ja devisé. Merlins li dist : « Vous avés pierdu vostre cheval. » « Voirs est, » fait li chevaliers ; « je ne sai qu'il est devenus. Or me converra aler a piet, che m'est avis. » « Non ferés, » fait Merlins, « se je puis. Ore m'atendés chi, *(f. 138 c)* et je revenrai maintenant. » Lors s'en vint Merlins au chastiel et tant fait qu'il trueve cheval bon et fort, si le mainne au chevalier, car il ne trueve homme qui contredit i mete, si le baille au chevalier, et cil i monte. Et Merlins li dist : « Savés vous pour coi je vous faich(e) ceste bonté? Sachiés que ehe n'est mie pour vous, ains est pour l'amour le roi Artu(s), quels chevaliers vous estes, che sai je bien. » Et li chevaliers respont : « Vous m'avés fait bonté grant, si vaurroie bien, s'il vous plaisoit, savoir qui vous estes. » « Je le vous dirai, » fait Merlins. « Je sui Merlins li devineres, cil dont tant de gent parolent. Ne sai se vous

Merlin la met en sûreté hors du château.

onques en oistes parler. » Et lors s'umelie moult li chevaliers et dist : « Merlins, je ne vous connissoie pas, non font cil qui plus sont acointe de vous. Par aventure je ne vous verrai ja mais et par aventure si ferai. Mais ou vous voie je u non, sachiés que je sui vostres chevaliers en quelconques lieu que je soie. Et je le doi bien estre, car vous m'avés plus valut que hom ne fist onques mais. » « Je sai bien, » fait Merlins, « que vous feriés pour moi, se je vous en requeroie. Alés a Dieu : que Dieus vous conduie et vous gart de mesqueance en quelconques lieu que vous vingniés ! »

Balaain trouve au dehors son hôte tué par la chûte d'un créneau. Il voit tout le pays désolé, les villes et les champs remplis de cadavres.

A tant se part li uns de l'autre, et Merlins s'en entre ou chastiel. Et li chevaliers, ensi comme il s'en aloit par jouste la ville, trouva dalés les murs son hoste mort d'un creniel de mur qui est cheus sor lui. Et lors est il moult dolans, car adont connoist il mieus son mesfait qu'il ne faisoit devant. Quant il a la grant pieche regardé, il se remet en son chemin. Et ensi comme il chevauchoit par la terre, il trouva les arbres a travers et les blés destruis et toutes les choses si degaste[e]s comme se effondres fust courus en chascun lieu, et sans faille courus [1] i estoit il [2] en plusieurs lieus, ne mie par tout. Il trouvoit par mi les viles la moitiet des gens mors[3] et des bourgois et des chevaliers, et par mi les chans trouvoit il les labourans mors. Que vous diroie jou ? Il trova si dou tout destruit le roiame de Listinois qu'il fu puis de tous apielés li roiames de terre gastee et li roiames de terre forainne, pour chou que si estraigne et si agastie estoit devenue trestoute la terre. Et si qu'il passoit parmi les villes, fuissent boines ou mavaises, cil qui le veoient li disoient tuit : « Ha ! chevaliers, tu nous as mis a povreté et a *(f. 139 a)* essil, dont nous n'isterons ja mais a nos es-

Depuis ce temps le royaume de Listenois fut appelée *Terre gastée* ou *Terre foraine.*

Partout où arrive Balaain, on le maudit.

1. courue — 2. elle — 3. Mort.

poirs. Dieus te maint en tel lieu ou tu soies decaupés de males armes ! Car tu nous as fait tant demal que tous li mondes nel porroit amender, ne nous ne nous vengerons pas de toi, mais Dieus nous en vengera, qui est si souvrains vengieres qu'il t'envoiera en aventure mesaventureuse, dont nous serons tout lié et tout joiant quant nous le saverons. »

Ensi disoient li grant et li petit par toutes les viles ou il venoit, si qu'il en avoit si grant duel et tant en estoit courechiés qu'il vausist bien que fouldres del chiel descendist seur lui qui le foudriast; car il connissoit bien qu'il lour avoit tant de mal fait qu'il (ne) veoit (pas) que nus fors Dieus ne le porroit ja mais (ne le porroit ja mais) metre en aussi boin point comme il avoit devant esté. Ensi chevaucha cinc jornees entieres qu'il ne trouva onques terre qui(l) ne fust gastee et tornee a duel et a destruction. Il gisoit chascun soir par ces hermitages [1] qu'il trouvoit es forès anchiiennes et profondes. Et chascuns hermites qui en son ostel le rechevoit si li savoit bien a dire : « Sire, nous ne vous herbegerons en nulle maniere se pour Dieu non et *(f. 139 b)* pour hounour de chevalerie, car vous nous avés mis sans chou que nous ne l'aviens pas desservi a povreté et a essil, dont nous n'isterons mie par vous. » Et quant li preudomme disoient tel chose au chevalier, il ne lour savoit que respondre, car il connissoit bien que il li disoient verité, si estoit tant dolans que nus plus. Ensi chevaucha a grans jornees, car moult desirroit qu'il euust trespassee cele terre ou il avoit che ouvré. Et quant Diu plot [que] il en fu fors et il revint au biel pais, il se recomforta assés plus qu'il n'avoit fait devant, si chevaucha en tel

1. montaignes

maniere huit jours, si coume sa voie le menoit, sans aventure trouver qui a conter fache.

Un jour il rencontre dans une forêt un chevalier plongé dans la réverie;

Au nuevisme jour li avint que aventure l'amena en une forest grant et parfonde, et se mist dedens, et chevaucha par mi tout une sente, tous seuls sans compaignie; si erra en tel maniere des *(f. 139 c)* le matin jusques a eure de miedi. A cele eure li avint qu'il vint en une grant valee devant une tour et trouva illue[c] un grant cheval atachié a un arbre. Et il s'arreste pour veoir qui li chevaus est, car il pense bien qu'il ne soit mie sans signour, si commenche a regarder tout entour lui. Et en che que il se regardoit, il voit au piet de la tour un chevalier grant de cors et bien tailliet de tous membres, si biel houme de toutes choses que de plus biel ne vous quier jou parler; si estoit a la terre assis sour l'erbe vert, et pensoit si durement que nus ne puet estre plus pensis.

Li chevaliers a deus espees regarde chelui qui si durement pense, si s'esmerveille que che puet estre. Ensi démoura longuement en tel penser. A chief de pieche giete li chevaliers un grant souspir, et apriès le souspir dist : « Tant me demeure ma joie! » Et lors s'apense cil a deus espees que se cil chevaliers est longement en cel penser, a che qu'il est seus, se che ne venoit qu'il atent, il se porroit trop malement metre, a che que anemis se met volentiers en gent qui sont sans compaignie. Lors se traist avant et dist au chevalier moult souef : « Dieus vous saut, sire chevaliers, et vous en *(f. 139 d)* voie joie, car il me samble que vous en averiés bien mestier! » Et cil s'esperist erramment, mais il est tant courechiés de chou que cil l'a osté de son penser que nus ne porroit estre plus dolans, si respont par moult grant ire : « Fuiiés

de chi, sire vassaus; vous m'avés mort, qui mon penser m'avés tolut. Je ne cuic que g'i soie ja mais si doucement comme jou i estoie orendroit. Maleoite soit l'eure que vous cha venistes! » Lors recommenche a penser aussi durement comme il avoit fait devant. Et quant li chevaliers a deus espees voit chou, si se trait arriere, et li poise moult de chou que il parla a lui, car trop li a fait anui, che set il bien. Et quant il s'est retrais arriere, il s'arreste, car il vaurra veoir, s'il puet, a quoi il venra de cest penser u il demeure si fermement.

Ensi attendi illuec li chevaliers jusques a eure de nonne pour veoir se chis isteroit de son penser, mais onques chis ne remua, ains pensa toutes voies. Entour eure de nonne jeta un souspir moult grant, assés gringnour qu'il n'avoit fait autre fois, et dist : « Hé! dame, vous m'avés mort qui tant targiés. Se vous plus demourés *(f. 140 a)*, vous ne [1] me [verrés] ja mais se mort non. » Si se taist maintenant que plus ne dist. Et lors connoist bien chis a deus espees que chou est pour dame ou pour damoisiele que li chevaliers pense si durement, si l'em poise moult. Et pour itant, si comme il dist, il ne s'en departira d'illuec de tout le jor, ains attendera jusques a la nuit pour veoir se cele venroit pour coi chis chevaliers est ensi en grant painne.

il en sort pour se plaindre d'une dame qu'il a en vain attendue,

Apriès eure de viespres, quant li solaus tornoit ja a declin, dist li chevaliers : « Ha! dame, morir me feront vos fais et vo couvenant. Ne puis ore plus atendre. » Lors traist l'espee du fuerre, et dist : « Dame, vous me cargastes ma mort quant vous ceste espee me carchastes; car j'en morrai orendroit, a chou que je ne porroie plus

et veut se tuer.

1. me

endurer ceste grant dolour u je sui pour vous et nuit et jor. » Quant chis a deus espees voit ceste chose, il se dreche de desous un arbre ou il s'estoit grant pieche assis, qu'il voit bien k'il n'a que demourer; car il connoist que chis s'ocirra maintenant se li espee ne li est ostee des mains. Lors saut avant et ahert chelui par le poing dont il tenoit l'espee, se li dist : « Ha! sire chevaliers, pour Dieu aiiés merchi *(f. 140 b)* de vous meesmes. Qu'es che que vous volés faire? Volés vous destruire vostre cors et perdre vostre arme? » Et cil se regarde adont, si est tant dolans de che qu'il n'a ja fait chou qu'il pensoit qu'il vaurroit bien estre mors, se li dist maintenant : « Se vous ne me laissiés m'espee de vostre bonne volenté, je l'avrai mal gré(n) vostre, si en occhirrai vous premierement et moi après, et lors sera graindres li damages qu'il ne seroit de moi seul. Pour chou vous pri jou que vous le me laissiés. » « Je la vous lairai par couvenant, » fait cil as deus espees, « que vous me dirés anchois que vous plus en faichiés qui vous estes, et qui est cele qui vous tant amés. Et je vous creanc comme chevaliers, se vous tant me volés descouvrir de vostre estre comme je vous requier, que je ne dormirai ja mais devant chou que je vous avrai reviestu de cele por qui vous estes si a mal aise, se on le puet avoir pour painne et pour travail que on i puisse metre. Et saichiés que je ne fis onques chose si volentiers ne de boine volenté comme je ferai ceste por vous metre [a] aise. Car je ne trouvai onques chevalier si a mal aise comme je vous ai trouvé. »

Balaain l'arrête,

et lui promet une aide efficace s'il lui révèle son secret.

Quant cil entent ceste parole, il se refraint moult de son maltalent et dist : « Qui [estes vous qui] si *(f. 140 b)* grant chose m'offrés? Je vous pri que vous ne me celés mie vostre non ne vostre estre; car teuls poés estre que je lairai ma fole emprise pour l'amour de vous, et teuls

poés vous estre que je n'en lairoie riens. Car mieus vaurroie morir hastivement que vivre longement et languir en si grant dolour que jou ai commenchiet a souffrir; car il n'est nulle dolours qui a ceste se prenge. » « Certes, » fait chis a deus espees, « je ne vous celerai riens de che que vous m'avés demandé. Jou ai non en baptesme Balaain, mais maintenant m'ont apielé nouvielement le chevalier a deus espees. » Et quant il ot ceste nouviele, il lieve maintenant sa main et dist : « Tenés, sire, l'espee; je vous en ravest. Je n'en ferai huimais chose dont vous vous doiiés courechier. Car je vous connois a si boin chevalier que je sai bien que vous me ter[r]és chou que vous m'avés pramis, se la prouece d'un seul houme i puet avoir mestier. Et sachi[é]s que je vous connois moult mieus que vous ne cuidiés. Vous estes cil qui delivrastes a la court le roi Artu(s) la damoisiele de l'espee que elle portoit, dont nus de laiens ne la pot delivrer ne mais que vous. » Et il dist que che est il voirement. « Mais ore vous pri jou que vous me dites vostre estre. » « Je le vous dirai, » fait cil, « volentiers, par les convenanches qui sont entre moi et vous. » « Des convenanches, » fait cil as deus espees, « ne vous esmaiiés onques, car je m'en aquiterai, se Diu plaist, en tel maniere que vous en serés liés et joians. » Et lors li commenche a conter li chevaliers :

L'autre lui dit qu'il est l'amant de la fille d'un duc

« Me sire Balaains, » fait il, « je suis uns chevaliers nés de cest pais et estrais de vavasours et de basse gent. Mais par ma prouece, Dieu merchi, ai je tant fait, puis que je suis chevaliers, que assés ai conquis grans terres et grans fiés, et trois biaus chastiaus et riches a il près de chi que jou ai conquestés sour le duc de Harniel qui marcist a ma terre par deviers Sorelois. Tant ai je fait assés sui doutés en cest pais et en autre. Et par ma proueche ai je tant fait que la fille au duc dont je vous

di, la plus biele damoisiele que on sace en nulle terre, m'a doné s'amour, et m'en a si asseuré que je m'en tiens a riche et a boin euré. Que vous diroie je? je n'ain riens terriiene fors li, ne moi ne autre, et sai bien que je ne porroie vivre sans li; car se elle voloit, je morroie maintenant, et se il li plaisoit, je viveroie. Ensi sui je del tout en la mierchi la biele, que je ne vic se par li non. Or a quart jour que je estoie en *(f. 141 a)* un chastiel près d'un recet ou elle sejornoit avoec son pere, et la attendoie mon message que je li avoie envoiiet pour savoir que elle me manderoit, [et] m'envoia elle une soie roube et une damoisiele qui la roube me fist viestir et m'atorna dou tout coume (ma) dame, si m'en mena en tel maniere, voiant les dames et voiant les chevaliers de laiens, jusques en la cambre de la damoisiele, et illuecques sejornai jou deus jours. Et quant je m'en parti, liés et joians de ma boine aventure, elle me creanta que elle s'en partiroit en repost de son pere et seroit a cel jour d'ui a eure de miedi devant ceste tour, et lors s'en venroit dou [tout] avoec moi, en tel maniere que je la prenderoie a feme si tost coume nous seriens en auchun(s) de nos chastiaus.

qui lui avait donné rendez-vous là pour qu'il l'emmenât avec lui, et qui n'est pas venue.

« Ensi le me creanta ma damoisiele, m'amie, la riens el monde que je plus aim, si m'en est avis que elle m'a malvaisement couvent tenu; car je l'ai attendu tant comme je dui et plus, ne elle n'est pas encore venue. Et che est la chose qui si met mon cuer en grant angoisse et en destroite pensee que je n'avrai ja mais joie devant que je sace l'ochoison de sa demou*(f. 141 b)*ree, car je sai vraiement que elle fust venue cha, se elle peust et se ses peres ne l'eust retenue, que autre ochoison ne peust elle pas avoir. Ore vous en ai conté la verité de mon estre et pour coi jou estoie si pensis. Ore vous pri que vous tenés moi couvent et que vous faichiés que j'en

soie en saisine, se vous onques le poés faire. » « Certes, » fait cil a deus espees, « volentiers i meterai toute la painne que je porroie metre et pour vous estre a aise et pour la damoisiele, puis qu'il est ensi que elle vous aimme. Mais il couverra que vous me menés jusques au recet ou elle est, car je porroie tost forvoiier, a chou que je ne sai quel part chou est. » « Et vous avés bien dit, » fait li autres; « je sui près de vous conduire jusques la. Sire, il i a plus de sis liues englesques. Nous i serons assés tost. Ore montons et nous hastons d'aler, car il sera ja tost nuis. » Lors montent ambedui et s'en vont au traviers de la forest. Ensi comme li chevaliers s'achemine, qui bien savoit la voie, si parlerent entr'eus deus de maintes aventures, pour chou que la voie lour griet mains. Tant ont alé en tel maniere qu'il vinrent fors de la forest. La lune luisoit auques clere *(f. 141 c)*, qui lour moustra la voie apertement. Et quant il orent la forest eslongie entour une liue, il descendirent en une grant valee et virent devant eus une fortereche qui estoit close de fossés parfons sans eve et de peus et de haie. Lors descendent ambedui et atachent lour chevaus a deus arbres, car il ne voloient mie que li cheval fuissent oi. Et cil a deus espees demande a son compaignon : « Remanrés vous ? » « Sire, nenil, ains m'en irai avoec vous et vous conduirai a la haie, en tel lieu, se je puis a mon ensient, ou vous porrés aler jusques (aler) a ma damoisiele. » « Je ne demanc, » fait il, « plus. » Lors s'en vont ambedui ensamble et avirounent la haie et tant qu'il vinrent au fust qui estoit par dessus le fossé. Et par cel fust aloit on auchune fois ou gardi(e)n a la damoisiele, mais il li convenoit metre cloie ou fust dejouste, car li fus estoit si estrois que trop i avoit perilleus passage se il n'i euust autre aide, a che que li fossés estoit par desous

Balaain est prêt à aller voir ce qui en est, s'il veut le conduire au château où elle habite.

Il le mène jusqu'au fossé, qu'on ne peut franchir qu'à grand péril sur une poutre très mince,

1. coume il.

si parfons que nus ne pot dedens cheoir qui ne brissast ou gambe ou quisse, car il n'i avoit point d'eve.

(f. 141 d) Quant il furent venu au fust, li chevaliers a deus espees demande a son compaignon : « Es che chi li passages? » « Sire, oil; il n'i a nul (a nul) autre, qui par mi le maistre porte ne veut passer. » « Par foit, » fait il, « chis est assés anieus. Et nonporquant pour cestui ne remanra il pas, se Diu plaist, que je ne passe outre. Mais ore me dites u vous cuidiés que je truisse vostre amie. » « Sire, » fait il, « tout le premier huis que vous trouverés et a destre est li huis de sa chambre. » « Et a quoi le cõnisterai jou, » fait il, « se je vien ou ele soit? » « A che, » fait [il], « la poés connoistre que chou est la plus blonde riens que je onques veisse, ne ja mais si blonde ne verrés ne si crespe. » « Assés m'en avés dit, » fait il; « chi a si boine ensegne que bien la deverai connoistre, se je la voi. » « Je me dout moult de cest passage, » fait li autres. « Onques ne vous esmaiiés, » fait il, « que bien i passerai, se Dieu plaist. »

et lui indique la chambre de la demoiselle, qui doit dormir, car il est nuit close.

Lors met son escu a son col et lanche son glaive ou gardin. Puis se met desus le fust en chevauchant, car autrement n'i peust il en nule maniere; et est si armés qu'il n'i faut riens, *(f. 142 a)* si s'en vait tout outre. Et quant il est venus a terre, il dist a son compaignon : « Attendés moi illuecques; car je vous aporterai par tans, se je puis, nouvieles de che que vous demandés. » « Alés a Dieu, » fait cil, « que moult me tarde que je vous voie revenir. » Lors s'en vait cil as deus espees par mi le jardin, qui moult estoit biaus et grans. Et la lune luisoit biele et clere, qui li moustroit apertement la voie, si a tant alé en tel maniere qu'il vint a l'uis de la chambre que cil li avoit dit, et lors fu il moult liés, car il

cuidoit bien que li huis fust ouviers, por chou que la froidure des herbes se ferist dedens la chambre. Maintenant se met dedens et vait au plus bielement qu'il pot pour ses armes qui ne sonnaissent. Et on veoit laiens moult cler, car il i avoit deus chierges alumés qui rendoient moult grant clarté. Et il regarde sus et jus par la chambre qui estoit large, tant qu'il voit lés une arke un lit moult riche et moult biel. Il s'en vait cele part droit, car ill i cuide vraiement trover la damoisiele dormant. Et quant il est au lit venus, il n'i trueve ne li ne autre; et *(f. 142 b)* il regarde a mont et a val et tant qu'il trueve as piés dou lit la roube d'un houme, che ne set il qui il est ou chevaliers ou escuiiers. Lors est il tous esbahis; car il pense bien erraument que avoec la damoisiele ait chevaliers jeu auchuns, et dist a soi meisme : « Certes, or sai jou bien ou il sont. Il sont alé gesir en cest praiel por avoir le roisant plus delivre qu'il n'avoient chi. Et pour chou trouvai jou l'uis de ceste chambre ouviert. Ha! feme, moult est honnis qui en toi se fie! Ha! chevaliers, qui avés hui esté si destrois et si angoisseus por l'amour de li, moult l'amés ore de plus vraie amour que elle ne fait vous. Certes, se je puis, ja mais ne serés pour li en si grant destrece comme je vous ai hui veut, car je vous mousterrai ains qu'il soit jours sa desloiauté et sa traison. »

Balaain y entre, mais elle est vide;

il y voit des vêtements d'homme qui lui inspirent des soupçons,

A tant se part li chevaliers moult dolans et moult irés, et entre el jardin, et vait tant cha et la par laiens qu'il trueve dessous un pumier la damoisiele gisant sour une kieute pointe de samit moult vermeil. Et la tenoit uns chevaliers entre ses deus bras moult estroitement embrachie, et avoient mis a lour chevè(u)s moult grant plenté d'erbe, *(f. 142 c)* qui lour valoit autant comme fesist uns orilliers, et dormoient ambedui si fermement comme se il n'eussent dormi en un mois entier. Li che-

et passant dans le jardin, il trouve la demoiselle endormie aux bras d'un chevalier des plus laids.

valiers regarde au rai de la lune la damoisiele, si la voit moult biele. Après regarde le chevalier qui si la tenoit embrachie, si le voit moult lait et moult hideus. « Ha! Dieus, » fait il, « comme chi a desavenant assamblee! Tant me torne a grant mierveille que ceste damoisiele qui tant est biele laisse cest chevalier que j'ai hui trouvé, qui tant est biaus chevaliers et avenans et preus au mien ensient, et a pris cestui, qui tant est lais qu'il ne seroit pas dignes d'entrer en lieu ou mes compains fust. Ha! Dieus, tant a ore bien choisi comme femme. Et ja Dieus ne m'ait se je ne li faich veoir apertement, a chelui qui tant a hui esté a ma laise, si verra comme grant folie che puet estre de metre trop son cuer en feme! » Lors se part d'illuec et les laisse dormant ensamble et s'en vait tant qu'il vint au fust par ou cil estoit passés, et apiele son compaignon et li dist : « Passés cha, et nel laissiés en nule maniere, car je vous mousterrai merveilles. » Et quant il ot ceste parole, il est assés plus angoisseus qu'il n'estoit de(*f. 142d*)vant, si vient au fust, et se saingne, et passe outre. Et quant il est venus a son compaignon, il li demande: « Que me mouster[r]és vous? » « Che verrés vous bien, » fait il; « mais venés apriès moi et alés tout souef pour vostre amie que elle ne s'esveille. » Lors s'en vont par mi le gardin tant qu'il vinrent la ou cil se dormoient. Et cil a deus espees moustre au chevalier s'amie : « Vés chi cele que vous amés si vraiement. Ore poés veoir se vous estiés saiges, qui vous voliés ochirre pour chou que elle vous atarjoit. Ore saichiés qu'i[l] li estoit plus de chelui qui la tient si estroitement embrachie qu'il n'estoit de vous, et si(l) n'est il si biaus ne si avenans comme vous estes. »

Indigné, il va trouver son compagnon et l'amène devant les dormeurs.

Quant li chevaliers voit ceste chose, si est tant dolans qu'il cuide bien del sens issir, si dist : « Ha! las, que est chou que je voi? » Et lors chiet tous envers a la

terre et li sans li saut par mi le nés et par mi la bouche, si gist grant pieche em pasmisons. Et lors est cil as deus espees moult dolans de che que il li a moustré cest example, car il aperchoit ore bien qu'il en est pasmés de duel. Quant li chevaliers revint de pasmisons, si dist a chelui as deus espees : « Ha ! sire, vous m'aves mort, qui avés *(f. 143 a)* si apertement moustré mon grant duel. Certes se vous fuissiés desarmés, tous li mons ne vous fust garans que je ne vous ochesisse en guerredon de ces nouvieles, et vous l'euussiés bien deservi, que vous avés fait la gringnour vilounie que nus chevaliers fesist onqnes. Et Dieus vous doinst user le remanant de vostre vie aussi a aise comme je ferai dès or mais en avant, si savr(o)iés comment il est a homme qui aimme bien par amours. »

L'autre éclate d'abord en reproches contre Balaain,

Lors traist l'espee, et mainne son cop en haut, et de loing (se) fiert si durement cheus qui se dormoient qu'il caupe le chief et a l'un et a l'autre, en tel maniere que onques puis ne parlerent mot. Et quant il a che fait, il en est un poi plus aise qu'il n'estoit devant. Mais après quant il s'aperchoit et connoist qu'il s'amie occhise, la riens ou monde que il plus amoit, il s'en repent trop durement et dist : « Ha! las, que ai jou fait, qui ai mon cuer et ma dame mis a mort, cele par cui je vivoie et dont tout mi bien et toutes mes joies venoient? Ha! las, fist onques nus lerres si grant desloiauté ne si grant trahison comme ceste est ci? Certes nennil. » Lors se commenche a doulouser et a mal dire et a faire le gringnour duel *(f. 143 b)* del monde. Et ses compains le reconforte au plus qu'il puet, mais il li dist que comfors n'i a mestier(s), car ja mais tant comme il vive ne se reconfortera ne n'avra joie. Et lors est cil a deus espees tant dolans que il ne vausist avoir pensé en nulle ma-

puis coupe la tête des deux amants,

niere qu'il eust moustré au chevalier s'amie en tel point coume elle avoit esté.

QUANT li chevaliers se fu grant pieche dolousés et plains et il ot son duel demené dusques viers le jour, et il en ot tant fait que che ne fu se merveille non, il dist a chelui a deus espees : « Sire, or poés veoir que vous avés gaaigniet en moustrer moi mon grant duel. » Lors prent s'espee par le poing et se fiert de si trés grant forche par mi la coraille qu'il en fait la pointe paroir par mi le dos de l'autre part. Et lors chiet arriere et giete un plain trop dolereus, et il se commenche a estendre de l'angoisse qu'il sent, et li oel li tornent en la teste, et maintenant part l'ame del cors. Et quant li chevaliers a deus espees voit ceste aventure, il dist que che est la gringnour merveille que il veist onques mais avenir puis que la damoisiele s'ochist pour son ami. Lors est si esbahis de ceste chose qu'il ne set qu'il doie faire ne dire ; car se il remaint illuec, et il i est *(f. 143c)* trouvés, on cuidera tout vraiement qu'il les ait ochis, a che que il est armés et li autre sont desarmé, si levera li cris seur lui et tuit s'i assambleront, si ne porra estre qu'il n'en soit courechiés en auchune maniere. Lors les laisse ensi comme il estoient, et vient au fust, et passe outre et se ' saingne mainte[s] fies de chou qu'il a veut, si se blasme moult et honnist, et dist se ses pourcas ne fust ja ceste mal aventure ne fust avenue ne ces gens ne fuissent torné a tel mort comme il sont. « Et certes, » fait il, « ceste male aventure est plus avenue par male meskeanche que par autre chose ; car sans faille je sui li plus mescheans chevaliers qui soit, si est bien esprouvé et chi et ailours. » Ensi se tormente de chou qu'il a veut avenir, et si doloreus et si coureciés comme il estoit vint a son

et finalement se perce lui-même de son épée.

Balaain consterné s'éloigne, maudissant la mauvaise chance qui le poursuit.

cheval, si monte. Et lors primes estoit il ajorné, et chantoient a la matinee li oiselet menu et aloient d'arbre en arbre, lor joie et lour deport menant, ensi comme on le puet veoir souventes fois. Quant il est montés, et il se met a la voie et chevauce ensi comme aventure le mainne, car sans faille il ne savoit pas ou il aloit. Quant il fu issis de la valee, il encontra un *(f. 143 d)* escuiier qui s'en aloit son droit chemin viers la fortereche dont il venoit. Il l'arreste, se li demande s'il vait la : « Sire, » fait [il], « oil. Mais pour coi le demandés vous? » « Pour chou, » fait il, « que tu i trouveras merveilles, quant tu i seras venus, ne nus fors Dieus n'en set [1] riens ne mais jou qui les ai veues. Et por chou que je voel que cil de laiens en sachent la pure verité, le te conterai je, et puis lour diras ensi comme je le t'ai devisé. » Lors li devise del chevalier et de la damoisiele comment il furent premierement occhis, et comment li autres chevaliers se rochist après, quant il se fu apercheus qu'il avoit s'amie ochise. Et quant li escuiiers ot ceste aventure, il se saingne plus de vint fois, et dist que de si grant merveilles n'oi onques parler en son vivant. « Et sés tu, » dist li chevaliers, « pour coi je t'ai ensi conté ceste aventure? Pour che que je voel que elle soit mise en escrit. Car après nos mors quant elle sera ament(i)eue a nos hoirs, elle sera moult voulentiers escoutee et oie, car trop est mervilleuse, et moult sera volentiers escoutee et oie. »

(f. 144 a) Ore dist li contes que a tant se part l'uns de l'autre, si s'en vait li escuiiers la ou cil gisoient mort, et treuve que cil de laiens avoient ja le duel commenchié, ne ne savoient comment chou estoit avenu, ains en aloient parlant assés diverserment. Et lors saut li escuiiers avant et lour devise toute la verité comment

1. sauoit

l'aventure estoit avenue, et dist que uns chevaliers qui l'avoit veut as ses ieus li avoit conté. Ensi avint cele aventure dont grant parole fu puissedi tenue par mi le pais. Et li chevaliers a deus espees qui l'avoit devisee a l'escuiier chevauche toutes voies par mi le pais, une eure avant et autre arriere, ensi comme aventure le portoit. Un jour entour eure de prime li avint qu'il s'aprocha d'un chastiel qui seoit en une montaigne. Et estoit li chastiaus par deviers destre clos de mer et d'autre part *(f. 144 b)* d'une ewe douce, forte et rade, si seoit li chastiaus si bien de toutes chose k'en tout le pais n'avoit plus biel ne plus gent.

Un jour il trouve une inscription invitant les chevaliers errants à ne pas aller au château voisin, où il y a des aventures trop périlleuses.

QUANT il vint a demie liue priès dou chastiel, il trova une grant chimentiere ou il avoit tombes pluisours vielles et nueves. Au chief del chimentiere par deviers le chastiel avoit une crois toute nueve. En cele crois avoit lettres qui disoient : *Os tu, chevaliers errans qui vas querant aventures? Je te déffenc que tu n'ailles de chi pres dou chastiel. Et sache que elles ne sont mie legieres a un chevalier.* Quant il a leues les lettres, il entent moult bien que elles dient, a che que il estoit bien lettrés. Et lors commenche a regarder le chastiel, se li samble moult biel. Et maintenant dist a soi meismes que ja Dieus ne li ait s'il retorne devant qu'il ait veut le chastiel par dedens. « Et certes, » fait il, » a couart et a malvais me deveroit [on] tenir, se je retornoie pour parole que je voie escrite.» Lors se met outre la crois et s'en vait grant oirre viers le chastiel. Et lors n'a gaires alé quant il encontre un vavasour viel et anchiien, tout mellé de chainne[s], qui li dist, si tost comme il vint près *(f. 144 c)* de lui : « Sire chevaliers, vous avés passé les bonnes ; il n'i a mais riens del retorner. » « Encore, » fait il, « irai jou outre. » « Lors si serai plus loing del retour, quant vous en alés esmaiant ains que jou en aie

Balaain y va

volenté [1]. » Ensi dist li prodom, ne onques n'en laissa cil son chemin, ains s'en ala toutes voies outre. Et quant che fu chose qu'il vint près dou chastiel a trois archies, lors escoute et ot en la maistre fortereche de laiens un cor souner a grant alainne, aussi comme che fust de prise de cierf ou de porc sauvage. Et quant il entent, il commenche a sourrire et dist a soi meismes : « Qu'es che? Me tiennent il a pris, qui cornent de prise? » Et quant il a dite ceste parole, il voit issir fors dou chastiel par mi la maistre porte bien cent damoisieles et plus, qui viennent karolant et dansant et chantant et faisant la gringnour joie del siecle encontre le chevalier estrainge. Et quant il s'approche d'elles, elles s'escrient toutes a une vois : « Bien viegne li bons chevaliers qui de son jouster fera hui renvoisier toutes les dames et les damoisieles de cest chastiel! » Et il lour rent lour salu et les beneist toutes ensamble, et elles li vont entour faisant la gringnour joie del siecle. Et il est si esbahis de la joie que elles li font qu'il ne set qu'il doie dire. Et elle[s] le vont toutes voies convoiant et dansant et ballant après lui et devant. Et quant il est venus près dou pont, il voit issir de laiens bien dusques a vint chevaliers viestus et apparilliés moult richement seur grans destriers, et le salue chascuns et li dist : « Sire, bien viegniés! » Et il les encline tous. Et li seneschaus dou chastiel s'acoste a lui et le conduist par mi la porte. Et li chevaliers li demande : « Sire chevaliers, je vous pri que vous me dites pour coi ches damoisieles me font si grant joie et tel feste. » « Sire, pour la joie que elles ont de chou que elles vous verront ja jouster au chevalier de la tour de l'isle. » « Voire, » fait il; « et elles que sevent que je voelle jouster? » « Sire, se vous ne volés jouster, si le vous convient il faire. Car teuls est la coustume de cest chastiel que nus estranges chevaliers n'i vient que il ne

De la porte sortent des demoiselles qui lui font fête.

On lui apprend que, d'après la coutume du château, tout chevalier étranger doit joûter contre le chevalier de la tour qui est dans une île.

1. *Lacune ou altération.*

couviegne jouster au signeur de cele tour. » Et lors li moustre la tour qui seoit en mi lieu de l'isle. Et cel ille estoit trop biaus et trop cointes, et la tour trop bien seant qui estoit *(f. 145 a)* fremee en mi lieu. Et cil a deus espees dist au senescal : « Onques cortoise gent n'establirent ceste coustume, que elle est assés et mauvaise et vilainne ; car quant uns chevaliers errans vient de lontainnes terres lassés et travilliés de grans jornees, quidiés vous qu'il soit si aaisiés de combatre maintenant com sera li chevaliers de la tour qui ne fera fors que reposer? Certes se li errans estoit li mieudres chevaliers dou monde, quant il se combat en tel point, si ne m'esmervilleroie jou mie s'il estoit outrés. Iceste chose ne di je mie, che sachiés vous, por moi ; car je ne sui ne si lassés ne si travilliés, ains me plaist bien autant li combatres comme feroit li reposers ; mais je le di pour la coustume, qui est la plus malvaise et la plus vilainne que je veisse piech'a mais en lieu ou je venisse » « Sire, » fait li seneschaus, « ensi l'establirent nostre ancisseur, si ne remanra pas a no tans, si coume je cuic. »

Ensi vont tant par mi le chastiel, parlant avoec les damoisieles, qui encore faisoient aussi grant joie comme elles avoient fait au commenchement, tant que il vinrent a la riviere et trouverent la nef toute apparillie u li chevaliers *(f. 145 b)* devoit entrer. « Sire, » fait li seneschaus, « vostre escus ne me samble mie moult boins ; se il vous plaisoit, je vous feroie autre aporter qui millours seroit. » Et il respont che veut il bien, si tent son escu a un varlet, et cil le prent, si s'en vait od tout grant oirre el chastiel, et maintenant l'en raporte un autre et li dist : « Tenés, sire, cestui, qui me samble qui vaille mieus que li vostre ne faisoit. » Et il le prent et met a son col, et entre en la nef od tout son destrier si armés qu'il ne li faut riens. Et li marronnier sont appa-

Arrivé près du rivage, Balaain change son écu contre un autre, ce qui lui fut funeste, en l'empêchant d'être reconnu.

rillié, qui commenchent a nagier pour mener la nef outre. Et lors saut avant une puciele, et dist au chevalier qui ja s'aprochoit de rive : « Sire chevaliers, chou est tout de la mesqueance que vous avés vostre escu cangié : se vous l'eussiés a vostre col, vous n'i morussiés hui, ains vous reconneust vostre amis et vous lui. Mais ceste mesqueance vous envoie Dieus pour le fait que vous fesistes chiés le roi Pellehan en lieu de venganche, si n'est mie la venganche si grans comme li fais le requesist. Che vous mande Merlins par moi.»

Quant il entent ceste parole, il est moult effraés, *(f. 145 c)* a che que il connoist partie de chou que celle li dist. Et che l'espoente encore plus que Merlins li mande que chou est venjanche del mesfait que il fist chiès le roi Pellehan, si vaudroit avoir dounet le monde s'il estoit tous siens par si qu'il ne fust onques entrés ou chastiel, car orendroit li fait compaignie paours, qui onques mais ne pot en son cuer entrer. Et neporquant ce le rasseure moult qu'il se sent sain et delivre et fort et legier et preu as armes, si pense que mieus veult il metre tout pour tout et morir, se a morir convient, que il fesist chose qui a couardise venist. Et d'autre part li redoune grant confort che que on li dist que il n'a garde fors d'un seul chevalier, et il se sent a si preu et a si manier d'armes qu'il ne cuide pas qu'il ait un seul chevalier el monde qui dusques a outranche le peust mener ne dusques a mort qu'il ne refust aussi mal atornés ou pis qu'il ne seroit.

En cel penser demoura tant que la nef arriva en l'i(l)sle, et pensoit encore moult durement a che que la damoisiele li avoit dit. Et li ma*(f. 45 d)*rounier metent le cheval fors de la nef, et dirent au chevalier : « Sire

On le débarque dans l'île; il se prépare au combat.

chevaliers, que pensés vous? Li pensers ne vous i vaurroit riens. Par mi la bataille vous en convient aler. » Et il se dreche erramment et dist que pour la bataille ne pensoit il mie, si s'en passe par mi la nef et se saingne a l'issir fors. Lors garde as ses armes qu'il n'i faille riens, et restraint son cheval a[u] mieus qu'il puet. Puis prent son escu et sa lanche, si monte, et regarde viers le chastiel et voit les murs et les crenniaus tous vestus de dames et de damoisieles, qui estoient montees pour la bataille veoir. Et il les maudist toutes et tous ichiaus qui le chastiel maintienent et tous cheus qui ceste coustume establirent et qui la maintien[en]t, car che est la plus mauvaise et la plus desloial dont il onques mais oist parler. « Et se Damedieus me consaut, » fait il, « s'il plaisoit a Damedieu que je de ceste bataille eschapaisse vis, je feroie encore destruire le chastiel et tous chiaus qui i habitent; car elle ne fu onques acoustumee de vaillant gent. »

(f. 144 a) Chi endroit dist li contes que ensi parloit li chevaliers a soi (soi) meismes, se li tarde moult qu'il soit ala bataille venus, puis que par el n'en puet passer. Et ne demoura gaires qu'il voit issir de la tour un chevalier moult cointement armé d'unes armes vermelles, et ses escus fu vermaus et sa lanche et toutes ses armeures, mais ses chevaus estoit plus blans que nege; si issi de laiens tout le petit pas, si bien apparilliés qu'il ne li faloit riens que chevaliers deuust avoir. Et quant il voit chelui a deus espees, il tourne la teste de son cheval et se joint sour son escu trop biel et trop avenanment. Et quant cil a deus espees le voit, il li souvient maintenant de son frere, qui plus biel et plus cointement s'apparilloit au jouster que nus autres ne seust faire *(f. 146 b)*. Ensi li dist ses cuers vraies nouvieles de son frere; car maintenant si tost coume il le vit [si li souvint de li].

Son adversaire sort de la tour; en voyant la belle manière dont il se prépare à la joûte, Balaain se rappelle son frère : le cœur l'avertissait, car c'était réellement son frère qu'il allait combattre.

Et il estoit bien voirs disans ses cuers; car sans failles chou estoit ses freres, si s'entre fuissent conneut (erram) erramment, se ne fuissent les armes qu'il avoient changies.

En tel maniere s'entrevinrent li ami carnel et li frere germain comme annemi mortel, en guise de bestes forsenees, si grant oirre comme il pueent des chevaus traire, les lanches baissies, et s'entre fierent si durement qu'il font les escus perchier et troer as fers des glaives; mais li hauberc sont si fort et si tenant qu'il n'en pueent maille fausser. Il furent ambedui de si grant forche, si font les glaives voler em pieches. Apriès se hurtent des cors et des escus si durement qu'il s'entre portent a la terre tout enviers, si estonné et si dequassé qu'il n'i a chelui qui ait pooir de soi relever de la terre d'une grant pieche, ains gisent tout coi aussi coume s'il fuissent mort. A chief de pieche tous premiers releva cil de la tour, car assés estoit mains dequassés au cheoir que ses freres ne fust, si *(f. 146 c)* met la main a l'espee comme cil qui estoit vistes et legiers, et s'appareille de son frere assaillir. Et quant li autres le voit venir, il n'est pas asseur, si s'esforce pour paour de mort et se drece plus vistement que uns autres ne fesist qui ensi fust quassés, si met le main a l'espee et giete l'escu seur sa teste; et ses freres qui jeta de haut li douna si grant cop qu'il li abat un grant cantel de l'escu par desous, et li caus descent a val, si trenche del pan del hauber cinc cens des mailles. Et cil a deus espees ne le respargne de riens, ains li donne par mi le hyaume tout a descouviert si grant caup que li hyaumes n'est si durs qu'il ne face l'espee dedens entrer plus d'un doit en parfont, si que chis devient tous estourdis de la carge del caup.

La bataille est terrible;

Ensi commenchierent li dui frere la bataille entr'eus deus grant et miervilleuse, si s'entrecoururent sus souvent et menu. Et il furent ambedui plain de grant proueche et de grand orguel, et se sentoit chascuns dedens soi si grant bonté de chevalerie que li uns ne prisoit riens l'autre. Et neporquant il s'entre doutoient, que che estoit une mervieil*(f. 146 d)*le qu'il s'entre trouvoient de si grant forche as cous donner et rechevoir que li uns connissoit bien de l'autre qu'il n'estoi(en)t pas aprentis de cel mestier. Et pour chou n'i avoit nul d'eus qui se desroiast de caus geter, ains se gaitoit chascuns et se couvroit au mieus qu'i[l] savoit, ne ne getoient mie si souvent comme il peuussent. Et neporquant se li chevaliers as deus espees se sentist aussi sain comme il estoit au commenchement, il ne redoutast de riens son compaignon ; mais il se sentoit blechié et quassé del dur cheoir qu'il ot pris au commenchement, et pour chou se gardoit plus et cachoit tant que che venist viers la fin. Et ses freres, qui estoit plus jovenes de lui et plus grans reposés, giete sour lui grans cols et pesans et moult le haste de grant maniere. Et cil ne l'espargne de riens, ains li redonne souvent de l'espee trenchant si grans cols que cil est tous anuiiés del recevoir. Si dure tant li premiers assaus ains qu'il fachent nul semblant del reposer pour reprendre lour alainnes qu'il n'i a chelui a cui il ne pere bien de lour mestier ; car li hyaume sont quassé et malmis et li cercle rompu, et li escu sont estroé et de*(f. 147 a)*pechié et escantelé et par dessus et par dessous, et li hauberc sont desmaillié et dessevré et desous hanteus [1], et li cors des vassaus sont malmis et empirié et navré si durement que li sans lour keurt par pluiseurs lieus. Et ja sont a che mené as espees

1. *Leçon sans doute altérée.*

trenchans que li plus sains a teuls set plaies ou cors dont uns autres hom en cuideroit bien morir. Et la place ou ils se combatoient estoit toute couverte [que] de sanc, que des mailles de lour haubers, que des pieces et des chantiaus des escus. Et neporquant par mi la grant haine qui entr'eus deus estoit les estuet il reposer ou il voelent ou non, car mau gret eus lor convient il lour alainnes reprendre. Et pour chou se traist li uns en sus de l'autre et metent lour escus devant eus et s'apoient dessus, et n'i a nul d'eus qui parole die, ains regarde li uns l'autre et s'esmierveillent ambedui, cil de la tour de chou qu'il a trouvé si boin chevalier, car il ne cuidast pas k'en tout le roiame de Logres euust chevalier qui si longement se peust tenir em bataille comme chis a fait : as cols que il a hui gietés cuidast il bien avoir occhis le gringnour gaiant del monde. Et pour chou prise li uns l'autre tant qu'il ne se porent plus *(f. 147 b)* entreprisier.

interrompue une première fois,

Quant il se sont tant entreprisié [1] et reposé qu'il porent auques avoir lour alainnes reprises, li chevaliers a deus espees prent tout premiers son escu et s'espee, et li autres fait autretel, si recommen[cen]t l'assaut si mortel et si perilleus que nus ne le veist qui pitié n'en euust pour qu'il [2] seust comment il estoient boin chevalier. Et se il s'estoient devant navré et empirié, encore se menerent il pis a celle fie. Car a che que li hauberc sont ja desmailliet et desrompu, et li escu si apetichié [3] qu'il ne valoient gaires se petit non, il s'entreferoient a descouvert sour les chars nues, mais che n'estoit pas durement, qu'il ne pooient; a che qu'il avoient ja tout perdu lor pooirs et lour effors. Et se il fuissent d'aussi grant force adonques comme il avoient esté au commenchement, la

1. entreprisei — 2. qui il — 3. apetechie

bataille fust tost finee, a chou qu'il estoient aussi comme desarmé. Mais il n'avoient orendroit taut de pooir que il s'entre blechaissent gramment; car il avoient si dou tout perdue la forche et le pooir que a painnes se pueent il soustenir [ne tenir] lor escus et lour espees. Ne che n'estoit pas grans merveille(s), car il s'estoient entre mué as espees trenchans, ferant une eure cha *(f. 147 c)* l'autre la, qu'il n'avoit chelui qui n'euust quatre plaies morteus que ou chief que ou cors. Et che fu la chose qui plus tost lour fist laissier la bataille.

elle cesse quand tous deux se sentent blessés à mort. Ils se l'avouent, et Balaandemande au chevalier de la tour son nom.

Tant dura la mellee des deus freres en tel maniere comme je vous devis qu'il ne porent plus souffrir en nule guise. Et li premiers qui se retraist de la bataille che fu cil de la tour. Et la ou il se retraioit teuls atornés qu'il ne se pot plus soustenir ne tenir s'espee, il dist a son frere: « Ha! sire chevaliers, vous m'avés mort, mais che ne poés vous pas dire que vous m'aiiés vaincu. » Et cil a deus espees respont : « Sire chevaliers, tout autretel vous redi je : vous m'avés mort sans recouvrier, mais vaincu ne m'avés vous mie ; si est che damages de vostre mort, car certes vous estes li mieudres chevaliers que je onques encontraisse, si en ai moult encontrés que j'ai trouvés et moult vaincus; mais seur tous vous en doing jou le los et le pris, car vous estes li plus merveilleus; mais vous poés bien dire que mal meristes[1] cest lo(e)s que je vous fais, car vous en estes mors. Et je repuis bien dire que mar vous vic, car vostre prouece m'a mort. Mais pour Dieu, ains que je soie a ma fin venus, me dites, se il vous *(f. 147 d)* plaist, vostre non, si que je sache qui m'a mort. » « Certes, » fait il, « volentiers le vous dirai. Saichiés que jou ai a non Balaans, et sui freres au millour chevalier que on sache orendroit el

Quand il l'apprend,

1. fesistes

monde : c'est li chevaliers a deus espees. Chis sera assés dolans de ma mort quant il le savera. »

QUANT chis entent que c'est ses freres qui devant lui est, il est tant dolans qu'il se pasme de l'angoisse qu'il a au cuer et chiet tous enviers arrieres. Et li autres qui le regarde cuide qu'il soit mors, si se traine dusques a lui, car il n'avoit pas tant de poissanche que il i alast en estant, se li deslace le hiaume et li oste de la teste et li abat la ventaille, si trueve qu'il avoit trois plaies ou chief si grans et si parfondes que mires n'i eust mestier, car trop estoient morteus. Il regarde assés longement, mais onques ne le pot reconnoistre, car il avoit le viaire taint de sanc et de suour et les ieus clos et enflés et la bouce plainne de limon et d'escume toute ensanglentee. Et quant il revint de pasmisons, il dist : « Ha ! biau frere, quele mesaventure chi a ! Je sui cil as deus espees dont vous parlés, qui vous a occhis, et *(f. 148 a)* la mesqueanche i est si grans que vous me ravés mort. Maleoit[e] soit la coustume de cest chastiel et tout cil qui l'acoustumerent ! Car il nous estuet morir devant nos jours. » Et quant li autres entent que chou est ses freres, il a duel trop grant, si respont : « Sire, puis que je vous ai mort par mesconnissance, nus ne m'en doit blasmer ne vous aussi, car sans faille mieus ne me poiiés vous connoistre que je vous. Mais sans faille che poons nous bien dire que onques si grant mesqueanche n'avint a deus freres coume il nous est avenu(e). Et nepourquant grant confort nous doit estre chou que nous sommes entre trové a la mort. Car tout aussi comme nos cors issirent d'un vaissiel, aussi reseront il en un vaissiel mis, en cest liu meismes ou nous sommes orendroit, si que apriès nos mors nous verront veoir li preudomme et li boin chevalier qui plainderont nos mesqueanches pour la boine chevalerie et pour les biaus fais qu'il orront conter

il se pâme,

et révèle à son tour le sien.

Les deux frères trouvent quelque consolation à penser qu'ils seront enterrés ensemble.

de nous. » Et lors commenchierent ambedui a plourer moult tenrement, et dient ensamble : « Ha! Dieus, pour coi avés vous souffert que si grant mesqueanche et si grans mesaven*(f. 148 b)*ture nous avenist? »

Survient la dame à qui était le château. Jadis enfermée par son ami dans cette île, elle lui avait fait promettre de n'en plus sortir non plus, et pour ne pas renoncer aux armes, il avait institué cette coutume, qui lui survivait. Tout chevalier étranger luttait avec le possesseur de la dame et de l'île, et prenait sa place ou était tué ; c'est ainsi que Balaan se trouvait là.

Endementiers qu'il plaingnoient ensi lour mort et leur mesaventure, vint entr'eus une dame de bel aage qui estoit dame et dou chastiel et de la tour et dou pais (et de la tour) tout environs, si manoit cele dame en l'isle dedens la tour si assiduelment que elle ne se remuast ja d'illuec, ne n'avoit en sa compaignie que sis serjans et sis damoisieles qui tous tans la servoient, et set chevaliers tant seulement. Et l'i avoit enserré en tel maniere uns chevaliers au commenchement qui se doutoit de li. Et quant il l'i ot enserré, elle li demanda : « Sire, pour coi m'avés vous ichi mise? » « Por chou, » fait il, « que je voel estre asseur que nus ne viegne a vous fors moi. » « Vous doutés dont vous, » fait elle, « de moi? » « O je, » fist il. « Encore me dout je de vous plus, » fist la dame. « Et je ferai, » dist il, « canques vous me commanderés, et lors ne vous en douterés plus. » « Fiancié le moi, » fait elle. Et il li fiance errament. « Or sui je, » fist elle, « asseur. Car vous m'avés fianchié que ja mais a mon vivant ne vous remuerés de ceste tour, ains me ferés compaignie et de nuit et de jour. » Et cil, qui souspris *(f. 148 c)* estoit de li, dist que che voloit il bien. Ensi remest li chevaliers en la tour avoec la dame. Et quant il i ot demouré demi an, se li anuia moult de che qu'il avoit les armes entrelaissiees dont il se soloit entremetre. Lors fist venir devant li chiaus dou chastiel et lor fist jurer sour sains que ja mais chevaliers errans ne trespasseroit par mi le chastiel qu'il ne fesissent passer en l'isle pour combatre a lui. Et s'il trouvoit auchun qui d'armes le peust conquerre et outrer, il voloit bien qu'il l'ochesist

et qu'a chelui remansist la dame. Et voult[1] que la chose fust a chou menee que ja mais de l'isle n'issi[st] chevaliers se mors non. Et le fist ensi jurer a tous chiaus de la ville que ensi le maintenroient apriès sa mort.

Il demande à la dame de faire enterrer ensemble son frère et lui; elle le promet

Quant la dame vint devant les chevaliers et elle les vit si deplaiiés et navrés, elle fu moult espoentee, et Balaans li dist : « Ha! dame, pour Dieu, dounés moi un don qui ne vous sera de riens grief. » Et elle li doune moult volentiers, et il l'en merchie moult, et puis li dist : « Dame, vous m'avés douné que en ceste pieche de terre ou nous gisons orendroit ferés vous metre nos cors bel *(f. 148 d)* et hounerablement après chou que nous serons devié, en tel maniere que li uns sera avoec l'autre en une sepulture. Et savés vous, dame, pour coi je le vous requier que nous soions en un vaissiel mis? Pour chou que nous issimes d'un vaissiel, che fu dou ventre nostre mere. Car bien sachiés qu'il est or mes freres germains et je sui li siens. »

Quant la dame entent ceste parole, elle en est or moult dolante, car elle voit bien qu'il estoient ambedui moult boin chevalier, si li otroie moult volentiers et pleure de pitiet qu'elle en a. Lors apiele sa maisnie qui estoit a la porte de la tour, et cil i vinrent erramment. Et elle lour dist qu'il desarment les chevaliers et les portent en la tour et lour fachent toute l'aise qu'il porront. Et il les desarment tantost. Et quant cil a deus espees fu desarmés, il dist a la dame basset : « Dame, onques ne me faites remuer de chi, mais mandés moi tost le chapelain et aport avoec soi mon sauveur; car je me muir. » Et li autres freres requiert tout autretel. Et la dame

1. veult

apiele les marouniers qui estoient a l'autre rive et lour dist qu'il aillent querre le prouvoire, si fera *(f. 149 a)* la droiture a ces deus chevaliers qui se muerent. Et cil font erramment tout chou que la dame lour commande, si passent le prouvoire en l'isle tout garni de chou que li chevalier demandent. Et quant il orent lour droiture[1] tele que chevalier crestiien doivent avoir, et il orent crié merchi a lour sauveour de lour pechiés et de lour mesfais, il disent a la dame : « Dame, pensés si de nous ensi comme vous nous avés creanté, que nous soions enterré en ceste place meismes. » Et elle lour respont tout em plorant [que] chis convenans[2] lor sera bien tenus.

Les deux frères meurent.

Apriès ceste chose perdirent li dui frere la parole, qu'il ne fu nus puis qui(l) lour oist mot sonner, si durerent en vie tant qu'il fu eure de viespres, et lors trespasserent, li plus jovenes avant et li ainnés apriès. Tout cil del chastiel se firent passer en l'isle pour veoir ceste merveille. Et quant il sorent qu'il estoient frere, si disent que moult avoit chi grant dolour quant cil doi preudomme s'estoient entrochis. Il prisent une lame la plus riche que il porent trouver ou pais et misent delés et l'un et l'autre en cele place meismes ou il avoient esté mort, et firent *(f. 149 b)* esc[r]ire le non dou plus jovene dessus la lame droit as piés, mais de l'autre ne savoient ¡l que faire, car il ne savoient pas son non. Et en che qu'i[l] le demandoient li uns a l'autre, ne nus n'en savoit assener son compaignon, vint Merlins entr'eus, qui lour dist : « Laissiés ester ceste chose, car a vous n'en affiert plus. Vous en avés bien fait chou que a vous en apartient. »

1. droiteour — 2. conuenance

Or il se traient arriere por veoir que cil feroit qui parloit si faitement. Et il ala droit a la lame ou li doi frere estoient mis et commenche [a escrivre] dedens la pierre meismes lettres qui disoient : *Chi gist Balaains li chevaliers a deus espees, qui fist de la lanche venceresse le cop dolereus par coi li roiames de Listinois est tornés a dolour et a essil.* Quant Merlins ot che fait, il demoura en l'isle une lieue et plus, et fist illuec enchantemens assés diviers. Et dalés la tombe estora (on) un lit si estrange que nus n'i pot[1] puis dormir qu'il n'i perdist le sens et le memoire en tel maniere qu'il ne li souvenist ja de chose qu'il eust devant fait tant comme il demourast en l'ille. Et dura chis enchantemens dusques tant que Lanscelos, li fius le roi Ban de Benoic, i vint, et lors fu li enchantemens de *(f. 149 c)* cel lit deffais, ne mie par Lanscelot, mais par un anelet que il portoit qui descouvroit tous enchantemens ; et cel anelet li avoit douné la damoisiele del lac, si coume la grant hystore de Lanscelot le[2] devise, cele meisme ystoire qui doit estre departie de mon livre, ne mie pour chou qu'il n'i apartiegne et que elle n'en soit traite, mais pour chou qu'il couvient que les trois apparties de mon livre soient ingaus, l'une aussi grant coume l'autre, et se je ajoustaisse cele grant ystore la moi[ene] partie de mon livre fust au tresble plus grant que les autres deus. Pour chou me couvient il laissier celle grant ystoire qui devise les oevres de Lanscelot et la naissance, et voel deviser les neuf lignies des nascions, tout ensi coume il apartient a la haute escriture del saint graal, ne n'i conterai ja chose que je ne doie, ains dirai mains assés que je ne truis escrit en l'ystoire dou latin. Et je prie a mon signeur Helye, qui a esté mes compains a armes et en joveneche et en viellece,

Merlin fait près de leur tombe un lit enchanté, dont l'enchantement ne devait être détruit que par Lancelot, comme le raconte son histoire, que l'auteur ne pourrait insérer ici sans détruire la proportion de ses trois livres. Il doit se borner à ce qui appartient à la haute histoire du graal, et il prie son compagnon d'armes monseigneur Hélie de se charger de la branche du Brait, qu'il est aussi obligé d'exclure de son livre.

1. puet — 2. de la

que il pour l'amour de moi et pour moi un poi allegier de cele grant painne prenge a translater, ensi comme je le deviserai, une petite *(f. 149 d)* branke qui apartient a mon livre, et sera celle branke apielee li contes del brait, miervilleusement delitable [1] a oir et a raconter. Ne je ne l'en sevraisse ja se je ne doutaisse que li livres fust trop grans, mais pour chou l'en departirai jou et li envoierai. Et je le connois a si sage et a si soutil que je sai bien qu'il l'avera tost translaté, s'i[li] veult metre un poi de painne. Je li pri qu'il l'i meche. Mais or laisserai a tant la priiere, car se Dieu plaist et lui, il le fera ensi que je li requier, et revenrai a conter partie de che que Merlins fist en l'isle.

Merlin prédit que l'épée de Balaain ne pourra être empoignée que par Lancelot,

Quant Merlins ot fait le lit et les autres merveilles que je ne vous puis pas ichi deviser, car bien vous seront ramenteues el conte quant tans et lieus en sera, il prist l'espee que Balaains avoit aporté, et en osta le poing et maintenant en i mist un autre. Et quant il l'i ot mis, il dist au chevalier qui devant lui estoit : « Ore essaiiés se vous porriés grever cest poing. » Et cil i essaie, si i faut assés, et Merlins en commencha a rire. Et cil li demande de coi il rist. « Je ris, » fait Merlins, « de che que vous le cuidiés empuingnier. » « Pour coi? » fait cil; « fust che tele merveille se je l'empoingnaisse? » *(f. 150 a)* « Oil voir, » fait Merlins, « car il n'a orendroit chevalier el monde qui empuignier le peust. » « Et venra jamais, » fait li chevaliers, « en cest (l)isle homme qui empoingnier le peust? » « Oil, » fait Merlins, « un seul, et cil avera a non Lanscelot et emportera de chi ceste espee et en occhirra le chevalier del siecle qu'il avra plus amé. » Après escrit lettres el poing qui disoient : *De ceste espee morra Gavains*. Et ces lettres

qui l'emportera et en tuera le chevalier qu'il aura le plus aimé, Gavain.

1. de la table

qu'il escrit adont trouva puis Gahariès li freres Gavain, et quant il les vit et reconnut, il torna tout a fable et cuida que che fust menchongne ; mais puis en ochist Lanscelos Gavain apriès la mort Gahariet, si comme la vraie ystoire le devise vers la fin de nostre livre.

En tel maniere fist Merlins en cel (l)isle grant partie de cel enchantement, si que maint chevalier qui puis vinrent qui [le] voloient outrer par forche et par (par) proueche s'en tinrent a honni et a decheu. Et quant Merlins i ot fait grant partie de ses voloirs, il s'em parti, et laissa l'isle en tel maniere. Et encore fist il plus. Car ill i fist un pont de fer, qui n'avoit mie demi piet de lé, et tenoit de l'une rive jusques a l'autre. Et dist que par chou porroit on connoistre les har*(f. 150 b)* dis chevaliers ; car nus, s'il n'iert trop hardis, n'avra ja cuer de passer outre par dessus cest pont. Au cief del pont par deviers le chastiel, la ou li passages commenchoit, fist il metre un perron de marbre ; dedens cel perron embati il une espee par enchantement, et de l'espee mist le fuerre en tel maniere qu'il vous fust avis qu'il ne tenist riens et que on le peuust avoir trop legierement ; mais non peuust. Apriés fist el poing de l'espee lettres merveilleuses qui disoient : *Chis qui premiers essaiera ceste espee oster de chi premiers en sera navrés.* Et tout ensi coume il dist avint il, un poi apriès chou que Galaas li trés boins chevaliers fu venus a la court le roi Artu(s) ; car Galaas essaia tout premiers par le los de son oncle, et tous premiers en fu navrés, si comme l'estore le devisera apertement. Après escrit el perron meismes unes autres lettres qui disoient : *Ja ceste espee ne sera de chi ostee fors par la main le millour chevalier del monde, ne ja nus ne s'en haatisse d'oster, s'il ne se sent au millour chevalier de tous, car il li meskerroit.* Lors empaint le perron et le met en l'iaue, et fist tant illuec de ses enchantemens

Merlin fait encore un pont où les chevaliers hardis peuvent seuls passer,

et une épée, fichée dans un bloc de marbre, dont devait être blessé le premier qui l'essaierait : ce fut Galaad, comme l'histoire le racontera.

Le bloc flotta sur l'eau et n'aborda que le jour où Galaad parut à la cour d'Artu.

que li perrons ala puis flotant par dessus l'iaue moult longement *(f. 150 c)*, et fu veus en maint pais, et ala tant de lieus en lieus qu'il vint puis a Camalaoth lonc tans, et arriva au port de la chité le premier jour que Galaas vint a court.

Depuis lors on appella l'île l'île Merlin ou l'île des merveilles.

QUANT il ot che fait et encore assés d'autres merveilles que je ne puis mie chi raconter, car il n'est ne lieus ne tans, il s'en parti et dist a cheus dou chastiel qu'il voloit que ceste [1] ille soit apielee l'isle Merlin. Et disent cil que si seroit elle, ne ne fu onques nus puis si hardis qui ne l'apielast ou l'isle Merlin ou l'isle de merveilles. Et quant il ot che fait, il s'em parti et erra tant qu'il vint a Carduel, ou li rois Artus sejournoit a grant compaignie de gent, et trouva que li rois Artus avoit nouvielement fait Baudemagus [2] chevalier, et en faisoient tout cil de la court moult grant joie et moult grant feste, car c'estoit li plus amés jovenes hom et li plus prisiés et de sens et de cortoisie qu'il seust en toute le cour.

Artu consulte Merlin sur le choix d'une femme,

QUANT Merlins fu venus a court, assés trouva qui joie li fist, car tout amoient moult sa venue. Li rois dist : « Merlins, que ferai jou? Mi baron me voelent chascun jour blasmer et vont blasmant *(f. 150 d)* et honnissent de chou que je ne prent feme. Que m'en loés vous? Car sans vostre conseil n'en feroie jou mie, ains en voel dou tout ouvrer par vostre conseil et en vostre los, aussi comme mes peres. » « Sire, » fait Merlins, « il ont droit se il le vous loent, car il est bien raisons que vous aiiés dès ore mais feme. Mais ore me dites se vous en savés nulle qui vous plaise plus que autre ; car si poissans hom comme vous estes doit bien avoir feme a son plaisir. »

1. cest — 2. baudemegus

« Oil, » fait li rois, « jou en sai une qui moult me plaist, et cele aim je. Et se je n'ai cele, je n'avrai ja feme. » « En non Dieu, » fait Merlins, « puis que vous l'amés, se vous ne l'avés, dont ne pot [1] onques riens Merlins. Ore me dites dont qui est elle, et je irai pour li querre ; mais vous me baillerés compaignie. » « Che est, » fait il, « Gennevre la fille le roi Leodegan de Carmelide, cil qui tient en son ostel la table reonde que vous estorastes entre vous et mon pere le roi Uterpandragon. Et celle Gennev(e)re est orendroit la plus vaillans damoisiele et la plus biele et la plus loee de toutes celles que je sace en l'isle de mer. Et pour chou la voel jou *(f. 151 a)* avoir. Et se je ne l'ai, je n'avrai ja mais feme. »

et lui avoue qu'il aime Gennevre, fille du roi Leodegan de Carmelide, qui possède la table ronde établie par Merlin pour Uter.

« Certes, » fait Merlins, « de la biauté a la damoisiele dites vous voir, car chou est la plus biele que je sache orendroit ou monde. Et se vous ne l'amissiés encore, vous fesisse je prendre une autre que je vous loaisse mieus, car si trés grans biautés comme elle a puet bien nuire auchune fois. Et nonpourquant un jour sera encore que sa biautés vous aidera tant que vous en recheverés terre a tel point que vous la cuiderés del tout avoir perdue. » Et che dist [2] il por Ga(a)lehot, qui devint ses hom liges et li rendi sa terre la ou il l'avoit toute gaaingnie, et tout che fist il pour l'amour de Lanscelot. Li rois n'entendi pas cele parole que Merlins li dist adont, car trop estoit obscure, si avint elle puis tout ensi que Merlins li devisa, si comme l'ystoire le conte qui de l'estore dou saint graal en parole et est devisee. Et Merlins redist au roi : « Sire, puis que Gennevre vous plaist si durement, il ne faut [3] fors que vous me bailliés compaignie, se l'irai querre en Carmelide. » Et li rois dist qu'il li baillera si grant comme il li osera ne savra devi-

Merlin prédit que la beauté de Gennevre sera fort utile au roi; il pensait à Galehot qui fit hommage à Artu par amitié pour Lancelot.

Merlin va en Carmelide, promettant de ramener Gennevre.

1. puet — 2 fist — 3. vaut

ser, si *(f. 151 b)* eslit cent des chevaliers de son ostel, et escuiiers et vallès a grant plenté li baille, et Merlins muet erramment od toute sa compaignie, et tant vait que par mer que par terre qu'il vint au roi Leodegan, se li requiert sa fille a(s) oes le roi Artu(s) a moillier, si en fera roine del roiaume de Logres et de maint autre pais.

En effet, Leodegan est charmé de la demande qui lui est faite, et offre de céder, avec sa fille, sa table ronde, réduite de 150 chevaliers à 100. Merlin accepte avec joie.

Li rois Leo[de]gans fu moult liés de ceste nouviele, si respondi erraument a Merlin, ne encore nel connissoit il mie : « Dieus fache hounour au roi Artu(s), car il me fait si grant hounour que je ne l'en osaisse mie requerre. Il puet prendre ma fille et moi et de mon roiaume faire toute sa volenté; car certes je n'och onques si grant joie de chose que je veisse que jou ai de ceste nouviele. Ma terre li donroie jou, se il voloit, mais je sai bien qu'il n'en a nul mestier, car, Dieu mierchi, *(f. 157 f)* il en a assés d'autre. Mais che que je mieus aimme li envoierai jou, chou est ma table reonde. Mais elle n'i est mie toute, ains s'en faut cinquante chevaliers, qui puis son[t] mort que li rois Uterpandragons trespassa de cest siecle. Et jou en eusse ja mis cinquante que jou avoie esleu, mais uns preudom hermites me dist que je ne m'en entremesisse ja de metre les cinquante. « Pour coi? » fis je. « Pour chou, » fist il, « que elle cherra prochainnement « en la main d'un tel preudomme qui mieus le mentenra « que vous ne ferés. Et chis i asserra cinquante des plus « preudommes que vous ne troverés en vostre pais. » Ceste parole me dist li preudom, et pour chou laissai jou en tel maniere la table qu'il n'i a orendroit que cent chevalier de cent et cinquante qu'il en i doit avoir par conte. » « Certes, » fait Merlins, « c'est voirs; tant en i doit il avoir, si i seront assés tost mis, se Diu plaist. Car elle venra ore en tel main qui la maintenra en gringnour pooir et en gringnour force que elle ne fu onques,

et [1] en si haute afaire le metera et en si grant renoumee anchois k'il muire que apriès lui ne verra si har*(f. 147 d)*-dis qui [l'] l'ost emprendre a maintenir.» « Dieus li doinst si maintenir, » fait li rois Leodegans, « qu'il i ait preu et hounour! »

Lors furent mandé tout li cent chevalier qui estoient compaignon de la table reonde. Et quant il furent venu, li rois lour dist : « Signour, vostre compaignie est entour moi descreue de cinquante chevaliers, che me poise, ne je ne [2] sui mie de si grant affaire ne de si grant pooir que je l'osaisse faire ne metre. Mais pour chou que je vous aim tous autant que se vous i fuissiés tout et g'eusse chascun engenré de ma char, et voel que vostre hounours croisse et ament, dès ore en avant vous envoierai jou a tel houme qui bien vous porra maintenir. Et je sai bien qu'i[l] le fera volentiers et qu'il vous amera autant comme li peres aimme le fil. Et il a tant de preudommes en son ostel et tant en i repaire en sa court qu'il porra aisiement trouver cinquante preudommes esleus chevaliers qu'i[l] metera en vostre compaignie, si que li drois non[bres] de la table reonde, qui doit estre de cent et cinquante chevaliers, sera parfais en son ostel, que je nel porroie mie parfaire en tout cest pais. » « Sire, » font cil *(f. 152 a)*, « qui est chis que vous tant loés, et qui est si poissans? » « Che est, » fait il, « li rois Artus. » Et il tendent tuit lour mains vers le chiel et dient : « Ha! Dieus, beneois soies tu, quant tu tel pere nous as pourveu a avoir! Chis nous sera voirement boins peres et nous maintenra comme ses fieus. Ciertes nous ne pr[oi]ions Dieu fors qu'il nous mesist entre ses mains. Ore i venrons [3] orendroit si Diu (plot) plaist. Dieus li

1. en — 2. nen — 3. venrois

doinst forche et pooir qu'il nous puist maintenir a hounour de lui et de nous ! »

Merlin, Gennevre et les chevaliers de la table ronde arrivent à Londres, où séjourne Artu.

Trois jours sejorna laiens Merlins, lui et sa compaignie. Quant che vint au departir, li rois ploura moult pour les compaignons de la table reonde plus qu'il ne fesist pour sa fille, si les baisa chascun(s) par soi et sa fille apriès. Et s'il (i) ot nul biel jou(ench)iel ne nule biele envoiseure, sachiés qu'il les envoia au roi Artu(s). A tant se departirent del roi li message qui la damoisiele en menoient, et orent en lour compaignie ichiaus de la table reonde, si errerent tant qu'il vinrent ou roiaume de Logres, et oirent dire que li rois sejornoit a Londres. Il chevauchierent cele part. Et quant il furent au(*f* 152 *b*)ques près, Merlins manda au roi qu'il venoit o tele compaignie : bien se gardast qu'il venist encontre liement et a grant feste. Et quant li rois oi parler que li compaignie de la table reonde venoit a sa court pour demourer avoec lui, il en fu tous liés, car il ne desirroit riens del siecle autant com che qu'il les eust en sa compaignie. Lors issi de Londres a tout grant gent et ala encontre, si les rechiut tous a moult grant hounour, et si grant joie lour fist et si grant feste k'il se tenoient a boin euré de che qu'il estoient cele part venu. Li appareus des noches fu fais et li termes mis et li jours nommés que elles seroient. Et Merlins dist au roi : « Rois, eslis de toute ta terre les cinquante millours chevaliers que tu i savras, et se tu sés auchun povre chevalier preudomme de cors et de vasselage, ne laisse mie pour sa povreté que tu ne l'i mettes. Et se auchuns qui soit bien gentius et de haut lingnage veult [i] estre et il ne soit trés boins chevaliers, garde que tu ne sueffres ja qu'il i soi(en)t. Car uns seuls, puis que il ne seroit de si grant chevalerie, houniroit et abaisseroit toute chevalerie de la compaignie. »

Le roi les reçoit en pompe.

« Merlins, » fait (*f.* 152 *c*) li rois, « vous connissiés

mieus chascun que je ne fais, et les boins chevaliers et les mauvais. Vous meismes eslisiés cheus que vous cuider(i)és qui mieus en soient digne. » « Ore soit, » fait Merlins ; « et puis que vous dou tout vous en metés sour moi de cest affaire, je l'achieverai en tel maniere que ja n'en devrai estre blasmés. Et je les avrai tous esleus si qu'il seront mis en lour sieges le jour que vous ferés vos nueches, et de che que la haute table sera enterine [1]..... »

Il charge Merlin de compléter la table ronde en élisant 50 nouveaux chevaliers.

Lors manda li rois par son roiame tous les preudommes qui de li tenoient terres qu'il venissent au jour nommet en la terre de Camalaoth a la feste de sa feme. Et cil i vinrent au plus esforchiement qu'il porent. Et quant il i furent venu, li rois dist a Merlin : « Pensés de la table reonde. » « Si ferai je, » fait Merlins. Et lors commencha par laiens a eslire les chevaliers, cheus que il connissoit a plus preudommes. Et quant il en ot esleu jusques a quarante et uit, il les mist a une part et lor(s) dist [2] : « Dès ore mais convient il que vous vous entramés et vous tenés chiers comme freres, car pour l'amour et pour la douchour de cele table ou vous serés assis vous nai*(f. 152 d)*stera es cuers une si grant joie et une si grant amistiés que vous en lairés vos femes et vos enfans pour estre l'un avoec l'autre, et pour user ensamble vos joveneches. Et nonpourquant ja vostre table ne sera a mon tans dou tout parfaite ne assoumee devant que a cest lieu se venra asseoir li boins chevaliers, li mieudres des boins, chis qui metera a fin les perilleuses aventures del roiame de Logres lau tout li autre faurront. » Et lors vint as cent et cinquante sieges de fust que li rois Artus avoit fait faire tous nouviaus, si vint au siege d'en mi lieu et le(s) moustra au roi Artu(s) et a tous

Il restera une seule place vide, où viendra s'asseoir le bon chevalier qui mettra à fin les aventures du royaume de Logres. Personne d'autre ne doit s'y asseoir.

1. *Lacune*. — 2. mist

les autres qui laiens estoient, chevaliers et dames, et lour dist : « Veschi le siege perilleus; aiiés le bien en memoire apriès ma mort que je ensi l'ai apielé. » Li rois demande a Merlin : « Merlins, pour coi l'avés vous apielé perilleus ? » « Sire, por chou qu'il i a si grant peril que ja chevaliers ne s'i asserra qu'il n'i muire ou qu'il ne soit mehaigniés, jusques a tant que li trés boins chevaliers venra qui metera a fin les trés miervilleuses aventures dou roiaume de Logres. Cil s'i asserra [1] et reposera, mais che ne sera mie lonc tans. » « Et coument avra il non? » dist li rois. « Che ne vous *(f. 153 a)* descouverrai je pas, car vous n'i gaaign(i)eriés riens se vous orendroit le saviés, mais tant vous di je bien que chius de qui il istera n'a pas encore deus ans d'aage. » « Dont ne sera che a piece, » che dist li rois, « que chis chevaliers viegne qui doit cesti siege acomplir. » « Voirs est, » che dist Merlins. « Je endroit de moi me tenisse a boin euré se je peusse chelui jour veoir que che sera acompli ; car en cest pais avra adont [2] joie si grant que devant ni après n'avera autretel. Et entre chelui et l'autre [ou] tu orras novieles de ton grant duel avra grant terme. Mais après chelui que je te devis ne viveras tu mie longement. Car li grans dragons que tu veis en ton songe te metera en destruisement. » « Ore m'avés bien paiiet, Merlins, » fait li rois, « qui en ma grant joie me ramentevés mon grant duel. » « Je le fais, » che dist Merlins, « pour chou que se en toutes tes grans joies te souvenoit de cele dolereuse jornee, tu en seroies plus humelians vers ton creatour qui en ceste hauteche te mist ou tu iés et plus t'en douteroies, si em pecheroies mains que tu ne feras. »

Ensi dist Merlins au roi. Et quant il ot esleus les

1. assaiera — 2. a non

quarante et uit chevaliers, il apie(*f. 153 b*)la les autres cent et lour dist : « Veschi vos freres que je vous ai esleus. Et nostre sires meche pais et concorde entre vous aussi comme il fist entre ses apostles. » Et lors les fist tous entrebaisier. Et apiela les evesques et les archevesques del pais et lour dist : « Signour [1], il convient que poursingniés et benissiés ces sieges ou cil preudoume serront, et il en est bien drois, que maint chevalier de haute vie et de glorieuse et a Dieu et au siecle s'i asserra encore. Pour chou est il bien drois que vous le lieu benissiés. Et nostre sires par sa grasce et par sa douchour, si li plaist, le saintefiera. » Lors fist les chevaliers asseoir cascun en son lieu et fist metre par devant eus la table reonde. Et li archevesques de Cantorbile fist sour eus maintenant la beneichon, et li autre clergiés firent orisons et priiere a nostre signour que (que) il dès ore en avant les tenist en boine pais et en boine concorde aussi coume frere germain pueent estre et doivent.

Merlin choisit 48 chevaliers, qu'il réunit aux 100 anciens.

On leur assigne leurs sièges ;

Quant li clergié orent che fait, Merlins fist drechier les chevaliers et dist : « Il convient que vous faciés houmage au roi Artu(s) qui est vostre compains de ceste [table]. (Et quant) (*f. 153 c*) Et quant vous li avrés fait hommage, il vous jurra sour sains que il dès ore en avant vous maintenra a si grant hounour coume il porra tout son eage. » Et il respondent que de che faire sont il tout prest ; si se drechierent erramment et s'en alerent viers le roi por lui faire houmage. Et en che qu'il avoient lour sieges vuidiés, Merlins regarde cha et la et trueve en chascun siege le non de chelui qui assis [i] estoit. Et disoient les lettres : *Chi doit seoir cil, et chi endroit doit seoir chis autres.* Et ensi estoit singniés chascuns sieges, ne mais chis d'em mi lieu et li darrainniers : en ces deus n'avoit encore nului

quand ils se lèvent, le nom de chacun se trouve inscrit sur son siège.

1. et lour dist que vous

assis. Et quant Merlins vit les lettres, il dist as barons qui laiens estoient : « Par foi, signour, merveilles poés chi veoir bien apertes, que a nostre signour plaist que ensi soient assis chi[l] preudoume comme nous les avons ordenés, car il a en chascun siege envoiiet le non tout escrit de celui qui i doit seoir..... [1] lors que ceste oevre fu commenchie; car de cest signe ne puet venir se tres grant bien non. »

Ce miracle prouve le plaisir que Dieu prend à l'instutution de la table ronde.

QUANT cil del palais oirent ceste nouviele *(f. 153 d)*, il coururent cha et la par les sieges pour veoir se chou estoit voirs. Et quant il aperchiurent [que voir estoit], il disent : « A nostre signeur plaist ceste compaignie, et grans biens en avenra. Beneois soit par cui conseil ele coumencha ! Car tous li roiaumes de Logres en sera cremus et redoutés tant comme il vaurront estre a un acort. » Ceste chose tinrent il a grant merveille tout li sage houme, et disent que se che ne fust chose qui a nostre signeur pleust, ja tel merveille ne fust avenue. Et li compaignon de la table reonde vinrent maintenant devant le roi et li firent hommage. Et il les rechut comme ses houmes de par sa terre et coume ses hommes de par la table reonde. Et il en estoit compains ensi comme li autre, car Merlins [l'i] avoit mis pour la bonté de chevalerie qu'il sentoit en lui, et l'avoit assis droit au commenchement de la table.

Gavain demande à son oncle de l'armer chevalier le jour de son mariage.

QUANT ceste chose fu ensi faite, Gavains, qui estoit biaus damoisiaus, vint au roi son oncle et li dist : « Sire, je vous requier pour Dieu que vous me doingnés un don. » Et il li otroie, se che *(f. 154 a)* est chose que il le puisse avoir. « Sire, grans merchis, » fait Gavains.

1. *Lacune.*

« Ore m'avés moult servi a gré. Et savés vous de quoi ? De chou que vous me ferés chevalier au jor de vostre grant joie, au jour que vous espouserés le vaillant Geneuvre. » Et li rois dist que che li plaisoit bien puis que il le veult.

Chelui soir veilla Gavains a la maistre eglyse de saint Estevene de Camalaoth et avoec lui jusques a dis autres damoisiaus que li rois devoit tous faire chevaliers pour l'amour de Gavain son neveu. A l'endemain, si tost coume li rois fu levés et li baron commenchierent a assambler el palais, atant es vous venir sour un maigre et las rouchin trotant un vilain qui amenoit un sien fil, jovene enfant de l'aage de quinze, ans sour une povre jument. Il vint el palais, tout ensi montés coume il estoit, entre lui et son fil, et se mist entre les barons et ne trouva houme qui la porte li contred[es]ist. Et il coumencha a demander li quels est li rois Artus. Et uns vallès saut avant et li moustre. Et cius s'en vait dusques près de lui, tout ensi montés cou*(f. 154 b)*me il estoit, et ses fius aussi, et cil salue le roi et dist, oiant tous cheus de la court :

La veille de ce jour arrive un vilain, amenant son fils, qu'il demande au roi de faire chevalier le lendemain :

« Rois Artus, a vous m'envoie la boine renommee qui keurt de toi et près et loing. Car tout dient communaument que nus ne vient si desconsilliés a toi que tu nel conseilles, ne nus n'est si hardis de toi demander auchun don que tu ne soies aussi hardis dou donner, pour coi tu soies poissans d'avoir chou que on te demande. Et pour ceste nouviele que on (on) m'en a dite sui je venus a toi, que tu me doingnes un don tel que je le te demanderai. Et saches que chis dons ne te puet riens nuire. » Li rois regarde le vilain qui si sagement parole, si s'esmiervelle que il veult requerre. Et

li vilains li dist toutes voies : « Rois, me donras tu [ces] por coi je sui cha venus? » « Certes oil, » dist li rois, « pour coi je soie *(f. 154 c)* poissans dou [1] douner. » Et cil si saut errant de son ronchin et li vait baisier [2] le pié, et autressi fist ses fieus, et l'en merchient ambedui. Lors dist li vilains au roi : « Sire, savés vous que vous m'avés douné? Vous m'avés douné que vous ferés hui en cest jour mon fil chevalier, que vous veés ichi, et li chaindrés l'espee au costé anchois que Gavain vostre neveu. » Et li rois li otroie tout sourriant et dist : « Je le te doing, mais je te pri que tu me dies qui t'a donné cest conseil; car il me samble que tu ne deusses pas baer a si haute chose coume est chevalerie, ne tes fieus ne s'en deust ja entremetre. » « Certes, » fait li preudom, « aussi me fait il. Mais mes fieus qui chi est m'en parole, voelle ou non; car a ma volenté ne baast il pas a si grant chose comme est ceste, ains fust hom labourans coume sont si frere, et vesquist de son travail aussi coume font si autre parent. Mais il onques pour chose que je li desisse ne se [3] veut consentir ne acorder fors a estre chevaliers. » Li rois dist que ceste chose tient il a grant merveille. Et puis redemande au vilain : « Di moi ton estre et quans enfans tu as. » Et cil respont : « Sire, je le vous *(f. 154 d)* dirai. Saichiés que je sui uns laborans de terre, et main ma char(ie)ue, et en labourant et en cultivant ma terre aquier jou le vivre et le soustenement de mes enfans. » « Et quans enfans as tu? » dist li rois. « Jou en ai treize; li onze labeurent pour (pour) lour vivre et se tienent a ma maniere, mais icil ne s'i veult acorder en nule guise, ains dist qu'il ne sera se chevaliers non. Ne sai dont chis corages li puet venir. » Et lors commenchent tout a rire li baron dou palais qui ceste parole entendirent. Et li rois, qui moult estoit sages, ne tient mie ceste chose a gas, si dist au varlet : « Biaus amis, veuls tu estre che-

cet enfant n'a jamais voulu labourer comme son père et ses frères, et ne veut être que chevalier.

1. de — 2. baisier — 3. si

valiers? » Et cil respont : « Sire, il n'a riens el monde que je desire autant comme estre chevaliers de vostre main et estre compains de la table reonde. » « Or te fache Dieus preudomme, » dist li rois, « que tu bees a gringnour chose que ti autre frere ne font. Certes tu ne me requiers chose que je ne te fache. Et je cuic que se gentillece ne te venist d'auchune partie, ja tes cuers ne te traisist a si haute chose comme a chevalerie. Ore doinst Dieus que il soit bien emploiié, car il n'i avra hui chevalier chaiens fait devant que tu le soies. » *(f. 155 a)* Et li vallès l'en merchie moult.

Le roi promet de l'armer avant tout autre.

A CHE[S] paroles vint laiens Gavains et si compaignon ; et quant li rois les vit si les apiela moult biel et lour dist : « Venés avant et aportés reubes et dras et armes et espees. » Et lour fist tous vestir reubes, (et) le vallet avant et Gavain et les autres après. Et au tans de(s) lors estoit coustume en la grant Bretaigne que quant on faisoit chevalier nouviel, on le viestoit tout de blanc samit, et puis [li vestoit on] le haubert, et li metoit on l'espee en la main. Et en tel maniere aloit (on) oir le messe, en (tel maniere en) quelconques lieu que il fust ; et quant il l'avoit oi(i)e et il s'en devoit venir, adont li chaignoit cil l'espee qui chevalier le devoit faire. En tel maniere coume lors estoit coustume furent atorné li nouviel chevalier. Et adont estoit li jors que li rois Artus devoit espouser sa feme, et li chevalier de la table reonde se devoient entrefiancier que il ne faurroient li un as autres, ains s'entreportero[ie]nt loial compaignie tant coume il vivero[ie]nt. Li rois fu apparilliés et la roine aussi et tout li nouviel chevalier et li autre, si alerent en tel maniere a la maistre eglyse *(f. 155 b)* a tel joie et a tel feste que je ne vous savroie tenir parole de tel [ne de] gringnour. A cele feste ot rois et dus et contes tant que che ne fu se merveille non. Et fu chelui jour la roine Genuevre sacree

Le jour venu, Artu épouse Geneuvre,

avoec le roi Artu(s) en la chité de Camalaoth, et porterent ambedui couroune. Et a chelui tans estoit la roine Genuevre la plus biele damoisiele que on seust en tout le monde. Et quant la messe fu chantee et il fu issus del moustier et venus ou palais, li rois demande au vilain : « Comment as tu non? » « Sire, j'ai a non Arès li vachier(e)s. » « Et tes fieus comment a non? » « Sire, il a non Tor. » « Ore avra a non, » dist li rois, « Tor li fieus a Arès. » Si(l) le dist a tel eure que puis ne li chai chis nons. Et lors prent l'espee que chis portoit et li donne la colee. Et sachent tout cil qui ceste ystoire escoutent que (che fu) li premiers hom qui donna colee a chevalier nouviel, que che fu li rois Artus. Quant il ot au vallet dounee la colee, il li chainst l'espee au costé et dist : « Nostre sires te fache preudomme, car je le vaurroie moult, se Dieus m'aie. » Et lors saut avant Merlins et dist : « Sire, preudom sera il et boins chevaliers, et il le deveroit estre par lignage, car certes il est fieus de si haut hom(*f.155 c*)me coume de roi, qui est uns des boins chevaliers del monde. » Et lors dist au vilain : « Vilains, moult iés chaitis, qui cuides que che soit tes fieus. Certes il ne l'est pas, et se il le fust, il n'entendist pas a gentillece, nient plus que si autre frere font, ains fust drois vilains aussi coume sa nature li aportast. Mais se tu veuls dire au roi qui il est fieus, je li dirai, car je sai aussi bien coume la chose avint coume tu le sés. » Et quant li vilains ot que Merlins parole si hardiement, il en devint tous esbahis, si ne set que dire. Et Merlins li dist toutes voies : « Ou tu diras quel fieus il est u je le dirai, car je sai vraiement que tes fieus n'est il mie, et tu meismes le sés bien. » Et lors parole Tor li fius a Arès et dist a Merlin : « Biaus sire, se je sui ses fieus ou je ne le sui, a vous k'en tient? Se je le sui, je le voel bien, et se je ne le sui, por coi faites vous honte a ma mere? » « Biaus sire, » fait Merlins, « elle ne puet pas avoit moult grant honte en che que je li met sus ; car cil dont

puis fait chevalier d'abord le fils du vilain, appelé Tor, fils d'Arès;

Merlin déclare qu'il sera bon chevalier étant fils d'un roi et non d'un vilain, comme le sait très bien son père prétendu.

Tor prie Merlin de n'en pas dire plus long, car ce serait au déshonneur de sa mère.

je tieng la parole est rois sacrés, et avoec cele gentillece est il uns des boins chevaliers qui piech'a portast armes en cest pais. » « Qui que il soit, » fait li nouviaus chevaliers, « je vau*(f. 155 d)*sisse bien, s'il vous pleust, que vous vous en tenissiés de parler a ceste fois. » « Et je si ferai, » fait Merlins.

A TANT fist li rois de Gavain son neveu chevalier, car il li chainst l'espee au costé et a tous les autres compaignons aussi. Et quant il les ot tous fais chevaliers, lors commencha maintenant par laiens la joie et la feste. Et dirent auchun de Gavain, pour chou que biel et apiert le veoient : « Cil vengera encore son pere, se il vit longuement, de chelui qui l'ochist. » Chelui jour furent assis a la table reonde cil qui compaignon i estoient, et furent tout li lieu empli ne mais deus, li siege[s] perilleus et li daerrains sieges. Et [1] il commenchierent a servir as tables. Et li rois demanda a Merlin : « Merlins, encore n'avés vous mie tout fait, che me samble, que chis daerrains lieus est vuis [2] et atant son signour. » « Ore ne vous esmaiiés, » fait Merlins : « quant il plaira a nostre signour, il sera emplis, mais je ne [le] lais ore mie a emplir pour chou qu'il n'ait chaiens assés de boins chevaliers, mais pour chou qu'il doit definer ensi qu'il commenche. Il commenche par roi et par roi doit definer. Vous estes rois et *(f. 151 a)* boins chevaliers et seés el coumenchement ens ou premier lieu, et je meterai el daerrain aussi boin chevalier ou millour comme vous, et ensi coumenchera par haute personne et finera par haute, et [3] ensi le doit faire si haus lieus coume est cil de la table reonde. » En tel maniere souffrirent chelui jour de chelui lieu, et firent si grant joie et si grant feste en la chité de Camalaoth que tout li preu-

Gavain et les autres sont ensuite armés, et tous les sièges de la table ronde sont occupés moins le siège périlleux et un autre,

1. Car — 2. viex — 3. en

domme et li riche n'entendoient fors a faire joie et feste.

que le roi Pellinor occupe le lendemain.

A l'endemain un poi devant la grant messe vint a la court tous montés li rois Pellinor, et descendi, et ala en une des chambres de laiens, puis revint el palais viestus moult biel et moult richement, et la ou il vit le roi Artu(s) il s'en vait agenoillier devant lui et li dist : « Rois Artus, je sui cha venus pour veoir ta feste, ta joie et ta grant hounour. Et saches que je te pris et lo sour tous les rois que je sache orendroit el monde. Et certes se tu ne fesisses a prisier et a loer, et nostre sires ne te mesist en la grant hounour u il t'a mis; mais il savoit bien que tu trespasseroies tous tes pers et de valour et de court(*f. 156 b*)oisie. Et pour chou que je connois vraiement que tu seras li plus vaillans des rois crestiiens qui a ton vivant soient sui je venus a ta court pour toi faire hounour. Et sés tu de quoi? De che que je te ferai hommage, et devenrai orendroit tes hom voiant tous tes barons, pour chou que tu t'en fies dès ore en avant en moi et soie tes privés. » Et maintenant li tent le penne de son mantiel. Et saut avant Merlins et dist au roi Artu(s) : « Ha ! sire, rechevés le et mierchiiés le de ceste grant hounour que il vous fait, car certes il ne le fesist mie se il ne li pleust; et saciés que il est aussi gentius hom comme vous estes, et rois coume vous. » Et li rois le rechoit maintenant et se dreche encontre lui et l'assiet dalés soi et le merchie moult de ceste chose. Et lors parole Merlins si haut que tout cil dou palais le porent entendre : « Signour compaignon de la table reonde, or soiiés liet et joiant, et bien saichiés que en cest jour d'ui sera nostre table toute enterine, ne mais dou siege perilleus. » Et il en beneissent tout Damedieu, ne il ne savoient encore pas qui Merlins i vaurroit metre (*f. 156 c*); car assés avoit rois ou palais, si ne savoient dou quel il voloit dire.

Ore dist li contes que a heure de disner, quant les tables furent misès, Merlins vint au roi Pellinor et li dist : « Venés apriès moi. » Et cil se dreche erramment et vint apriès Merlin. Et Merlins le mainne droit au siege de la table reonde et li dist : « Asseés vous ichi, car li lius est vostres. Et saichiés que je ne le fac mie pour chou que j'aie a vous gringnour amour k'a nul autre, mais pour chou que je vous tieng et connois a boin chevalier et a loial. » Et lors le fait asseoir au siege. Et quant li rois Artus voit ceste chose, il dist a Merlin : « Certes, Merlins, voirement seroit il faus qui seur vous se vaurroit entremetre de ceste chose, car nus ne le peust faire si sagement ne si bien comme vous. Et ja Dieus ne m'ait s'il a ore homme chaiens si bien digne de se(*f. 156 d*)oir en che lieu comme chis en estoit. » Et a ceste parole s'acordent tout cil del palais fors Gavain. Cil voirement, si tost comme il connut le roi Pellinor et on li ramentevoit chou qu'il avoit son pere ochis, il dist a Gahariet son frere : « Ha! biau[s] frere, tant poons avoir grant duel, quant nous veons chaiens estre a si grant hounour et a si grant hauteche chelui ki de ses mains ochist nostre pere le roi Loth! » « Biau[s] frere, » fait Gahariès, « que volés vous que jou en fache? Je sui encore vostre escuiier[s], si ne doi pas main metre a chevalier por chose qui aviegne. Et nepourquant, se vous le me loés, jou sui près que jou l'aille orendroit occhirre voiant tous chiaus de laiens. Et jou en sui tous aaisiés : car j'ai une espee qui avant ier me fu aportee de nostre pais, la plus trenchans et la millours que je veisse piech'a. Et certes je l'en avrai ja moult tost occhis, se vous vous i acordés; car il n'est riens ou monde que je hac[e] si morteument que je faich le cors de lui. » « Non ferés, biau[s] frere, » fait Gavains ; « ensi ne le ferés vous mie : car se vous en lui mettés mains tant comme vous estes es-

Gavain et son frère Gahariet, en voyant Pellinor, se promettent de venger sur lui la mort de leur père.

cuiiers, *(f. 157 a)* vous n'averiés deservi a prendre hounour de chevalerie. Mais a moi, qui sui chevaliers, en laissiés prendre la venjanche, et je vous di que je la prenderai si haute coume fieus de roi doit faire de chelui qui son pere occhist. » « Et comment le baés vous a faire, biau[s] frere? » fait Gahariès. « Je bee, » fait il, « tant a attendre qu'il soit partis de ceste court. Et quant il s'en partira, jou ira[i] aprièset le ' siurrai une jornee ou deus; et si tost comme je le trouverai seul, qu'il n'i avra fors moi et lui, (et) s'il est armés, je l'asaurrai, et s'il est desarmés, se li ferai jou prendre armes. Et je me sench si sain et si legier et si preu de mon cors que je ne porroie ja cuidier qu'il euust duree viers moi. Et se il plaisoit a Dieu que je venisse au dessus, je ne lairoie pour tout l'or de cest siecle que je ne li trenchaisse le chief aussi comme il fist a mon pere, si comme on me dist. » Et Gahariès dist que « je ne lairoie en nule maniere que je ne l'ochesisse orendroit, se vous ne me creantés que vous n'irés pas sans moi en cest affaire, si que je peusse la bataille veoir de vous deus. » Et il li creante coume freres, et lors laissent ceste parole a tant.

(f. 157 a) Moult fu grans la joie que li baron dou roiame de Logres firent en la chitet de Camalaoth. Li grans palais ou li rois tenoit ses nueces estoit en tel maniere assis qu'il seoit el chief de la chité par deviers le grant forest, près d'un bois a deus archies, et tout entour a la reonde estoit il enclos de gardins et [d'arbres] miervilleus aussi haus et aussi espès comme che fust une forès. Et en che que li rois se seoit au disner, et il avoient par laiens presque mengié, Merlins dist : « Signeur baron qui chaiens estes, ore ne vous mouvés pour chose que vous veés. Et je vous di que vous verrés ja avenir chaiens

Merlin annonce trois aventures merveilleuses, qui seront menées à fin par Gavain, Tor et Pellinor.

1. la

trois des mervilleuses aventures que onques veissiés. Et pour chou qu'il n'en avra nulle chaiens achievee, doins jou le don as rois et as chevaliers de chaiens qui les achieveront : si avera Gavains le premiere a mener a chief, Tor li fius a Arès avra la seconde, li rois Pellinor avra la tierche. Et saichiés que chascuns endroit soi vendra bien a chief de la soie. » De ceste parole s'esmiervillierent moult tuit cil de la sale. Et en che qu'il parloient entr'eus, il voient venir parmi le gar*(f. 157 c)* din un chierf les grans saus, et un braket apriès, et après venoit une damoisiele at tout trente muetes de chiens, si les avoit tous descouplés et les aloit huant et esmovant apriès le chierf. Li chiers estoit tous blans, mais tout li autre chien estoient noir. Mais de la damoisiele vous puis jou bien dire que c'estoit une des plus bieles damoisieles qui onques fust entree en la court le roi Artu(s). Et elle estoit viestue d'une roube verde assés courte, et avoit pendu a son col un cor d'ivoire, et tenoit un arc en sa main et une saiete, et estoit trop bien apparillie en guise de veneresse. Et elle venoit aussi grant oirre coume elle pooit traire de son palefroi ou elle seoit, si grant noise faisant que che n'estoit se mierveilles non. Quant li chiers aprocha de la court, il se feri dedens et ne laissa pour houme nul, et li brakès après. Et li chiers se feri outre et se remet en la grant sale ou li chevalier estoient assis as tables. Et lors li saut li brakès, et aert le cierf par derriere en la quisse et le tient si fort qu'il en porte la pieche. Et quant li chiers se sent navrés, il se lanche outre *(f. 157 d)* par dessus une table. Et lors saut avant uns chevaliers qui laiens mengoit, si prent le braket, et vint a son cheval qui estoit en mi la court, et monte sus, et s'en vait a tout le braket si grant oirre coume se tous li mons le (ca)cachast, et vait disant a soi meismes que bien a faite la besoigne pour coi il vint a court. Et quant la damoisiele qui derriere venoit en vit son braket porter, elle dist a chelui qui l'em portoit : « Sire cheva-

Un cerf blanc, suivi d'un braque et d'une demoiselle menant trente meutes,

traverse la salle en courant. Un des chevaliers assis à la table saisit le braque et s'en va en l'emportant.

liers, mieus le vous venist laissier que porter l'ent, car vous le renderés mau gré vostre. » Et il ne li respont onques, ains s'en vait toutes voies. Et la damoisiele en entre ens ou palais entre les chevaliers, ki tout estoient esbahi dou chierf (dou chierf) qui s'en estoit par mi eus passés, et tout li braket s'en aloient après lui, et s'en estoient saillis par mi tables et par mi chevaliers si qu'il s'estoient ja mis el gardin par de l'autre part del palais, et ravoient coumenchié lour cache. Et quant elle ne trueve ne le chierf ne les brakès, elle s'arrestut aussi coume toute esbahie et jete jus son *(f. 158 a)* arch et ses saietes et demande li qués est li rois, et on li moustre. Et elle descent maintenant et vint devant lui et li dist : « Ha! rois Artus, je me plaing trop malement et de vous et de vostre ostel. Car jou i ai premierement perdu mon braket que je n'amoie pas petit, et sui destourbee de siure et les brakès et le chierf que je cache, que jou eusse pris en poi de tans, et ore en sui si eslongie que je ne sai quel part il est tornés. Tout cest damage, rois Artus, m'est avenus par vostre ostel, pour coi je me plaing a vous meismes. Ore i parra coument vous le me restorrés. »

La demoiselle se plaint au roi.

Lors saut avant Merlins et dist : « Damoisiele, or vous souffrés a tant, car assés en avés dit. Et je vous di que ja ne perderés chaiens chose qui bien ne vous soit rendue. » « Or muevent dont, » fait la damoisiele, « auchun(s) des chevaliers de chaiens qui aillent après le braket et apriès le chierf, car il n'ont que demourer, che m'est avis, s'i[l] les voelent ataindre. » « Ha ! damoisiele, » che dist Merlins, « ore ne hastés les chevaliers si durement, que nulle haste n'i vaurroit riens; car dès ore mais avra en cest ostel tel coustume que pour aventure *(f. 158 a)* qui aviegne, se peril mortel n'i devoit avenir, ne se remuera chevaliers qui a table se sieche devant

qu'il ait mengiet; mais quant les tables seront ostees, lors porra li chevaliers ensiure s'aventure, (et) cil a qui elle sera jugie. Et je pri que li rois qui chi est en tiegne ceste coustume tant coume il vivra. » Et li rois li creante voiant tous ses barons k'i[l] la tendra. Lors dist Merlins a Gavain : « L'aventure dou ' chierf est vostre, mais que vous aiiés mengié. Prendés vos armes et montés sour vostre cheval et sivés le chierf tant que vous l'aiiés pris, si en aportés chaiens la teste. Et gardés que nus des brakès ne vous faille quant vous verrés en ceste court, se il ne muerent en la cache, car autrement ne seroit pas l'aventure menee a chief. » Et il respont qu'il ne seroit ja mais aise devant qu'il se soit a la voie mis. Et Merlins redist a Tor : « Tor, prend(r)és les armes si tost que les tables seront ostees, et alés après le chevalier qui le braket em porte. Et gardés que vous ne finés jamais devant que vous aiiés le chevalier et le braket pris ou mort ou vis. » Et cil dist que de cel commandement faire est il tout près. Et lors *(f. 158 c)* dient li autre preudoume : « Ha! Merlins, c'est pechiés quant vous ces deus enfants metés si tost en aventure de morir. » « Signeur, » fait Merlins, « onques ne vous en esmaiiés. Je les connois moult mieus que vous ne faites. Saiciés que chascuns venra bien a chief de s'aventure a l'aide de Dieu. »

Merlin assigne à Gavain la poursuite du cerf blanc,

à Tor celle du chevalier qui a emporté le braque.

En che qu'il parloient laiens de ceste chose, es vous un chevalier armé de toutes armeures, et fu montés sur un grant cheval blanc, et entra en tel maniere en mi le palais, et la ou il voit la damoisiele si se torne cele part tout ensi montés comme il estoit, et la prent par les deus bras et la monte sour le col de son cheval; si se desfendoit elle au plus que elle pooit; et quant cil l'ot montée en tel

Un chevalier entre à cheval dans la salle, et emporte la demoiselle elle-même :

1. de

maniere, il se retorne viers l'uis de la sale et s'en issi fors, et puis s'en vait si grant aleure comme il puet traire del destrier. Et cele qui s'en voit porter en tel guise crie toutes voies : « Ha ! rois Artus, je sui morte et honnie par l'asseuranche que je avoie en toi et en ton ostel, se tu ne fais tant que je soie [delivree] des mains de cel chevalier. »

Ensi s'en vait li chevaliers qui la damoisiele en *(f. 158 d)* porte, et cele vait toutes voies criant au roi Artu(s) qu'i[l] la sekeure. Et lors dist Merlins as barons de la court : « O biel signour, ne vous est bien avenu chou que je vous avoie pramis, de trois aventures que je vous dis que chaiens avenroient hui en cest jour? » Et il dient : « Merlin, qu'en dirons nous? Vous en estes aussi voir disant coume vous estes de vos autres. » Et Merlins dist maintenant au roi Pellinor : « Rois, qu'en dirés vous? Iceste daarrainne aventure est vostre a achiever. Montés quant il vous plaira, et alés apriès le chevalier et ramenés la damoisiele, et si le faites que vous i aiiés hounour. » Et il le mierchie moult de cest don, et dist que il se metera a la voie au plus tost que il porra.

c'est à Pellinor que sa poursuite est réservée.

En tel maniere coume vous avés oi et chi et en autre liu commenchierent a venir les aventures en la court le roi Artu(s). Quant les tables furent ostees, Gavains vait prendre congiet a son oncle et as ses freres, et il li donnent tout em plourant, mais que Gahariès prie a son frere que il le laist aler avoec lui, si le servira comme *(f. 159 a)* escuiier[s], et il li otroie moult volentiers. Et Tor demande ses armes, et on li aporte, et quant il est armés, il demande congié a chelui que il tenoit a son pere et au roi et a tous chiaus de laiens. Et li roi Pellinor refait tout autretel, si se partent en tel maniere tout

Gavain fuit avec Gahariet, qui lui sert d'écuyer;

Pelinor et Tor partent aussi.

troi de la court. Tor s'en vait la droite voie au chevalier qui le braket em porte, et Pellinor a chelui qui la damoisiele en mainne, et Gavains en va apriès le chierf la droite voie qu'il set. Mais ore en laisse li contes a parler de Pellinor et de Tor, et coumenche[1] a parler de Gavain et des aventures ki li avinrent en sa queste.

Gavain rencontre deux frères qui se combattaient pour savoir lequel était le plus digne d'accomplir l'aventure du cerf blanc. Il les sépare, les réconcilie, et leur dit que cette aventure lui appartient.

Ore dist li contes que quant Gavains se fu partis de son oncle, il chevaucha grant oirre apriès le chierf entre lui et Gahariet son frere, qui li portoit son escu et sa lanche. Quant il furent issu de Camalaoth, il chevauchierent par deviers la *(f. 159 b)* forest viers un chastiel que on apieloit Anbe. Et quant il se furent mis dedens, il n'orent pas gramment chevauchié qu'il trouverent en une praerie deus chevaliers qui se combatoient li uns a l'autre, et tant avoit ja duré la mellee qu'il avoient ansdeus lour chevaus occhis et s'estoient entrenavré si durement k'il avoient trop[2] pierdu de sanc, et che n'estoit pas grant merveille, car il n'i avoit chelui qui(l) n'euust trois plaies u quatre, grans et parfondes. Quant Gavains voit la bataille, il s'arreste pour savoir quel occhoison de haine i puet avoir entr'eus, si les salue et lour dist : « Ha! signour, je vous pri par hounour et par courtoisie que vous me dites pour coi vous avés entre vous deus coumenchié la bataille. » Et il s'arrestent maintenant, et parole li uns d'eus et dit : « Par foi, che vous dirons nous bien. Il est voirs que nous soumes dui frere, et chis que vous chi veés, qui est plus jovenes de moi bien deus ans, (et) dist qu'il est mieudres chevaliers de moi et qu'i[l] doit mieus entrer en une grant queste que je ne doi ; et je li contredis, si coumencha entre nous deus par tel maniere *(f. 159 c)* mellee qui encore n'est pas finee ne ne sera devant que on porra apertement connoistre le

1. coumencha — 2. tant

millour. » « Et pour quel queste, » fait Gavains, « mut ore celle grant guerre et ceste grant discorde entre vous deus? » « Che vous dirai bien, » fait li chevaliers. « Nous venions orendroit entre moi et lui d'un mien chastiel qui est près de chi, et aliens a Camalaoth pour veoir la feste del roi et de la roine. Et en che que nous trespassiens d'un chemin a autre il avint chose que nous encontrames [un] chierf tout blanc, qui trente muetes de chiens cachoient, ne n'i avoit nului, ne chevalier ne veneor [1] ne sergant nul après, ne houme qui de la cache s'entremesist fors les chiens. Quant nous veismes ceste chose, nous desimes entre nous que chou estoit des aventures qui estoient coumenchies a avenir en la grant Bretaigne. Et je qui estoie li aisnés requis a mon frere qu'il m'otriast que je peusse siurre cele cache sans compaignie d'autrui. Et il dist que il ne m'otrieroit pas, mais il l'averoit, qu'i[l] estoit assés mieudres chevaliers de moi. Je dis que non estoit, et il dist qu'il le mousterroit bien se il le couvenoit a fai*(f. 159 d)*re; si monterent tant entre moi et lui en tel maniere les paroles qu'il mist la main a l'espee et m'assailli, et dist que par tans seroit veus ki mieus devroit entrer en une grant queste. Et quant je vic chou, je dis que je m'en desfenderoie, et il dist que che li plaisoit moult bien, si m'assailli erraument; si a par tel maniere duré la mellee dusques a che point d'orendroit. Et avons tant de sanc perdu ambedui que la cache sera quite de nous quant nous nous par(ar)tirons de chi, car nous avons gringnour mestier de reposer que de cachier. »

Quant Gavains entent ceste parole, il dist : « Par foi, signeur chevalier, ore n'oi jou onques mais parler de si fole gent coume vous estes, qui pour droit nient

1. venoit

vous estes entrochis. Ore vous vaurroie jou requerre pour Dieu et de vous que vous me dounissiés un don qui tornera a vostre preu et a vostre hounour. » Et il li dounent erramment et il les en mierchie moult, et puis lour dist : « Vous m'avés fianchié et douné que li uns fianchera en droit a l'autre que ja mais tant comme vous viverés guerre ne mellee n'avera entre vous deus, ains i avera boine pais et boine concorde dès ore en avant, si coume doit estre entre deus freres. » Et il gietent maintenant a terre lour espees et lour escus et ostent lour hyaumes de lour testes et commenchent ambedui a plorer, et dient li uns a l'autre: « Par foi, biau[s] frere, a poi que je ne vous ai ochis et vous moi : li anemis a esté entre nous. » Si s'entrefianchent erramment chou qu'il avoient creantet, et puis dient a Gavain : « Sire, pour Dieu, dites nous qui vous estes. » « Je ne le vous dirai pas, » fait il, « maintenant, mais se vous alés a la court le roi Artu(s) et vous dites que chil a chi esté a cui Merlins douna la premiere aventure a avenir, on vous savra bien a dire men non, ne autrement ne le poés vous onques savoir a ceste fois. Mais pour Dieu itant me dites quel part vous veistes le blanch cherf aler, car pour cele aventure faire me sui je partis de court. » Et il li dient : « Sire, il s'en ala cele part. » Et il li moustrent la voie, Et il les commande a Dieu, si se part d'eus tout mainte nant et chevauche par mi le forest tout le jour dusques *(f. 160 a)* près d'eure de viespres, [qu'il] vint en une valee parfonde ou il avoit [une] ewe assés lee, mais n'estoit pas parfonde. Il vint a l'eve pour passer outre, mais il n'i trueve ne pont ne planche. Et nepourquant si tost comme il aperchoit qu'il n'i avoit nul peril et que l'iaue n'estoit mie parfonde, il se met dedens. Et maintenant voit de l'autre part de la rive un chevalier qui li [1] crie : « Dans chevaliers, en ceste yaue ne vous metés ja se vous ne

Gavain veut passer une eau ; un chevalier le lui interdit ;

1. le

volés a moi jouster, car je gart le port que nus n'i puet autrement passer. »

Quant Gavains voit le chevalier qui li desfent le passage canques il puet, il n'en est pas gramment esmaiiés a chou que il le voit seul, si s'en vait toutes voies outre. Et quant cil le voit aprocier de la rive, si li laisse courre trestous ensi armés coume il estoit. Et Gavains se haste au plus tost qu'il puet d'issir fors, pour chou que li chevaliers ne l'abache en l'iaue, si n'en estoit encore pas trés bien fors quant li chevaliers le fiert si durement qu'il fait sa glaive voler em pieches, mais autre mal ne li fist. Et Gavains qui se fu lanchiés dehors l'eve le fiert si durement qu'il l'abat dou *(f. 160 b)* cheval a terre; mais cil n'i fu mie longement, ains resaut sus et met la main a l'espee et dist que pour chou se il l'a abatu ne l'a il pas vaincu. « Coment! » fait Gavains, « ne m'en puis je encore aler quites, se il me plaist? » « Nennil, » fait cil, « par droit, tant coume je voelle la mellee, et je la demanc, pour coi on vous tenroit a mauvais et a recreant se vous seur che vous en aliés. » « Certes, » fait Gavains, « tu dis voir, ne je ne m'en quier jamais partir tant que li uns de nous deus soit mis a outrance. » Lors giete jus sa glaive qui [est] encore toute entiere et met le main a l'espee et veult courre sus a chelui tous ensi montés coume il estoit. Et cil saut maintenant au glaive, et quant il le tient, il dist a Gavain : « Ou vous descenderés a pié ou vous ferés occhirre vostre cheval, si serés lors dou tout avilenis. » « Certes, » fait Gavains, « tu dis bien et voir, et tu m'as orendroit apris une cortoisie que je tenrai tout mon aage, car ja mais tant coume je seroie a cheval n'envairai chevalier qui a piet soit. » Et lors descent maintenant et traist l'espee et giete l'escu sour sa teste et s'adreche viers le chevalier et li *(f. 160 d)* dist : « Tu me fais mal, tu me destourbes de ma queste

siurre, et tu t'en repentiras, se Dieu plaist et je puis [1]. »
Et lors amainne un caup de haut et le fiert de toute sa forche si durement que li hyaumes ne li escus ne le garandist qu'il nel pourfende jusques es dens. Et chius si chiet a la terre qui estoit durement ferus. Teuls fu li premiers caus que Gavains fist, li fius le roi Loth d'Orkanie, apriès chou qu'il ot recheut l'ounour de chevalerie. Et quant Gahariès ses freres, ki avoec lui estoit, vit le caup, si s'en esgoi moult et dist : « Biaus freres, hautement avés coumenchié a ferir d'espee. Se vous toutdis en feriés si bien, encore seroit nostre peres vengiés de chelui qui l'ochist. » Et Gavains respont qu'il n'avra ja mais joie devant qu'il l'ait vengiet. Lors vint a son cheval, si monte, et quant il est montés il dist a Gahariet : « Or ne sai jou quel part je doi siurre ma queste. » « Je vous en trouverai moult tost la trache, » dist li enfes. Et lors vait un poi avant et trueve les pas dou chierf et des chiens, et il le moustre a son frere et dist : « Par chi s'en vait li chiers et tout orendroit : je ne sai quel part il a demouré. *(f. 161 a)* Ore après! » Et il se metent orendroit el train et s'en vont grant oirre après et se remetent en la forest espesse. Li jour estoient lonc coume en esté et li solaus chaus et ardans coume le jour de la Magdalainne, si n'ot mie Gavains gramment alet entre lui et son frere quant il oirent les brakès qui glatissoient apriès le chierf et estoient assés prè(u)s d'eus. « Sire, » dist Gahariès, « or après, que nous soumes revenu a nostre trache. » Et il fiert maintenant cheval des esperons et s'en vait après si grant oirre coume il puet. Et Gahariès ses freres le siut toutes voies, qu'il ne le laissera ne a piet ne a cheval.

il le tue.

Il retrouve la trace du cerf,

et bientôt le suit,

TANT ont alé en tel maniere qu'il vi(n)rent devant eus

toujours suivi des chiens ;

1. sui

le chierf et les chiens, qui estoient si lassé que li pluiseur avoient laissié le courre et ja estoient recreu. Et nepourquant il n'en i avoit nul qui encore n'alast après. Et Gavains qui les vint ataignant les commenche a crier et a huer après le chierf. Et lors commenche li grans sons et la noise. Et li chiers se remet es saus au plus qu'il puet et commenche a fuir coume cil qui n'est pas asseur. Tant a li ciers [1] fui et li chien cachié et Gavains feri des esperons entre lui et *(f. 161 b)* Gahariet (tant) qu'il issirent del bois par deviers destre, et lors voient devant eus en une plaigne une forterece moult bien seant, close de murs et de fossés. Li chiers s'adrece celle part canques il onques puet, et li chien après, et li chiers qui trueve la porte ouverte se met dedens et s'adrece viers la sale et entre laiens, et li chien saillent demanois, qui le cachoient si durement k'il l'orent tantost pris et l'abatirent en mi la sale. Et il i avoit ja tant de chiens venus k'il orent tantost le chierf mort et occhis, et quant il l'orent mort, il le laissierent devant eus gesir et se couchierent tout en tour aussi coume pour lui garder.

le cerf entre dans un château ; les chiens l'atteignent et le tuent dans la grande salle.

Endementiers que il estoient en mi la sale en tel maniere, il (li) truevent es chambres de laiens un chevalier tout armé fors de son escu et de sa glaive. Et quant il trouva le chierf mort et les chiens tout en tour, il commencha a faire trop grand duel: « Ha! Dieus, tant ai malvaisement gardé chou dont ma dame m'a ore tant priiet! » Et lors traist l'espee et coumencha les brakès [a] cachier fors de laiens et a occhirre cheus que il puet *(f. 161 c)* ataindre. Ensi coume il les aloit cachant, a tant es vous Gavain venu entre lui et son frere. Et quant il vit le chevalier qui les brakès aloit occhiant, si li escrie : « Ha ! chevaliers malvais et recreans, ne tou-

D'une chambre sort un chevalier, qui se désole de la mort du cerf, que sa dame lui avait confié, et se met à tuer les chiens.

Gavain arrive et lui défend de continuer :

1. cierf

che les brakès, que Dieus te doinst malaventure! » Ne il ne cuidoit encore que il en i euust nul occis. Et cil dist a lui que ja por lui ne laira a cachier ne a ochire, car il li ont fait duel et courous et occhis dedens son ostel meesmes la beste el monde que il plus amoit. « Il ont fait chou que il deurent, » fait Gavains, « mais vous ne faites mie chou que vous devés, ains faites coume vilains chevaliers et mauvais que vous estes. » « Voire, » fait li chevaliers, « si estes vous teuls qui ore me dites vilounie avoec le courous que jou ai et honte en mon ostel! Par mon chief, il sera amendé, se je puis. Certes ore vous asseure jou que pour pooir que vous aiiés n'en porterés vous le chierf de chaiens, ains i remanra et vous avoec, et tout vostre braket i morront. » « Ne sai, » fait Gavains, « que vous ferés; de vos manaches m'est il peu. » Si se met en la sale tout a cheval et descent et s'en vait droit *(f. 161 d)* au chierf et li cope le chief, et dist que cestui en portera il a court, qui qu'en poist. Et en che qu'il disoit ceste parole, il regarde par laiens et trueve deus brakès occhis. Il en est trop courechiés, et dist que il seront vengié se il onques puet. Et lors voit issir d'une chambre le chevalier a cui il avoit premiers parlé, et fu apparilliés de toutes armes, mais tant en faloit que a cheval n'estoit il mie. Et la ou il voit Gavain qui regardoit les brakès qui estoient ochis, il li escrie : « Dans chevaliers, je vous desfi, et gardés vous de moi, que je ne fui onques mais autant dolans de venue de chevalier conme je sui de la vostre. » « Ne je ne poi, » fait Gavains, « onques autant hair chevalier coume je faich vous pour mes brakès que vous avés ochis. » Lors laisse li uns courre a l'autre l'espee traite, et s'entredonnent si grans caus comme il pueent amener des bras, si se detrenchent les escus et par desous et par dessus et se depechent les hiaumes et malmainent; mais longement ne puet durer la mellee, car trop estoit Gavains plus vistes et plus legiers que li chevaliers *(f. 162 a)* n'estoit, et

suit un combat ;

trop dounoit plus pesans caus et plus souvent; si mainne tant le chevalier que il ne puet plus endurer ne sousfrir, ains li convient a guenchir et a trestourner encontre l'espee. Et Gavains qui moult le het le siut toutes voies quel part qu'il aut et le tient si court qu'il li fait le sanc saillir de toutes pars a l'espee trenchant. Et cil ki bien voit qu'il est en aventure et en peril de mort se il ne crie merchi, a che que il voit bien que en la fin ne porroit il durer, si est tant dolans que il vaurroit bien estre mors, par ensi que il ne li convenist a dire chose qui contre s'ounour fust. Et Gavains qui moult le het durement le mainne toutes voies ferant, une eure avant et l'autre arriere, si l'a tant mené que chis ne le puet ja plus endurer, car trop a ja pierdu dou sanc, et est teuls atornés que a painnes se puet il soustenir ne tenir en estant, et la place estoit toute ensanglentee par ou il aloit, car assés avoit plaies et grans et parfondes.

Tant souffri li chevaliers que il ne pot en avant, ains chai a terre tous adens. Et *(f. 162 b)* Gavains li saut sour le cors et l'ahiert par le hiaume si fort qu'il en derront les las, si gete le hiaume en sus de lui et li abat la ventaille por lui cauper le chief. Et quant cil se voit en si grant aventure, et il set que sa teste est desarmee, il a paour de morir, et pour la doutance crie il mierchi et dist : « Ha! frans chevaliers, je te crie mierchi; ne m'ochi(e) mie, car je me tieng a outré. Et se tu dès ore en avant metoies main a moi, tu feroies trop grant vilenie; car chevaliers qui crie mierchi il doit mierchi trouver, s'il n'est repris de murdre ou de traison. » « Je n'avrai ja de toi merchi, » fait Gavains; « car tu m'as trop courechié de mes brakès que tu m'as ochis. » « Se je ne truis en toi merchi, » fait li chevaliers, « puis que je le te demanch, on te devera tenir au plus desloial et au plus felon chevalier qui onques portast armes. »

« Che n'a mestier, » che dist Gavains ; « ja pour chose que tu me dies n'escaperas, ains i morras orendroit. » « Voire, » fait cil, « ore m'ochi dont, car ja plus ne t'en prierai, puis que merchi ne puis trouver. » Et il hauce maintenant l'espee por *(f. 162 c)* lui cauper le chief. A tant es vous une damoisiele qui estoit amie au chevalier, et quant elle vit que Gavains tenoit son ami en tel maniere et qu'il li voloit cauper le chief, elle pense que mieus veult elle morir que elle ne reskeue son a[mi de] mort, si se lanche erramment devant le caup et se laisse cheoir sour son ami. Et Gavains, qui avoit ja si avanchié son caup qu'il ne le puet mais retenir, ataint la damoisiele par mi le col, si la fiert si durement au trenchant de l'espee qu'il li fait le chief voler par mi le palais. Et quant Gahariès voit chou, il s'escrie : « Ha ! frere, que es che que vous avés fait, qui ceste damoisiele avés occhise? Certes ja chevaliers ne deust tel vilonnie faire pour courous ne por haine qu'il euust a homme né. »

Gavain est vainqueur et va couper la tête de son ennemi, quand une demoiselle, son amie, se jette sur son corps ; Gavain, qui avait levé l'épée, tue sans le vouloir la demoiselle.

Quant li chevaliers qui desous estoit voit ke sa damoisiele estoit morte pour lui rescourre, il dist a Gavain : « Ha ! mauvais chevaliers recreans, ore avés vous bien moustré vostre nicheté, ki ceste damoisiele avés occhise por nient. Certes ore ne m'en caut il se je sui occhis fors pour chou que je morrai par le main dou plus mauvais chevalier re*(f. 162 d)*creant et dou plus failli que jou onques veisse. » Quant Gavains voit qu'il a la damoisiele caupé le chief par tel mesqueance, il est trop dolans, si se relieve dessus le chevalier et puis li dist : « Je ne t'ochirrai pas, puis que tu te tiens a outré, mais il convient que tu me fianches a aler a la court le roi Artu(s) et illuec te meteras en la prison me dame la roine Geneuvre de par chelui qui ot l'aventure dou [1] chierf

Gavain pardonne alors au chevalier et l'envoie à la cour d'Artu, portant sur son cheval les deux chiens qu'il a tués.

1. de

en don. Et pour chou que on sache l'ochoison de nostre bataille couvient il que tu em portes od toi les deus levriers que tu occhesis, l'un seur le col de ton cheval et l'autre derriere, et voel que tu montes orendroit et te hastes de chevauchier tant que tu soies demain a court ains que li rois soit alés au moustier. » « Ha! sire chevaliers, sach[i]és que je n'ai mestier de chevauchier ; car trop sui lassés et travilliés et trop ai pierdu del sanc, si cuic que il me couverroit remanoir entre voies. » « Il convient, » fait Gavains, « que tu le faces, et que tu ensi le me fianches. » Et cil li fianche erramment, puis que il voit que autrement ne puet estre. Puis vint *(f. 163 a)* sour le cors de la damoisiele et commenche dessus a faire trop grant duel. Et quant il a son duel mené grant pieche, il monte seur un grant cheval que uns vallès li amena, et puis prent les deus brakès et en met un devant et l'autre derriere, en tel maniere que il ne puissent cheoir, puis se parti de laiens trop dolans et trop courechiés.

Et Gahariès [1], qui estoit encore devant le cors de la damoisiele et la regardoit, demande a son frere : « Que ferons nous? Il est tart: remanrons nous chaiens ou nous en irons aillours? » « Nous demourrons hui mais, » fait Gavains, « et demain, quant il ajornera, nous nous partirons de chaiens et en irons a court. Car il me samble que j'ai bien ma queste achievee, Dieu merchi. » « Ore demorrons, biau frere, » fait Gahariès, « (et) puis qu'il vous plaist. Mais moult me poise de ceste damoisiele que vous avés occhise par mesaventure. » Et il dist que « autant m'en poise il ou plus. Mais moult m'esmierveille, » fait il, « qu'en ceste fortereche, qui tant est biele et riche, n'a gringnour plenté de gent que nous

1. Gauains.

n'i avons encore *(f. 163 b)* trouvé. » « Il sont, » fait Gahariès, « en auchun des destrois de(s) chaiens. Car sans grant gent ne fu onques si riches herbergages com chis est. » « Bien puet estre, » che dist Gavains. » Endementiers qu'il parloient ensi ensamble et Gahariès voloit desarmer son frere, il escoutent et oient laiens en la maistre fortereche un cor souner si hautement que on le puet bien oir de toutes pars de demi liue loing. « Ja mar me querr(oi)és, biau[s] frere, » fait Gahariès, « se vous n'estes venus a la mellee, ou pour le chierf que vous avés occhis ou por la damoisiele. Ore vous apparilliés de desfendre, car je cuic que li besoins est venus. » Et si tost coume il a ceste parole dite, il voient entrer par mi l'uis d'une des cambres de laiens dou palais quatre chevaliers tous armés qui crient : « Ha ! ha ! chevaliers felons et desloiaus, ciertes mal occhesistes la damoisiele : vous en morrés, et vous l'avés bien deservi. Or vous gardés de nous, que vous n'en poés eschaper sans mort. »

Quatre chevaliers viennent assaillir Gavain;

Quant il les voit sour lui venir, il n'est mie trop asseur, a che qu'il estoit assés las et travilliés et cil *(f. 163 c)* sont quatre, frès et reposé, et il est tous [seus]. Et neporquant il n'est pas esbahis, car moult estoit preus. Et pour chou qu'il ne le peussent damagier par derriere se traist il viers un mur et giete son escut sour sa teste et traist l'espee. Et cil li cour(rur)ent sus tout quatre et l'assaillent de toutes les pars que il pueent a lui venir. Mais il se desfent si bien et se cuevre si sagement que che n'est se mierveille non. Et cil qui morteument le heent le tienent au plus court qu'il pueent et li donnent si grans cols sour son escu et sour son hiaume que che n'est se mierveille non. Et neporquant il se peuust bien desfendre une grant pieche encontre cheus, se ne fust uns archiers qui issi d'une des chambres de laiens, et vint a la mellee son arch entesé, une saiete mise en la corde; et

il se défend ; mais survient un archer qui l'atteint d'une flèche empoisonnée.

la ou il voit Gavain qui faisoit son pooir de soi desfendre encontre cheus qui l'assailloient, il avise et trait a lui et le fiert si durement que li haubers nel garandist qu'il ne li meche par mi le bras destre le fer de la saiete od tout le fust. Et de tant li avint il bien qu'il ne le prist *(f. 163 d)* pas en l'os, mais de tant li meschei que li saiete estoit envenimee, dont il souffri puis ce di assés painne et dolours anchois qu'il en fust bien garis. Et si tost comme il se senti ferus, il gieta un cri et un plaing moult dolereus et moult engoisseus et dist : « Mors sui ! » Et lors est si dolereus dou brach que il ne le puet en haut drechier ne s'espee tenir, ains li chiet a terre. Et quant Gaharies voit chou, il prent une glaive et keurt a chelui qui ensi son frere avoit feru et le fiert de le glaive qu'il li met par mi le cors si durement que li fers en pert de l'autre part, et chiet a la terre, qu'il estoit a mort ferus. Et li autre chevalier avoient ja mis Gavain a terre et li ostoient le hyaume de la teste et li voloient cauper le chief, quant une damoisiele vint avant qui coumencha a crier : « Ne l'ochiés mie, mais em prison le metés dusques a tant que nous saichons qui il (i) est. Car teuls puet il estre que tous li ors dou monde ne le garandiroit que je ne le fesisse a duel morir. »

Il tombe, et on va lui couper la tête,¶ quand la dame du château le fait laisser.

(f. 164 a) Ore dist li contes que quant li chevalier entendent chou que la dame lour a dit, il remetent lour espees en sauf et desarment mon signeur Gavain et li ostent la saiete del brach, et puis le metent en prison en une des chambres desous terre qui estoit dalés le gardin et Gahariet avoec lui. Et toute la nuit demourerent laiens li dui frere en tel maniere qu'il ne burent ne ne mangierent. Ne Gavains n'en avoit nul talent, car trop se sentoit malades et dehaitiés. Onques ne dormi la nuit ne ne se fina de plaindre de le grant angoisse qu'il sen-

On met les deux frères en prison ; ils se lamentent.

toit. Et quant li jours fu venus, que on pot[1] veoir en la chambre ou il estoit, si regarda son brach et le vit [si] enflé qu'i[l] estoit assés plus gros que la cuisse d'un homme. Et lors ot il moult grant paour, si le moustre a Gahariet et li dist : « Biau frere, je muir de *(f. 164 b)* dolour et d'angoisse. Ore poés savoir que cele saiete dont je fui ferus estoit envenimee. Et saichiés, se je n'ai prochainnement secours, je ne puis sans mort eschaper. » Et lors coumenche Gahariès a plourer moult durement, car il voit bien que ses freres est em peril de mort, se li dist : « Biau frere, vous euustes mauvais conseil qui demourastes chaiens apriès chou que vous euustes vostre bataille finee. » « Ore est ensi, » fait il ; « se Dieus veult que je muire, je morrai, mais ja pour si pau faire de chevalerie comme j'a[i] fait ne quesisse chevaliers estre. »

Endementiers que li dui frere parloient ensi, es vous la dame de laiens qui s'en vient a une feniestre dont on pooit bien parler a eus. Et quant elle entent qu'il se vont ensi dementant, il l'en prent moult grant pitié, a chou que elle voit que c'estoient jovene enfant et de petit aage, et si prise de chevalerie chelui qui chevaliers estoit sour tous chiaus que elle veist piecha mais. Et lors parole a cheus par mi la feniestre et lour dist : « Signour, vous estes mi prison, et bien savés que vous m'avés tant fait que se je voloie garder au mes *(f. 164 b)* fait, je vous feroie destruire par raison. Mais se vous avés esté fol et vilain de moi mesfaire en ma maison et trop outrageusement, je vous serai plus courtoise ; car je vous osterai de ma prison et deliverrai, se vous me volés fianchier que vous ferés chou que je vous dirai. Et saiciés que je

La dame du château les entend, en prend pitié, et envoie Gavain à la cour d'Artu, portant le corps de la demoiselle qu'il a tuée, et sous promesse qu'il se soumettra à l'expiation que lui imposeront la reine et les dames de la cour.

1. puet

ne vous dirai chose ou on puisse veoir vostre honte ne riens que vous ne puissiés faire a ensient. »

QUANT Gavains entent la dame qui parole si deboinairement, il li respont : « Dame, vous me samblés moult courtoise. Et pour chou [me] meterai jou en aventure de faire vostre volenté comment qu'il m'en doie avenir. » « Certes, » fait elle, « ja maus ne vous en avenra. » « Dont le vous fiancherai je, » fait il, si vient avant et tent sa main et celle em prent la fianche. Et quant Gahariès vient avant pour faire autel comme ses freres avoit fait, la dame li respont : « Estes vous chevaliers? » Et il respont : « Dame, nennil. » « Dont ne prenderai jou mie vostre fianche, » fait elle ; « car je feroie [1] vilonnie, puis que vous n'estes fors escuiiers. » Lors fait l'uis de la chambre ouvrir, et cil issent fors *(f. 164 d)* et vienent deviers la dame. Et elle commenche moult durement a regarder Gavain, et puis li demande quans ans il puet avoir. Et il dist qu'il en a dis et uit. « Certes, » fait elle, « assés estes jovenes. Et combien que vous en aiiés, se vous poés vivre par aage, je croi que vous serés un des boins chevaliers dou monde. Mais ore me dites qui vous estes. » Et il dist que li rois Loth d'Orkanie fu ses peres. « Ha! » fait elle, « vous estes niés le roi Artu(s), et chis est vostre freres. » « Dame, oil voir. » « Certes, » fait elle, « ore connois je tant de vous que je sai vraiement que vous ne poés faillir a estre preudoume, se vous vivés longement ; mais pour chou que vous avés trop mespris de ma damoisiele occhirre, car nus si gentius hom coume vous estes ne le deveroit faire, et pour che voel jou que vous faichiés en lieu d'amende chou que je vous deviserai, et si le vous commanch seur vostre fianche. » « Dites, dame, » fait il : « je le ferai, ou soit m'ounours ou

1. ferai

soit ma honte. » Et elle commande maintenant a chiaus de laiens qu'il li aportent ses armes. Et il si font. Et elle le fait maintenant bien armer et biel et monter sour son cheval, et li fait *(f. 165 a)* baillier la teste del chierf por chou que elle veult bien que cil de la cour sachent qu'il ait sa queste afinee. Et il l'a bailliet a Gahariet son frere. Et lors li demande la dame son nom, et il li dist qu'il a non Gavains. « Gavains, » fait elle, « il convient que vous le cors de ceste damoisiele que vous avés occhise portés devant vous seur le col de vostre cheval dusques a la court. » Et il dist que che fera il, puis que elle le veut, si le prent et le met devant lui. Et elle fait prendre la teste de la damoisiele et li fait par les treches liier entour le col. Et il sueffre volentiers canques il li font pour sa foi aquitier.

QUANT il sont ensi apparilliet, la dame dist[1] a Gavain : « Gavains, vous en irés ensi coume vous estes en tel maniere en la maison et en la court vostre oncle. Et quant vous i serés venus, vous meterés jus che que vous portés, et manderés toutes les damoisieles des chambres la roine. Et quant elles seront venues, vous lour conterés tout en apert coument vous l'av(er)és occhise, et la cruauté que vous fesistes del chevalier *(f. 165 b)* quant vous le teniés desous vous que il vous crioit mierchi et vous nel daingniés escoter. Et chou que elles vous encarcheront pour amender de cest mesfait, je vous coumanch seur vostre foi que vous le fachiés. » « Dame, » dist il, « si ferai jou, je le vous creant comme chevaliers. » Lors dist a Gahariet : « Biau frere, comment porrons nous mener nos brakès a court? Car se nous venions sans eus, nous n'averiemes pas nostre queste afinee. » « Je vous baillerai, » fait la dame, « tant de

Gavain et Gahariet partent, emmenant les chiens; Gavain porte devant lui le corps de la demoiselle et la tête pendue à son cou par les tresses.

1. la dame. Il disent

mes vallès qui les merront bien. Et saichiés qu'il n'en i a nul a dire, ne mais cheus qui furent ochis que li chevaliers emporte a court. » Et lors fait prendre les brakès et metre en laisses deus et deus. Et si tost com Gahariès tient les deus premiers, il dist a la dame : « Dame, onques n'envoiiés serjant avoec nous; car j'en menrai ces deus et li autre les siu(e)rront volentiers, che sai ge bien. » « Ore remaingnent, » fait ele, « puis que il vous plaist; car jou i envoiaisse deboinairement. »

Il arrive à Camalaot.

A tant s'em part Gavains de la dame et se remet en sa voie entre lui et son frere, si chevauchent tant *(f. 165 c)* en tel maniere qu'il sont venut a Camalaoth, ne onques ne descendirent devant qu'il vinrent devant le palais. Mais lors saut jus Gahariès de son cheval et met a terre l'escu son frere et le hyaume et la teste del cherf. Et li autre coururent a Gavain pour lui delivrer de la damoisiele qu'il portoit, si la metent jus et li avoec, et li ostent le chie(r)f qu'il avoit pendut a son col par les treches et puis le desarment. Et quant il voient le brach destre qu'il avoi(e)t si durement enflet, Merlins saut avant et dist : « Signour, ne soiiés a mal aise de riens que vous voiiés. Se Gavains est navrés, il garira bien. Je vous di qu'il l'a moult mieus fait que vous ne cuidiés, car il a bien sa queste achievee. Et saichiés que ceste aventure poés vous bien tenir a une des aventures de[l] saint graal, si en verrés dès ore souvent avenir de plus crueus et de plus felonnes que ceste n'est. » Lors dist au roi : « Sire,

On mande la reine et ses dames.

faites avant venir ma dame la roine Genevre et toutes les damoisieles, si orront qui envoia cha Gavain et pour coi il aporte ensi ceste damoisiele *(f. 165 d)*; car sans raison n'est che mie. » Et li rois mande maintenant la roine, et elle vient a tout grant plenté de dames et de damoisieles. Et quant elles furent assises entre les che-

valiers, Merlins parla, et dist si haut que tout cil del palais le porent bien oir :

« Rois Artus aventureus, ki fu[s] concheus par mier- Merlin fait décider par Artu
velles et fus norris par aventure tel que chis qui te nor- cider par Artu
rissoit ne savoit qui tu estoies, et quant tu venis jovenes que tout chevalier qui sera allé
enfes entre tes houmes liges qui ne te connissoient nostre lier qui sera allé
sires te connut bien et t'esleva par sa grasce dessus eus en aventure racontera véridiquement, sur la
tous et t'en fist signeur ensi coume tu le devoies estre, et quement, sur la
ensi fus engenrés par aventure et par aventure rechus tu foi du serment,
ta couronne, car ensi plaisoit a nostre signeur; et sai- tout ce qui lui
ch(i)es que tantes aventures et si mer*(f. 166 a)*villeuses sera arrivé.
ne te sont pas avenues pour noient, ains sont senefiances et commenchement de cheus qui devoient avenir en ton ostel et en ta subjection et en maint autre lieu. Et pour chou di jou que tu dois estre apielés rois aventureus et tes roiaumes aventureus. Et saches que tout aussi que aventure te douna la couroune, aussi le te taurra elle. Toutes ces parolles que t'ai dites ne set nus hom morteus aussi bien comme je les sai ; mai[s] ore te dirai pour coi je le t'ai dit. Voirs est que je t'ai parlet des aventures qui avenront et chi et aillours. Mais en quelque lieu que tu soiies, en ton ostel en venra le reclaim, et se meteront en painne et en travail pour cerkier les aventures de chevalier[s] maint(es) a cui il meskerra souvent, et assés i soufferront par maintes fois hontes et laidures et vilounies, et seront souvent outré d'armes. Car toute jour lour avenra, quant[1] il seront lassé et travillié et il se deveront reposer, qu'il les estevera combatre as chevaliers qui seront froit et reposet, et pour chou seront il souvent outré. Mais pour chou que il *(f. 166 b)* ne porroit pas estre que en ces aventures siurre ne se mesissent auchun chevalier qui ne seront pas moult prisiet d'armes,

1. auenra. Car

et il convient, che sés tu bien, connoistre les bons des mauvais et hounerer chascun selont chou qu'il est, pour chou te loc jou que si tost que chevaliers se metera en queste des armes que on li fache jurer si tost coume il s'en partira de court qu'il dira voir au revenir de toutes les choses qui li seront avenues et qu'il avra trouvé en sa queste, ou soit s'ounour ou soit sa honte. Et par [1] chou porra on connoistre le proueche de chascun; car je sai bien qu'il ne se parjurront en nulle maniere. » « En non Dieu, » fait li rois, « Merlins, vous m'avés bien ensegniet. Et je vous creant que ceste coustume sera tenue en mon ostel tant coume je vivrai. » « Encore vous di jou plus, » fait Merlins: « se li chevaliers ne jure au mouvoir de sa queste, si le faites jurer au revenir. » « Si ferai je, » che dist li rois.

Gavain raconte son histoire et la condition à laquelle il a été mis en liberté.

Lors se retorne Merlins viers Gavain et li dist: « Gavains, je voel que vous nous jurés sour sains que vous nous dirés voir de toutes les choses qui vous son[t] avenues puis que vous vous partesistes *(f. 166 c)* de la court. » Et il le jure certainement. « Ore dites, » fait Merlins. Et il commenche a conter maintenant tout ensi comme li contes a devisé, qu'il ne laissa riens ne pour honte qu'il euust ne pour cruauté que on i peuust entendre. Et quant il a tout conté, Merlins respont: « Certes, Gavains, vous n'i avés de riens menti. Biaus fu li commenchemens de vostre chevalerie, se vous n'i eussiés folement ouvré de deus choses. Et la dame qui cha vous envoia n'estoit pas fole, mais sage et courtoise. Et je pri ma dame qui chi est, la roine, premierement, et les dames ki avoec li sont que elles vous en doinsent tel penitanche, de la dame que vous avés occhise, que vous la tiegniés et que vous en soiiés tenus pour cortois de

1. pour

tenir le. Et je pri mon signeur le roi Artu(s) qui chi est qu'il lour prie et qu'il lour commant. » Et li rois les em prie erraument pour chou qu'il voit que a Merlin plaist. Et la roine le commande a(s) ses dames et a(s) ses damoisieles que elles en jugent [1] comme roi. Et celes vont a conseil pour ceste chose et revienent erraument, non mie que elles s'[en] entremesissent ja se pour la volenté dou roi et de Mer*(f. 166 d)*lin ne fust.

Quant elles sont revenues de conseil, l'une d'elles parole oiant tous chiaus de laiens, et dist a Gavain : « Por chou que en la damoisiele mesistes main si cruelment que vous l'ochesistes, esgardons nous que vous orendroit jurés sor sains que ja mais tant que vous viverés ne meterés main en damoisiele pour chose que elle vous die ne fache se vous ne veés peril de mort. Et encore volons nous que se la damoisele vous requiert aide ne secours que vous li aidiés, ne ja ne soit de si estrange lieu ne si mesconnue, se che n'est encontre vostre houNour. » Et il le jure erramment, si le ti(e)nt bien tout son vivant; car onques puis damoisiele ne le requi(e)st a cui il fausist d'aisdier, si estraigne ne fu ne de si lontaigne terre. Et pour chou qu'il aida puis toutdis si volentiers et de si boin cuer as damoisieles fu il apielés par tout en la court et aillours li chevaliers as damoisieles, ne chil nons ne li chai tant coume il pot armes porter.

Le jugement des dames est que jamais il ne fera désormais de mal à une demoiselle et n'en rencontrera une qui ait besoin d'aide sans la secourir. Il le jure, et il tint si bien cette promesse qu'il fut surnommé le chevalier aux demoiselles.

Quant il ot tel serement fait voiant le roi et ses barons, Merlins li dist si *(f. 167 a)* haut que tout li baron de la table le porent bien entendre, et tout cil qui laiens estoient : « Gavains, je vous dirai ja une chose

Merlin prédit à Gavain son grand avenir, tout en lui annonçant qu'il rencon-

1. joingnent

trera un jour un vainqueur. Il lui recommande d'avoir toujours merci d'un ennemi qui demandera grâce; Gavain le promet.

dont vous deveriés estre moult plus seur et moult plus deboinaires viers tous cheus dont vous venrés au dessus. Je vous asseur, se vous vivés longement, que vous serés uns des bons chevaliers dou monde et uns des plus renommés, ne ja ne trouverés chevalier fors un seul qui vous puisse d'armes outrer, et cele bataille dont je vous parole ne sera mie a mon tans. Et neporquant se vous en ceste parole vous fi[i]és del tout en tel maniere que vous pour la seurté vous embatissiés folement, vous porriés bien morir ains vos jours, car che n'est mie doute que chascuns ne puist bien sa mort haster, se il li plaist. Mais pour la vilounie que vous fesistes del chevalier dont vous estiés au dessus ne n'en voliés avoir mierchi quant il la requeroit couvient il que vous jurés sour sains que jamais de chevalier ne verrés au dessus dont vous n'aiiés mierchi se il la vous requiert, ja tant ne vous avra mesfait. Et saichiés que se vous che faites on le vous tenra a courtoisie et a deboinaireté et a gentilleche, et plus en serés prisiés *(f. 167 b)* en tous lieus. »

Merlin, sachant qu'il n'a plus longtemps à rester au monde, engage Artu à faire écrire toutes les aventures qui se produiront à la cour; on charge cinquante clercs de cet office.

Et il s'agenoille erraument et jure ceste chose a tenir a tout son vivant. « Sire rois, » fait Merlins, « or dirai que vous ferés. Saichiés que je ne serai pas dès or en avant gramment au siecle, et ne mie ou tans ou je mieus vausisse estre pour veoir les miervilleuses aventures qui avenrront espessement. Et pour chou que vous ne troverés pas gramment qui vous conseille se la grasce dou saint esperit nel fait voel jou que vous dès or en avant fachiés metre en escrit toutes les aventures dont on contera en vostre court la verité, pour chou que après nos mors sachent nostre hoir, li povre et li riche, les merveilles qui averront au tans le roi aventureus. Et aiiés chaiens cinquante clers qui ne fachent autre mestier fors que metre en escrit les aventures de la court ensi coume elles averront as estranges et as privés. » Et li rois li otrie et dist que tout ensi sera il fait. Mais ore laisse li contes a parler del roi et de Merlin et de

toute celle compaignie pour conter de Tor le fil a Arès et de che que il li avint en sa queste.

Le récit revient à Tor, fils d'Arès.

(*f.* 167 c) ORE dist li contes quant Tor li fius a Arès se fu partis de la court, il chevaucha grant oirre pour savoir se il peuust aconsiurre chelui qui le braket en porte. Et quant il se fu mis dedans la forest, il n'ot mie chevauchié une grant liue englesque qu'il vit lés le chemin a diestre en un pré deus pavillons tendus, et a chascun des pavillons droit a l'entree avoit un escu tout frès et une lanche. Il regarde les pavillons et les escus, mais il ne torne onques vers aus, ains s'en vait tout son droit chemin pour chou qu'il voit tout apertement devant li les esclos del chevalier qu'il vait sivant. Et quant il a trespassés les pavillons une arbalestree, il voit un nain qui li vint au devant o tout un grant baston et fiert le cheval en mi le front si durement qu'il le fait reculer plus d'u(*f.* 167 d)ne lanche, et a poi qu'il ne chai arriere. Et li chevaliers s'esmerveille pour coi il le fait, si dist tous courechiés : « Ha! nains, que te demande mes chevaus? Laisse moi aler, que Dieus te doinst malaventure. » « Fui! » fait li nains, « chaitis chevaliers faillis et recreans, vous en cuidiés vous aler que vous ne jousterés a nul des chevaliers de ces pavillons?» « Ha! nain[s], » che dist Tor, « je n'ai mestier de sejorner, ains m'en couvient aler grant oirre apriès un chevalier qui un braket emporte. » « Je sai bien, » fait li nains, « qui il est, car je le vi n'a pas gramment; mais certes vous n'irois devant che que nous sachons comment vous savés ferir de lanche. Et veés la en ces deus pavillons deus nouviaus chevaliers qui pour veoir comment cil de la court le roi Artu(s) sevent jouster sont cha venu. Ore tourné[s] viers eus pour une jouste, si verrés s'il vous en faurront. Et certes, se vous che refusés, il ne me samble pas que vous soiiés chevaliers qui en queste se doie metre. »

Tor, suivant le chevalier qui a emporté le braque, arrive devant des pavillons; un nain l'invite à joûter avec les deux chevaliers qui y sont

Tor y consent, les vainc tous les deux, et les envoie à la cour d'Artu.

QUANT il entent ceste parole, si respont, car il ne l'ose refuser : « Nains, puis qu'il sont venu pour jouster, il n'i faurront pas par devers moi *(f. 168 a)*. Et neporquant jou euusse gringnour mestier d'aler ma voie que de laissier, car je ne sai quel part je trouverrai chou que je vois querant. » « Ne t'esmaie pas, » fait li nains : « preudom ne puet perdre par delai, et tu porras ja chi auques esprouver se tu vaurras nient. » Et quant il a che dit, il prent un cor qui a son col pendoit et le sonne, et ne demeure gaires que des pavillons issi uns chevaliers tous montés, le hiaume lachiet, l'escu au col, la lanche el puing, et crie a Tor qu'il se garde de lui, se li adreche la teste dou cheval. Et cil qui le voit venir ne le refuse pas, ains refait tout autretel ensi que nature de lignage li ensegnoit, ne mie pour chou qu'il cuidast estre estrais fors de vilains, si s'adreche viers le chevalier et li doune si grant caup en mi le pis qu'il le porte del cheval a terre et l'abat si durement k'a poi qu'il n'ot les bras brisiés au cheoir qu'il fist. Et il s'en passe outre, que onques plus ne le regarde, et vient au cheval, si l'ahiert au frain et dist au nain : « « Tien, nains, cest cheval; c'est li commencemens de chevalerie que j'ai commenciet. » Et si tost conme il ot dit ceste parole, il voit issir de l'autre pavillon un autre chevalier tout aus *(f. 168 b)* si prest de jouster coume li autres estoit, ne ne dit mot fors qu'il laisse courre a Tor, et cil ne le refuse pas, ains li retourne le cheval, et cil le fiert si durement qu'il li brise le lanche en mi(s) le pis, mais autre mal ne li fait. Et Tor, qui(l) le prist auques bas, le fiert de le glaive si durement qu'il li perche l'escu et le haubert et li met par mi le costé seniestre le fer de la glaive, mais che ne fist il pas en tel lieu qu'il n'en peuust bien garir. Il l'empoint bien, comme cil qui estoit assés fors, si le porte de

cheval a terre, et au parcheoir que il fist brise li glaive si que li fers en remest a chelui ou costé seniestre.

QUANT il les voit ansdeus a terre, il met le main a l'espee, car il bee que il les peuust ansdeus mener a outranche, si keurt sus au premier qui ja estoit relevés et li doune par mi le hyaume si grant caup qu'il l'estourdist tout et le fait flatir a terre d'ambesdeus les paumes. Après li vait par dessus le cors tout a cheval si que tout le debrise, et cil se pasme de l'angoisse qu'il sent. Et Tor descent, qui a tant ne s'en vaurra mie tenir se il ne crie merchi. Et quant il *(f. 168 d)* (il) est descendus et il a son cheval atachié a un arbre, il keurt a chelui qu'il avoit defoulet, se li esrache le hyaume de la teste et le giete en voies et li crie qu'il l'ochirra s'il ne se tient a outré. Et cil qui fu revenus de pasmisons et se vit em peril de mort si crie merchi, car il voit bien que autrement ne porroit il eschaper. « Ore fiance, » fait Tor, « a tenir prison lau je t'envoierai. » Et cil li fianche. Et il le laist maintenant, et court a l'autre qui tous estoit debrisiés del dur cheoir qu'il ot fait, et il li donne de s'espee par mi le hyaume a deus puins si grant caup que il li fait les ieus estinceler en la teste et l'estourdist tout, si que chius chiet as dens sour l'erbe vert ne n'a pooir de soi relever, et il l'ahiert erramment au hyaume et tire fort, et ne li puet esrachier dou chief, car moult estoient boin li lach. Et quant il vit chou, il li trenche a l'espee les las et li oste del chief. Et quant cil voit sa teste nue fors de sa coife de fer, il a paour de morir, si crie mierchi, conme cil ki se voit au desous. Et Tor li dist : « Tu n'avras ja mierchi se tu ne(l) fiances a tenir prison la ou je t'envoierai. » Et cil li *(f. 168 d)* fiance, qui bien voit qu'il n'en puet autrement eschaper. Et il le laisse maintenant et dist a lui et a son compaingnon : « Signeur, vous estes mi prison. » « Verités est, »

font il. « Ore vous commant je, » fait Tor, « seur vos fiances que vous en alés droit a Camalaoth. Et quant vous serés venut a la court, rendés vous a mon signeur le roi Artu(s) de par Tor le fil a Arès et vous metés en sa prison. » Et il dient que che feront il bien, puis que faire lour convient.

Le nain demande à Tor de lui servir d'écuyer; Tor l'accepte.

Lors monte Tor, et prent son escu, et demande une glaive au nain [1], et cil li baille boine et forte, qui estoit el pavillon. Et quant il a commandé a Dieu les deus chevaliers et il s'en voloit partir, li nains dit: « Ha! frans chevaliers, par la foi que tu dois a toute chevalerie, je te pri que tu me doinnes un don par si que tu i averas plus preu que damage. » « Nains, » fait il, « je le te doing, car chou est la premiere requeste que on me fesist puissedi que je sui chevaliers. Or di chou qui te plaira. » « Je te pri, » fait li nains, « que tu me laisses aler avoec toi et en ta compaignie en lieu d'escuiier. Et je te creant que je te vaurrai plus en ceste voie *(f. 169 a)* et plus te servirai que ne feroit li mieudres escuiiers de toute la court le roi Artu(s). Et sés tu pour coi je m'en vois avoec toi? Pour chou que je ne voel plus demourer avoec ces deus faillis. Certes, je n'averoie ja houneur d'aus servir. » « Et je l'otroi a toi, » fait Tor; « ore en vien dont, puis qu'il te plaist. » Et il monte maintenant sour le cheval que Tor li avoit douné et dist : « Sire, ore en poés aler, car je vous siurrai quelque voie que vous ailliés. » Et il se remet maintenant en son chemin, moult joians de ceste boine aventure que Dieus li a douné au commenchement de sa chevalerie. Et quant il sont un poi eslongié des pavillons, il dist au nain : « Tu veis le chevalier(s)? » « Sire, voirs est. » « Et sés tu qui il est? » « Sire, oil bien. Sire, il a non Abelin, uns des boins che-

Il apprend à Tor que le ravisseur du braque est l'orgueilleux Abelin.

1. main

valiers de ceste terre. Mais tant i a qu'il est uns des plus orgilleus hom[es] que je onques veisse. Et saichiés que il emporte le braket moult grant joie faisant. » « Et il ne fu mie cortois del prendre, » fait Tor, « et se je le puis trouver, je cuic qu'il le rendera. » « Je vous merrai, » fait li nains, « tout droit ou il repaire, et cuic que nous l'i trouverons. » « Nains, » dist Tor, « or en alons dont; car moult me *(f. 169 b)* tarde que je soie la venus ou je puisse le braket trouver. »

Ensi parlant vont tant chevauchant tout un chemin de traviers une forest qu'il vinrent en une praerie ou il avoit tendus pluisours pavillons, et estoient li pavillon biel et riche. A chascun des pavillons pendoit uns escus, et tout estoient vermel fors uns seuls, qui estoit aussi blans comme nois, et chis blans estoit li plus riches. Lors dist li nains au chevalier : « Sire, en cel pavillon ou chis blans escus pent trouverés vous vostre braket et le chevalier avoec, si conme je cuic. Et saichiés qu'il est sires de tous cheus qui en ces pavillons repairent. » Et cil dist qu'il ne demande plus fors que il tenist le braket ou le chevalier. Lors descent, car il ne puet pas dedens le pavillon entrer a cheval, et baille son cheval au nain et sa glaive, et s'en vait cele part ou il cuida trouver chou que il vait querant. Et quant il vint laiens, il trueve en un moult riche lit une damoisele dormant toute seule sans compaignie ne mais dou braket que cis aloit querant, et l'avoit la damoisiele couciet en son giron [1] et dormoit *(f. 169 c)* li une [2] et li autres. Quant li chevaliers voit le braket, si va viers lui, et li brakès saut jus del lit et commence a glatir si fort, pour chou que il ne connissoit pas le chevalier. Et la damoisiele s'esveille erraument pour la noise que cil faisoit. Et quant elle voit le chevalier, elle

Ils arrivent devant des pavillons ; le nain dit à Tor que dans l'un de ces pavillons il trouvera ce qu'il cherche.

Tor y entre, et trouve sur un lit une demoiselle dormant, le braque dans son giron. Il veut prendre le braque, qui aboie ; la demoiselle s'éveille et s'enfuit.

1. dormant — 2. uns

n'est pas aise, car il est armés, ains saut sus toute esfreé[e] et s'en fuit en un autre [pavillon]. Et il connoist bien que chis brakès [qui] estoit devant lui que c'estoit chil qu'il aloit querant, si le prent erraument et s'en vait hors del pavillon od tout le braket, et le baille au nain et li dist : « Vés chi le braket pour coi je parti de court. Ore le viegne querre qui vaurra, car je ne le renderai pas tant coume je le puisse desfendre devant que je soie a court. » Et cil le prent, et il monte tout erraument. Et (il) ensi qu'il s'en voloit aler, une damoisiele saut hors del pavillon qui li dist : « Ha ! sire chevaliers, n'en portés pas nostre braket, car vous feriés vilonnie. Et saichiés que vous vous en porr[i]és repentir assés tost, car li chevaliers a cui il est ne lairoit en nulle maniere que il n'alast après vous et que *(f. 169 d)* il ne le presist en vostre conduit, se il le veoit. Et si [en] feroit il la bataille devant le roi (a) Artu(s). » « Damoisiele, » fait Tor, « li brakès fu pris par outrage et par tort en la court le roi Artu(s), si l'ai sivi jusques a chi par son commandement. Ore l'ai trouvé, si l'em porterai par droit et par raison. Se auchun chevalier em poise qui cha l'a aporté, si viegne apriès moi pour le rescorre. » « Coument ! » fait elle, « si le nous taurrés en tel maniere, a nous qui soumes damoisieles et la ou il n'a nulle desfense ? » « Je nel vous taul mie, » fait il, « mai[s] jou l'ai pris coume la moie chose la ou je le trouvai. » « Ore alés, » fait la damoisiele, « puis qu'il vous plaist. Mais je ne cuic mie que vous l'em portés jusques a Camalaoth sans contredit. » « Jou l'en aporterai, » fait il, « quoi qu'il en aviegne dou rescourre. » Si retorne maintenant entre li et le nain, et s'en vait la plus droite voie qu'il sot viers Camalaoth.

Tor s'en va avec le braque; mais une demoiselle l'invite à laisser le chien, sous peine d'être puni par le chevalier auquel il est. Tor répond que ce braque a été enlevé à tort à la cour d'Artu et qu'il le reprend par l'ordre du roi.

Li jours estoit ja auques trespassés et la nuis estoit venue si noire et si obscure que anchois qu'il fust alés demie liue fu il si anuitié k'il ne savoit tenir ne voie

Tor est logé la nuit par un ermite.

ne sentier. Et il demande au nain quel part il porra torner *(f. 170 a)* pour herbegier(s), « que il est huimais si tart que nous ne porriens huimais venir aisiement a Camalaoth. » « Certes, sire, » fait li nains, « je ne sai pas u nous puisson huimais herbegier, se nous n'alions chiés un hermite chi(es) près en une forest. Et je sai bien son ostel, si vous i merrai orendroit, se il vous plaist. » « Va dont, » fait il, « avant, et jou irai après, car moult me tarde que g'i soie. »

Lors s'en va li nains avant ensi comme il set et li chevaliers après, si vont tant qu'il sont venu a l'ermitage, qui seoit en moult estrange lieu, en une valee grant et parfonde, toute plainne de ronses. Et anchois qu'il fuissent la venut estoit ja la lune levee biele et clere, si qu'il virent l'ermitage tout apertement et virent que c'estoit une maisons assés petite et assés povre couvierte de chaume. Li nains, qui autre fois i avoit esté, vint droit a l'uis, et commenche a hurter et a apieler, et tant que li preudom vint a une fenestrele et l'ouvri et regarda dehors qui chou estoit. Et quant il voit le chevalier armé, il sot bien qu'il estoit la venus pour ostel avoir, si vint maintenant a l'uis et l'ouvri, et lor(s) dist que bien fuissent il venu. Lors descent li nains et li chevaliers aussi et entrent dedens l'ermitage, si se desarme tout premierement, et li nains pense des chevaus ensi comme il puet, si lour donne de l'erbe, que autre vitaille ne trouvast il illuec entour. Cele nuit menga li chevaliers pain et eve, tel viande comme li preudom avoit, et se gut sour l'erbe verde et dormi moult bien, car assés estoit plus las que il ne soloit, et a l'endemain si tost comme il fu jours il ala oir le serviche de nostre signeur tel comme li preudom le chanta. Quant il ot oie messe, il prist ses armes et monta sour son cheval et prist congiet au preudoume et moult le com-

manda a Dieu et moult le requist que il proiast pour lui. Et li preudom li proumist que si feroit il.

Il rencontre et défie le chevalier qui avait emporté le braque.

A TANT se parti Tor de l'ermite, et se remist en son chemin pour aler droit a Camalaoth, mais il n'ot pas chevauchié demie lieue englesque quant il ot après lui venir une friente aussi comme de chevaus. Et il s'arreste pour regarder que che estoit et attent, car il vourra veoir ki ceste friente fait. Et maintenant voit venir un chevalier après *(f. 70 c)* lui aussi grant aleure comme se la mors le cachast, et venoit tous seus bien armés si(l) qu'il ne li faloit riens qui a armeure apartenist. « Ha! sire, » fait li nains, « ore n'en poés vous aler sans bataille. Savés vous qui chis est? » « Oil bien, » fait il : « c'est cil meismes que je (que je) queroie, qui prist ier le braket en la court le roi Artu(s). » Lors prent sen escu et sa glaive que li nains portoit et s'adreche viers le chevalier tout en mi le chemin, et cil li crie canques il puet : « Ha! mauvais chevaliers, certes mal tolistes as damoisieles le braket, car vous le renderés a vostre honte. » Chis ne li respont onques mot a chose que il li die, ains li adreche la teste del cheval. Il vinrent de loing et furent bien monté, si s'entrefierent es grans aleures si durement que ambesdeus les glaives volerent en pieces. Il s'entrehurtent des cors et des visages si qu'il s'entrabatent [1] a la terre tout enviers, et n'i a chelui qui n'ait tout le hiaume pourrous; mais il furent viste et legier et de grant force, si ressaillirent sus au plus tost qu'il porent, et metent le main as espees et s'appareillent d'assaillir l'uns l'autre; si veissiés as premiers *(f. 170 c)* caus escus depechier et troer et hiaumes empirer et malmetre et haubers desrompre et desmaillier, car il estoient ambedui de grant proueche et de grant

1. s'entrebatent

forche et viste durement, si taste li uns l'autre si de près qu'il se malmetent des chars et entament après les caus des espees si que il en font le sanc saillir de toutes pars.

Ensi dura la mellee cruelle et felenesse dès devant eure de prime jusques a eure de tierche. Et lors furent ambedui mal et alenti, car li plus sains avoit assés perdu del sanc del cors; mais trop estoit a chelui plus grief que a son compaignon, car s'espee si n'estoit pas moult boine, et l'espee Tor estoit de moult grant bonté, et chen estoit une chose qui moult li valut le jour et qui moult fist a son compaignon mal. Un poi devant eure de tierce commencha moult a lasser le chevalier, car trop avoit pierdu del sanc, si ne pot mie si grans caus donner ne si souvent comme il faisoit devant. Et Tor aperchut bien adont qu'il lassoit, se li commencha a donner grandismes [1] cols de s'espee trenchant si qu'il li fait le sanc saillir en *(f. 171 a)* plus de dis pars. Et cil suefre toutes voies et endure, k'il ne le puet amender a sa volenté, si se cuevre au mieus qu'il puet et qu'il set. Et Tor le mainne cha et la, l'une [eure] avant et l'autre arriere, cele part u il veult. Et quant il voit que chil est si au desous qu'il ne puet mais en avant, il li dist : « Chevaliers, tu vois bien que tu iés a la mort, se je voel, car tu n'as mais pooir de toi desfendre. Mais pour chou qu'il m'est avis que tu és boins chevaliers te ferai je une bonté que tu ne fesisses pas a moi, si coume je cuic, se tu fuisses si au dessus de moi comme je sui de toi. » « Ore dites, » fait li chevaliers, « que tel bonté porra che bien estre que je ne t'en mierchierai ja. » « Se tu te veus, » fait Tor, « tenir a outré de ceste bataille et fianchier prison la ou je t'envoierai sauve ta vie, et je te clamerai quite de ceste bataille et t'en porras aler a tant,

1. grandesimes

Vaincu, le chevalier refuse de demander merci et de céder le chien.

mais que li brakès me remanra. » Et cil le regarde de travers, si respont : « Mal dehait ait qui le fera tant qu'il ait la vie el cors ! Car après chou que je mesmes reconnisteroie ma recreandise n'avroie jou jamais hounour. Et certes mieus vaurroie jou morir cent fois, se cent fois pooie morir, *(f. 171 b)* que une seule fois dire et faire chose que tornast a recreandise. » « Comment ! » fait Tor, « si volés vous mieus morir que faire chou que je vous requier ? » « Oil, » fait li chevaliers. « Par foi, » fait il, « dont estes vous a la mort venus ; » se li rekeurt sus maintenant et le fiert par mi le hyaume si grans caus de l'espee qu'il le fait voler a la terre tout estordi. Et lors li saut seur le cors, si (le) tire si fort seur (par) le hyaume qu'il li esrache de la teste et li donne del poing de l'espee si grant caup qu'il li enbat en la teste les mailles de la coife de fer. Et il li crie qu'il se tiegne a outré ou il l'ochirra. Et cil respont a painnes et dist : « A outré ne me terrai je pas pour pooir que tu aies. Ore fai de moi chou qu'il te plaist, car ja pour paour de morir ne ferai ne ne dirai chose qui a honte me tourt. » Et cil dist que che n'a mestier ; toutes voies dira il ou il li caupera le chief. Lors li donne par mi le chief dou poing de l'espee si grant caup que il li fait le sanc raiier tout contreval la fache, ne onques pour chou ne veut chius dire chose qu'il li requesist.

Une demoiselle survient et demande à Tor un don : c'est la tête de ce chevalier.

Endementiers qu'il le tenoit en tel maniere, es vous venant grant oirre une damoisiele monte[e] seur un blanc *(f. 171 c)* petit palefroi, et accourroit cele part au plus tost que elle pooit. Et quant elle fu la venue et elle vit que Tor tenoit ensi le chevalier desous lui, elle se laisse cheoir de son palefroi et s'agenoille devant Tor et li dist : « Ha ! frans chevaliers, par la foi que tu dois a toute chevalerie, donne moi un don. Et certes tu és li premiers chevaliers que je requesisse onques mais. » « Au-

tel di ge, damoisiele, » fait il : « sachiés que vous estes la premiere damoisiele qui onques mais me requesist. Et pour chou ne vous escondiroie je en nulle guise, se li dons est teus que je le puisse avoir ne pour painne ne pour travail. » « Grans mierchis, » fait elle, « biau sire. Ore sachiés que vous m'avés donné la teste de cel chevalier que vous tenés desous vous. » « Comment! » fait il, « volés vous dont que je li trenche? » « Oil, » fait elle, « autre chose ne vous demande jou. » « Che me poise, » fait il, « car il estoit bons chevaliers. » « Ne vous caille, » fait elle, « de sa chevalerie, que chou estoit li plus desloiaus chevaliers qui fust en la grant Bretaigne. » Et quant li chevaliers entent ceste parole, il crie a Tor : « Ha! frans chevaliers, por Dieu, ne la croi(e) mie, ne m'ochi pas *(f. 171 d)* pour ses paroles, que bien sachiés que chou la plus desloial riens est que tu onques veisses; mais laisse moi a tant, que je me tieng a outré et te fianche a tenir prison la ou tu commanderas. » « Ha! sire chevaliers, c'est a tart, » che dist Tor, « car jou en ai le don douné a la damoisiele, se li terrai; car autrement me porroit elle apieler de desloiauté. » Et quant cil l'entent, il tent ses mains a la damoisiele et crie mierchi et dist : « Ha! france damoisiele, pour Dieu aiiés merchi de moi ne ne me faictes pas occhirre; car en ma mort ne porrés vous riens gaaingnier, mais en ma vie gaaingnerés vous un tel chevalier que je sui; car ja mais tant coume je viverai ne servirai se vous non, ne ne ferai chose qui contre vostre volenté soit. » « Ha! pour Dieu, damoisiele, » che dist Tor, « se chis chevaliers ne vous a tant mesfait qu'il ait la mort deservie, aiiés ent mierchi, si ferés courtoisie grant. » « Ja Dieus n'ait merchi de m'arme se je en ai merchi! Car il m'ochist mon frere et voiant mes ieus, ne onques ne m'en vaut escouter lau ge li crioie mierchi tout en plorant. Ore en faites chou *(f. 172 a)* que vous avés en convent, s'il vous plaist. » Et il dist que si fera il, puis qu'il n'i puet autre fin trouver, si se dreche main-

Tor, après l'avoir en vain priée d'y renoncer, coupe la tête du vaincu et la lui donne.

tenant. Et quant li autres se sent alegié, il s'en cuide fuir, mais cil ne le laisse, si le fiert de l'espee trencant par mi le cors si durement qu'il li fait la teste voler plus d'une toise loing del bu, et li cors chiet a terre. Et la damoisiele keurt cele part u ele voit la teste, si la prent et en fait moult grant joie et moult en mierchie le chevalier, et dist que encore sera bien ceste bontés guerredounee se elle vient en liu que elle guerredouner le puist.

La demoiselle l'emmène dans un manoir où il prend quelque repos.

Lors dist li chevaliers au nain : « Je me senc las et travillié et ai assés pierdu del sanc. Si je m'eusse huimais u reposer, je me reposeroie volentiers tant que je fuisse estanchiés, car mes plaies sainn(en)ent moult durement. » « Par foi, sire, » fait la damoisiele, « il vous est trop bien avenu. Chi près en ceste forest a deus archies près a un mien rechet biel et riche ou vous porrés reposer et aaisier anuit et demain et encore plus s'il vous plaist. Et certes il me sera *(f. 172 b)* moult bel de vostre venue, car moult vaurra mieus li osteus a si preudomme et a si boin chevalier comme vous estes. » « Ore montons dont et si en alons. Je i vaurroie ja estre, car assés me sent travilliet. » Lors monte, et elle s'en vait devant et aquieut [1] une sentele au travers de la forest; si n'ont gaires alé quant il voient dalés un vivier le rechet, qui estoit biaus assés et riches et fors. Elle vient a la porte et apiele, et uns varlès saut avant qui oevre un guichet. « Oevre, » fait elle, « la porte, si lai ens cel chevalier que j'amainne pour herbergier. » Et il oevre la porte et cil entrent dedens, si ne veistes onques gringnour joie faire a estrange chevalier que cil de laiens li firent quant il virent la teste que la damoisele aportoit; si li disoient tout a une vois : « Ha! sire, beneoite soit l'eure que vous fustes onques chevaliers et que vous ceste part ve-

1. aquiert

nistes! Car vous nous avés mis en pais et en joie a toute nostre vie, quant vous nous avés mort nostre mortel anemi, l'oume del monde qui pis nous faisoit et qui ne nous laissoit avoir un jour de repos ne de bien. »

CELLE nuit fu Tor servis *(f. 172 c)* de tous les biens que cil de laiens porent avoir, et il en avoient assés, car moult estoient aaisié de toutes choses. A l'endemain, quant il ot messe oie a une capiele qui laiens estoit, il prist ses armes et monta et prist congiet a la dame de laiens et a tous les autres. Et il le commanderent moult a Dieu, et moult li priierent que se aventure l'amenoit jamais cele part qu'il ne laissast en nulle guise qu'il ne venist laiens herbegier, car li osteus estoit tous apparilliés de faire ses volentés. Et il les en mierchie moult, la dame avant et les autres après, si s'en parti de laiens et se remist en sa voie aussi comme il avoit fait devant. Tant erra en tel maniere qu'il vint a Camalaoth et trouva Gavain qui estoit ja venus dès le jor devant. Mais li rois Pellinor n'estoit encore venus. Et quant cil de laiens [1] virent Tor revenir, il li firent grant joie, car ja avoient oi nouvieles de lui par les deus chevaliers des pavillons qu'il avoit envoiiet a court.

Il revient à la cour d'Artu, et montre le braque.

LI rois le rechiut moult liement, et li demanda de la queste coument il en avoit akievé. « Sire, » fait il, « vés *(f. 172 d)* la chi »; si li moustre le braket que li chevaliers en avoit porté pour qui il s'estoit partis de court. « Et dou chevalier, » fait il, « queles nouvieles? le trouvastes vous? » « Sire, oil. » Et li rois fait maintenant aporter les sains et li fait jurer sour sains qu'il dira voir de toutes les choses qui avenues li sont en ceste

Après avoir juré de dire la vérité, il raconte son aventure, qu'on écrit.

1. laiente

queste, qu'il ne laira ne pour honte ne pour hounour. Et cil jure, et maintenant commencha a conter oiant tous les compaignons de la table reonde tout chou qui avenu li estoit ensi coume li contes l'a ja devisé. Et quant il ot tout conté, li autre furent apparilliet qui maintenant le misent en escrit, et par chelui escrit et par autres en savons nous la verité. « Ha! Dieus, » che dist li roi Artus, « or ne nous faut il fors le roi Pellinor. » « Ore ne vous esmaiiés, » fait Merlins : « vous le verrés chaiens ains que la nuis viegne. Mais ore me dites, » fait Merlins, « que vous semble il de vostre chevalier que vous cuidi[i]és qu'il fust fius dou vakier? » « Ja certes, » che dist li rois, « se il fust fius dou vakier ne l'euust il si bien fait a cest commenchement; car fius de vakier et de vilain ne *(f. 173 a)* porroit pas avoir si haute commenchaille. » « Ore saichiés, » fait il, « que nature de lignage et fine gentillece l'a si duit et apris en poi de terme comme vous veés. » « Merlins, » fait li rois, « vous le connissiés mieus que il meisme ne se connoist. » « Certes, voirs est, » che dist Merlins, « car il ne set pas qui est ses peres et je le sai bien. » « Et qui est ses peres ? » che dist li rois; « che me poés vous bien dire, se il vous plaist. » Et Merlins li conseille en l'oreille tout bielement : « Quant vous verrés le roi Pellinor decouste lui, vous porr(i)és bien dire que li uns est peres de l'autres, car bien saichiés que li rois Pellinor l'engenra en la feme d'un vakier, et ot le pucelage de li. Et ensi fu engenrés Tor. Mais pour chou que li vilains ot a feme la damoisiele cele semainne meismes que elle fu despucelee cuida il vraiement que Tor fust ses fieus, mais non est, car il avint tout ensi comme je vous ai conté. » Et li rois commenche a rire et dist : « Certes, je croi bien que che soit voirs, mais ore me dites se la damoisiele estoit gentius feme. » « Nennil voir, » dist Merlins, « ains estoit une pastorele que li rois trouva en praerie *(f. 193 b)* ses bestes gardant; mais ele ert de

Merlin révèle au roi que Tor est fils du roi Pellinor.

si grant biauté plainne qu'il em prist au roi envie ; si geut a li et engenra adont Tor. » Et li rois se saingne et dist : « Par Dieu, chi ot biel[e] aventure, ne je ne serai ja mais liés devant que je les aie tous trois assamblés devant moi, le roi Pellinor et Tor et sa mere, si que je les fache tous trois certains de ceste chose. » « Ore la mandés [1] dont, » che dist Merlins, « car le roi Pellinor averés encore anuit a court. » « Mais vous, » che dist li rois, « le mandés, que bien savés ou elle est. » Et il prent un message et envoie la dame querre la ou il le savoit que elle manoit. Mais ore s'en taist li contes et s'en retourne au roi Pellinor.

Artu veut voir le père et le fils avec la mère; on mande celleci.

Ore dist li contes que quant li rois Pellinor se fu partis de court pour aler après le chevalier qui emportoit la damoisiele, il chevauche grant oirre par *(f. 173 c)* mi la chité, car moult li anuioit qu'il avoit tant demouré. Et quant il fu hors des murs et il vient près de la forest, il encontre un varlet seur un ronchin maigre et las. Et il li demande s'il encontra [un] chevalier qui emportoit une damoisiele [2]. « Oil voir, » dist li varlès, « je l'encontrai voirement. Il puet estre bien moult loing ; mais tant vous di je que je ne vic onques si grant duel faire a damoisiele coume elle fait pour chou qu'il l'emporte. » « Et quel chemin s'en vait il ? » che dist li rois. « Sire, il s'en vait tout droit viers Braait tot le grant chemin. » A tant s'en part li rois si tost coume il a le varlet commandé a Dieu, et se met en la forest tout droit viers le chemin que chis s'en vait et tous les esclos qu'il s'en estoit alés, si se haste de chevauchier tant qu'il puet. Et quant il ot alé entour deus liues englesques, il trueve une damoisiele de moult grant biauté qui se seoit dalés une fontainne et tenoit devant soi un sien ami(t) navré dont elle faisoit moult

Pellinor suit le chevalier qui a emporté la demoiselle.

Il rencontre une demoiselle dans une forêt, qui pleure près de son ami blessé ; elle supplie Pellinor de

1 lamendes — 2. Sil encontra qui e. une d. cheualier

grant duel et moult plouroit tenrement. Li rois le salue et s'en passe outre coume chis qui n'a talent [de] demorer *(f. 173 d)*. Et quant celle le voit, elle li crie : « Ha ! frans chevaliers, pour Dieu retourne et me fai un peu de serviche qui moult peu te coustera. » Cil entent bien la damoisiele, mais il ne vaut retorner, car trop a a faire, che li est avis. Et quant elle voit qu'il ne retournera pas, elle commenche assés gringnour duel que elle ne faisoit devant et si dist o larmes et pleurs [1] si haut que li rois l'entent bien : « Ha ! chevaliers mauvais et orgilleus, Dieus te doinst que tu aies aussi grant mestier d'aide que ge ai orendroit et que tu soies aussi esgarés coume je sui esgaree, et proiier puisse[s] tu par besoing, ne n'aies grignour aide ne gringnour secours que j'ai de toi ! » Et quant elle a ceste parole dite, elle chiet arriere pasmee. Ne cil onques pour chou ne retorne, car trop li tarde qu'il ait ataint le chevalier qui la damoisiele emporte. Et quant elle revint de pasmison et elle ne voit nullui fors que son ami qui ja estoit mors d'une grant plaie qu'il avoit par mi le pis, elle se claimme maleuree et chaitive, la plus dolante d'autres damoisieles, et dist que puis que ses *(f. 174 a)* amis est mors par defaute d'aide ne elle ne puet avoir secours ne de Dieu ne d'omme, elle ne puet plus vivre dès ore mais, si prent l'espee son ami et s'en fiert si durement par mi le pis que la pointe en pert de l'autre part. Et lors chiet arriere toute enviersee coume cele qui estoit a mort livree, si s'estent de la grant angoisse que elle sent. Et li rois, qui a ceste chose ne pense mie ne ne prent garde, chevauche toutes voies grant oire dusques après eure de viespres, et lors encontre un vilain qui menoit busche. Li rois li demande : « Vilains, encontras tu un chevalier qui une damoisiele emporte? » « Par foi, » fait li vilains, « biau sire, je vic ce chevalier et cele damoisiele que vous demandés. Il l'enportoit voirement;

lui porter aide, mais il ne s'arrête pas ; elle lui souhaite, en pareil besoin, d'être aussi peu secouru ;

puis, voyant son ami mort, elle se pâme et meurt elle même.

Pellinor apprend que le chevalier ravisseur a rencontré un cousin de la demoiselle qui l'a réclamée ; ils sont en train de combattre.

1. pleure

mais il li avint en une valee cha devant ensi coume il tres-passoit par devant les pavillons un[s] chevalier[s] qui dist que la damoisiele n'en merroit il mie, car elle estoit sa cousine germainne, si s'en combateroit anchois a lui que il l'en portast si quitement. Et cil mist erraument jus celle qu'il portoit et dist que la bataille voloit bien, mais que cele *(f. 174 b)* fust mise en tel garde que cil l'euust qui viers son compaignon le porroit desraisnier. Et cil le mist tantost en un pavillon en la garde de deus escuiiers, si commenchierent la bataille maintenant, qui encore dure ne ne sera pas finee a mon ensient quant vous i venrois, se vous vous hastés un poi de chevauchier. »

Quant cil entent ceste nouviele, il en est moult liés, si s'en part dou vilain et fiert le cheval des esperons comme cil qui ja n'i cuide venir a tans, si n'a pas gramment alé quant il trueve les pavillons tout ensi comme cil li avoit devisé. Et la damoisiele qu'il vait querant se seoit sour l'erbe verde toute esplouree avoec les damoisieles et avoec les escuiiers. Li chevalier se combatoient encore et s'estoient ja tel atorné qu'il n'i avoit chelui qui n'euust pluisours plaies petites et grans, et tant avoient ja perdu del sanc que li plus fors n'i atendoit se la mort non, car moult estoient ambedui de grant proueche et de grant cuer. Li rois ne regarde onques a la bataille, car moult l'en est peu, car autant li est s'il muerent que s'il vivent ; mais la ou il voit *(f. 174 c)* la damoisiele il s'en vait a li et li dist : « Damoisiele, vous en fustes a tort menee de la court et je vous i remenrai a droit, car pour chou m'envoia cha li rois Artus, en cui ostel vous fustes prise. » Et lors le veult prendre par les bras, quant li escuiier saillirent sus et disent : « Ha ! biau sire, tel vilonnie ne ferés vous ja que vous cest[e] damoisiele qui est en nostre garde nous taulliés ; mais faites le bien : vés la deus chevaliers qui le nous baillierent a garder ; faites

Pellinor arrive au lieu du combat, et veut emmener la demoiselle ; les écuyers des combattants l'en empêchent.

que il nous en delivrent et nous le vous baillerons. » « Je ne demant, » fait il, « plus; car s'il vous poise je ne le prenderai de vous mie, pour coi je la puisse avoir autrement. »

Il s'adresse alors aux combattants, qui se tournent tous les deux contre lui.

Lors s'en vait viers les chevaliers et tout ensi montés coume il estoit et lour dist : « Signeur chevalier, arrestés vous tant que jou aie un poi parlet a vous. » Et cil s'arrestent maintenant et metent lour escus devant eus. Et il lour dist : « Biau signeur, ceste damoisiele fu prise a tort en la court nostre signour le roi Artu(s), et je sui cha venus après, si l'en menrai a droit la ou elle fu prise. » Et il respondent ambedui que de l'i mener est il noient. « Ore me dites dont, » fait *(f. 174 d)* il a l'un : « pour quele raison le volés vous avoir? » « Je la voel, » fait cil, « avoir pour chou que elle est ma cousine germainne, si l'en merrai as ses amis et as ses parens qui moult le desirent [1] a veoir coume celle que [2] ne virent grant tans a passé. » « Et vous, » fait il a l'autre, « pour coi le demandés vous? » « Pour chou, » fait il, « que je l'ai conquesté par ma valour et par ma proueche, car je l'alai prendre voiant le roi Artu(s) et voiant toute sa compaignie, et tant ai fait que dusques cha l'en ai amené. Et pour chou la deveroie jou avoir, che m'est avis, mieus que uns autres. » « Ore vous, » che dist li rois, « en poés tenir a fol pour chou que pour li avés encommenchiet bataille, car vous ne l'averés point, tous asseur en soiiés vous, ains l'en merrai a la court le roi Artu(s) u elle fu prise. » « Voire, » font li autre dui, « se vous poés; mais non porrés, car anchois clamerons nous li uns de nous l'autre quite et laisserons ceste bataille et nous combaterons a vous. » « La bataille, » fait li rois, « ne vous puis je veer ne ne doi tant que je serai avoec vous; mais la

1. desiroit — 2. qui

damoisiele en merrai jou coi que vous me dites. » « Voi- *(f. 175 a)*re, » font il, « che verrons nous bien. » Et lors s'entreclaimment quite de la bataille qui avoit esté(e) entr'eus et fianchent l'un a l'autre qu'i[l] s'en entraideront dusques a la mort. Et quant li rois voit qu'il s'appareillent de lui assaillir, il lour dist : « Comment ! avés vous plus talent de bataille ? » « Che verrés vous bien, » font il ; se li coururent sus les espees traites, et li uns laisse aler l'espee et fiert le cheval en costé seniestre, si l'ochist, et li chevaus chiet mors, et li rois, qui estoit de grant legierté, saut de l'autre part et dist a chelui : « Trop avés fait grant mauvaistié de mon cheval ochirre. » Lors est moult iriés, si hauce l'espee et fiert chelui si durement qu'il le fent tout jusques es dens, et cil chiet mors en mi le pré ; et c'estoit cil qui la (la) damoisiele avoit prise a la court. Et quant li autres voit chelui caup, il n'est pas asseur, a che qu'il se voit seul et se sent las et travilliet et navré durement, si se traist en sus de lui, se li dist : « Sire chevaliers, jou ai par ma folie mespris enviers vous de ceste bataille, car je sai bien que vous n'estes mie cha venus pour la honte ma cousine, mais por *(f. 175 b)* s'ounour et pour vengier le de chelui qui a forche l'en menoit. Je la vous lais, car je ne cuideroie pas gramment gaaignier en ceste mellee, mais je vous pri que vous la gardés si chierement coume fille de roi et de roine doit estre gardee ; car bien sachiés que ele [est] fille de roi et de roine et estraite de moult haut lignage. Mais tant li plaist la cacherie des forès et tant s'i delite que elle ne vaut onques avoir ne ami ne baron, ains s'en gabe quant on en parole a li. » « Saichiés, » fait li rois, « que elle ne trouvera ja en ma compaignie houme ne feme ki mal li fache tant coume je le puisse garder. Et grans merchis de ma bataille, quant vous m'en quitiés. Mais d'un cheval, s'il vous plaist, couvenra il que vous me consilliés. » Et cil dist que il li donra aussi boin coume li siens estoit. « Mais il couvient, » fait il, « que vous remanés

Pellinor tue ravisseur ; l'autre s'accorde avec lui, puisqu'il ne veut que l'honneur de sa cousine.

huimais avoec moi, car il est tart ; car se vous vous partiés ore de chi, vous ne trouveriés huimais ou herbegier. » Et il li otroie pour chou qu'il set bien que cil li dist voir.

Le lendemain Pellinor et la demoiselle repartent pour la cour.

Cele nuit gut li rois es pavillons en la com*(f. 175 c)*paignie del chevalier. Et a l'endemain si tost coume il fu jours il se leva, car moult li tardoit qu'il fust mis au chemin. Et quant il se fu viestus et apparilliés et il ot pris ses armes, li chevaliers li amainne un cheval boin et bel et dist : « Sire, montés sour cestui. Certes se je millour eusse, millour le vous dounaisse. » Et il monta tantost et le mierchie moult de cest don, et puis fait la damoisiele monter, si se partent en tel maniere des pavillons. Et li chevaliers les convoia grant pieche et puis retorna. Et li rois qui se fu mis en la voie chevauce entre lui et la damoisiele et tout le chemin qu'il estoient venu devant; et quant il orent erré jusques a prime, il avint que aventure les amena en une valee profonde moult anieuse a chevauchier, car elle estoit toute plainne de pierres et de roches, et li chevaus a la damoisiele, qui ne se set mie trés bien garder, tresbuche dessus une roche. Et celle chiet a terre si felenessement seur le brach seniestre que elle cuida bien avoir l'espaulle desliuee, si a [si] grant angoisse que elle se pasme. Et quant *(f. 175 d)* elle revint de pasmisons, elle s'escrie : « Ha ! sire chevaliers, morte sui ! » Et il cuide que elle die voir, si giete son escu et sa lanche en voies et saut a terre et vint a li et la trueve toute pasmee. Et il la prent entre ses bras et s'assiet a la terre et le met en son devant, si la voit muer coulour en son devant plus de set fois en un peu d'eure de la grant paour que elle avoit euue.

Au matin, le cheval de la demoiselle trébuche ; elle tombe et se foule le bras ;

Quant elle revint de pasmisons, il li demande : « Damoisiele, comment vous sentés vous (vous sentes vous)? » Et elle respont toute tramblant : « Sire, j'ai euut la gringnour paour que je onques mais euusse, car je cuidai bien avoir brisiet ou le brach ou l'espaule. Mais non ai, Dieu merchi. » « Coument vous sentés vous ore? » fait il. « Je me senc mieus, » fait elle. « Et neporquant je ne porroie pas maintenant chevauchier devant que je fuisse assés reposee, car trop ai esté a mal aise. » « De che ne me chaut, » fait il, « car se nous ne mouvons devant eure de viespres, si serions nous de jour a Camalaoth. » Lors la prent entre ses bras et la porte desous un arbre pour reposer. Et quant il l'a mi-*(f. 176 a)*se jus, il li dist : « Essaiiés, ma damoisiele, se vous porriés dormir, car je croi que che vous vaurroit. » « Si ferai jou, » fait elle, « mais moult me duel encore dou cheoir que j'ai fait. » Et il esrache [1] de l'erbe as ses mains et le met desous son chief por chou que elle se dormist plus aise. Et il meismes oste s'espee et son hyaume et son haubert et remaint en pur cors, et puis se prent des chevaus garde et lour oste les frains et les seles et les laist paistre. Et quant il a che fait, il se couche dalés la damoisiele et s'endort a tel eure que il ne s'esveille de tout le jour, ains dormi et reposa dusques a la nuit, et aussi fist la damoisiele.

ils s'arrêtent dans la forêt et s'y endorment jusqu'au soir.

Quant la nuis fu venue et li tans commencha a refroidir, il s'esveillierent ambedui et virent k'il avoient tant dormi qu'il estoit nuis obscure et noire. « Ha ! damoisiele, » che dist li rois, « nous nous soumes oublié. Nous avons chi trop dormi. Que ferons nous? »

Ils se réveillent à la nuit et se voient obligés d'attendre qu'il fasse clair pour reprendre leur route.

1. esracha

« Sire, » fait elle, « a remanoir nous couvient dusques au jour. Car se nous en voloions ore aler de chi, nous ne savriemes ore tenir ne voie ne sentier, ains retornerions [1] par aventure quant *(f. 176 b)* nous cuideriemes aler avant. » « Ore remanons dont, » fait il, « (or) puis que vous le loés. Mais moult m'esmerveille comment nous avons tant dormi. » « Che nous a fait tant dormir, » fait la damoisiele, « que nous estoions lassé et travillié. » « Et coument vous sentés vous del cheoir que vous fesistes hui au matin? En [2] estes vous point allegie? » « Oil, Dieu mierchi, » fait elle; « je ne senc orendroit mal ne dolour. » Et il dist qu'il en est moult liés.

Deux chevaliers se rencontrent devant eux et l'un d'eux confie à l'autre qu'il va empoisonner le roi Artu;

Endementiers qu'il parloient ensi, il oient chevaus venir par mi le bois tout le chemin par devant eus. « Ore vous taisiés, » che dist li rois a la damoisiele, « car chi vienent gent dont nous orrons auchunes nouvieles. » « Si ferai je, » fait elle. Et si tost coume il orent ceste parole dite, il voient deus chevaliers armés dont li uns vient de Camalaoth et li autres i aloit, et s'entrecontrerent devant eus. Li chevalier s'entreconnurent si tost coume il venoient près l'un de l'autre, si s'arresterent pour parler ensamble, et dist cil qui a Camalaoth aloit : « Qués nouvieles aportés vous? » « Je n'aporch, » fait il, « nules nouvieles qui me plaisent. Car *(f. 176 c)* li rois Artus est si poissans d'amis et de chevaliers et a si avoec soi les cuers de ses hommes et est si larges de donner et si despendans et si gracieus que se tout li roi de l'isle de mer venoient seur lui a ost, il ne les douteroit pas une keneule. Et pour chou m'en revois jou a mon signeur grant oirre, et li dirai qu'il laist ester cele fole emprise qu'il avoit commenchie, car il n'a mie ne le pooir ne le gent qu'il peuust le roi Artu(s)

1. retornierons — 2. Et

desireter ne cachier de terre. Car plus li porroit nuire li rois Artus que il ne feroit lui. Teuls sont les nouvieles que je porte a mon signour del roi Artu(s). Et vous ou alés? » « Je vois, » fait il, « la dont vous venés, en l'ostel le rois Artu(s). Et je cuic que ceste guerre sera finee anchois que je revieigne mais. » « Et comment porra (de) chou estre? » che dist li autres. » « Che vous dirai bien, » fait il. « Je porte chi plainne fiole de venin si miervilleus qu'il n'a houme ou monde s'il en goustoit ne tant ne quant que maintenant ne morust. Et il a laiens un chevalier qui moult est bien del roi Artu(s) et ses acointes qui a creanté a mon signeur que il donra au roi a boire cest venin si tost coume je li avrai porté. Et je li porte ore, si verrai que che sera. » « Ore vous *(f. 176 d)* gardés bien, » fait li autre[s] chevaliers, « que vous ne soiiés percheus; car puis que che vient a traison faire, il convient que on le face si sagement et si couvertement que nus ne le puist aperchevoir fors cil qui en voelent ouvrer. » « Ne vous espoentés, » fait cil, « car nous en ouverrons si sagement que nus n'en savra ja riens devant que il sera fait. Et se Dieu plaist, vous en orrés par tans teuls nouvieles dont nostre pais sera joians. » « Ne sai, » fait il, « comment il vous en avenra, mais se j'estoie ausi coume vous estes je ne m'en entremeteroie ja plus; car je vous di vraiement qu'il ne puet estre que vous n'en soiiés apercheus et que vous n'en soiiés honnis. Et pour chou vous loeroie je mieus le retorner que aler avant. » Et cil dist que il ne retournera ja, car bien cuide faire legierement chou qu'il a empris. « Ore vous commanch jou dont a Dieu, » fait li autres chevaliers, « puis que vous ne volés croire mon conseil, que je n'en devrai mie estre blasmés se il vous en meschiet. » Chis qui vient de Camalaoth s'en vait tout le grant chemin par mi le forest espesse, et li autres s'en tourne viers Camalaoth et tout un droit sentier, comme cil qui bien savoit les adrechemens de la forest. Et quant

il se sont au(*f. 177 a*)ques eslongiet de la ou il avoient parlet ensamble, li rois qui bien avoit entendu toutes les paroles dist a la damoisiele : « Damoisiele, avés vous entendut ces messagiers? » « Oil bien, » fait elle. « Sachiés que nostre sires nous fist chi endormir pour oir ches nouvieles pour garnir le roi Artu; car il ne li plaist mie qu'il mui(e)re encore par si grant desloiauté. » « Si m'ait Dieus, » fait li rois, « moult est ceste aventure biele, et moult me plaist que j'ai ceste chose oie en tel maniere; car se Dieu plaist, j'en garnirai si bien le roi Artu(s) que cil ne li porront nuire par si faite traison. » « Mais ore n'i a point de delaiier, » fait elle, « mais si tost mouvoir comme on verra le jour, si comme on soit a court devant eure de disner. Car je sai vraiement que chis desloiaus chevaliers venra adont faire cest cop se il en voit son point. » Et li rois pense un poi et puis respont : « Il ne nous en couvient onques estre en esmai, car Merlins li sages prophetes est a court qui ne soufferroit en nule maniere que li rois fust ensi trais, car il aimme le roi de trop grant amour. » « Comment! » dist la damoisiele, « est Merlins li sages a court? » « Oil, » che dist li rois. « Dont n'a, » fait elle, « li rois Artus garde de ceste (*f. 177 b*) traison, car Merlins set canques on fait et dedens et dehors. Et pour chou croi je vraiement que nous trouverons chelui destruit quant nous verrons a court. » « Je le cuic bien, » che dist li rois; si en laissent a tant la parole et s'endorment jusques a l'endemain que li jours apparut. Et lors s'esveillent et li chevaliers saut sus et prent ses armes. Et quant il est tous apparilliés, il pense des chevaus et met les seles et les frains et puis fait monter la damoisiele et prent son escu et sa lanche et monte et se remet en son chemin entre lui et la damoisele.

Mais Pellinor et la demoiselle sont rassurés par la présence de Merlin à la cour.

Au jour, ils se remettent en marche.

Tant ont erré en tel maniere qu'il vinrent près de la fontainne ou il avoit oi la damoisele qui li crioit qu'il retornast pour aler a li, et quant il est venus la meismes il trueve le chevalier mort et la damoisele mengie de bestes sauvages fors que la teste seulement. Et encore estoient illuec li os : tant en i avoit de remanant. Quant il voit ceste chose, il en est trop courechiés, si dist. « Ha! Dieus, ceste damoisele est morte par defaute de m'aide. Se je fuisse retournés quant elle m'apiela et je li euusse secourut a cest besoing, elle ne fust pas devouree de bestes (*f.* 177 c), si que elle est morte par moi et li chevaliers aussi. »

Ils arrivent à l'endroit où la demoiselle avec son ami avait imploré Pellinor; elle a été dévorée par les bêtes; il ne reste que sa tête.

Lors commenche li rois a faire trop grant duel, et est tant dolans que il vaurroit bien estre mors, et se claimme chaitif et dolant [et] le[1] plus malleureus de tous autres chevaliers. Et la damoisele qui che voit en est moult courechie, car elle prisoit moult le roi de sens et de courtoisie et de chevalerie seur tous antres chevaliers que elle euust onques veus, et il faisoit bien a prisier, car a chelui tans n'avoit el monde millour chevalier de lui. Et cele qui li voit cel duel mener et a cui ill en poise trop li dist : » Ha! sire, que es che ore que vous faites? Certes, ore ne vic jou onques houme de si povre cuer coume vous estes, qui plourés pour mort de damoisele. Ostés! che ne vous apartient pas. Certes ja preudom n'en orra parler qui a mauvais ne vous en tiegne. » Et il respont trop dolans : « Certes, damoisele, se je fach duel, che n'est mie grant merveille, car je connois tout apertement que ceste chose est avenue par mon pechiet. » « Et de quoi? » fait elle. « Se vous vous

Pellinor se désole de ce malheur, qu'il s'attribue.

1. li

en deviés ore occhirre, si en est il ensi avenu. Pour chou (se) vous devés *(f. 177 d)* penser que en mener duel ne poés vous aquerre se honte non. » « Je sai bien, » fait il, « que nus preus ne m'en porroit avenir. Mais je ne m'en puis tenir que je dolans (ie) n'en soie pour chou que je m'en sench coupables ; mais ore m'en consilliés que jou en porroie faire. » « Vous en porterés, » fait elle, « la teste de la damoisele a la court pour moustrer apertement ceste mierveille. Et cel chevalier porterés en cel hermitage ou il sera en terre mis. » Et lors li monstre un hermitage qui estoit près d'eus en une haute roche. Et il dist que cest conseil est li mieudres que il voie en ceste chose ; si baille la teste de la damoisele a pendre a son archon devant. Et prent le chevalier occhis et le met devant soi et l'emporte dusques a l'ermitage et trueve le preudoume qui encore n'avoit mie tout son service chanté. Li chevaliers descent a l'uis d'une petite chapiele qui laiens estoit et porte dedens le chevalier mort et conte au preudomme tout ensi coume il l'a trouvé occhis, mais il ne set par quel mesaventure il morut : or li fache Dieus pardon et tel droiture comme on li doit faire. Li preudom dist qu'il li chantera messe *(f. 178 a)* et puis le metera en terre dedens sa chapiele meismes et ne li puet faire gringnour hounour. « Sire, » che dist li rois, « vous en dites assés. »

Pellinor fait enterrer le chevalier mort dans un ermitage, et emporte la tête de la demoiselle.

Tour ensi coume li preudon l'ot devisé le[1] fist il, car il enfoui en la chapiele le chevalier. Et quant il li ot fait toute l'ounour qu'i[l] li pot faire, li rois s'en parti et moult le merchia de ceste chose. Et maintenant se remist en chemin entre lui et la damoisele, et chevauchierent le petite ambleure tout souef, parlant de che

1. se

qu'il voloient, tant qu'il vinrent a Camalaoth droit a eure de viespres.

Il arrive à Camalaot.

Quant cil de la court virent le roi ravenir sain et haitié, et amenoit la damoisele après pour qui il estoit alés, il en furent liet et joieus et le rechiurent moult hounerablement. Li rois Artus li ala a l'encontre, car moult amoit et lui et sa compaignie. Et quant il l'orent desarmé, il prent la damoisele par le puing et dist au roi : « Sire, vés chi ma queste. L'ai je bien menee a chief? » « Certes, oil, » che dist li rois, « la Dieu merchi. Je n'oi onques parler de gent a cui il avenist si bien coume a vous trois compaignons qui *(f. 178 b)* de chaiens meustes ensamble ; car il n'i a chelui, Dieu merchi, qui ne soit revenus assés sains et assés haitiés et qui n'ait menee sa queste a chief et a sa volonté. »

Après avoir prêté serment, il raconte son aventure, et montre la tête de la demoiselle morte.

Lors furent li saint aporté et jura li rois autel serement comme li autre avoient fait. Et quant li rois ot juré, li rois Artus li commanda qu'il contast tout chou qui(l) li estoit avenu en ceste queste. Et il dist que si feroit il sans mentir de riens, si commencha maintenant a conter tout chou qui(l) li estoit avenu, ensi coume li contes l'a ja devisé. Et quant il ot tout conté qu'il n'en avoit riens laissiet dont il li souvenist, et moustra la teste de la damoisele, cele qui tant l'avoit apielé quant il trespassoit par dalés la fontainne, mais il s'en aloit a tel besoing qu'il n'ot loisir de retourner, et quant il revint, il trouva le chevalier mort et la damoisele devouree de bestes, qu'il n'i avoit remés d'entier fors la teste et les os. « Si en sui, » fait il, « si dolans que aventure ne m'avint piech'a mais dont il me pesast autant coume il fait de ceste. Car il me samble qu'il sont ambedui mort par tel mesqueance et que che soit avenu *(f. 178 c)* par defaute

de moi. » « Certes, » che dist li rois, « vous en faites trop a blasmer; car je croi vraiement que se vous fuissiés retornés a chelui point que elle vous apieloit si doucement coume vous meismes racontés, elle ne(n) fust encore pas morte, anchois euust en vous conseil trové pour coi elle vous apieloit. » Lors saut avant Merlins, et dist au roi Pellinor : « Sire, savés vous qui la damoisiele fu? » « Certes, » che dist li rois, « nennil. Et si [1] es ce une chose que je desiraisse moult a savoir, s'estre peuust. » Et Merlins comencha [a] penser, et quant il parole, il dist tous pensis : « Certes, sire, c'est damages que vous estes si mescheans en auchunes choses; car, se Dieu[s] me consaut, je ne sai en tout l'ostel le roi si preudoume coume vous estes ne la ou li rois Artus trouvast au besoing si grant loiauté coume il feroit en vous. Mais certes je ne di mie que che soit par vos oevres que vous soiiés si mescheans, ains le voit on toutdis par coustume que nostre sires envoie plus tost as preudoumes et as vassaus corous et anuis en cest monde qu'il ne fait as mauvais. Et chou est la chose qui plus vous doit reconforter seur ceste mesqueance. » « Certes, Merlins, » che dist li rois Artus, « vous dites voir : cis consaus est boins et loiaus, car toute jour le voit on avenir coume vous le devisés. » « Sire Merlins, » chou dist li rois Pellinor, « vous ki savés les choses ja ne seront si obscures, dites moi chou que je vous demanderai. Et certes se vous m'en certifiiés, moult avrés mis men cuer plus a aise qu'il n'est. » « Je sai bien, » fait Merlins, « que vous me volés demander. Souffrés vous, et je le vous dirai, mais che sera si obscurement que vous ne l'entenderés pas a ceste fois, et neporquant en brief terme l'entenderés vous. Ore m'escoutés : vous me volés demander qui ceste damoisele fu dont vous avés aportee la teste a court. Et je le vous dirai, non pas tout ensi que vous entendés son non

Merlin lui dit que c'est dommage qu'étant si preux il ait tant de male chance.

Il demande à Merlin qui était cette demoiselle; Merlin répond qu'il le lui dira, mais obscurément.

ne le non de son pere, mais je vous en dirai une tele parole que assés le porrés connoistre se vous estes sages.

« Vous souvient, ore a deus ans, que vous estiés a Montor, une vostre chité, et teniés court riche et mierveilleuse, et avoit a cele court venu moult de chevalerie et de près et de loing? » « Bien m'en souvient, » *(f. 179 a)* che dist li rois, « que je ne fui onques fois si joians comme je fui a celui jour. » « Bien puet estre, » che dist Merlins. « Ore vous dirai pour coi je vous ai che dit. Quant vous aviés en vostre dos viestu de vos dras roiaus, vostre couroune en vostre chief, et vous aviés euut tous vos mès, lors devant vous vi(e)nt un fol qui vous dist : « Rois, oste cele couronne de ton chief, car « elle ne te siet pas bien. Et se tu ne l'ostes, li fieus del « roi ochis le t'ostera, et ensi [la] perdras. Et se tu la « pers, che [ne] sera grant mierveille, car par ta mauvaisté « et par ta negligence (en) lairas tu ta char devourer a « lions, chelui an mesmes que tu seras mis en autrui « subjection. » Ensi te dist li fols la senefiance de ta mort et chou que tu seras mis en autrui subjection. Et ne savoit il qu'il disoit fors chou qu'i[l] li venoit a la bouche. » « Certes, » che dist li rois, « toutes ces paroles que vous avés racontees me dist li fols et tout en autel maniere que vous les avés dites, si i connois je partie de verité. Car de che que il me dist que je seroie en autrui subjection me dist il voir; car je me(n) sui nouvielement mis en la garde mon signeur le roi Artu(s) et en *(f. 179 b)* sa compaignie qui chi est. Mais que (que) j'aie laissiet ma char devourer a lions ne sai ge nient que che soit voirs encore. » « Se tu ne le sés ore, » fait Merlins, « tu le savras encore, car il ne te dist parole qui ne soit avenue ou qui n'avieigne. Et se il (ne) t'amentut que li fieus del rois ochis t'osteroit la couroune, il te menti se tu nel vois avenir. Et certes quant il avenra, che sera damages grans a

Il lui rappelle que deux ans avant, comme il portait couronne à une fête, un fou lui dit : Ote cette couronne, ou le fils du roi tué te l'ôtera ; tu laisseras dévorer ta chair par des lions l'année où tu te mettras en la sujétion d'autrui.

Pellinor dit que cette prophétie est accomplie en ce qu'il s'est mis sous la sujétion d'Artu, mais il n'en entend pas le reste.

Le reste, dit Merlin, est advenu ou adviendra, et je t'ai dit obscurément qui était la demoiselle ; la malédiction qu'elle a portée contre toi s'accomplira,

tout le roiame de Logres. » « Encore ne m'avés vous pas dit qui fu la damoisiele de coi je vous ai tant demandé. » « Je le vous ai dit tant coume je puis, » che dist Merlins, « si(l) nel vous voel ore plus descouvrir, car vous le savrés bien tout a tans. Et bien saichiés que vous n'euustes onques si grant duel que vous avrés chelui jour que vous en savrés la nouviele. Mais encore vous diroie jou une autre chose, se je ne vous cuidoie moult courecier. » Et li rois, qui moult est desirans de savoir, si prie pour Dieu que il li die. « Et bien sachiés, Merlins, » fait il, « vous ne me porriés dire chose [dont je me coureçasse], que vous ne me diriés nulle chose pour men mal. » « Certes, chou est voirs, » fait Merlins. « Et je vous *(f. 179 c)* dirai dont chou que vous me requerés. Oistes vous chou que la damoisiele dist quant vous l'eustes trespassee? « Ha! chevaliers « mauvais et orgilleus, Dieus vous doint tant vivre que tu « aies aussi grant mestier d'aide coume j'ai orendroit « et que tu soies aussi esgaré(e)s coume je sui esgaree, et « proiier[1] puisses tu par besoigne, ne n'aies gringnour aide « ne gringnour secours que j'ai de toi! » Tout chou dist la damoisiele. » « Certes, voirs est, » che dist li rois. « Ore saichiés, » fait [2] Merlins, « que elle estoit aussi boine puciele et aussi boine vierge que nostre sires a oi sa proiiere, car tout che que elle dist t'avenra, car tu morras par defaute d'aide ausi coume elle fist. Et lors t'avenra une parole qui te fu dite le premier [jour] que tu portas couronne, et si te dirai quele et je le sai bien qu'il t'en souvenra. Quant ti archevesque et ti evesque t'orent courounet et tu euus la mẽsse oie, tu alas devant l'autel et te mesis a genous et commenchas a priier od larmes et o plors nostre signour que il par sa douce pitié te desfendesist toute ta vie que tu ne morusses par mesqueanche. Lors vient une *(f. 179 d)* vois qui respont : « Rois Pellinor, tout aussi

conformément à une voix que tu as entendue le jour de ton couronnement, et qui t'a annoncé que tu manquerais à ta chair et que ta chair te manquerait.

1. perir — 2. faicies

« coume faudras a ta char te faurra ta char, et che sera « pour coi tu morras plus tost. »

« Certes, Merlins, » che dist li rois, « ceste parole me fu voirement dite a chelui jour que vous devisés et tout en autel maniere, si en ai esté moult pensis toutes les fois qu'il m'en souvenoit ; car onques ne poi entendre que chou estoit a dire. Et pour chou vaurroie jou priier pour Dieu que vous qui le savés le me desissiés. » « Che ne vous dirai je mie, » fait Merlins ; « car je ne vous descouverroie en nulle maniere les choses que li haus maistres a establies a sa volenté. Et bien sachiés que nus hom vivans ne le vous savroit a dire fors moi seulement. Et pour chou ne le savrés vous pas devant le jour que vous trespasserés. Mais lors sans faille en serés vous si certains coume je sui orendroit. » « Ore soit, » che dist li rois, « et de ma vie et de ma mort a la volenté de chelui qui me fist. Car se cil veult, je perirai, et s'il li plaist, j'eschaperai sains et haitiés de tous perieus. » Et lors li commenchent a larmiier li oel. Et Merlins li *(f. 180 a)* dist : « Il n'i a point de desconfort. Nus ne puet destorner que la volentés (que la volentes) nostre signeur n'aviegne. » « Ore laissons a tant ester cele chose, » che dist (Merlins et) li rois Artus, « mais parlons d'autre, ne ne soions mie si courechiet de la mort, car par celle voie couvenra il passer et vieus et jovenes ; ja nus n'en eschapera. »

Lors dist Merlins au roi : « Sire, s'il vous plaist, faites avant venir la mere Tor, se connisteroit ja chou que je vous ai dit. » Et il la commande et cele vient avant et li rois le prent par la main et le mainne en une des chambres et fait venir avoec lui Merlin et le roi Pellinor et Tor et douze des plus haus barons de laiens. Et

On fait venir la mère de Tor devant le roi, Merlin, Pellinor, Tor et d'autres. Merlin lui demande qui est le

père de Tor. Elle répond que c'est le laboureur son mari. Pressée par Merlin, elle se défend aussi bien qu'elle peut, et finit par avouer que, peu de jours avant son mariage, un chevalier, qu'elle reconnaît ensuite dans Pellinor, l'a prise de force et est le père de son fils aîné.

quant il sont assamblé, Merlins parole a la dame et li dist : « Dame, vés chi le roi Artu(s), qui vostre sires liges est, qui vous requiert que vous li fachiés connoistre le pere de (de) cel chevalier; » se li moustre Tor. Et cele respont : « Son pere puet il bien connoistre comme pour povre loial laborant sour terre. Et si cuit qu'il [l'] ait ja veut auchune fois, car il meismes le prousenta a ceste fois au roi Artu mon signour qui chi est pour chou qu'il le fesist chevalier. » « Dame, » che dist Merlins, *(f. 180 b)* « nous ne vous demandons mie de chelui qui le norri, mais de chelui qui l'engenra; car che savons nous bien de voir qu'il ne nasqui onques de vilain, mais de gentil houme que je connois moult mieus que vous ne faite[s], et sai bien le jour et l'eure et le tans qu'il fu engenrés et qui(l) l'engendra, et sui près que je le die orendroit a mon signeur le roi et as ses houmes s'i[l] le commande, se il est ensi que vous nel voelliés dire. » Lors est moult la dame esbahie, si rougist de la honte que elle a de chou qu'il li met sus. Et quant elle parole, elle dist : « Coument avés vous non, biau sire, qui si vous vantés de savoir la verité de mon estre? » « Dame, » fait il, « jou ai a non Merlins. De tant coume vous me verrés, de tant me connisterés vous mains. » « Certes, » fait elle, « bien vous en cro je, car dyables a bien pooir de soi moustrer en toutes formes et en toutes manieres, que il n'a si sage houme ou monde que il ne decheust auchune fois. Et je sai bien, si coume maintes gens dient, que vous fustes fieus dou dyable, pour coi il ne seroit pas grant merveille se je vous mesconnissoie la u je vous verroie; car li anemis *(f. 180 c)* se choile tout dis et respont au plus qu'il puet. » Et lors commenchent a rire tout cil qui la estoient et batent lour paumes et dient a Merlin : « Que dites vous de ceste dame? » « Je n'en puis, » fait il, « riens dire se bien non, car elle est preude feme et si puet bien dire voir de chou que elle a dit. Mais se elle ne veult encore reconnoistre verité de chou que je li de-

mane. je le vous conterai oiant li. » Et la dame respont a tant moult courechie : « Merlins, or voi ja bien que vous n'estes mie dou tout de la maniere as autres dyables. Che savons nous que li autre(s) dyable(s) vaurroi[en]t tous jours que li pechi[é] de chascun fuissent repost et celé, si que il n'en issist ja de la bouce au pecheour, se che n'estoit par gap et par eschar, et vous volés que jou descuevre le mien ; si le descoverrais, mais sachiés que ja Dieus ne vous en savra gret ; car vous ne le faites mie pour l'amour de [Dieu] ne pour moi amender, fors pour moustrer vostre savoir. » Et lors dient li baron : « Ne vous samble ceste dame moult sage? » « Se ele ne fust, » fait Merlins, « si boine comme elle est, je ne li souffrisse *(f. 180 d)* pas a dire chou que elle dist. » Et lors dist la dame au roi : « Sire, certes je ne vous en mentirai pas, ains le vous dirai, puis k'a dire le me couvient. Sachiés que Tor mes fieus n'est pas fieus de mon baron, ains l'engenra uns chevaliers cele semainne que je fui espousee meismes, si gut a moi u je vausisse ou non, che set bien Dieus. Onques puis ne soi qui li chevaliers estoit ne n'oi de lui nulles nouvieles. Et sachiés que il m'eut puciele, ne je n'avoie pas d'aage quinze ans quant il engenra Tor. »

Lors parole li rois et dist : « Dame, a chou que vous me dites ne samble il pas que vous sachiés li quels est peres Tor. » « Certes, sire, » fait [elle], « non sai jou. » Et lors commenche Merlins a rire et dist : « Dame, et qui le vous mousterroit, le connisteriés vous? » « Nennil, » fait elle, « si coume jou cuic, car je ne le vic onques fors une fois, et si a grant tans que che fu. » Et Merlins dist : « Saichiés qu'il est entre nous. » Si prent le roi Pellinor par la main et dist : « Vés chi le chevalier. » Et elle a honte de ceste parole, si commenche a rougir et li rois aussi. Et Merlins dist : « Onques ne doutés qu'il ne

soit ensi. Et je vous dirai, » fait il au roi, « si bon*(f. 187 a)*-nes ensegnes que vous en porrés estre tous certains. Vous la trouvastes dalés un buisson, et avoit avoec li un levrier et un mastin, et vous en aviés fait aler tous vos houmes por un hermite a cui vous aviés parlé (et) de confession, a trois archies d'un chastiel que on apieloit Amint. Et quant vous le veistes si biel enfant comme elle estoit, vous descendistes et li baillastes vostre cheval a tenir tant comme vous fustes desarmés, et geustes deus fois a li la meismes, la ou elle faisoit trop grant duel. Et quant vous en eustes fait vos volentés, vous li desistes : « Je cuic « que tu me remains grosse, » et presistes vos armes. Et quant vous fustes armés et montés, vous l'en vausistes porter avoec vous, mais elle ne vaut, ains s'en torna fuiant si coume elle pooit et vous maudissoit moult durement. Quant vous veistes qu'elle ne venroit pas avoec vous, si presist[es] son levrier qui tous estoit blans et l'em portastes et desistes que vous le garderiés pour l'amour de li. Ensi vous en avint. Ore savés vous bien se di voir. » « Certes, » che dist li rois, « vous n'i avés de riens menti, car il avint tout ensi comme vous le dites. » Lors [dist] *(f. 187 b)* Merlins a la dame : « Dame, vous est il avis que je die voir? » « Sire, » fait elle, « se vous ne dites voir, cil mentiroient qui vous tesmoignent a voir disant de toutes choses. » « Et reconnissiés vous encore de riens cest houme? » « Oil, » fait elle, « je le reconnois a cele plaie qu'il a en la joe senestre. Car adont en estoit il garis et tout de nouviel. » « Et cuidiés vous que che soit cil qui engenra Tor vostre fil? » « Oil, » fait elle, « c'est il, que je le sai tout vraiement. »

Lors dist Merlins a Tor : « Tor, or poés veoir et connoistre que vous n'estes pas fieus de vilain, mais fieus de roi. Certes, se vous fussiés d'estrassion de vilain, ja ne vous presist talent de chevalerie mener, mais il ne

puet estre que gentillece ne se moustre, ja ne sera si enserree. » Lors dist au roi Pellinor : « Sire, or avés autant gaaignié coume perdu, car vous avés gaaignié et recouvré l'un pour l'autre. » Et li rois li prie qu'il li face mieus a entendre. « Je ne vous en dirai ore plus, » fait Merlins, « car vous le savrés tout a tans, ne vous ne gaaignerié(n)s riens se je le vous disoie orendroit. Mais tant vous di je bien que chis est vostre fieus et que vous l'engenrastes, et vous le devés bien amer et chier te(*f. 181 c*)nir, car bien saichiés qu'il vous retraira bien de chevalerie ; car se il vit longement, en cest ostel n'averoit gaires millour chevalier de lui. »

Merlin dit à Pellinor qu'il a autant gagné que perdu ; on ne comprend pas cette parole.

Lors commencha la joie entre les barons. Car li rois court a Tor et Tor a lui, si baise li peres le fil et li fieus le pere. Et Tor dist qu'il se tient a boin euré de chou que li rois Pellinor est ses peres. Et li rois dist qu'il se tient a riche de chou que Tor est ses fieus, car il a tant de bien veut en lui a cest commenchement qu'il set bien qu'il ne faurra pas a estre preudomme se Dieu plaist et s'il puet vivre par aage. Et quant la dame voit que la chose est a chou avenue, elle prent congiet au roi Artu(s) et puis baise son fil et li dist : « Biaus fieus, vous avés esté norris en povreté : se nostre sires vous aimme tant qu'il vous mette en la boine euurté et en la hautece, pour chou ne l'oubliés vous pas, car bien sachiés qu'il vous oublieroit. Car tout ensi que il est poissans de vous soushaucier, aussi est il poissans de vous abaissier et de metre a nient. En ceste chose vous devés vous regarder et prendre essample ; ne il ne vous (*f. 181 d*) bailla que une ame a garder : se vous cele li rendés, dont vous tenra il a preudomme et a vrai chevalier, et se vous la metés en autrui garde et en la saisine de l'anemi, certes mieus vous venroit que vous fuissiés laboreres de terre et povres aussi coume sont vo autre frere. » Tor li respont :

On fait grande joie, et la mère de Tor s'en va, donnant de sages conseils à son fils.

« Dame, jou en penserai bien se Dieu plaist. » Et cele s'en part de court, si fu convoiie de maint preudoume. Et se li rois Pellinor fist puis bien, li contes s'en taist, et moult a autres choses que a parler de lui.

Artu demande à la demoiselle chasseresse de rester à sa cour ; elle y consent.

Quant elle fu de court partie, la joie fu par la court grans. Et li rois demande a la damoisele caceresse, si tost coume il li ot rendu ses levriers et son braket et la teste del chierf : « Damoisele, que dites vous ? nous soumes nous bien aquitiet a vous? » « Certes, sire, » fait ele, « oil. Ce ne quidaisse pas que vous le peussiés aussi bien faire. Et puis qu'il ne me faut riens des choses que jou avoie quant jou entrai en vostre court, je prenderai congiet a vous, car je m'en irai en mon pais au plus tost que je porrai. » « Damoisele, » che dist li rois, « ains sejornerés chaiens, s'il vous plaist *(f. 182 a)*, et serés avoec les dames et les damoiseles ma dame la roine. Et je vous di que vous i serés servie et houneree autant ou plus comme la plus haute dame de chaiens. Et vous le devés bien estre, se Dieus me consaut. » « Voire, sire, se Dieus m'ait, » fait Merlins, « se vous le saviés aussi bien coume je le fais. » Et lors li conseille : « Saichiés que elle est trop vaillans et trop sage, et de si haut lingnage coume celle qui est fille de roi et de roine. Se vous li faites honnour, tous li mondes vous en devera savoir boin gret. » Et li rois dist que de li hounerer est il tous près et sera tant comme elle demourra a court. Lors prie la roine que elle le tiegne avoec li et li port hounour et la tiegne chiere seur toutes les damoiseles de laiens. Et la roine dist que che fera elle volentiers, si la prie tant que celle li otroit que elle demourra avoec li une pieche de tans. La roine li demande coument ele ot non en baptesme. Et celle li dist que elle a non Niviene, et est fille d'un haut houme de la petite Bretaigne, mais elle ne dist pas que elle fust fille de roi. Et sachent vraiement

Elle dit s'appeler Niviene, fille d'un haut homme de la

(que) tout cil qui le conte mon signeur Robert de Borron escou*(f. 182 b)*tent que ceste damoisiele fu cele qui puis fu apielee la damoisiele dou lac, cele qui norrist grant tans en son ostel Lanscelot dou lac, ensi comme la grant ystoire de Lanscelot le devise. Mais ceste ystoire del saint graal n'en parole pas gramment, anchois tient une autre voie et dist :

Petite-Bretagne, mais elle ne dit pas qu'elle était fille de roi. C'est celle qui plus tard s'appela la demoiselle du lac et qui éleva Lanscelot.

Ore dist li contes que a l'endemain que li rois ot fait la damoisele remanoir a court, il traist Merlin a conseil et dist : « Merlins, je vous pri que vous me dites qui fu cele damoisiele dont li rois Pellinor aporta la teste a court. » « Sire, » fait il, « je le vous dirai, car je sai bien que (ceste) ceste chose sera celee par vous. » « Voirs est, » che dist li rois : « onques n'aiiés garde que elle soit descouverte par parole qui de moi viegne. » « Ore sachiés, » fait Merlins, « que cele damoisiele estoit sa fille et venoit a court pour parler *(f. 182 c)* a lui. Et chis chevaliers ki estoit avoec li estoit ses cousins germains et estoit meus de son pais pour li conduire en ceste court. Et pour chou li di jou qu'il avoit autant gaaignié coume pierdu, car il avoit recouvré fil pour fille : che savoie je bien. » Et li rois se saingne de la mierveille et dist que chou a esté droite mesqueance. « Mais or me dites, Merlins, s'il vous plaist, que che fu a dire « aussi comme tu « faurras a ta char [te faurra ta char,] et che sera la chose « pour coi tu morras plus tost » ? « Se je vous disoie, » [fait] Merlins, « chou que je sai, maint mal en porroient bien avenir. Car vous estes jovenes hom et envoisiés, si ne savriés pas si bien celer auchune chose coume il couverroit a faire. » « Certes, » ce dist li rois, « ja chose que vous me dites ne descouverra[i] por coi je cuic qu'il vous desplaise. » « Non, » fait Merlins, « tant coume je soie entour vous. Mais quant je m'en serai partis et vous ne me(n) verrés, vous (ne) connisterès quel ami vous averés

Merlin explique à Artu tout ce qui concerne le roi Pellinor : la demoiselle morte était sa fille ;

perdu en moi. Vous m'averés moult tost oublié; mais après sera uns tans que vous vaurriés bien avoir donné la moitié de vostre roiame [et] que je fuisse dejouste vous. » *(f. 182 d)* « Bien puet estre, » che dist li rois. « Che sai bien quant vous morrés ja mais si sage houme ne morra el roiame de Logres ne qui tant a[it] valut; mais de che ne puet nus eschaper. Mais ore me redites chou que je vous demanc. » « Volentiers, » fait Merlins: « je le vous dirai seur chou que vous averés acreanté que ja mais par vous ne sera descouviert devant que che soit avenu. » « Che vous creanc jou, » fait li rois. Et Merlins li dist : « La parole si fu : « Aussi comme tu faudras a ta char te faurra « ta chars. » A sa char a il ja failli a sa fille, si sera un jour aussi, a eure de douze ans, qu'il sera entrés en une queste, et enconterra en une forest que je bien sai le fil del roi ochis, et sera a chelui point navrés de moult de plaies, si que li fieus del roi occhis le trouvera si mat et si travilliet que il le metera dusques a outranche, et le laissera en la plache aussi coume demi mort après cele bataille, et gerra en pasmissons jusques a eure de nonne ou de viespres. Quant il avra tant geu en pamisons coume je vous devise, il overra les iex adont et verra vers lui venir deus chevaliers armés, (et) dont li uns sera Kex li senes *(f. 183 a)* chaus, li autres Tor ; Kex s'en fuira, Tor l'encauchera ; et quant li rois Pellinor verra son fil, il li criera : « Tor, biaus fieus, ne va avant, mais vien cha, car j'ai besoing de toi. » Tor l'orra bien et entendera, mais il ne cuidera pas que che soit ses peres, ains cuidera que chis le gabe et escarnisse, si s'en ira outre, que onques nel regardera, et li rois remanra, qu'il n'avra pooir de soi remuer. Au soir quant il sera auques anuitié revenra cele part li fieus del roi occhis, ensi coume mesqueance vient as preudoumes, et quant il connistera le roi Pellinor il li caupera maintenant la teste, que ja n'en avra mierchi. Ore vous ai devisé la mort Pellinor, qui avenra tout ensi coume je vous ai devisé. » « Certes, »

il lui arrivera d'être gravement blessé par le fils du roi tué (Gavain), et d'appeler à son secours Tor, qui ne le reconnaîtra pas et ne l'aidera pas ; il mourra, et ainsi sa chair lui manquera comme il a manqué à sa chair.

che dist li rois, « che sera damages, et se je pooie je la destorneroi, sauf chou que je n'en parlaisse n'a cestui n'a cest autre. » « Vous nel porriés plus destorner, » che dist Merlins, « ne que vous peuustes que li enfes ne venist a noreture et a sauvement par cui chis pais [iert mis] a destruction. » « Coument! » fait li rois, « n'est il mie mors? » « Nennil voir, » fait Merlins, « anchois le fait norrir uns de vos barons et avoec un sien fil et le garde moult chierement, et sont li dui enfant auques d'un aage. Et encore vous di autre chose : saichiés que li enfes dont je vous parole occhirra encore chelui meisme enfant avoecques cui il est norris. Ore esgardés quel norreture! » Et li rois se saingne et dist : « Maldite soit l'eure que il fu engenrés! Car en toutes manieres fera il mal. Mais des autres enfans, » che dist li rois, « qui furent mis en la mer, qu'en dites vous? » « Je vous di, » fait Merlins, « que il sont tout sain et haitiet, ne n'en i ot nul peri, ains les trouva uns riches hom qui tous les mist en une soie tour, et les fait norrir avoecques un sien fil au plus richement qu'il puet. » « Et li malfés et li dolereus enfes est avoec eus? » dist li rois. « Nennil certes, » che dist Merlins, « ains est moult loing. »

(f. 183 b)

On ne peut empêcher ce malheur, non plus qu'Artu n'a pu empêcher de vivre l'enfant par qui le pays sera détruit, qui est présentement élevé par un des barons du roi; quant aux enfants exposés sur mer, ils sont également sains et saufs, mais ailleurs.

Assés parlerent chelui soir de maintes choses entre Merlin et le roi, et puis s'alerent couchier Merlins en une chambre et li rois avoec la roine. Blaises demouroit encore a Camalaoth, et si tost que Merlins estoit avoec lui, il li disoit les aventures qui avenoient ou roiaume de Logres [et] grant partie des choses qui sont a avenir, si que cil ot son livre bien ordené et auques mené a fin anchois que Merlins se partesist de la grant Bertaigne. Merlins repairoit moult volentiers avoec la damoisele cacheresse, celle qui Nivene estoit apielee. Et tant i repaira une fois et autre qu'il l'ama de trop grant

(f. 183 c)

Blaise recueille de la bouche de Merlin les aventures passées et à venir et les met dans son livre.

Merlin s'é- prend de Ni-

viene ; celle-ci ne l'aime pas et a peur de lui.

amour, pour chou que ele estoit de trop grant biauté, ne n'avoit pas d'aage plus de quinze ans. La damoisele estoit moult sage de son aage, si en fu moult espoentee, car elle avoit paour que cil ne la honnesist par son enchantement ou que a li ne[1] geust en son dormant ; mais cil n'en avoit talent, car il ne fesist en nulle maniere chose dont il cuidast que elle se deust courechier.

Elle lui fait promettre de lui apprendre les enchantements qu'elle lui demandera et de ne jamais user de sa puissance contre elle.

Ore dist li contes que en tel maniere demoura la damoisiele a court bien quatre mois. Merlins le venoit veoir chascun jour comme cele qu'il amoit moult. Et quant elle le vit *(f. 183 d)* souspris de li, elle li dist : « Je ne vous amerai jai se vous ne me fianchiés que vous m'aprendrés des enchantemens que vous savés que je vous demanderai. » Et il commence adont a rire et respont : « I[l] n'en est riens que je ne vous apresisse pour que je le seusse, car je n'aim riens fors vous ne ne porroie amer. » « Puis que vous m'amés tant, » fait elle, « je voel que vous me fianciés de vostre main nue que vous ne ferés riens par enchantemens ne par autre chose dont vous cuidiés que je me doie courechier. » Et il li fianche tout erraument.

Il lui apprend une partie de son art.

Ensi s'acointa la damoisele de Merlin, non pas en tel maniere qu'il euust de riens a faire a li, mais ill atendoit et esperoit qu'il la conneust carneument et de sa volenté, et qu'il euust son pucelage, car che savoit il bien que elle estoit encore pucelle ; si li coumencha a aprendre d'ingromanchie et d'enchantement tant que elle en sot assés. Dedens celui terme avint que li rois de Norchomberlande, un roiame qui marcissoit a la petite

Son père, roi de Norhumberlande, près de la Petite-Bretagne, la fait redemander à Artu.

1. ou que cil ne la

Bretaigne, envoia(st) au roi Artu unes lettres, et disoient ces lettres :

« Rois Artus, je vous salue comme mon ami, et vous *(f. 184 a)* pri par cortoisie et par amours que vous Nievenne ma fille, qui est remese en votre court si comme on le m'a conté, m'envoiiés en mon pais par mes messages que je vous envoie. Et sachiés que je vous sai moult grant gré de l'ounour que vous li avés fait en vostre ostel. » Quant li rois ot veut ces lettres, il fist devant li venir la damoisiele et li dist : « Damoisele, vostre peres a cha envoiiet pour vous messages. K'en ferés vous? En vaurrés vous aler ou remanoir? » « Sire, » fait elle, « je m'en irai, puis qu'il m'envoie querre. » « Certes, » fait il, « vous dites que sage et que vaillant. Et si vous di vraiement, se je ne seusse la volenté le roi vostre pere, je vausisse mieus que vous remansissiés que vous en alissiés. Certes, moult me plaisoit vostre compaignie. » « Sire, » fait elle, « de chou sui je moult lie, et (que) se je vausisse demorer hors de l'ostel mon pere, il n'i a hostel el monde ou je remansisse si volentiers coume je fesisse en cestui, car certes assés i a raison pour coi on le doit mieus loer que nul autre. Mais puis k'a mon signeur mon pere plaist que je m'en raille en mon pais, je ne lairoie en *(f. 184 b)* nulle maniere que je n'i alaisse au mains pour sa volenté acomplir. » « Che est vostre mieus, » che dist li rois, et certes je vous en aime mieus et prise.

Ensi couvint que la damoisele se departesist de court pour aler en son pais ; si vous di que a la roine et as autres damoisieles en pesa trop, car moult s'estoit laiens faite amer, et as uns et as autres. Chelui soir vint laiens Merlins a li et li dist : « O ! damoisele, vous vous en

volés aler? » « Voirs est, Merlins, » fait elle; « et vous que ferrés? Ne vous en verrés vous mie avoec moi? » Et che disoit elle pour chou que elle ne cuidast en nulle maniere que il i deuust venir. « Certes, » fait il, « ma damoisele, et sans moi ne vous en irés pas, ains vous tenrai compaignie dessi en votre pais. Et quant je serai la venus, s'il vous siet, je i demouerrai, et s'il [1] ne vous plaist je m'en revenrai. Car rien qui vous pleust je ne refuseroie a faire. » Quant elle oi qu'il venroit avoec li, elle en fu trop dolante, car elle ne haoit riens autant coume lui, mais samblant n'en osa faire, ains fist chiere que moult li fust biel, et moult l'en mierchia de ceste compaignie que il *(f. 184 c)* avoit offert a tenir.

Merlin lui dit qu'il l'accompagnera; elle en est fort dépitée, mais elle dissimule.

Au matin, si tost coume la damoisiele avoit oi messe, elle monta, car les seles estoient ja [2] mises et elle avoit dès le soir devant congiet pris au roi et a la roine. Et Merlins nel dist [3] onques a homme de la court qu'il s'en vausist aler; car il savoit bien ke li rois ne li donroit pas volentiers congiet s'i[l] li demandoit. Quant il s'en furent parti de Camalaoth, il chevaucierent tant par lour jorne[e]s que a la mer vinrent, et entrerent en une nef et passerent outre. Et quant il furent arrivé en la petite Bretaigne sain et haitié, si monterent et chevaucierent par mi la terre le roi Ban de Benoic. Et s'il n'eussent eut Merlin avoec eus, il eussent euut toute paour, car la guerre estoit adont si grande entre le roi Ban et le roi Claudas de la Deserte que nus n'i osoit aler asseur. Chelui soir tourna la damoisele pour herbegier en un chastiel le roi Ban qui seoit en une roche haute et mervilleuse, et estoit li chastiaus uns des plus fors qui fust en toute le terre, et l'apieloit on Trebe. Li rois Ban n'estoit point adonques (point) el chastiel,

Ils passent la mer, et arrivent dans le pays du roi Ban de Benoïc, qui était en guerre avec Claudas de la Déserte. Ils sont reçus au château de Trèbe par Helaine, femme de Ban,

1. cil — 2. si — 3. fist

ains iert près d'illuec *(f. 184 d)* ou il maintenoit la guerre encontre le roi Claudas, mais la roine sa feme i estoit, que on apieloit Helaine, et c'estoit la plus bele dame que on seust en toute la petit[e] Bretaigne, et la plus preude feme que on seuust et a Dieu et au siecle; ne n'avoient entre li et le roi son signour de tous enfans mais un seul, qui n'avoit pas encore un an d'aage, mais de tel petit d'aage estoit il la plus bele creature del monde. Et l'apieloient laiens par cierté Lanscelot, mais il avoit non en baptesme Galaas.

La roine Elainne, si tost comme elle connut la damoisele de Norhomberlande, elle li fist joie et feste mervilleuse. Ne ne cuidiés pas, entre vous qui oés ces contes, que chis [1] Norhomberlande dont je parole soit li roiames de Norhomberlande qui estoit entre le roiaume de Logres et chelui de Gorre : che seroit folie a cuidier, car chis Norhomberlande estoit en la petite Bretaigne, et [2] [li autres] Norhomberlande en la grant. Moult fist la roine Helainne grant joie et grant feste, ensi coume je vous conte, de la damoisele. Et quant on ot mengié, la roine fist aporter avant *(f. 185 a)* son fil pour chou que la damoisele le veist. Et quant il fu venus avant et elle l'ot assés regardé, elle dist. « Certes, bele creature, se tu pues tant vivre que tu viegnes en l'aage de vint ans, tu seras li non pers de tous les biaus. » De ceste parole se rist Merlins, et aussi firent tout cil qui l'oirent. Et Merlins conseille a la damoisele : « Il vivra plus de cinquante ans, mais en nul tans ne fera il tant a loer de biauté comme de chevalerie. Vous ne porriés pas cuidier que devant lui ne après lui fust autels chevaliers coume il sera. » Et elle respont que beneois soit Dieus quant il li a laissiet veoir creature si bele, si le baise plus de

qui leur montre le petit Lanscelot, son fils, dont le vrai nom de baptême était Galaas. Niviene admire sa beauté; Merlin annonce à sa mère qu'elle le verra grand et glorieux, et qu'elle assistera à la défaite de Claudas.

1. que chou est — 2. en

cent fois. Et celes qui le norrissoient le prendent et l'emportent es chambres. Et la roine dist a la damoisele : « Certes, damoisele, moult euussons grant mestier que mes fieus fust plus grans qu'il n'est. Car nous avons chacun jour guerre grant et pleniere contre un nostre voisin qui nous a moult mal fait et empirié toutes les fois qu'il onques puet. » « Dame, » che dist la damoisele, « comment a non chis [1] vostre voisins? » « Il a non, » fait ele, « Claudas de la Deserte, li plus desloiaus hom qui soit el monde. *(f. 185 b)* Nostre sires m'en doinst encore tel venganche que mes cuers en soit liés! Car je ne peuch onques homme aussi hair coume je le hec. » « Dame, » che dist Merlins, « encore le harrés vous plus. Et neporquant vous verrés celle heure ains que Lanscelos muire que Claudas n'avra plain piet de terre en cest pais, ains s'em partira a povre maisnie, vaincus en camp et recreans, et avra tout perdu, et s'en fuira povrement en autrui terre. » « Ha! Dieus, » che dist la roine, « se je chelui jour veoie, je ne querroie plus de boine euurté ou siecle; car il n'est riens que je tant hee coume je faich lui. Et se je le hec, che n'est pas mierveille, car il m'a mise en povreté. » « Ore ne vous desconfortés, dame, » che dist Merlins. (Ore ne vous desconfortes dame che dist merlins.) Car bien sachiés que je ne vous ai dite chose que vous ne voiiés avenir. » « Dieus le doinst, » fait elle, « car adont seroie jou moult lie. » Ensi dist Merlins de Claudas, et puis avint il tout ensi coume il l'ot devisé. La dame n'enquist onques qui il estoit, car elle ne cuidast jamais que Merlins venist cele part. A l'endemain, si tost coume la (la) damoisele ot oie messe, elle monta et se parti de Trebe et chevaucha tant entre lui et sa compaignie que *(f. 185 c)* elle vint en un bois petit, mais il estoit li plus biaus de son grant et li plus envoisiés qui fust en Fran-

Merlin et Niviene arrivent dans le beau bois appelé En Val.

1. a chis non v.

che ne en Bretaigne, et l'apieloit on, cel bois, En Val, pour chou que en valee estoit la gringnour partie de cel bois.

Merlin conduit Niviene au lac de Diane et lui raconte l'histoire de Diane.

Quant il furent en cel [1] bois, Merlins dist a la damoisele : « Damoisele, volés vous veoir le lac Dyane dont vous avés tantes fois oi parler? » « Oil voir, » fait elle, « moult me plaist que je le [2] voie. Riens ne porroit estre de Dyane qui ne me pleuust et que je ne veisse volentiers, car elle ama toute sa vie le deduit del bois autant que je faic ou plus. » « Ore en alons, » fait il, « car je le vous mousterrai. » Lors s'en vont toute la valee tant qu'il truevent un lac bien grant et bien parfont. « Vés chi, » che dist Merlins, « le lac de Dyane. » Et lors s'en vont outre, tant qu'il vinrent au perron. Dalés le perron avoit une tombe de marbre. « Damoisiele, » che dist Merlins, « veés vous ceste tombe? » « Oil, » fait elle, « je la voi bien. » « Or saichiés, » fait il [3], « chaiens gist Faunus [4] li amis Dyane qui l'ama de trop grant amour et elle li fu si vilainne que elle le fist morir par la [5] [plus] grant desloiauté del monde. Tel guerredon ot il de chou qu'il l'amoit *(f. 185 a)* loiaument.» « Voire, » che dist la damoisele, « Merlin[s], si ochist Dyane son ami? » « Voire, » fait il, « sans nulle faille.» « Ore me contés, » fait elle, « coument che fu, car je le voiel savoir.» « Volentiers, » fait Merlins, « le vous dirai.

Diane était une grande chasseresse du temps de Virgile, longtemps avant Jé-

« Dyane, che savés vous bien, regna ou tans Vergille grant pieche devant chou que Jhesucrist descendist en terre pour sauver pecheours, et ama seur toutes choses le deduit de bois. Et quant elle ot alé et cachié par tou-

1. tel — 2. la — 3. elle — 4. faumus — 5. sa

sus-Christ. Elle avait pris ce lac en affection, et y séjournait. Le jeune Faunus, fils d'un roi, l'aima et devint son amant; il s'établit avec elle dans la forêt, dans le riche manoir qu'elle avait édifié près du lac.

tes les forès de Franche et de Bretaigne, elle ne trouva nul bois qui autant li pleuust comme chis faisoit, si i arresta, et fist dessus cel lac son manoir, si que elle aloit de jour cachier par mi cel bois et la nuit revenoit a cel lac. En tel maniere fu lonc tans en cest pais, que elle ne servoit fors de cachier et de prendre bestes, et tant que li fius d'un roi qui tenoit tout cest pais en sa main la vit et l'ama pour la biauté qu'il vit en li, et pour chou que elle estoit si preus et si viste et tant legiere que nus hom ne peuust tant souffrir travail de cachier comme elle pooit; et n'estoit pas encore chevaliers, mais damoisiaus moult biaus et moult apers: si la *(f. 186 a)* pria tant qu'elle li otria s'amour en tel maniere que il ne repai[er]roit a son pere ne nulle compaignie ne tenroit fors (a) la sieue. Et li creanta, et remest en tel maniere avoec li. Et elle, pour l'amour de lui et por chou que cis lieus li plaisoit, fist seur [le] lac un manoir moult biel et moult riche. Ensi fu Faunus [1] aussi coume perdus, car il laissa son pere et ses amis et toutes autres compaignies pour l'amour de Dyane. Et quant il ot demouré en tel maniere bien deus ans avoec Dyane, elle se racointa d'un autre (autre) chevalier que elle trouva cachant aussi coume elle [2] avoit fait Faunus [3]; si enama chelui chevalier, que on apieloit Felix, tant que che n'estoit se merveille non. Chis Felix estoit (estoit) de bas lignage de povre gent, mais par sa proueche avoit esté chevaliers, si connissoit bien que Fa[u]nus estoit amis Dyane, et savoit bien que se Faunus [4] le pooit trouver, qu'il le houniroit dou cors ou feroit destruire.

Mais Diane s'éprend d'un autre chevalier, appelé Félix,

« Lors dist a Dyane : « Vous m'amés, che me dites « vous. » « Voirs est, » che dist Dyane, « plus que houme

et comme celui-ci n'ose l'aimer à cause de Faunus,

1. faumus — 2. il — 3. famus — 4. famus

« que je onques veisse.» « De chou, » fait il, « ne me puet « nus biens venir, car se je vous a(*f. 186 b*)moie bien, si « n'avroie jou le hardement de venir a vous ; car je sai bien « que se Faunus[1] le pooit savoir, il en feroit destruire et « moi et tout mon parenté.» « De che, » fait elle, « n'avés « vous garde. Onques pour chou ne laissiés a venir. » « Par foi, » fait il, « si ferai. Ou vous vous en deliverrés « dou tout ou je ne repaierrai ja entour vous. » « Je ne « m'en porroie, » fait elle, « delivrer tant coume il fust « sains et haitiés, car il m'aimme de si grant amour « qu'il ne se porroit souffrir en nulle maniere. » « Par « foi, » fait il, « a delivrer vous en couvient en auchune « guise. »

« Dyane amoit Felix de si grant amour que elle vausist bien morir par si qu'elle en eust ses volentés ; si se pensa que elle feroit Faunus[2] morir en auchune maniere, ou par puison ou par autre chose. Ceste tombe que vous veés ichi i estoit adont aussi coume ele est ore, et estoit plainne d'iaue acoustumeement, et par dessus avoit une lame. En cest pais avoit adont un(e) anemi, un enchanteur, que on apieloit Demophon, qui l'eve de la tombe avoit si atornee que tuit li navré qui s'i baignoient garissoient, et c'estoit par engien et par forche d'anemi.

elle se résout à faire périr Faunus. Près du lac est une tombe qui était alors pleine d'une eau enchantée, laquelle guérissait toutes les blessures ; Diane en retire l'eau, un jour que Faunus a reçu une blessure à la chasse. Elle lui persuade de se mettre nu dans la tombe, et

(*f. 187 c*) « Après ceste chose avint un jour que Faunus[3] vint navrés del bois d'une plaie que une sauvage beste li avoit faite, et Dyane, qui ne se pensoit fors a mal et a dolour, si tost comme elle oi dire qu'il venoit navrés, elle fist oster l'iaue de la tombe pour chou qu'il n'i peust trouver garison. Quant il fu venus et il trouva

1.. famus — 2. famus — 3. famus

par le couvercle percé on y coulera un bain d'herbes salutaires. Il y consent; on ferme le couvercle sur lui,

que l'eaue fu ostee pour coi li navré prendoient garison (quant il i fu venus et il trouua que liaue estoit ostee pour coi li naure prendoient garison), il en fu moult espoentés, si dist a Dyane : « Que ferai jou? Je sui navrés moult durement.» « De chou, » fait elle, « ne vous « esmaiiés, car je vous garirai bien. Despoilliés vous « tous nus et entrés dedens la tombe et vous couchiés, et « nous meterons la lame dessus vous. Et quant vous serés « la dedens, nous vous la[n]cherons herbes par mi le per- « truis qui est en la lame, et sont les herbes de si grant « forche que maintenant serés garis que vous avrés la « calour enduree. » Chieus qui ne cuidast en (en) nule maniere que ele beast a lui trahir dist qu'il feroit canques elle li commanderoit, si entra dedens la tombe tous nus, et la lame fu tost mise sour lui, qui estoit si pesans que il n'en *(f. 185 d)* peuust ja mais issir se on ne l'en levast.

et Diane coule dans la tombe du plomb bouillant.

« Quant il se fu mis dedens en tel maniere, Dyane, qui beoit a lui hounir del tout, ot apparilliet plonc boullant, si en lancha (tant) dedens la tombe a grant plenté, si que chis fu mors erraument, car maintenant li ot ars li plons toute la coraille. Quant ele l'ot fait en tel maniere morir, ele vint a Felix et li dist : « Je me sui « delivree de chelui qui vous tant doutiés, » et li conta coument elle fist. Et quant elle li ot conté, il dist : « Certes, tous li mondes vous deveroit hair, ne nus ne « vous deveroit amer, ne non ferai je. » Lors traist l'espee et prist Dyane par les treches et li caupa le chief. Et pour chou que li cors Dyane fu chi gietés et que elle i repairoit si volentiers apiela on cest lac et apielera tant coume li siecles duerra le lac de Dyane. Ore vous ai moustré coument Dyane ochist son ami et comment chis lac fu apielés li lac de Dyane. » « Certes, Merlins, » dist la damoisele, « vous le m'avés vraiement bien conté; mais or me dites que devinrent les maisons que elle

Elle raconte ce qu'elle a fait à Félix, qui, indigné, lui coupe la tête.

avoit chi faites. » « Li peres Faunus[1], » dist Merlins, « les destrui[s]t *(f. 187 a)* toutes si tost qu'il sot que Faunus[2] i ot es[t]é mors, et depecha tous les edefiemens Dyane. » « Il fist mal, » fait la damoisele, « car trop estoient li manoir edefiié en biel lieu et en cointe. Et ja Dieus ne m'ait se li lieus ne me plaist tant et embelist que ja mais ne m'en partirai devant que je aie fait un estage aussi biel et aussi riche coume il onques fu fais, se on l'i puet faire, ou je remanrai dès ore mais toute ma vie. Et je vous pri, » fait elle, « Merlin[s], seur l'amour que vous avés a moi que vous vous [en] entremetés. » Et il dist qu'il s'en entremetera volentiers puis que elle l'em prie.

Nivienes'éprend de ce lac de Diane, et demande à Merlin de lui construire là le plus riche manoir qu'on puisse faire.

Ensi emprist Merlins a faire le manoir dalés le lac Dyane. Et la damoisele dist a cheus qui avoec li estoient. « Signeur, se vous volés avoec moi remanoir du tout, che me plaist moult, car ausi ne porroie jou estre en ceste forest seule. Et je le vous faic a savoir, » fait elle, « pour chou que bien sachiés que je ne m'en quier ja mais remuer de chi, ains i serai toute ma vie a chou que jou ira[i] dès ore mais cachier, et apriès le travail m'en irai reposer a mon manoir un jour ou deus ou tant que *(f. 187 b)* je vaurrai. » Chil a qui elle dist ceste parole estoient gentil houme et si parent prochain, si respondirent : « Puis que il vous mieus plaist a remanoir ichi k'aler a nostre signeur vostre pere, nous remanrons a vous, car sans vous n'oseriemes nous pas aler en nostre pais. » Et elle dist que elle est moult lie de leur remanoir. « Et je vous, » fait elle, « di que jou ai or et argent que Merlins m'a donné tant que vous porrés despendre en toute vostre vie. » « Damoisele, se vous n'aviés que despendre, si vous pourcacheriemes nous bien a nos pooirs, car nous le devons faire. » Lors ala querre Merlins

Merlin construit pour elle un manoir

1. famus — 2. famus

par tout le pais machons et carpentiers, et fist faire dalés le perron maisons [et] sales si bieles et si riches que en toute la petite Bretaigne ne peuust on trouver si biel manoir ne a roi ne a prinche.

et le rend invisible; on ne voit que le lac.

QUANT cele oevre fu acomplie, et li machon(s) et li carpentier s'en furent parti, si dist Merlins a la damoisele : « Ore ne te vaut riens chis manoirs, se je nel te faich si celé que nus nel voie fors cil qui dedens i manront. » Lors coumencha a faire son enchantement et cloist si mervielleusement les *(f. 187 c)* maisons de toutes pars que il n'i paroit se ewe non. Et se vous fuissiés par dehors, ja tant n'i seussiés regarder que vous i veissiés fors le lac. Quant il ot fait ceste maistrie, il le moustra a la damoisele et li dist : « Est bien vostre maisons fremee? Ja nus ne verra avant qui la voie, ne ne sera si près qu'il l'aperchoive, s'il n'est de l'ostel meismes. Et se auchuns de vostre maisnie, ou par envie ou par haine, la voelt [1] faire savoir a autre gent, il cherra maintenant ou lac et sera peris. » « Par Dieu, Merlins, » che dist la damoisele, « onques de si cointe couvreture n'oi parler. » Ensi fu Merlins avoec la damoisele remés, et i demoura nuit et jour, si l'amoit de si grant amour qu'il n'amoit riens el monde autant. Et pour la grant amour qu'il avoit a li ne li osoit il requerre que elle fesist [rien] pour lui, car il ne l'osoit courechier. Et il pensoit toutes voies que il i averroit en auchune maniere si qu'il en feroit outreement ses volentés. Il avoit ja tant (apris) d'enchantemens apris a la damoisiele et d'ingromanchie que elle seule en savoit plus que tous li siecles fors seulement Merlins, ne nus *(f. 187 d)* ne seuust penser biele envoiseure ne biel geu que ne feist [2] par enchantement. Ne il n'estoit riens el monde que elle haist si mortelment que

1. voelle — 2. qui ne fust

elle faisoit Merlin, pour chou que elle savoit bien que il baoit a son pucelage, et se elle osast emprendre a lui occhirre ou par puison [1] ou par autre chose, elle l'empresist hardiement ; mais elle n'osoit, que elle avoit paour que il ne s'apercheust, a che que il estoit plus sages que autres. Et neporquant elle l'avoit ja si enchanté par che meismes que elle avoit de lui apris que elle pooit dire canques elle voloit avant que ja en seüst riens.

Merlin raconte à la demoiselle qu'Artu vient de courir un grand péril de guerre.

Un jour aloit Merlins par laiens et tant qu'il trova un chevalier dormant en mi la sale qui estoit parens a la damoisiele de laiens. Et elle estoit adont illuec, et Merlins dist maintenant : « Ha ! Dieus, coume est ore chis chevaliers plus a aise que li rois Artus ne fust tele eure a hui estet ! » « Conment li a il hui esté ? » fait la damoisiele ; « dites le moi. » « Il a hui en cest jour, » dist Merlins, « euut si grant paour de mort qu'il n'en quida ja escaper, ne non fust il, se ne fust *(f. 188 a)* li hardemens Keu le seneschal qui a deus caus occhist deus rois. Et pour chou fu li rois Artus delivrés, et furent vaincu si anemi. » « Par foi, » fait la damoisele, « c'est [2] mal fait que vous le laissiés cheoir en tel peril, anchois fuissiés a sa court tous jours entour lui, ne ja ne vous departissiés del pais. » « Certes, » che dist Merlins, « je laisse a estre en la grant Bretaigne pour deus choses : l'une si est pour l'amour de vous, car je vous aimme tant que je ne porroie pas sans vous demourer ; l'autre raison si [est que je] me tieng hors pour chou que mes sors me dist que ja n'i serai si tost venus que on me fera morir ou par puison [3] ou par autre chose. » « Coument ! » fait elle, « et ne vous en poés vous garder ? » « Nennil, » fait il, « car je sui ja si enchantés que je ne sai ki ceste mort m'apareille. » « Volés vous, » fait elle, « savoir si

Elle lui reproche d'abandonner Artu ; il dit qu'il ne retourne pas en Grande-Bretagne d'abord à cause d'elle, puis parce qu'il sait qu'à peine arrivé il serait mis à mort ; mais son don de prophétie est émoussé en ce qui le concerne (c'est grâce aux en-

1. prison — 2. eel — 3. prison

chantements que la demoiselle a appris de lui et pratique contre lui), et il ne sait pas qui lui prépare cette mort.

grant partie des choses a avenir et si estes ore a che menés que vous en avés perdu la scienche? » « Encore, » fait il, « en sai jou grant partie de celles qui n'apartienent a ma vie ne a ma mort. Mais des moies choses sui je si contrebatus par enchantemens que je n'i sai metre conseil, car les enchantemens qui sont fait *(f. 188 b)* ne puis je desfaire se je ne voel m'arme perdre; mais certes mieus vaurroie je que mes cors fust tornés a honte par auchune traison que l'ame de moi fust perdue. »

Peu après, Merlin annonce qu'Artu va de nouveau courir un grand danger, parce que sa sœur Morgue lui aura dérobé Escalibor et qu'il combattra un chevalier armé d'armes merveilleuses.

De ceste nouviele fu la damoisele moult lie, car elle ne baoit a nule chose autant conme elle faisoit a la mort Merlin, ne il ne pooit riens savoir de chou que elle disoit ne faisoit, car elle s'estoit trop bien garnie encontre lui par nigremanchie. Ne demoura pas grament après ceste oevre que Merlins seoit un jour a sa table et dalés lui estoit la damoisele, et il li dist adont : « Ha ! damoisele del lac, se vous amiés de riens le roi Artu(s) et vous saviés orendroit que on li appareille ! Morgain, » fait il, « sa serour ou il moult se fie, li a orendroit soustrait Escalibor ou il moult se fie, sa boine espee, od tout le fuerre, et li a bailliet une contrefaite a cele samblance qui [1] riens ne vaut. Et il se doit demain combatre encontre un autre chevaliers cors a cors; si est en ceste maniere en peril de mort, car s'espee li faurra au besoing, et chis sera garnis de la millour espee que chevaliers porte orendroit et d'un tel fuerre que ja hom ki le [2] *(f. 188 c)* port sour li ne perdera goute de sanc. »

Elle lui demande d'empêcher ce combat en allant en Grande-Bretagne, et offre de l'accompagner et de le garder du péril qui doit l'y menacer.

« Par foi, » dist la damoisele, « moult est chis meschiés grans et perilleus. Ore vaurroie je que nous fuissons entre moi et vous la ou la bataille doit estre, car certes se li rois Artus i est hounis, che sera li gringnours damages qui puist avenir a nostre tans. » « Il i sera, » che dist

1. que — 2. la

Merlins, « mors et hounis se nostre Sires n'en pense. Et che sera pour un pechié que je sai bien qu'il fist puis que nostre Sires l'ot mis en cele hautece ou il est. » Et elle li demande que che fu. « Che ne vous doi je pas, » fait il, « descouvrir, car che n'apartient pas a moi ne a vous. A chelui en apartient qui des grans pechiés prent venganche a sa volenté. » « Vous dites voir, » fait ele, « et che estoit outrages, » fait elle, « que je vous requeroie. Mais ore me dites : porriés vous en nule maniere destorner ceste bataille et tant respitier que on peuust de chi aler en la grant Bretaigne? » « Certes », fait il, « oil bien. » « Et [en] quantes jornees, » fait elle, « porriens nous venir de chi ou la bataille d(eu)oit estre? » « En douze jours, » fait il. « Or vous pri je dont », fait elle, « que vous la respitiés et que nous mouvons le matin et chevauchons sans reposer tant que (*f.* 188 *d*) nous soions la venu. S'il adont plaisoit a Dieu que nous i venissons anchois que la bataille ferist, je ne croi pas que li rois Artus i perdist puis une kenele. »

« Certes, dame del lac, » che dist Merlins, « il n'est riens que je fesisse plus volentiers que ceste chose et que aler en la grant Bretaigne, se je ne me doutaisse a morir par traison. » « Onques », fait elle, « n'aiiés doutanche. Saichiés que je vous garderai aussi que je garderoie mon cors, car je vous aim plus que houme qui soit ou monde. Et je a[i] raison, car vous m'avés apris canques je sai, ne je n'avrai ja bien se par vous non. » « Damoisele, » fait il, « dont vous plaist il que jou aille avoec vous en la grant Bretaigne? » « Oil voir, » fait elle, « vous en pri. » « Et jou irai, » fait il, « puis qu'il vous plaist, et si cui ge faire folie. » Lors atira la damoisele qui remanroit en son ostel et qui iroit avoec li.

Merlin consent. Ils arrivent en Grande-Bretagne. Ils se dirigent vers le royaume de Logres.

Au main si tost coume li jours apparut mut Merlins et la damoisele et dui chevalier(s) avoec eus et quatre varlet [1]. Et li chevalier estoient cousin a la damoisele et savoient de voir que elle ne haoit riens autant comme elle faisoit Merlin. Quant il *(f. 189 c)* vinrent a la mer, il se misent en une nef et orent boin vent, si passerent outre assés tost, si qu'il arriverent en la grant Bretaigne. Et quant il furent issu de la nef et monté(s) seur leur chevaus, Merlins dist : «Tornés vous ent viers le roiame de Logres, car illuec poons nous trouver chou que nous alons querant. » Et uns chevaliers respont erraument : « Se nous al(i)ons viers Gorre, il converra passer par mi la forest perilleuse. » « Vous dites voir, » che dist Merlins : « par la est nostre droite voie.» Et il s'adrechent au plus qu'il pueent viers le pais qu'il lour ensegne.

Ils passent près de deux ormes sous lesquels sont assis deux enchanteurs, joueurs de harpe, qui ont fait beaucoup de victimes. Merlin les fait périr et perpétue par un prodige le souvenir de ce fait, car il prévoit sa mort prochaine.

Chelui jour chevauchierent em pais, qu'il ne troverent chose que on doie ramentevoir en conte. A l'endemain furent parti d'un chastiel riche et fort et bien seant et chevauchierent jusques a eure de tierche. Et lors vinrent en un plain biel et grant ou il n'avoit de tous arbres fors deus ourmes qui a merveilles estoient grant (grant) et parcreu. Cil dui ourme estoient en mi lieu del chemin et avoit une crois entre deus, et dalés la crois avoit bien tombes cent et plus. Dalés la crois avoit deus chaiieres si bieles et si riches que se uns empereres *(f. 189 b)* i deuust seoir, et avoit par [dessus] chascune un arc volu d'ivoire pour chou que la plueve ne peust nuire. Et dedens chascune des chaiieres seoit uns hom tenans une harpe en sa main a quoi il se deduisoit quant (il se deduisoit quant) lui plaisoit. Et avoec chou avoient il tant

1. varles

d'autres estrumens comme s'il ne servissent d'autre mestier.

Or dist li contes que quant Merlins s'aproche d'eus, il s'arreste et dist a cheus qui avoec lui venoient : « Veés vous ces deus houmes ki la se sieent en ces chaiieres et tienent ces harpes en lour mains? » « Sire, oil, nous les veons bien. » « Et savés vous de quoi il servent? » « Nennil, sire, se vous ne le nous dites. » « Et ja le vous dirai,» fait il, « si[1] n'oistes piecha gringnour merveille que ceste vous samblera. Saichiés que la vois et li sons de ces harpes a si grant forche que nus hom ne nulle feme ne les puet oir, *(f. 189 c)* fors cil seulement qui les sounent, qui ne soient enchanté si merveilleusement qu'il em pierdent maintenant le pooir de tous leur membres, si qu'il chieent aussi comme mort et gisent a terre tant comme li harpeur voelent. Et de cest enchantement sont il ja maint mal avenu. Et quant aucuns preudom passoit par chi, se il menast avoec li s'amie ou sa moillier, pour que elle fust biele, li enchanteour gisoient a li voiant chelui qui l'en menoit, et puis occhioient chelui quel[2] qu'il fust pour qu'il [n']jem parlast. De cel mestier ont lonc tans servi cil dui enchanteour, si en ont mort maint preudoume et mainte damoisiele honnie biele et boine (hounie). Mais se je onques soc riens d'enchantement, ja mais preudom ne sera par eus dolans ne damoisiele courechie. » Lors estoupe ses oreilles au mieus qu'il puet pour chou qu'il n'oist le son des harpes, et fait aussi conme uns serpens qui repaire en Egypte que on apiele aspis, qui estoupe de sa keue l'une de ses oreilles et l'autre en terre boute, pour chou qu'elle n'oie le conjurement de l'enchanteor.

1. se — 2. quil

Tout autressi fist Merlins quant il aprocha *(f. 189 d)* des enchanteurs, car il se doutoi(en)t qu'il ne l'enchantaissent, si l'en avint si bien que lour enchantemens ne lui peut [1] riens nuire. Mais a la damoisiele et a(voec) tous cheus qui avoec li venoient fist il si grant mal qu'il n'en i ot nul qui se peuust tenir en sele, ains cheoient tout a la terre aussi conme mort et jurent en pasmisons. Et quant Merlins vit sa damoisele si atournée, il n'en fu pas petit courechiés, si dist : « Certes, amie, je vous vengerai si bien qu'il en sera parlé a tous jours mais. Et pour vous i gaaigneront tant tout cil qui après vous passeront par ichi que se il estoient bien enchanté quant il i verront, si en seront tout delivre si tost conme il toucheront a l'un de ces deus arbres. »

Lors fait ses conjuremens teuls conme il set qui pooient valoir a tels choses, et s'en vient grant oirre viers les enchanteours. Et cil furent tel atourné erraument que Merlins aprocha d'eus qu'il orent perdu lour sens et lour memoire et tout le pooir de lour membres, si que uns enfes les peuust illuec occhirre s'il seuust et il euust tant de forche. Ne il ne pooient riens *(f. 190 a)* faire fors seoir et regarder Merlin, et a chascun estoit ja cheue la harpe.

Chi endroit dist li contes que quant Merlins les vit tels atornés, il lour dist : « Ha ! malvaise escommuniie gent, par mon chief, qui vous en euust autant piecha fait, il euust fait aumosne, car assés avés fait de dolour et de desloiauté puis que vous en cest pais venistes. Mais

1. lor puet

ore faurra vostre iniquités et vostre felonnie. » Lors revient a la damoisie[le] et a cheus qui avoec li estoient, si fait tant qu'il les enchante si qu'il revienent en lour pooir et en lour forche aussi conme il estoient devant. Et il lour demande : « Comment vous a il esté? » « Sire, » font il, « nous avons euut toutes les dolours et toutes les paours que cuers d'oume porroit penser. Car nous veismes tout apertement les prinches et les menistres *(f. 190 b)* de infier qui nous avoient liiés si estrois tous les membres que nous n'avions pooir de riens faire, ains cuidions bien estre mort en cors et en arme. » « Or ne vous esmaiiés, » fait cil : « quant cist m'eschaperont, ja mais cors de crestiien ne sera travillés par eus. »

Lors fait faire deus grans fosses en terre, l'une dalés l'un des arbres et l'autre dalés l'autre. Et quant elles furent faites, il prist l'un des enchanteours tout ensi comme il se seoit en sa chaiiere et le mist dedens une des fosses. Et quant il ot che fait del premier, il refist tout autretel de l'autre. Quant il les ot mis en tel maniere chascun en sa fosse, il prist erraument grant plenté de souffre et l'aluma et puis le gieta es fosses, si que en poi d'eure furent mort li enchanteour, car la calours del souffre les ot tost estains et la puours qui estoit grans. Lors demanda Merlins a cheus qui entour lui estoient : « Que vous est il avis de cecte venganche? Est elle assés grans selonc le fourfait? » « Certes, oil, » che dient il tout, « ne ja mais, sire Merlins, n'en orra nus preudom parler qui ne vous *(f. 190 c)* en beneisse. Car vous avés fait trop grant aumosne qui ceste voie avés delivree de ces deus anemis, car assés fesissent encore mal, se il vesquissent longement. » « Certes, » che dist Merlins, « encore ne m'en tien ge pas a (si) bien paiiet se ceste venganche n'est [si] apparent que cil qui apriès moi verront la voient grant tans après ma mort. »

Lors vait il meismes prendre trois des lames qui estoient dessus les tombes des preudommes que li enchanteour avoient fait morir, si en met deus dessus chascune des fosses, si k'il en avoit une entre deus entre chascune, par quoi on pooit bien veoir le feu qui dedens la fosse estoit. Et quant il a che fait, il le moustre a la damoisele et a cheus de sa compaignie. Et puis lour dist : « Cuidiés vous que chis feus puist longement durer ? » « Sire, » font il, « nous ne savons, mais vous qui le savés le nous dites, s'il vous plaist. » « Et je le vous dirai, » fait il, « pour chou que vous en saichiés la mierveille. Je vous di que il durra sans estaindre tant coume li rois Artus regnera, et che ne sera mie *(f. 190 d)* poi de tans. Et le jour meesmes que il trespassera de cest siecle estaindera chis feus, ne devant lors ne faurra. Et encore avera chi gringnour mierveille, car li cors des enchanteours se terront aussi entier coume il sont orendroit, qu'il n'arderont ne ne pourriront tant coume li rois Artus duerra, ains seront tous jors aussi entier comme il sont ore ; ne les chaiieres meismes ne porront ardoir ne empirier devant que li rois Artus deviera. Et je le ferai ainsi pour chou que li preudomme qui après ma mort regneront, quant il verront ceste mierveille, me soient tiesmoing que j'ai esté li plus sages de nigromanchie de tous cheus qui onques fuissent ou roiame de Logres. Et certes se je cuidaisse longement vivre, je ne m'en(en)tremesisse ja de tel chose, car assés moustraisse de mon sens a mon vivant. Mais je sai bien que a morir me couvient prochainnement, et pour chou ai je fait si grant mierveille que je voel que elle soit après ma mort tiesmoing et demoustranche de men grant savoir. » Et il respondent adont : « Certes, sire, bien mousterra apertement que vous soiiés li *(f. 191 a)* plus sages des sages, car de si grant mierveille n'oi on onques parler. » Atant se par-

tent d'illuec et acuellent au plus droit leur voie viers la foriest perilleuse. Mais a tant laisse ore li contes a parler d'eus et retorne au roi Artu(s) et a sa compaignie.

Le récit revient à Artu.

Ore dist que après chou que Merlins (chou que merlins) se fu partis de court, che dist li contes, sejourna li rois Artus a Camalaoth cinc jours entiers a grant joie et a grant feste. Après s'en parti et ala sejourner a Carduel, une ville biele et riche et bien assise chité. Un jour qu'il estoit entre ses barons li vindrent nouvieles que li rois de Danemarche et chis d'Irlande, qui estoient frere, et li rois del Val et li rois de Sorelois et li rois de l'Isle Lontaigne estoient arrivé en sa terre a si grant gent que che n'estoit se miervelles non, ardant les viles et metant en fu et en flambe, et avoient ja pris *(f. 191 b)* de ses chastiaus trois ou quatre par devers Sorelois. Quant li rois oi ces nouvieles, il en fu moult courechiés, si dist que mar i estoient venu en sa terre et qu'il n'avr(a)oit ja mais repos devant qu'il lour fust a l'encontre.

Cinq rois se liguent contre lui et envahissent sa terre.

Lors manda tous cheus qui de lui tenoient terre qu'il venissent après lui tout droit viers le roiame de Logres, car cele part cuidoit il bien trouver ses anemis. Quant ot ensi mandé par ses lettres et cha et la, il s'emparti erramment de Carduel a tant de gent coume il avoit. Et li baron qui avoec lui estoient li disent : « Sire, vous deussiés encore sejorner et attendre tant que vostre baron fuissent venu, cheus que vous avés envoiiet querre. Car certes se a si peu de gent aliemes veoir nos annemis et nous assambl[i]ons a eus, vous n'i avriés ja duree, a chou qu'il ont trop plus grant plenté de gent. » Li rois respondi a cheus qui ces paroles li orent dites : « Coument ! » fait il, « signour, volés vous que je aille chi sejornant et demourant et mi anemi iront ma terre reubant et preant

et prendant mes hommes? Certes mauvaisement garderoie le peuple que Dieus m'a mis entre les mains, se *(f. 191 c)* je n'en ostoie les roubeours et les felons. Saichiés vraiement que je ne serai ja mais aise devant que je lour soie a l'encontre. Et certes se jou avoie la moitié de gent mains que je n'ai, si assamblerai jou a eus se je les truis, car autrement ne mousterroie jou pas que je deusse estre sires, se jou ne les ostoie de toutes autres subjections fors de la moie. »

Teuls paroles dist li rois Artus a cheus qui li looient qu'il remansist encore. Il amoit la roine tant qu'il ne s'en pooit consirrer, si dist : « Dame, apparilliés vous et prendés de vos pucieles que vous mieus amés. Car il vous convenra chevauchier et venir après moi en cest ost. » « Sire, » fait elle, « a vo volentet en soit. Toute serai aprestee demain au jour. » Et il dist que ensi le convient il. A l'endemain se parti li rois de Carduel a tout tel gent comme il avoit et chevaucha tout droit vers le roiame de Norgales, car cele part savoit il bien qu'il trouveroit ses anemis. Et tout ensi comme il aloit par sa terre croissoit il chascun jour de gent et de compaignie, car si houme se hastoient au plus qu'il pooient (au plus) *(f. 191 d)* pour venir a tans a la bataille. Quant il aprocha dou roiame de Norgales et si anemi oirent qu'il venoit, si prisent conseil qu'il porroient faire, car moult doutoient a assambler a lui a plain camp pour chou qu'il le savoient aspre de cors et hardi, et connissoient que si houme estoient plus duit d'armes et plus manier que nul' autre gent. Et uns chevaliers qui estoit freres a l'un des cinc rois dist : « Je vous ensegnerai conment vous porrés legierement desconfire le roi Artu(s) en tel maniere que ja n'i perderés gramment de vostre gent, et si porrés ceste chose avoir faite demain dedens eure de prime. » Et il respondent : « Se che nous poés ensegnier, onques si

Il marche contre eux.

On conseille aux ennemis de surprendre l'armée d'Artu.

boins consaus ne fu dounés. Ore nous dites coument che porra estre. » « Volentiers, » fait il. « Il est voirs que li rois Artus est logiés près de chi seur l'Ombre a l'entree d'une forest que on apiele [1] Marsale. Et illuec bee il a sejorner hui et demain par atendre le roi Pellinor, qui li doit amener moult grant gent de son pais. Il ne cuide pas ore que nous sachons nulle riens de sa venue. Pour chou seroit il bien que nous montis*(f. 192 a)*sons sempres, si tost conme il sera anuitié, et menissiens la moitié de nos houmes avoec nous et la moitié remansist, si chevaucissons toute nuit par mi la forest. Et certes se nous alions un peu plus tost, nous serions bien a l'ajorner a l'ost le roi Artu(s). Et se nous adont nous poiiens (adont) metre en l'ost le roi Artu(s) et souspendre les desarmés, nous les avrions desconfis tout maintenant. Chou est mes consaus. Ore i parra que entre vous en dirés. » « Par Dieu, » ce dient tout li autre, « cis consaus est (si) bons, ne il ne nous dist chose que (nus) nous n'en puissons bien faire se nous sommes sage. »

A CEST conseil s'acordent tuit, si devisent entr'eus li quel remanroient, et conmandent a cheus qui s'en doivent aler qu'il s'apareillent et qu'il pensent de lour chevaus, car il mouvront a l'anuitier. Quant il orent mengiet par l'ost, li cinc roi monterent et firent a lour escuiiers porter lour armes, et en menerent avoec eus de leur ost cheus ou il se fioient plus. En tel maniere chevaucierent la nuit que il onques ne se reposerent, ains s'en alerent *(f. 192 b)* tout le grant chemin de la forest. Et quant il fu auques ajorné, il issirent de la forest et virent adont devant eus l'ost le roi Artu(s) et les gens qui estoient logiet dessus l'Ombre en trés et en pavillons. Et li rois s'estoit ja levés et la roine aussi et s'estoient vestu, et Gavains et Keus li senescaus et Gifflès li fieus Do [2],

1. apieloit — 2. don

cil troi estoient ja venu au pavillon le roi tout desarmé et voloient oir messe. Et en che que li rois disoit : « Il seroit bien tans que nous presissons nos armes, » li cris lieve par mi l'ost grans et miervilleus, et crioient d'une part et d'autre : « Trahi ! trahi ! » Car ja s'erent[1] entr'eus feru li cinc roi a toute lor gent, si les commenchierent a occhirre et a detrenchier a chou que il les trouvoient desarmés, conme cil qui de che ne se prendoient garde.

Ils y réussissent ; les gens d'Artu sont massacrés.

Quant li rois Artus ot le cri, il saut sus tous efferés et demande ses armes, et on li aporte ; et il s'arma au plus tost que il onques pot, car il voit bien que li besoins en est venus. Et li autre compaignon keurent a lour armes. Et anchois que il fuissent bien armé vint entr'eus uns *(f. 192 c)* chevaliers (quil lour dist) tous navrés, et dist au roi : « Ha ! sire, montés isnelement entre vous et ma dame la roine et vous metés a sauveté, car se vous demourés ichi poi ne grant, vous serés tous occhis et decaupés, ne vous n'i avés nul pooir, car tout vostre houme sont ja mort. Et se vous aviés passé cele iaue, vous n'avriés garde, car vous avrés secours (secors) hui ou demain dou roi Pellinor. » Li rois dist a la roine : « Dame, montés vistement et vous en alés grant oirre dusques a cele yaue et vous metés a sauveté. Et je vous convoiera[i] jusques la, car quel chose qu'il aviegne de nous, je ne vaurroie en nule maniere que vous chaissiés en lour mains. »

Lui-même, Keu, Gauvain et Gifflet conduisent la reine près de l'Hombre pour lui faire passer le fleuve, mais ils le trouvent large et rapide.

Lors monte la roine a moult grant paour et s'en ist hors des pavillons et s'adreche viers le Hombre au plus tost qu'el puet, et li rois (et) la roine convoie tous armés et Gavains et Keus li senescaus et Gifflès[2]. Et fu chascuns si

1. furent — 2. gifflet

armés qu'il ne li failloit riens. Quant il vinrent au Hombre, il le trouverent moult profont et moult orgilleus. Et quant li rois voit chou, il est trop corechiés, si dist a la roine : « Da(*f. 192 d*)me, que ferons nous de vous? Se vous metés en ceste eve, vous estes perie, et se vous remanés, vostre anemi vous prenderont et vous occhiront. Je n'i voi de nule part vostre sauvement. » « Ja Dieus ne m'ait, sire, » fait la roine, « puis que sui a ce venue, se mi anemi m'ont ja en mon vivant! Je voel mieus morir en l'iaue, se a morir convient, que je ne fache entre leur mains. » Endementiers que la roine parloit ensi, Keus dist au roi : « Vés chi les cinc rois, sire, venir qui tout icest affaire vous ont esmeu. Je les connois bien a lour armes. Que ferons nous? » « Li retorners, » che dist Giflès [1], « seroit folie, car il ont sieute trop grant. Mais metons nous outre et passons la roine. Et quant nous serons par de la, se il vienent après nous, nous les porrons legierement occhirre anchois qu'il aient l'iaue passee. » « Je ne sai, » fait Keus, « que vous ferés, mais je vous di que je ne passerai hui eve devant que jou aie jousté a roi. » « Me sire Keus, » che dist Gavains, « se nous joustons a eus che sera a meschief, car il sont cinc et nous ne soumes que quatre. » « Ne vous caille, » che dist Keus, « ne ne vous esmaiiés. Je (*f. 193 a*) tous seus en ochirrai bien deus, et chascun de vous en occhie le sien. » « Dehait ait il, » che dist li rois, « en qui il remanra qu'i[l] ne joustera ! »

Les cinq rois arrivent. Sur le conseil de Keu, Artu et les siens les attaquent ; Keu en tue deux, comme il s'en était vanté, les autres chacun un ;

Lors laisse courre Keus tout batant [2] a chelui des rois qu'il encontra premier, si le fiert si durement que li haubers nel garandist qu'il ne li meche parmi le cors fer et fust. Il l'empaint bien, si l'en porte del cheval a terre, et cil chiet sans mot dire, car la mors l'avoit ja souspris.

1. gifflet — 2. autant

Et Gavains qui venoit après laisse courre a l'autre roi et le fiert si durement que li haubers nel garandist, et li perche l'escu et li met par mi le cors le fer de la glaive a tout le fust, si le porte del cheval a terre navré a mort. Et Gifflès [1] refiert tout autretel l'un des rois. Et li rois Artus rabat le quart et li met parmi le cors sa glaive [si] qu'il l'abat mort a la terre. Et Keus qui ot fait son premier cop, quant il vit sa glaive brisie, il met la main a l'espee qui boine estoit et bien trenchant, si fiert le quint roi si durement qu'il li fait le chief voler a tout le hyaume plus d'une lanche en sus del bu et li cors chi et a terre. Et quant li troi *(f. 193 b)* autre compaignon voient cest cop, il dient a Keu : « Bien nous avés convent tenu de chou que vous nous pramesistes, car vous avés occhis deus des rois aussi coume chascuns de nous a fait le sien. Ore seroit il bien tans de passer l'iaue, car veés chi toute l'ost de nos anemis qui chi vient. » Et quant il regardent viers Hombre, il voient que la roine l'avoit ja passé et estoit de l'autre part de l'iaue. Et il se voelent ferir dedens, et la roine lour crie : « N'entrés mie par illuec, mais par de la, » si lour monstre le gué. Et il se metent ens et passent outre. Et li autre de l'ost qui après venoient se metent en l'iaue ne ne quisent mie le gué, si la truevent si parfonde que tout cil qui se mirent dedens i furent noiiet, et estoient bien dui cent ou plus.

après quoi tous passent l'Hombre par un gué que la reine a trouvé,

Quant li rois les vit ensi noiier et perir, il demande a la roine : « Dame, qui vous ensegna le gué quant vous le trouvastes si bien? » « Ensi, » fait elle, « m'en chei que je le trouvai maintenant. » « Dame, » fait il, « ore a cis gués recouvré non, que il n'avoit mie devant; que bien sachiés dès ore mais que il sera apielés *(f. 193 c)* li gués la roine. » Et tout ensi coume li rois dist avint il;

et qui s'appelle depuis le Gué de la reine.

1. gifflet

car dès ore en avant fu cis gués apielés li gués la roine. Quant li chevalier de l'autre ost trouverent lour signours mors, il s'arresterent sour eus et commenchierent a faire le gringnour duel et le gringnour plourison que vous onques oissiés. Et fu verités que il se desarmerent tout, quant il cuidierent bien estre asseur. Et quant li houme le roi Artu, dont il i avoit grant partie eschapé, et s'en estoient fui viers le bois l'un armé et l'autre desarmé, oirent que cil faisoient si grant duel et qu'il s'estoient arrestet seur la riviere, il connurent erraument qu'il i avoit mort auchun signour de l'ost. Et apriès chou ne demoura gaires que entr'eus vint uns chevaliers del roiame de Logres tous navrés qui lour dist : « Signeur, nouvieles vous aporch lies et grascieuses : tout li cinc roi qui ceste ost avoient assamblee sont occis, et chil qui cest duel ont commenchié sont desarmé por le duel qu'il en ont et quident bien estre tout asseur. Se ore voliés gaaignier hou(*f. 193 d*)nour et los a tous jors mais, vous iriés orendroit seur eus tout ensi armé comme vous estes, et je vous di que il sont si mat et si esbahi qu'il ne se porront desfendre, ne n'averont ja pooir encontre vous, et ensi les porrés vous occhire et detrenchier tout maintenant aussi commes bestes mues. » Quant il entendent ceste nouviele, il en sont moult liet et moult joiant, si prendent lour armes et lour chevaus cil qui les avoient, et cil qui armes n'avoient remanoient. Et quant il furent apparilliet, il laissent courre lour chevaus viers lour anemis, si les commenchent a abatre et a occhirre et a detrenchier, achou qu'il les trouverent a piet et desarmés.

Cependant la mort des cinq rois jette le désordre dans leurs troupes ; les hommes d'Artu se rallient et taillent en pièces la moitié de l'armée ennemie ;

Li cris lieve seur eus et la huee assés gringnour que elle n'avoit hui esté, car cil tornent en fuies canques il pueent, car il se veoient occhirre et detrenchier de tou-

tes pars. Et li homme le roi Artu(s) les enchauchent k'il les abatent et esbouelent. Et quant li rois Artus voit que si houme ont mis cheus a desconfiture, il dist a cheus qui avoec lui estoient : « Ore *(f. 194a)* a eus : nostre houme sont recouvré. » Si se metent erramment en l'iaue et passent outre, et quant il sont la venu, il truevent lour anemis que ja estoient desconfi et la gringnour partie en estoit ja morte, car cil dou (dou) roiame de Logres n'avoient baé for[s] a eus occhirre. Et pour chou avoient il ja tant fait qu'il avoient le camp gaaignié ains que li rois i venist, si qu'il n'en i a nul qui de riens contrestast en plache. Quant il vi(n)rent le roi Artu(s), il li vienent a l'encontre et li dient a hautes voi(e)s : « Rois Artus, aoure Dieu et gracie de l'ounour qu'il nous a faite. Nous avons la soie merchi vaincu nos anemis et si mors et si detrenchiés qu'il n'en i a pas remés la quarte part. » Et quant il ot ceste nouviele, il descent et oste son hyaume et tent ses mains viers le ciel et dist : « Peres des chieus, beneois soies tu que ensi me mès au dessus de mes anemis, ne mie par ma proueche ne par ma valour, mais par t'aide et par ton secours. » Lors fist garder li rois a val la campaigne combien il puet avoir pierdu de ses houmes, si trouverent cil qui de guerre s'entremisent qu'il en i avoit mors plus de *(f. 194b)* cinc cens que chevaliers que serjans de cheus qui au roi se tenoient. Endementiers qu'il les aloient cerchant et près et loing et viers les pavillons et viers la forest, vint uns messagers au roi Artu(s) qui li dist : « Li rois Pellinor vous salue et vous mande qu'il est près de chi a trois leues et vous vient secourre a tous ses gens. » « Bien soit il venus, » che dist li rois. « Ore li poés dire que nous avons vaincu nos anemis, la Dieu mierchi, par la plus biele aventure que onques avenist a(s) crestiiens. » Et li devise en quel maniere. Et li messages retorne maintenant a(u) Pellinor le roi la ou il l'avoit laissié et li conte les nouvieles que il avoit aprises dou roi en l'ost. Et

chis en est moult liés, et dist que Dieus a bien ouvré a ceste fois.

Ensi furent desconfi cil d'Irlande et li autre roi de lontaingnes terres qui seur le roi Artu(s) estoient venut en agait. Et quant celle bataille fu ensi vaincue comme je vous ai devisé(s), uns messages s'en parti et vint as autres qui estoient remés de l'autre part de la forest, qui attendoient que on les venist querre pour venir a la batail- *(f. 194 c)*le. Quant li messages fu a eus venus, il lour dist : « Montés vistement et en alés deviers la mer pour entrer es nés. » « Que es che? » font il, « quels nouvieles aportes tu? » « Je les vous aport, » fait il, « si mauvaises que je ne porroie pieurs aporter. Li cinc roi sont occhis et nostre gent detrenchie si miervilleusement qu'il n'en i a un seul remés de tous cheus qui ersoir se departirent de chi. Ore pensés de vous garandir tant comme vous en avrés loisir, car se il vous truevent ichi par nisune aventure, ja piés n'en eschapera que vous ne soiiés tout ochis et detrenchié, car il ont trop grant peule avoec eus. Et pour chou vous vien ge cha conter ceste nouviele, car je ne vous vaurroie pas tant de mal qu'il vous trouvaissent ichi. »

l'autre, prévenue, se rembarque et s'éloigne.

Quant ceste nouviele fu entr'eus espandue et il sorent que li lour estoient mort et qu'il n'en estoit nus retornés, il dient entr'eus : « Il n'i a fors de l'aler, car nous serons honni se il nous truevent ichi. » Lors s'en retornerent qui ains ains viers la mer et damagent le pais tout par tout la ou il vont et au plus qu'il pueent. Et quant il vienent a la mer, il truevent lour nés toutes prestes qu'il i avoient laissies et les maronniers avoec, si se metent maintenant dedens et se font eslongier de la

rive au plus tost qu'il pueent, car moult redoutoient le pais ou il avoient tant pierdu de lor amis.

En remerciement de la protection divine, Artu fonde l'abbaye de Belle-Aventure.

Ensi ouvra nostre sires por cheus dou roiame de Logres : la ou il avoient dou tout perdu et s'estoient aussi coume au desous, les mist au dessus de lour anemis. Li rois fist faire en cele plache meismes ou cele bataille avoit estet une abbeie biele et riche en l'ounour de nostre dame. Et quant il l'ot faite et garnie de freres, il l'apiela d'un non qui puis ne li chai, et la nouma la Biele Aventure. Apriès se parti li rois de cel pais et vint a Camalaoth pour segourner, car che estoit de toutes ses chités cele qui plus li plaisoit a sejourner. Morgue estoit toutes voies a court avoec la roine Geneuvre. Et Yvains ses fieus estoit ja chevaliers nouviaus, mais il n'amoit point Morgain sa mere, pour chou qu'il veoit que elle n'amoit point le roi Uriien ne ne prisoit. Et il estoit verités que elle ne haoit autant *(f. 195 a)* riens del monde, et le roi Artu(s) nen amoit elle riens, ains amoit un chevalier qui estoit apielés Achalons, et estoit chis chevaliers nés de Gaule, que on apiele ore Franche. Et li chevaliers l'amoit de si grant amour que deus gens ne se peussent pas amer plus ardamment quil s'entramoient.

Morgue haïssait toujours son frère ; elle avait pour amant un chevalier de Gaule, qu'on appelle aujourd'hui France, nommé Accalon.

Quant li rois fu venus a Camalaoth, il vit que des compaignons de la table reonde failloient uit qui avoient esté occhis en la bataille. Et il s'en consilla au roi Pellinor qu'il en feroit : « Sire, » fait il, « il n'i a autre conseil que encontre des uit qui ont esté occhis que vous en i metés uit autres en lour lieus des plus preudommes qui chaiens sont. Et je vous di que vous en porrés trouver d'aussi boins chevaliers ou de millours que cil n'estoient. » « Vous les connissiés mieus, » che dist li rois Artus, « que je ne fais, car vous ne finés d'errer. Pour

Artu demande à Pellinor de

chou vous pri jou que vous me nommés chiaus qui mieus i soient souffissant, et le vous conmant sour le serement que vous estes tenus a moi. » « Et je le vous ensegnerai, » che dist li rois, « en tel maniere que je n'en deverai estre blasmés, et puis les i metés se *(f. 195 b)* il vous samble que je die bien. Et des uit que je vous nommerai sont li quatre tout anchiien et li autre quatre nouviel chevalier.

désigner des remplaçants pour les huit compagnons de la Table Ronde tués dans le combat.

« Des quatre nouviaus chevaliers sera Gavains vostre niés tous li premiers. Et sachiés qu'il en est si bien dignes que je ne sai nul millour jovenchiel qu'il est en ceste court ne en autre. Li autres après a non Gifflès [1] li fiex Do [2]; chis est boins jovenchiaus et nouviaus chevaliers et preus as armes et sera boins chevaliers se il vit longement. Li tiers a non Keus li seneschaus ; chis est assés boins chevaliers, mais il n'est mie de la bonté as autres; et neporquant se il ne faisoit ja mais chevalerie, si a il bien deservi le siege de la table reonde par le caup qu'il fist des deus rois, car onques mais jovenchiaus ne commencha si haute emprise coume il fist a ceste fois. » Et li rois Artus dist que voirement a il bien deservi le siege par chelui caup, se il ja mais n'en faisoit plus. « Pour le quart des jovenchiaus, » che dist li rois Pellinor, « vous envoierai jou deus preudoumes, si prenderés le quel que vous vaurrés. Li uns en est Baudemagus, bons *(f. 196 c)* chevaliers et biaus et de jovene aage. Li autres est Tor (tor) mes fieus : chelui ne vous loerai jou ja, pour chou que mes fieus est, mais assés sevent cil de laiens se chevalerie fu bien emploiie en lui. Or i metés chelui de ces deus qui mieus vous plaira, car certes li uns et li autres i seroit bien souffisans. » [Et li rois Artus dist : « Le quel i meteriés vous ? »] Et li rois Pelli-

Il désigne Gauvain, Gifflet, Keu, Tor (ou Baudemagus, mais Artu choisit Tor) parmi les jeunes,

1. gifflet — 2. don

nor respont : « Certes se jou i metoie le plus preu a mon ensient, jou i meteroie Tor, car il en est mieus dignes de chevalerie. » Et li rois s'i acorde bien et puis redist : « Ore noumés les autres quatre. » « Je les vous nommerai, » fait il. « Li premiers est li rois Uriiens, et li autres li rois Lach, li tiers Hervieus de Rinel, et li quars a a non Galligars li rous. Cil sont bien digne de la table reonde, car il sont preudoume et boin chevalier et auques d'aage. » Et li rois Artus s'i acorde bien. A l'endemain furent cil mis en la table reonde. Et si tost coume il durent asseoir, on trouva lour non[s] escris. Mais ensi i tournoit aventure et fortune qui maistresse estoit de cele table. Et li non de cheus qui devant i avoient esté estoient ja esfacié *(f. 195 d)* et osté, si qu'il n'en i apparoit mais nus.

Urien, Lac, Hervieu de Rinel et Galligart parmi les vieux.

Quant Baudemagus vit que Tor qui estoit plus jovenes de lui estoit assis avoec les preudommes qui estoient de proueche sour tous autres renommé(s), il se coumencha a blasmer et a hounir et a pourvillir et dire a soi meismes : « Ha! Baudemagus biaus et malvais, jouvente perdue et gastee et santé et vertu mal assise et mal emploiie, membres fors et bien fais et pour noient, pour quoi montas tu en si haut degré coume est chevalerie pour estre huiseus et pour noient et pour devenir mauvais? Certes encore te venist il mieus estre escuiiers huiseus que chevaliers fais pour noient, car tu t'iés ore si hounis que ja mais tant coume tu vives n'averas houneur, en che que on counoist ore mieus que tu ne sieus mie tes pers ne de bonté ne de proueche. Car se tu les euusses atains et aconsivis, tu fuisses assis el renc des preudoumes qui ont renommee et d'ounour et de valour seur tous autres. »

Baudemagus est très humilié de n'être pas du nombre. Il quitte la cour, jurant de n'y rentrer qu'après avoir vaincu un compagnon de la Table Ronde.

Ensi dist Baudemagus de soi meismes, et fu moult *(f. 127 a)* pensis chelui jour. A l'endemain si tost coume il fu ajourné et il ot oi messe, il apiele son escuiier et li dist : « Je m'en vois fors de ceste chité pour un poi moi esbatre par mi ceste forest, et tu pren(s) mes armes et monte seur men destrier et les me porte(s) si coiement que nus ne t'aperchoive. » « Sire, » fait il, « u volés vous aler, qui demandés vos armes? » « Ne t'en caille, » fait il, « mais soiies asseur, que je revenrai maintenant. » « Alés dont, » fait li escuiiers, « que je serai la aussi tost comme vous serés mesmes. » Lors s'en vait Baudemagus par mi le maistre rue et tant qu'il vient fors de la chité et vient droit a la forest, si s'enbusche entre les arbres, que auchuns de la court qui par illuec trespassast ne le conneust par aventure; si n'a pas illuecques gramment demouré quant il voit issir de la chité son escuiier qui ses armes li aportoit et son cheval li amenoit. Et il vient encontre lui, pour chou que il ne le trouvast ja mais la ou il estoit repus. Et li vallès descent maintenant et arme son signour. Et quant il l'a bien armé et biel, il s'agenoulle devant lui *(f. 196 b)* et li dist tout em plourant : « Sire, pour Dieu, dounés moi un don. » « Et je le te doing, » fait il ; « qu'est chou? » « Sire, moult de merchis de chou que vous m'avés otroiié en ceste voie. Et je le fais pour chou que je ne voel mie que vous [alés] sans compaignie, et d'autre part je sai bien que vous n'avés talent de retorner en piece mais a court. Pour chou si seroit mal et peril se vous aliiés sans escuiier. » « Ore en vien dont, » che dist Baudemagus, « puis qu'il te plaist que tu i viegnes. » Et li vallès saut avant sour son ronchin et mainne le destrier en destre. Et Baudemagus monte seur son palefroi tous armés fors de son escu et de son glaive que li vallès li porte, si se metent maintenant en la forest en tel maniere. Et quant il ont un poi chevau-

chié, il truevent au chemin forchié une crois qui estoit faite de nouviel. Si tost que Baudemagus voit la crois, il descent et s'agenoille devant; et quant il a une grant pieche esté a genous et il ot dites ses priieres et ses orisons tels comme il les savoit, il jura seur la crois, oiant le varlet, que ja mais en la court le roi(s) Artu(s) ne re-(*f. 196 c*)tournera devant qu'il ait conquis en bataille cors a cors auchun des compaignons de la table reonde et qu'il ait tant fait d'armes et près et loing que on die communaument qu'il soit bien dignes de si haut siege comme li sieges de la table reonde. Et quant il a fait tel serement, il se dreche en estant et montent es chevaus. Et li vallès em pleure moult tenrement et li dist tout em plourant : « Ha ! sire, or voi je bien que vous n'avés pas empris a gas ceste voie et que vous ne baés [1] pas a revenir a pieche mais. Pour coi avés vous courecié le roi Uriien vostre oncle? Certes il vous aimme de si boine amour qu'il morra de duel quant vous serés de lui partis ; car il ne cuidera mie que vous aiiés ja mais pooir de revenir, et ainsi li sera avis qu'il vous ait dou tout pierdut. » « De che ne t'en caille, » che dist Baudemagus. « Je vaurroie mieus que ja mais n'entraisse en la court que je ne fesisse ains que je revieigne mais [si] que on parlera et près et loing de ma proueche si que boines nouvieles en verront a mon oncle. » « Dieus le vous doinst, sire, » fait li vallès.

L'auteur ne raconte pas ses aventures ; son compagnon Hélye doit translater cette branche, qui est d'ailleurs intimement liée à l'histoire du saint graal.

(*f. 196 d*) A tant se met Baudemagus a la voie entre lui et son escuiier. Mais de chose ne d'aventure qui li avenist en toute la voie ne parole mes livres, car mes sires Helyes mes compains a empris sa matiere a recorder chi et a translater encontre celle partie pour un poi alegier de ma painne, si n'est mie ceste partie dessevree

1. baissies

de mon livre pour chou que elle n'en soit, mais pour chou que mes livres en soit mieudres et ma painne un poi allegie. Et sachent tout cil qui l'ystoire dou saint graal voelent oir et escouter qu'il n'avront ja le livre entirement s'il n'ont par dallés les grans contes de ceste branke, [est] la plus delitable a escouter qui soit en tout le livre; car sans faille au tans le roi Artu(s) ne repaira nus rois a court si sages ne si deboinaires ne si courtois coume fu Baudemagus puis qu'il fu courounés del roiame de Gorre. Et devant chou qu'il venist a terre tenir fist il tant d'armes, com (si) [on] trueve en la vraie ystoire, que bien en doivent tout boin houme oir le conte, et si feront il, che sai ge bien, car mes sires Helyes en a commenchie l'ystoire *(f. 197 a)* a translater, et si di ge malement l'ystoire, mais la branke, car chou est droitement une des brankes del graal, sans quoi on ne porroit pas bien entendre la moiiene [partie] de mon livre ne la [tierche] partie. Mais ore en laisserons a parler, car mes livres n'a mestier d'amasser paroles wiseuses, et retornerons au roi Artu(s).

Le départ de Baudemagus attriste la cour.

Ore dist li contes que moult furent courechié cil de l'ostel le roi Artu(s) quant il sorent que Baudemagus s'en estoit partis, car il pensoient bien qu'il (quil) ne revenroit a pieches a court. Au roi meismes ne fu point de biel, car il l'amoit moult et prisoit, et avoit ja dit auchunes fois a privé que Baudemagus seroit uns des plus sages houmes dou roiame de Logres, s'il pooit vivre par aage. Et quant il sot qu'il s'en estoit ensi alés, il pensa maintenant l'occoison. Dont il dist *(f. 197 b)* au roi Pellinor si tost coume il le vit : « Nous avons perdu Baudemagus pour chou que vous ne li dounastes le siege de la table reonde. » « Che me poise, » dist Pellinor : « je vausisse mieus que Tor fust remés et Baudemagus fust assis, car certes il en estoit bien dignes et mieus

suffisans que teus vint connois jou. » Teuls paroles dist li rois de Baudemagus, car il le prisoit moult comme jovene [1] houme. Et au tierch jour après, au lundi matin, vint Artus [2] en la forest de Camalaoth [3] pour courre as bestes, et ot semons ses veneours pour aler avoec lui. Et quant il furent en la forest venu, il trouverent une compaignie de cers, si en partirent le plus fort et le plus isniel a lour ensient et enmurent lour chiens apriès lui, si commenchierent en tel manire la cache grant et pleniere. Li rois Artus estoit moult bien montés et li rois Uriiens aussi et estoit dejouste lui, et avoec eus estoit Accalon(s) de Gaule li amis Morgain. Cil troi commenchent la cache devant tous les autres, et il estoient si trés bien monté qu'il laissierent tous lour compaignons derriere eus. Li ciers estoit et fors et legiers, si ne s'arresta *(f. 197 c)* ne cha ne la, ains court toute sa plainne voie par mi la forest, et tant qu'il ot plus alé de dis liues englesques sans reposer, et a chelui point furent si estanchié tuit li cheval de la cache qu'il n'en i ot nul ne si povre ne si rice [ne] fust a pié, fors li rois Artus et li rois Uriiens et Accalon[s]. Cil troi sans faille mainnent la cache dusques a eure de nonne. Mais alors lour estuet demourer, car tuit lour cheval estoient mort sous [4] eus. Quant li rois Artus fu a terre, il regarda par derriére lui s'il veist nul de ses houmes, mais il n'i vit fors le roi Uriien et Accalon, qui ensi estoient a pié comme il estoit. « Signeur, » fait il, « que ferons nous? Il me samble que nous soions venut au remanoir. » « Et nous aussi, » che dist li rois Uriiens; « alons avant, que nous trouverons ja si tost une iaue grant et parfonde et portant navie ou nous trouverons, che sai je bien, le chierf noiiet. Car a chou que li chiers a grant caut et grant soif, il buvera ja tant que li cors li partira, et ensi le couvenra a remanoir mort en la rive. » « Or me dites, » che dist li

Artu va chasser un cerf qui entraîne fort loin le roi, Urien et Accalon, si bien que la nuit les surprend près d'une rivière où le cerf est tué.

1. une — 2. vint a aler — 3. macalaoth — 4. sour

rois *(f. 197 d)*, « cuidiés vous que mes gens soient près de nous? » « Nennil, sire, » che dist Accalons, « ains en sont moult loing, che saciés vous, car il n'estoient pas si bien monté coume nous estoions, si sai bien que lour cheval sont piech'a estancié, et pour chou ne vous aront il piech'a ataint, ne huimais par aventure. Et vous veés que la nuis aproche ja durement. » « Ne puet chaloir, » che dist li rois, « se la nuis nous sousprent. Nous irons gesir a un mien chastiel qui est près de chi a deus liues. » Et il en laissent a tant la parole, si vont toutes voies tout ensi a piet coume il estoient, et tant que anchois que la nuis lour fust seurvenue vinrent il a l'eve dont cil lour avoit parlet, et trouverent le chierf gisant a la rive qui tant avoit beu qu'il ne se puet remuer. Et uns brakès estoit dejouste lui et se tenoit a sa gorge si fierement qu'en [1] ne li puet estordre, ne de tous les autres chiens n'i avoit il plus, car tout estoient recreu(e) et estancié.

Ils voient aborder au rivage un vaisseau magnifique;

Li rois vint au chierf, si l'ochist et corne prise (et) pour chou que si homme l'oient et viegnent a lui. Et cil s'en estoient [alé] si loing qu'il ne pue*(f. 198 a)*ent oir la vois dou cor. Et entrues que cil depechoient le chierf, li rois regarde contre mont la riviere et voit venir a val l'iaue une nef couverte de drap de soie aussi vermeil coume une escrelate. Et estoit la nef si couverte de toutes pars qu'il n'i paroit riens de fust fors che qu'e[rt] emprés l'eve et les navirons qui nageoient moult hastivement, dont il i avoit douze. Et estoit la nef grant par raison. Li rois le moustre(s) as ses compaignons et lour dist : « Vés chi une nef, mais ne sai dont elle vient, mais elle se haste moult durement. Je cuic bien que nous orrons auchunes nouvieles : Dieus le doinst que nous les oions boines et joiouses ! »

1. qui

En che qu'il disoient cele parole, la nef arriva tout devant eus, si que li coins devant feri el sablon. Et quant li rois voit que elle est venue ar rive, il vint au bout pour regarder qu'il a dedens. Mais il trueve a l'entree un drap de soie tout vermeil, qui laiens estoit mis pour chou que on n'i veist se on ne fust dedens. Il apiele(s) ses compaignons et lour dist : « Venés cha. si enterrons ens et verrons qu'il i a, car je ne voel mie sans vous *(f. 198 b)* veoir. » Et il laissent canqu'il faisoient, si vienent a la nef et entrent dedens. Et quant il i sont, il la prisent plus que devant assés, car il la veoient si biele et si cointe et si paree de drap de soie qu'il ne virent onques si biel lieu ne si envoisié que cil lour samble.

ils y entrent, et sont hébergés par douze demoiselles;

En che qu'il regardoient la nef, il voient dusques douze damoisieles qui issirent d'une chambre qui en la nef estoit, qui vinrent avant et s'agenoillierent devant le roi Artu(s) et li disent : « Sire, bien soiiés vous venus. Certes ore ne querrons nous plus de la bonneurté du monde ne de la richeté, puis que nous vous avons chi trové; car che savons nous bien que huimais ne vous partirés vous de chi, ains remanrés en ceste nef avoec nous, car il est ja si tart que si vous partiés orendroit de chi, vous ne porriés huimais revenir a herbegage de nulle heure. Et sachés que nous vous servirons si bien et si richement que on feroit en lieu du monde la ou on vous desire plus a tenir. Nous vous prions par la foi que vous devés tous les chevaliers dou monde que vous le nous *(f. 198 c)* otroiiés. » Et il leur otroie(nt) pour chou qu'il voi(en)t bien qu'elles l'en prient si douchement. Et elles li coururent maintenant oster cele roube qu'il avoit vestue et li aportent une autre, et aussi font au roi

Uriien et a l'autre chevalier. Lors commenchent a aporter chierges et tortis et a metre par mi la nef a mont et a val, si qu'il vous samblast se vous fuissiés laiens que toute la nef fust esprise, si avoit il grant clarté en la nef. Et che faisoient elles pour chou que la nuis venoit noire et oscure.

QUANT li rois se fu un poi reposés et il ot auques sis dedens la nef [1], deus damoisieles vienent a lui et li aportent a laver et puis as ses deus compaignons. Et lors les mainnent en une des chambres de laiens ou la table estoit mise, si font le roi Artu asseoir et les deus autres après. Et maintenant aportent a mengier si plenierement que li rois s'esmiervilla tous dont che pooit venir et ou che fu apresté a tel heure. Que vous diroie je? Il furent laiens si bien servi de canques on pooit penser qu'il s'en tenoit, li rois, a esbahis, et *(f. 198 a)* aussi faisoient li autre dui, et disoient que ceste trop grant largueche lour sambloit faire outrage. Quant il orent mengié par loisir et tant comme il lour plot et il orent tant villié et en parler et en envoisure qu'il fu tans de couchier, les damoisieles prisent le roi et le couchierent en une chambre qui estoit en mi lieu de la nef. Et saciés que il ot aussi riche lit et aussi biel coume s'il fust en la chité de Camalaoth, dont il s'esmervilla moult. Et se il fu richement couchiés, aussi furent li autre dui compaignon, si lour avint k'il furent endormi tout troi moult tost, pour chou qu'il avoient esté le jour lasset et travilliet, si en dormirent mieus toute la nuit et plus fermement.

AU matin quant il s'esveillierent, il n'i ot chelui qui mais au matin ils

1. nes

se réveillent en divers lieux, Urien dans son lit; Achalon dans un pré.

moult ne fust esbahis et trespensés, car il se trouverent en si diviers lieus qu'a poi qu'il ne cuidoient pas d'aus meesmes que che fuissent il. Li rois Uriiens se trouva a Camalaoth couchié entre les bras Morgain sa feme. Li rois se trouva en une chambre oscure et noire *(f. 199 d)* dallés un palais, et la ou il se trouva avoit il bien dusques a vint chevaliers qui tous estoient mis en boins aniaus de fer et se plaingnoient si durement que se il fuissent tout au lit de la mort. Accalon se trouva en un praiel plein d'erbes et d'envoiseures si près d'une fontainne qu'il n'i avoit pas un piet entre lui et la fontainne, et venoit la fontainne par un tuiel d'argent auques grosset, et cheoit en une grant pierre de marbre, si que cele iaue aloit par un conduit en une tour haute et mierveilleuse qui dejouste le praiel estoit. Quant Achalon s'esveilla et il se trouva dalés la fontainne viestus de cele roube [1] meesmes que les damoiseles [li] avoient baillie(s) le soir devant, il se commenche a saingnier de la mierveille qu'il en a et dist : « Sainte Marie, que es che que je voi chi? Ersoir me couchai en la nef près de mon signour, et ore m'en sui sevrés et trouvés dalés ceste fontainne tous vestus et tous apparilliés de la roube que elles me dounerent. Hé! Dieus, ou puet estre mes sires alés et li rois Uriiens? Que sont il devenu? Et je meismes ou sié ge? Ha! Dieus, je sui trahis et enchantés et mes sires aus *(f. 199 b)* si. Trahi [nous] ont les damoisieles qui en lour nés nous requeillirent et qui [2] si grant joie et si grant feste nous firent ersoir. Ha! Dieus, trahis nous a et decheus la biele chiere et les douces paroles que elles nous disoient, si m'en poise plus pour mon signour qu'il ne fait pour moi, car de moi n'est il mie si grans damages coume il sera de lui, et je sai bien que aussi est il trahis coume je sui. »

1. roebe — 2. que

Ensi se plaignoit a soi meismes Accalon, et regarde le fontainne et le vregiet qui auques estoit grans, et il maudist et le vregiet et la fontainne et les damoiseles et la tour et canques il voit au monde. « Et certes, » fait il, « biaus sire Dieus, se vous ouvriés a ma volenté, vous confunderiés toutes les femes del monde si que par elles ne seroit preudom trahis ne travilliés. Et je cuic, se vous les aviés confondues si que li siecles en fust delivrés, ja mais n'avroit traison ou monde ne desloiauté. » Lors est tant courechiés et tant dolans qu'il ne set qu'il doit dire ne faire ; si dist que ja mais ne fera ne bien ne hounour a damoisele, ains les hounira de tout son pooir, car *(f. 199 c)* onques preudomme ne furent si vilainnement trahi coume il ont esté par celes ou il se fioient. « Et je croi, » fait il, « que che fu fantosmes ou dyables qui nous apparut, quant nous cuidames que fuissent femes, et je cuit que che furent des menistres [au diable] qui si nous servirent hautement, car toutes les damoisieles dou monde ne nous seussent servir si bien coume nous fumes servi. »

Ensi parloit Accalon, tant courechiés que nus plus, et lors voit venir viers lui un nain petit et gros, et ot les chaviaus noirs et la bouche grant et le nés petit et chamus. Et quant Accalon le vit, il dist : « Voirement m'ont chi aporté anemi. Veés ent cha un qui cha vient. » Et li nains, si tost comme il fu près de lui, le salue et dist : « Me sires Accalon, bien soiiés vous (vous) venus. *(f. 199 d)* Ma dame la roine Morgue vous salue et vous mande que demain a eure de tierche vous converra combatre encontre le chevalier dont elle vous dist nouvieles a la daerrainne fois quant elle parla a vous priveement. Et pour chou que vous m'en creés, vés en chi boines

où un nain lui apporte de la part de Morgue Escalibor, l'épée d'Artu, en lui annonçant qu'il va avoir à s'en servir dans un combat ;

enseignes. » Et lors li baille Escalibor, la boine espee le roi Artu(s), a tout le fuerre.

QUANT il voit l'espee, il la connoist moult bien, et lors est trop plus aise[s] que il n'estoit devant por les nouvielesqu'il [1] oit de celi que il amoit tant; si acole le nain et l'embrache et dist : « Nains, bien soies tu venus. Quant veis tu la roine Morgain? » « Sire, » fait il, « il n'i a mie gramment. » « Nains, or me di, se Dieus t'ait, sui je prés de Camalaoth? » « Oil, » fait il, « vous en estes a deus jornees. » « Et comment vi(e)n ge cha? le sés tu? » « Nennil voir, » che dist li nains, « fors que che sont des aventures de Bretaigne ou des enchantemens de ceste terre. » Et cil respont qu'il cuide bien que chou ait esté enchantement, car d'aventure si miervilleuse comme ceste fu(stes) n'oi onques parler ne près ne loing. « Mais *(f. 200 a)* or me di : sés tu qui [2] chil est a cui je me doi combatre? » « Nennil certes, » che dist li nains, « fors que c'est uns chevaliers de ceste terre qui maint chi dalés en un sien chastiel. Et nous a chis chastiaus tous dis esté contraires dusques chi. Mais d'ore en avant, se Dieu plaist, puis que vous avrés ceste bataille otroiie, n'averont il ja mais hardement de dire [3] parole qui nous desplaise ne de retenir riens de nos droitures. » « A quant, » che dist Accalon, « doit estre la bataille? » « Au jour de demain, » fait li nains, « après eure de prime, en une praerie qui est cha devant. » « Je vaurroie ja estre ou camp, » che dist Accalon, « puis que par combatre me (combatre me) convient passer. »

des gens viennent à sa rencontre et le remercient du

EN che qu'il disoit ceste parole, il voit issir de la tour chevaliers et dames et damoisieles qui vienent viers

1. n. de quelle — 2. que — 3. d. ne

lui et le saluent et li font joie grant et feste mervilleuse et le mainnent a mont en la tour et li dient : « Sire, vous soiiés li bien venus. Moult estions desirant de vostre venue, si vous avons tant desiré, Dieu mierchi, que nous vous avons. Et beneois soit Dieus qui ceste part vous ame(*f. 200 b*)na, car de vostre venue amenderons nous tant (si) que nous cuidons que(n) nostre anemi nous tenront pais qui dusques chi nous ont male guerre menee et qui de nostre droiture nous faisoient tort a fine forche. »

service qu'ils attendent de lui.

Ensi est bien avenu a Accalon, comment que[1] li soit en avant. Car il est venus entre gent qui li font joie et feste grant et l'ouneurent de canques il pueent. Mais au roi Artu(s) n'est pas ensi avenu, car il est en une cambre noire et parfonde et avoec lui grant plenté de gent dont il ne connoist nul. Mais tant voit il bien et ot qu'il se plaingnent et dementent si dolereusement et dient : « Ha! mors, pour coi ne te hastes tu de venir ceste part, si (nous) ostaisses de misere et de dolour ces chaitis, ces maleureus qui chi languissent? » Quant li rois Artus entent ces paroles, il est si esbahis qu'il ne set qu'il doie dire, car il aperchoit maintenant k'il a esté trahis, si demande a cheus qui plus près de lui estoient : « Que avés vous? Pour coi vous plaingniés vous si durement? » Et il le regardent, si li dient : « Comment! anemi[s] de Dieu, comme est chou que vous (*f. 200 c*) demandés? N'estes vous chaiens em prison et si ne savés mie la dolour que nous souffrons et de nuit et de jour? » « De ceste dolour, » fait il, « ne sai ge riens, car je ne l'ai pas encore assaiie, que je n'i ai encore tant demouré. » « Et quant i venistes vous dont? » font il. Et il lour dist que il n'en set nient, ne comment ill i vie(n)t ne quel part il est ne

Artu se trouve dans une prison avec des chevaliers qui se lamentent;

1. qui

en quel pais. « Et neporquant, » fait il, « je ne cuit pas grammment estre loing de Camalaoth, car je m'en parti hier matin pour aler cachier en la forest. » Et lors conte tout ensi coume il lour estoit avenu et de la nef et des damoiseles qui l'avoient recueilli en lour nef, si biel et si richement servi « que je ne cuidaisse jamais que elles baaissent a trahison ; mais je sai ore bien que elles m'ont trahi et enchanté, quant elles m'ont enserré en autrui prison. »

QUANT les autres oient ceste aventure, si lour commenche li duels, et dient : « Certes, sire, trop ot chi outrageuse traison et desloial. Maudites et confundues soient celes qui ensi vous ont mené, car se elles vous eussent ore mis en un autre lieu u vostre mors ne fust mie si preste com*(f. 200 d)*me elle est chi, che fust uns grans reconfors. » « Par foi, » fait il, « dont es che la grignours desloiautés dont jou oisse onques parler, quant elles m'ont amené a ma mort, et si ne l'avoie mie deservi. Mais or me dites ou nous soumes et pour coi vous fustes emprisonné et comment che vait que vous n'en poés issir. » « Che vous dirons nous bien, » font il, « mais que vous nous dites vostre non. » « Mon non, » fait il, « ne poés vous savoir. Mais je vou di que je sui de la court le roi Artu(s) et assés privés de lui. Mais ore nous contés che que je vous requier. » Et li uns respont adont : « Volentiers le vous dirai.

l'un d'eux lui raconte qu'un chevalier félon, appelé Domas, qui a une querelle

« VOIRS est que nous sommes a deus jornees de Camalaoth par deviers la terre au duc de la More. Et somes chaiens en un rechet[1] moult biel et moult cointe et en une tour forte et grande, et apiele on ceste tour la tour

1. rochet

de l'agait, si en est sires uns chevaliers que on apiele Domas, le plus cruel et le plus felon qui soit en tout cest pais; et si n'est mie uns chevaliers, mais il est traitres et fait sousprendre as chevaliers qu'il a chaiens de sa maisnie les *(f. 201 a)* chevaliers trespassans qui vont querant les aventures, et tantost comme il les a pris, il les fait metre en sa prison. Ore il est ensi qu'il a un autre frere qui maint près de chi a une liue et est uns des millours chevaliers que on sace en ceste terre. Chascuns de ces deus freres a son rechet et sa terre devisee l'une de l'autre, mais par dessus ont il chi un manoir moult biel et moult riche, a l'entree de ceste forest, et pour cel manoir monta entr'aus deus une grant discorde; car li sires de chaiens, pour chou qu'il estoit plus riches et avoit plus grant maisnie que li autres, le voloit avoir, et disoit que lour peres li avoit douné a sa vie. Li autres, pour chou que il se sentoit a millour chevalier que chis de chaiens n'estoit, dist que il ne l'averoit se il ne le conqueroit encontre lui au branc d'acier ou se il ne metoit autre pour lui qui contre lui le desraisnast. Li autres de chaiens, quant il oi ceste parole, dist qu'il trouveroit [1] bien qui pour lui entreroit en camp, mais che ne seroit mie si tost par aventure. Li autres dist que che voloit il bien; si fiancha maintenant l'uns a l'autre que de quel eure que li yretages *(f. 201 b)* seroit desraisniés, ja li autres n'i clameroit puis riens.

avec son frère, les a tous fait prendre en trahison pour trouver parmi eux un champion; mais ils s'y sont refusés ou il les a jugés incapables;

« De ceste chose s'acorderent ambedui devant maint des preudoumes de ceste terre, et s'en revinrent erraument a leur manoirs. La fu li uns si courechiés viers l'autre que maintenant commenchierent la guerre qui onques puis ne failli. Cil de chaiens [2], pour chou qu'il ne se sentoit pas a si preudoume des armes coume ses freres

1. trouueront — 2. chaiens

estoit, coumencha a requerre les boins chevaliers de ceste terre que il pour lui entraissent en camp encontre son frere, mais onques n'en trouva nul qui [1] che vausist faire. Lors se consilla a un sien cousin qu'il en feroit, et chis dist a lui : « De che vous consillerai je bien. Par cha devant passent toute jour chevaliers de la court le roi Artu(s) et d'autre liu. Cil sont preudomme et apris d'armes plus que autre gent, car autrement n'oseroient il pas emprendre che qu'il empre[n]dent chascun jour. Si tost coume il passeront mais par chi, si les faites retenir et metre em prison. Et je vous di(e) que anchois que vous en aiiés laiens vint en vostre prison trouverés vous auchun qui volentiers emprendera ceste *(f. 201 c)* (ceste) bataille encontre vostre frere. » Tout ensi comme cil li ensegna le fist li sires de chaiens, car maintenant si tost commanda a cheus de l'ostel que dès lors en avant ne passast par chi devant chevaliers errans que il ne presissent. Et je qui vous conte ceste parole vous di que je fui li premiers pris, et cist après, et maint autre qui ont esté mort en ceste prison, ne onques nus n'en i vint qui la bataille osast enprendre, car il voelent mieus ichi morir que issir et faire desloiauté; car desloiautés fust se il s'armaissent encontre l'autre frere pour tollir lui sen (sen) droit yretage. Et nepourquant il fu puis tele eure, quant nous veions que nous moriens de fains et de mesaise, que nous eussons volentiers la bataille emprise; mais il ne nous vout [2] hors metre pour chou qu'il connu [3] que nous estiens affoibli de la prison et appetichié de nos forches.

« Ore vous ai conté la verité de l'estre de chaiens et pour coi nous nous plaingnons si durement comme vous oés. « Et li rois lour respont a tant : « Se la prisons vous

1. que — 2. veult — 3. conoist

desconforte, je ne m'en esmierviel pas, car a moi anuie *(f. 201 d)* elle ja tant que la voi qu'il m'est avis que jou i aie esté un an entier. Et je ne sai comment il sera de mon issir ou de mon remanoir, mais tant vous di je bien que se on me metoit a kois ou de combatre ou de remaindre, je me combatroie anchois a grans [1] meskiés encontre le millour qui soit que je ne remandroie ichi. Et vous fustes tout malvais, quant on le vous offri, que vous ne vous mesistes en l'aventure de nostre signour, car certes mieus vausisse jou morir vistement que demorer longuement chi. »

Artu déclare qu'il est prêt à combattre plutôt que de rester captif.

Ensi dist li rois Artus, moult dolans de chou que il se voit si entrepris et en autrui dangier dont il n'istera mie a sa volenté, che savoit il bien, se il ne faisoit fin a cheus de laiens tel coume il lour plairoit. Assés parlerent entr'eus de maintes choses, et il lour conta sans faille toute s'aventure *(f. 202 a)* (sauenture) et comment il avoit esté decheus. « Si ne me poise mie, » fait il, « tant de moi comme il me poise de mes compaignons, car j'ai paour qu'il ne soient pis herbegié que je ne sui ou aussi mal, et c'est damages, qu'i[l] ne l'avoient pas deservi. » Et il demandent qui estoient si compaignon, et il lour nomme, et il dient que dou roi Uriien est chou damages, car trop estoit preudom et loiaus, mais de l'autre chevalier ne connissoient il mie. En teuls paroles demoura laiens li rois Artus dusques a eure de prime. Et lors vint laiens parler une damoisiele par une fenestre et dist : « Signour, comment vous est? » Et il respondent : « Mauvaisement nous vait, car ceste prisons nous ochist. » Et elle fait samblant que elle ne connoisse pas le roi Artu(s), mais elle le connissoit moult bien, comme cele qui estoit une des damoisieles Morgain, si li dist :

Une demoiselle leur parle par une fenêtre ; c'est une des demoiselles de Morgue ; elle feint de ne pas reconnaître Artu et lui

1. grant

dit qu'il se trompe en croyant la reconnaître.

« Et vous, sire chevaliers, quant venistes vous chaiens? » Et il la connoist maintenant, se li dist : « Ne sai, certes, damoisele; mais vous quant i venistes? » « Ge, biau sire? » fait elle, « que es che que vous me demandés? Je ne m'en departi onques ne onques ne fui en autre liu, ains ai tous jours chi demouré comme celle *(f. 202 b)* qui est fille au signeur de chaiens. » Et il cuide tantost qu'il ne l'ait pas bien conneue, si respont : « Nel tenés pas a mal, damoisiele, si je le vous demande. Certes je cuidai que je vous euusse auchune fois veut en la court le roi Artu(s). Damoisele, pour chou parole jou si seurement a vous. » « Moi, sire, » fait elle, « n'i veistes vous onques. Mais savés vous que je vous voel dire? Saichiés que vous n'avés mie chascun servi a son gré; car se vous eussiés chascun fait a son gré, vous ne fuissiés mie chi; si vous di que chis qui chaiens vous mist ne vous amoit mie de trop grant amour, ne il ne se puet mieus vengier de vous comme de vous metre en ceste prison, car certes vous estes venus a vostre mort. » « A ma mort? » che dist li rois, « es che voirs? » « Oil, » fait elle, « sans faille, car ja mais n'isterés de chaiens, se vous ne creantés a faire la volenté au signeur de chaiens. » « Et quels seroit, » fait il, « sa volentés? » « Che vous dirai je bien, »

Elle lui propose de faire le combat en question.

fait elle : « se vous aviés cuer et hardement que vous encontre un chevalier de cest(e) pais empresisiés [1] a desraisnier em bataille campel sa querele, se vous poiiés outrer d'armes son *(f. 202c)* anemi, vous vous deliverriés de ceste prison et vous et tous cheus qui i sont. Et certes, se vous ne faisiés plus de chevalerie en tout vostre aage, si seriés vous tenus a preudomme et a boin chevalier. »

1. apressies

Artu accepte à condition que tous les captifs seront délivrés avec lui.

Quant li rois Artus (en) entent ceste nouviele, il respont erramment : « Ore me dites, damoisiele, se il estoit ensi que je ceste bataille empresisse et je l'avoie otroiie, comment seroie jou asseur que je delivraisse moi et mes compaignons? » « Vous en serés, » fait elle, « si asseur que li sires de chaiens le vous jurra. » « Et je ne (ne) demant, » fait il, « mieus ne mais que il me fache cestui serement. Car de la bataille emprendre contre le cors d'un seul chevalier sui je tous près. » Et cele s'en vait maintenant et ne demeure gaires que elle revient, et envoie le signeur de la tour od tout grant compaignie de gent. Et li sires conmande que on li fache venir hors de la prison le chevalier qui de la [1] bataille s'est offers. Et il le vont querre et le font avant venir errant.

On le tire de prison,

Quant li rois vint hors, il estoit courechiés, si fu vermaus a desmesure *(f. 202 d)*, et fu grans et corsus et jovenes durement etsains et haitiés, si fu biaus de toutes choses et si bien taillìés de tous membres que tout cil de laiens qui le veoient disent que che seroit damages se teus hom moroit em prison. Et quant li sires de laiens le voit venu et il l'ot bien regardé, il dist a soi meismes que se chis hom ne pooit donter un houme, il ne kerroit jamais chose qu'il desist ne veist, si se dreche encontre lui et li dist : « Bien viegniés, sire chevaliers. » Et li rois, qui ne veult pas que on le connoisse, s'umelie moult vers lui et s'assiet as ses piés. Et cil qui ne le connoist mie li sueffre, et li dist : « Sire chevaliers, j'ai chi près un mien anemi qui moult me nuist et me grieve, et pour le tort qu'il me fait ai je empris en-

1. le

viers lui une bataille, chevalier encontre autre, et on me fait entendant que vous volés entrer en la bataille se je vous cuit de la prison et vos compaignons après l'outrance de la bataille, se je vous en faich seur. » Et il li di(s)t qu'il en est vraiement près. « Et comment, » dist li sires, « vous en tenrés vous asseur? » « Jurés, » fait il, « sour sains que après la bataille nous quiterés tous, et *f. 203 a)* je m'en tenrai atant. » Et li sires le fait tantost tel coume il l'a devisé. Et li rois dist : « Or poés metre hors de prison chiaus qui chaiens sont, car voir je sui près d'entrer en la bataille toutes les eures quant il vous plaira. Et cil commande que il soient tout mis hors pour l'amour del preudome qui a la bataille emprise. Et on les met hors maintenant et les amainne on en la salle, mas et affoiblis de la male prison qu'il avoient euue. Lors dist li sires de laiens au roi Artu(s) : « Biau sire, a demain est vostre bataille enterinée. Pour Dieu pensés i de garder vostre hounour et la moi[e]. » Et li rois respont : « J'en penserai plus pour moi que je ne ferai pour vous, puis que jou i serai, car autrement seroie jou honnis. » Et li hostes, de tant que il le regarde plus, de tant est il plus asseur, car il ne vit onques mais, ce li est avis, nul jovene houme qui mieus li semblast vistes et preus coume chis fait, et chou est une chose qui moult le reconforte. Mais ore laisse li contes a parler de lui et dou roi pour conter de Morgain par quelle maniere elle avoit si pourcachié que ses amis se combateroit en *(f. 203 b)* contre son frere et pour coi et a quoi elle en baoit a venir.

et le seigneur le jure.

Morgue avait arrangé tout ce combat pour faire périr son frère.

Morgue, che dist li contes, haoit le roi Artu(s) son frere (et) seur tous houmes, non mie pour chou qu'il li euust de riens mesfait, mais pour chou qu'il est us et coustume que les desloiaus gens et les mauvaises heent toutdis les preudomes et ont vers eus rancune qui tous-

jours dure. Morgue sans faille haoit le roi Artu(s) por chou que elle le veoit plus vaillant et plus gracieus que tuit li autre del lignage n'estoient. Et se elle le haoit bien, aussi haoit elle le roi Uriien son signour si morteument que si elle le peust avoir occhis en tel maniere que gent ne le seuussent, elle l'euust piecha mort, mais cele haine n'estoit pas si grant comme estoit l'amours que elle a*(f. 203 c)*voit a Accalon. Chelui amoit elle si desreeement [1] que elle en baoit a occhirre et son signour et son frere, si que elle en cuidoit bien faire roi, que par anemi que par enchantement que par priiere de haus houmes de la grant Bretaigne. Ore avoit elle apris que entre ces freres avoit une discorde, ne ne pooit estre abaissie se par force de bataille non. Et elle estoit moult acointe des deus freres. Et pour cele acointance que elle i avoit estoit Domas venus a li et li avoit dit : « Dame, je ne puis trouver qui pour moi face la bataille, et vous m'en porriés bien aidier, se il vous plaisoit. Pour Dieu, metés i auchun conseil. » « Ore ne vous esmaiiés, » fait elle : « je vous en meterai un tel entre vos mains et en vostre prison meesmes qui sera tenus a un des millours chevaliers de la table reonde. » Cel Domas contrehaoit elle un poi et baoit que elle li fesist toute sa querele perdre ; se li avoit bailliet le roi Artu(s) pour chou que elle ne cuidoit mie qu'il fust si preus as armes coume il estoit.

Tout aussi comme Domas estoit venus a Morgain, *(f. 203 d)* i vint li autres freres, tous navrés d'une plaie que uns chevaliers li avoit faite ne n'en pooit garir a sa volenté, et se complaignoit a li aussi que ses freres avoit fait. « Ne vous esmaiiés, » fait Morgain : « je vous meterai prochainnement en vostre ostel tel chevalier qui

1. desseurement.

bien fera vostre besoigne et a vostre preu et a vostre hounour, mais gardés que vous n'en parlés a vostre frere. » Et cil dist qu'il vaurroit mieus estre ferus d'une glaive par mi la cuisse k'il en parlast. Morgue amoit mieus cestui frere que elle ne faisoit l'autre. Et pour chou li bailla elle Accalon, car elle cuidoit qu'il fust miudre chevaliers que li autres et plus preus d'armes que n'estoit li rois Artus; si avoit fait ceste chose si couvertement que Accalon ne savoit encontre cui il se devoit combatre, fors que encontre un chevalier. Mais tant savoit il bien que il seroit garnis en la bataille de la boine espee le roi Artu(s), et c'estoit la chose qui plus grant seurté li dounoit que la boine espee, avoec chou qu'il estoit assés boins chevaliers et preus d'armes. Et pour le roi Artu(s) dechevoir de toute(s) *(f. 204 a)* chose, Morgue fist faire une espee a la samblance d'Escalibor qui si bien le ressambloit qu'a painnes peuust on connoistre l'une de l'autre, et celle avoit elle baillie a une soie damoisiele pour chou que elle le baillast au roi Artu(s) au jour de la bataille, mais Escalibor la boine espee avoit elle sans faille envoiie a sen ami par un nain, dont il eust en la bataille honni le roi Artu(s), pour chou que sa mauvaise espee li avoit del tout failli, se ne fust la damoisiele del lac, si coume li contes le devisera apertement. Et par ceste bataille se baoit Morgue a vengier de Domas que elle contrehaoit pour son frere, mais chou estoit trop crueument, car elle avoit fait fianchier Accalon qu'il ne s'en partiroit dou camp dusques il averoit copé le chief dou chevalier qui encontre lui se combateroit.

Accalon ne savait pas qui il combattrait, mais il savait avoir Escalibor, l'épée d'Artu, tandis qu'Artu n'en aurait qu'une contrefaçon.

Ensi avoit Morgue establi et pourcachié la mort de son frere au mieus que elle pooit, et avoit si cel fait atourné que elle n'atendoit fors que on li aportast en repost le chief de son frere, et avoit dit a deus demoise-

les, celles qui de par li i estoient alees : « Je vous di que je ferai roine celle de vous deus qui le chief de mon frere m'aportera. » Mais ore laisse li contes a parler de Morgain et dou roi Artu(s) et retourne a Merlin.

Le conte revient à Merlin.

Ore dist li contes que quant Merlins se fu partis des enchanteurs qu'il avoit mors et hounis, si coume nostre livres l'a ja devisé, il chevaucha entre lui et sa compaignie tant comme li jours dura, et se herbega cele nuit chiés un vavasseur moult preudomme qui li fist toute l'ounour et toute la feste qu'il pot et a lui et a sa compaignie. Et Merlins amoit tant la damoisele del lac qu'il en mor(r)oit ; ne il ne li osoit requerre que elle fesist [rien] pour lui, por chou qu'il savoit bien que elle estoit encore pucelle. Et nepourquant il ne baoit pas gramment avoec li estre qu'il ne la couneust carneument et qu'il n'en fesist tout chou que hom fait de feme. Il li avoit *(f. 204 c)* apris des enchantemens tant que elle ne savoit gaires mains de lui. Elle connissoit bien que il ne baoit fors a son pucelage, si l'en haoit trop mortelment et pourcachoit de canques elle pooit sa mort. Et elle l'avoit, si que je vous ai dit autre fois, si atorné par ses enchantemens qu'il ne pooit riens savoir de canques elle faisoit. Et elle avoit ja descouviert a un sien cousin chevalier qui avoec li aloit que elle (le) feroit morir Merlin si tost que elle en verroit son point, ne elle n'atenderoit plus : « Car je ne porroie avoir cuer de lui amer, se il me faisoit dame de toutes les riqueches qui sont desous le throsne, pour chou que je connois qu'il fu fieus d'anemi et que il n'est pas coume autre homme. »

Ensi dist de Merlin la damoisiele del lac par maintes fois, car elle le contrehaoit trop pour chou qu'il estoit fieus dou dyable. Un jour avint qu'il chevauchoient par

Il arrive avec la demoiselle du lac dans la forêt périlleuse, et lui

raconte que dans les rochers voisins deux amants ont fait construire et garnir magnifiquement une chambre où ils ont vécu et où ils sont enterrés.

mi la forest perilleuse, et lors anuita en une valee moult parfonde qui toute estoit plainne de pierres et de roches et loing de ville et de chastiel et de tou[t][e] gent. La nuis fu si obscure et noire qu'il ne pooient en avant aler, ains les estuet illuec remanoir *(f. 204 d)*. Il avoient esche, si prisent de la plus seche busche; si l'alumerent et firent (or) grant feu et mengierent viande qu'il avoient aportee d'un chastiel ou il orent le jour esté. Quant il orent le soir soupé, Merlins dist a la damoisiele : « Damoisele, chi près entre ces roches vous pourroie jou moustrer la plus biele petite chambre que je sache, et fu toute faite a chisel, et en sont li huis de fier, si fors que qui seroit dedens, je cuic que jamais n'en isteroit. » « Mervelles me faites entendant, » che dist la damoisele, « qui me dites que entre ches roches a chambre bele et cointe, et je cuic que onques riens n'i repairast fors dyables et bestes sauvages. » « Si fist voir, » che dist Merlins. « N'a encore pas cent ans qu'il avoit en cest pais un roi que on apieloit Assen, moult preudomme et boin chevalier, et avoit un fil moult preu et moult vaillant chevalier. Il avoit a non Anasteu. Il amoit la fille d'un povre chevalier de si grant amour que morteus hom ne pooit plus feme amer.

« Quant li rois Assen sot que ses fieus amoit si bassement et en si povre lieu, il l'en blasma moult et moult l'enchast[i]a. Mais onques pour chou n'en *(f. 205 a)* ama chis mains la damoisele, ains repaira toutes voies entour li. Quant li rois vit qu'il n'en [1] fairoit riens pour sa priiere, il l'en mena cha et la et li dist : « Se tu ne laisse[s] briement [2] sa compaignie, je te destruirai. » Et il dist : « Je ne la lairai [3] ja, ains l'amerai toute ma vie. » « Voire, » che dist li rois, « ore saches que je t'en desseverra[i] [4], car je

1. nel — 2. brieront — 3. nessaiera — 4. destruuerra

la [1] destruirai devant toi. » Quant li chevaliers entent ceste nouviele, il fist la damoisele destorner et reponre, que ses peres ne la trouvast, et pensa qu'il querroit un lieu estrange et loing de toute gent, ou nus ne repair(e)oit, et la en [2] merroit la damoisele si que ill i seroient illuec le remanant de leur vies. Il avoit moult de fois cachiet en ceste forest, si qu'il savoit bien ceste valee, si vint maintenant cha et amena cheus de ses compaignons que il plus amoit et cheus qui de chambre faire et de maisons savoient auchune chose, si fist maintenant faire dedens la roche naive [3] a chisel chambre et sale belle. Et quant il l'ot faite a la maniere et a la guise qu'il voloit, si *(f. 205 b)* riche qu'a painnes le porroit on croire se on ne la veoit, il ala maintenant a s'amie la ou il l'avoit mis. Il l'aporta cha, et garni la roche de tout chou qu'il quidoit qu'il convenist, si i demoura puis tout son aage, et fu a grant joie et a grant leeche avoec s'amie tant que il vesqui. Et fu voirs qu'il morurent tout en un jour, et furent mis en terre ensamble en la chambre meesmes, et encore i sont li cors, qui ne pourriront pas a mon vivant, pour chou que embaussemés furent. »

Quant la damoisele entent ceste nouviele, elle en est moult lie et moult joieuse, si pense maintenant que la metera elle Merlin, se elle onques puet ; et se enchantemens ne forche de paroles pueent aidier a feme, elle en cuide bien venir a chief. Et lors dist a Merlin : « Certes, Merlins, moult s'entramerent loiaument cil dui amant dont vous m'avés ichi parlé, car il laissierent toute gent et le siecle pour mener ensamble lour joie et lour feste. » Et Merlins li conseille adont : « Aussi ai je fait, dame, que jou ai laissiet pour vostre compaignie le roi Artu(s) *(f. 205 c)* et tous les haus houmes (houmes) dou roiame

1. les — 2. on — 3. gaiue

de Logres dont jou estoie sires, ne ne m'a esté nul mieus de vous siurre. » Et elle respont maintenant : « Merlin[s], se vous peussiés faire au premier saut toute vostre volenté, vous vous tenissiés a riche et a boin euré par aventure. Certes aussi feroie jou, se je pooie la moie faire. » « Certes, dame, » che dist Merlins, « il n'a el monde si griés chose, se vous volés que elle soit faite, que je ne fache. Et je vous pri que vous me dites que chou est que vous ne poés faire. » « Jou nel vous dirai pas ore, » fait elle, « que vous le savrés asses a tans ; mais cele chambre dont vous m'avés parlé que cil dui amant fisent voel jou veoir, se nous i reposerons anuit mais entre moi et vous, car certes jou en aim mieus le lieu pour la loial amour k'il maintinrent. »

La demoiselle veut voir cette merveille

Lors est Mellins moult liés, et dist que la chambre verra elle puis que veoir le veult, car aussi en sont il moult près ; si fait prendre tortis a deus varlès et s'en vait toute une petite sentele qui tornoit hors del chemin, si n'a gaires alé qu'il *(f. 205 d)* vint dessus une grant roche, et lors trouverent un huis de fier assés estroit, et il euvre et entre dedens et li autre après. Et quant il sont la dedens, il truevent une chambre toute painte a or musique, ouvree si richement comme se li mieudres ouvriers de tout le monde i euust estudiiet vint ans. « Certes, » chou dist la damoisele, « chi a lieu moult riche et biel, et bien pert que chis lieus fu fait por grant joliveté et envoisie gent. » « Encore n'est mie la chambre ou il gisoient, » che dist Merlins. « Ichi mengoient il souvente fois, mais la ou il gisoient vous menrai jou. » Lors vait un pau avant et trueve un huis de fer, si l'uevre et entre dedens et fait venir la candeille. Et quant est laiens, il dist a cheus qui après lui venoient : « Or poés veoir la chambre as deus amans et le lieu ou li cors en sont. » Et cil entrent maintenant ens et commenchent

Merlin l'y conduit,

a regarder a mont et a val. Et quant il ont bien regardé la chambre et les oevres qui laiens estoient, il dient que onques sous[1] le throsne n'ot aussi bele maison comme est ceste *(f. 206 a)*. « Certes, » fait Merlins, « elle est biele, et cil furent biel qui ensi la firent faire. » Et lors moustre a la damoisele une tombe moult biele et moult riche qui estoit ou chief de la cambre, et estoit couverte d'un vermeil samit ouvret a or et as bestes moult cointement. « Damoisele, » che dist Merlins, « desous ceste lame sont li cors des deus amans dont je vous ai toute nuit parlé. » Et elle souslieve maintenant le drap et voit la lame qui estoit dessus la tombe. Et quant elle l'a bien regardé, elle connoist que elle estoit de marbre vermeil. « Certes, Merlins, » che dist la damoisele, « moult a chi biel lieu et riche. Moult samble bien qu'il fust estorés et compassés por envoisie gent et pour jolie et pour mener geus et festes et deduis. » « Si fu il voir, » che dist Merlins : « se vous saviés a con grant painne il i fu fais et par quel estuide, toute vous en esmervilleriés. » « Et porroit, » fait elle, « estre ceste lame levee par main d'oume[2] » « Nennil, » dist Merlins, « et si la leverai jou bien. Et nepourquant les cors ne vous loeroie jou pas a veoir, car nul cors qui tant eu[ussen]t geut en terre comme cist *(f. 206 b)* ont fait ne seroient biel a voir, mais lait et orible. » « Toutes [voies], » fait ele[3], « voel jou que la lame soit levee. » « Volentiers, » fait il; si le prent erraument par le plus gros chief et le lieve contre mont. Et si estoit elle si pesans que dis houme eussent euut assés a remuer, pour coi on doit croire que plus li valut illuec ses sens que sa forche. Et si faisoit il chascune chose vraiement.

et soulève la pesante lame qui couvre la tombe des amants.

1. seur — 2. par maint houme — 3. Merlins

Quant il ot la lame levee, il la coucha a terre par dejouste le sarcu. Et la damoisele regarde illuec et voit que li dui cors estoient ensevelit en un blanc samit, mais elle n'en puet veoir ne les membres ne les figures fors que les cors tout ensi ensevelis coume il estoient. Et quant elle voit que elle n'en verra plus, elle dist a Merlin : « Merlins, vous m'avés tant conté de ces deus gens que se je fuisse Dieus une eure de jour, je vous di que je mesisse lour ames ensamble en la joie qui tousjours mais lour durast. Et certes m'en delite tant en ramembrer de lor oevres et [de] lour vie que pour l'amour d'eus ne me remuerai jou anuit de chaiens *(f. 206 c)*, ains i demouerrai toute nuit. » « Et je avoec vous, » che dist Merlin[s], « pour vous faire compaignie. »

Ensi dist la damoisele que elle le feroit, et elle si fist voirement, car elle commanda que on fesist laiens son lit, et cil le firent a cui il fu commandé, et elle se coucha erraument et aussi fist Merlins, mais che fu en un autre lit. Cele nuit fu Merlins moult pesans, ne ne fu pas si liés ne si joi[a]ns coume il seut. Et maintenant qu'il fu couchiés, il s'endormi, coume chis qui estoit ja tous enchantés, et avoit ja perdu tout le sens et toute la memoire dont il avoit devant esté garnis. Et la damoisele, qui bien savoit ceste chose, se lieve de son lit et vient la ou il se dormoit, si le commenche a enchanter encore plus qu'il n'estoit devant. Et quant elle l'a ensi atourné que se on li caupast la teste n'euust il pooir de soi remuer, elle oevre maintenant l'uis de la chambre et apiele toute sa maisnie, et les fait avant venir, et les mainne au lit Merlin ou il se gisoit, et le commenche [a] atorner che dessus desous et chou devant derriere aussi comme une mote de terre, ne cil onques ne s'en remue nient plus [que]

La nuit elle enchante Merlin,

se l'ame li fust partie del cors. Et elle dist erranment a cheus qui devant li estoient : « Ore dites, signour, est chis bien enchantés qui les autres soloit enchanter? » Et il se saingnent de la mierveille qu'il en ont et dient que il ne cuidaissent pas que tous li siecles le peuust ensi atorner. « Or me dites, » fait elle, « que on en doit faire. Il vi(e)nt avoec moi et me sivi non mie pour m'ounour, mais pour moi despire et pour moi despuceler. Et je vaurroie mieus qu'il fust pendus qu'il moi adesast en tel maniere, car il fu fieus de dyable et d'anemi, ne fil de dyable ne porroie je aamer pour riens del monde. Pour coi il couvient que je prenge conseil comment je me deliverra[i] de lui. Car se je ne fais [1] orendroit que j'en soie delivre a tous jours, je n'en *(f. 207 a)* serai ja mais en aussi boin point coume je sui orendroit. » « Dame, » che dist uns vallès, « que alés vous querant ne devisant toute jour? Je sui près que je vous en delivre tout maintenant. » « Coument m'en deliverroies tu? » fait elle. « Je l'ochirra[i], » fait il ; « qu'en feroie jou autre chose? » « Ja (se) Dieus ne m'ait, » fait elle, « se ja rechoit mort devant moi, que je ne porroie pas avoir le cuer que je le veisse ochirre. Mais je m'en vengerai assés mieus que tu ne devises. »

Lors le fait prendre par les piés et par la teste et jeter en la fosse ou li dui amant gisoient tout enviers. Après fait metre la lame dessus. Et quant il l'ont mis a quelque painne, elle commenche a faire ses conjuremens, si joint si et seele la lame au sarcu et par conjuremens et par force de paroles qu'il ne fu puis nus qui la peust remuer ne ouvrir ne veoir Merlin ne mort ne vif devant que elle meismes i vint par la priiere de Tristram, si coume la droite ystoire de Tristram le devise, et la

le fait mettre dans la tombe, et par ses enchantements scelle la lame par dessus. Personne ne vit plus Merlin mort ou vif jusqu'à ce qu'elle y vint avec Tristram, comme le raconte

1. saie

son histoire, et personne ne l'entendit plus parler, si ce n'est Baudemagus qui y vint quatre jours après

branke meesmes del brait en parole, mais che n'est mie gramment. Ne il ne fu puis nus qui Merlin oist parler, se ne fu Baudemagus, qui i vint quatre jours après chou que Merlins i avoit esté mis, et a chelui point vivoit encore Merlins, qui parla a lui la ou Baudemagus s'assaoit a la lame lever, car il voloit savoir qui c'estoit qui en la tombe [1] se plaingnoit si durement. Et lors li dist Merlins : « Baudemagus, ne te travaille a ceste lame lever, car tu ne hom ne la levera devant que celle meismes la lieve qui chi m'a enserré, ne nule forche ne nul engien n'i averoit mestier, car je sui si fort enserrés et par paroles et par conjuremens que nus ne m'en porroit oster fors cele meesmes qui m'i mist. »

Cette aventure appartient au livre du Brait, par maître Hélie ; ce brait est le dernier cri que Merlin jeta, qui fut entendu très loin et causa maintes merveilles.

De ceste aventure que je vous devise chi ne parole pas chis livres, pour chou que li contes del brait le devise apertement. Et saichiés que li brais dont maistre Helies fait son livre fu li daerrains brais que Merlins gieta en la fosse ou il estoit, del grant duel qu'il ot quant il aperchut toutes voies que il estoit livrés a mort par engien de feme et que sens de feme a le sien sens contrebatu. Et del brait dont je vous parole fu la vois oie par tout le roiaume de Logres si grans et si lon[s] coume il estoit, et en avinrent moult de mierveilles si coume la branke le devise mot a mot. Mais *(f. 208 c)* en cest livre n'en parlerons nous pas pour chou qu'il le devise la, ains vous conterai chou qui nous apartient.

La demoiselle se dirige vers l'endroit où Artu doit combattre.

Quant la damoisele ot mis Merlin dedens la fosse si coume je l'ai devisé, elle vi(e)nt a l'uis de la chambre et le frema au mieus que elle sot, mais d'enchantement ne fist elle riens, ains geut la nuit ou bouge de la maison

1. lame

entre lui et sa maisnie. Au matin quant li jours apparut, elle s'en parti de laiens et frema l'uis après li, mais non pas en tel maniere que cil nel puissent bien ouvrir qui aventure i aporteroit. Quant elle fu montee entre li et sa maisnie, ele s'en parti de la roche et s'en ala cele part droit lau elle cuidoit que la bataille deuust estre. Et tant fist que au jour i vint. Mais d'aventure qui dedens le terme i avenist ne parole pas li contes, fors tant que a la bataille l'amainne; si s'en taist ore a tant li contes, et s'en retourne au roi Artu(s) pour deviser comment il vi(e)nt a chief de sa bataille et conment il sot que Morgue sa serour li avoit cel agait basti.

Artu se prépare à combattre - il reçoit de la part de Morgue une épée qu'il croit être Escalibor.

(f. 208 d) ORE dist li contes que quant Domas ot fait au roi Artu(s) tel serement conme il li avoit requis, et li rois ot creanté que il feroit pour lui la bataille, il manda maintenant |son frere qu'il avoit trouvé chevalier qui pour lui enterroit en camp a desraisnier sa querele. Et cil respondi que che li estoit biel, car autressi avoit il le sien chevalier tout aprestet. Ensi fu la bataille acreantee d'une part et d'autre, par si que elle seroit a l'endemain sans faillir. Et chelui jour que elle fu ensi acreantee vint laiens une des damoiseles Morgain et apiela le roi Artu(s) a conseil et li dist : « Sire, ma dame la roine Morgain vostre serour vous salue et vous envoie ceste espee pour chou que vous soiiés asseur de vaintre ceste bataille. » Et il regarda l'espee, se li est avis que pour la faiture del fuerre et de l'espee que che *(f. 209 a)* soit Escalibor, mais non estoit, ains ert une autre qui estoit contrefaite a Escalibor si miervilleusement que, se vous les veissés ensamble, vous ne peuussiés pas les counoistre l'une de l'autre. Quant il la tient, il en mierchie moult la damoisele de cest present que elle li a fait et sa serour de chou que elle li a envoiiet.

A l'endemain, anchois que li solaus levast, prist li rois ses armes et ala oir le serviche nostre signour tous armés, fors de hyaume et d'escu et de lanche. Et quant il ot messe oie, il revint a son oste et li dist : « Biaus ostes, mouverons nous de chaiens droit? » « Ne vous hastés, » si fait li ostes : « on vous verra querre quant li chevaliers sera venus a qui vous vous devés combatre. » Et il dist que il ne se haste mie fors pour chou que il se deliverroit volentiers de chou que delivrer li convient. Et li hostes dist qu'il s'en deliverra bien se Dieu plaist. Ensi atent laiens tous armés li rois Artus dusques a eure de prime. Et lors vint laiens sour un grant ronchin uns escuiiers qui dist a Domas : « Sire, on vous attent en la praerie, et li chevaliers qui a vous se doit combatre *(f. 208 b)* est ja venus tous apparelliés et d'assaillir et de desfendre. » « Il s'est moult hastés, » che dist Domas, « mais se a Dieu plaist et a cel signour, il sera encore enqui moult remis arriere de che qu'il pense. »

Lors monte li rois Artus seur un palefroi que on li bailla. Et li sires de laiens li fist amener son destrier en destre dusques en la plache ou la bataille devoit estre. Et quant il sont venu la ou on les attendoit, li dui frere se traisent ensus del camp por deviser lour convenanches, voiant les preudonmes del pais, dont il i avoit assés en la plache. Et quant il se sont acordé a une chose et deviset que chieus terra la terre a qui Dieus en donra l'ounour de la bataille, il metent erramment les chevaliers el camp et prie chascun le sien de bien faire, et maintenant se retraient arriere; et cil qui durent le camp garder entrent en la place, et furent douze des plus preudoumes del pais.

Le combat s'engage entre Artu et Accalon ; ce dernier, protégé par le fourreau merveilleux, ne perd pas de sang par ses plaies.

QUANT li dui chevalier se virent ensamble parti des autres, l'uns [1] d'une part et l'autre d'autre, il laissent courre les chevaus tout maintenant et s'entrefierent en *(f. 209 c)* lour encontrer [2] des grans aleure[s] des destriers si durement que li escu ne li haubert qu'il tenoient as poins [3] ne les garandissent qu'il ne se metent es chars nues les fers des glaives. Mais de chou lour avint il bien que a chelui caup nen i ot nule plaie mortel. Il s'entrepaingnent de toutes lour forches, si font les glaives voler en pieces. Après s'entrehurtent des cors et des visages si durement qu'il chairent a la terre tout enviers, si gisent a la terre grandesime pieche tout debrisié et tout dequassé del dur cheoir qu'il orent pris. Mais moult fu li rois Artus mains blechiés que ses compains n'estoit, si resaut sus assés tost et vistement. Et cil refait tout autretel, qui n'estoit pas bien asseur, si met la main a Escalibor la boine espee, mais anchois se fu desferrés del fier del glaive que li rois li ot mis el costé seniestre. Et li rois ot fait tout autretel de soi meismes, car aussi l'avoit Accalon navré el costé seniestres; mais che n'estoit pas en profont.

ENSI orent li compaignon encommenchiet la mellee par mesconnissance *(f. 208 d)* li uns encontre l'autre, car se il s'entreconneussent, il n'i eussent ja caup feru pour pooir qu'il en euussent [ne pour mal gré qu'en euussent] chil qui ens el camp les avoient mis. Il s'entrecoururent sus les espees traites et s'entredonnerent par mi les hyaumes et par mi les escus si grans caus comme il pueent amener des bras, si s'entredepechent les hyaumes et empi[r]ent, a chou que li chevalier sont de grant force, et se font voler des escus grandesimes can-

1. lune — 2. encontres — 3. boins

tiaus et par desus et par desous, et les haubers font il desrompre et desmaillier et sous les bras et sous les hanques, si [1] qu'il se font plaies grans et parfondes après les caus des espees. Et se li rois Artus ne fust de si grant forche et de si grant cuer coume il estoit, il fust piech'a menés a outranche, a chou k'il avoit plus pierdu de sanc et plus avoit plaies que ses compains n'avoit, car l'espee que chis avoit estoit de trop grant bonté et cele que li rois portoit ne valoit se trop petit non. Mais li grans cuers que li rois avoit et chou qu'il doutoit qu'il ne perdist toute hounour terriene et la hauteche ou nostre sires (si) l'avoit mis, le tient en vigour. *(f. 209 a)* Et comment qu'il soit a son compaignon qu'il n'ait encore pierdu goute de sanc, par la force et par la vertu du fuerre de l'espee, toutes voies est il si las et si travilliés des caus douner et rechevoir qu'a force l'estuet reposer pour reprendre s'alainne. Et li rois refait tout autretel. Et il estoit si caus que encore ne se prendoit garde dou sanc qu'il avoit pierdut. Quant il se fu un poi reposés, il regarda par aventure as ses piés et vit l'erbe ensanglentee environ lui del sanc qui de ses plaies issoit. Et quant il voit chou, il devient tous esbahis et s'aperchoit maintenant qu'il est de s'espee desaisis, trahis et decheus, et qu'elle li a estet changie, si est tant dolans qu'il ne set qu'il doie dire ne fere.

Et Accalon, qui estoit plus sains assés que li rois n'estoit, coume cil qui encore n'avoit pierdu goute de sanc, si tost coume il se fu auques reposés, il li dist : « Sire chevaliers, je vous semoing de vostre bataille. Gardés vous huimais de moi. » Et li rois ne li respont riens, ains li saut au devant, l'espee drechie contre mont, et amainne un caup si haut et si grant de forche coume

1. se.

il avoit et fiert Accalon si durement qu'il *(f. 209 b)* le fait tout enbronchier contre val. Et se l'espee fust d'aussi grant bonté coume estoit Escalibor, il l'euust tout porfendu jusques au nasal, a chou que li c(h)aus fu grans et ferus de trés grant. Et li chevaliers recuevre vertu et se trait un poi arriere et hauche Escalibor et en redoune au roi a mont el hyaume un si grant caup que li rois s'en tient a cargié dou retenir. Lors recoumenche entr'eus deus la mellee grant et perilleuse. Mais trop estoit li jus malvaisement partis, car li rois avoit ja tant laissiet de sanc qu'il en estoit moult alentis et moult mains vertueus, et li chevaliers n'en avoit encore riens perdu, si en estoit moult plus legiers et moult plus fors, et s'avoit moult de fianche en l'espee que il tenoit, car bien avoit sa bonté esprouvee, et li rois estoit moult esmaiiés pour chou qu'il ne l'avoit. Ensi se combatirent entre le roi et le chevalier en moult divierse guise; car li uns est moult asseur pour chou qu'il se voit garni de la boine espee et del riche fuerre et se sent encore assés sain et assés legier; li rois est en grant doutanche pour chou que il se sent na*(f. 209 c)*vré et plaiié et a assés perdu del sanc et connoist qu'il a si mauvaise espee qu'il ne garde l'eure que il le brise entre ses puins : c'est la chose qui plus le fait esmaiier et qui en gringnour doute le met que la mauvaisté que il espere en l'espee. Et neporquant il ne monstre mie samblant k'il soit esmaiiés de chose qu'il voie, ains court sus a son anemi menu et souvent et le requiert par tantes fois que cil s'en esmiervelle tous ou chis puet prendre ceste proueche, car che voit il apertement que il a ja tant pierdu del sanc que li plus fors hom del monde en deust(r) estre alentis et plus aperechis que chis n'est, et pour chou le prise il en son cuer de chevalerie sor tous les chevaliers que il onques veist, et le redoute outre chou que il ne douta onques houme, se ne fust chou dont il estoit garnis, qui asseur le faisoit estre.

Artu s'aperçoit qu'il a une mauvaise épée

TANT dura entr'eus deus la mellee, en tel maniere comme je vous devis, qu'il sont ambedui moult las et moult travilliet, et par tantes fois se sont ja entresailli l'un contre l'autre *(f. 209 d)* que tout cil qui la bataille regardoient dient comunaument que onques tel bataille ne fu veue [1] el pais, ne en la terre n'entrerent mais deus aussi boins chevaliers comme chist sont. Et volentiers i mesissent cil del pais pais se che peuust estre; car il dient que trop sera grans damages et grans duels se uns de ces deus preudoumes i muert. Mais li dui frere ne se pueent acorder en nulle guise a che que la bataille remaingne; car chascuns cuide avoir par deviers soi le millour chevalier et le plus prudoume. Et pour chou ne puet par deviers aus la pais estre faite en nule maniere; car trop estoient orgilleus et d'une part et d'autre.

ORE dist li contes que après eure de miedi quant li rois fu un poi reposés et li chevaliers l'ot apielé a la mellee, li rois li laisse courre et li donne par mi *(f. 210 a)* le hyaume si grant caup comme il puet amener de haut. Li rois fu de grant forche, et li hyaumes fu durs comme chis qui estoit de boin achier, et l'espe[e] fu tenre et povre, si avint que elle brisa a chelui caup par devant le heut si que li brans en chei sour l'erbe et li poins l'en remest en la main. Quant li rois voit ceste aventure, il n'est pas aise, puis qu'il ot perdu chou dont il se deuust desfendre, a chou qu'il connoist que ses [enemis] est chevaliers boins et esleus, si n'ot onques mais en lieu ou il fust si grant doutanche d'avoir toute honte comme il a orendroit. Et nepourquant il ne fait mie samblant que riens li en soit, ne onques ne la regarda, ains se cuevre de

Elle se brise sur le heaume d'Accalon.

1. ne

tant coume il avoit d'escu et attent le chevalier tout a cop tout(e) ensi coume s'il ne li deust mal faire. Et quant Accalon voit que cil a s'espee perdue et qu'il s'appareille toutes voies de lui desfendre, ne que il onques ne fait mauvaise chiere pour ceste aventure, il le prise en son cuer seur tous les chevaliers que il onques veist et dist a soi meismes : « Par foi, ou chis chevaliers est li plus fols dou monde ou il est li plus har*(f. 210 b)*dis et li plus preudom que je onques veisse; car il est aussi coume de tout a le desconfiture, et si ne (ne) s'en esmaie de riens. » Lors li dist pour lui essaiier qu'il en porra traire : « Sire chevaliers, vous veés bien coument il est. Je nel di mie pour chou que je ne vous aie hui trouvé le millour chevalier que je onques trouvaisse, mais je le dic pour chou que je vous voi a si grant meschief que vous meismes savés bien que vous ne porrés longuement durer encontre moi, a chou que vous n'avés mais dont vous peuussiés desfendre. Pour chou vous loeroie jou en bonne foi, ains que pis vous en avenist, que vous vous tenissiés a outré de ceste bataille; car certes se vous vous laissiés occhirre, che sera damages trop grans, car trop estes boins chevaliers. Si vous le di, se Dieus me gart, plus por vostre preu que pour autre chose. Et certes se vous vous en volés tenir a outré, je porchacherai si vostre pais que vous n'i averés garde de morir, ains finerons a vostre honnour et a la moie. »

Celui-ci invite Artu à s'avouer vaincu, mais Artu préférerait mourir.

Quant li rois entent ceste requeste, il en est *(f. 210 c)* trop dolans, si respont au chevalier : « Certes, sire chevaliers, a m'ounour ne porriés ma pais pourcachier puis que je me seroie tenus a outré. Et moult seroie malvais et recreans se je faisoie vostre requeste, a chou que je sui encore aussi fors et aussi delivres coume jou estoie, quant jou entrai en ceste bataille. Et pour chou ne vous terroie point jou pas a sage, se vous plus me requeriés

de ma honte; car certes je vaurroie mieus morir cent fois, se cent fois pooie morir, que je desisse une seule parole que on tenist a recreandise. Ne n'i baés onques que je me tiegne a outré tant coume jou la vie aie el cors. » « Ore soiiés dont asseur, » dist li chevaliers, « que vous estes venus a vostre mort. » « Encore n'i sui je mie, » fait li rois, « ne ne serai hui si près comme vous cuidiés pour pooir que vous aiiés. » Après ceste parole n'i atent plus li chevaliers, ains keurt au roi l'espee el poing. Et li rois nel refuse onques, ains giete l'escu encontre pour rechevoir le cop, et cil i fiert si durement k'il en abat a terre canques il en ataint, et lors commenche a mener le roi a l'espee trenchant si malement qu'il li fait le sanc saillir de toutes pars, si que tout cil qui le jour avoient veut ceste proueche dou roi et voient chou que il endure orendroit en ont pitié grant et dient que maldite soit l'eure que ceste bataille fu emprise, qu'il en morra devant eus le millour chevalier et le plus preudomme a lour ensient qui onques portast armes ou pais.

Accalon le presse ;

Ensi dura la bataille grant pieche après que li rois ot perdu s'espee. Et quant vint un poi devant noune et li rois ot tant enduré comme il puet et qu'il ot tant pierdu de sanc que uns autres hom en fust piecha mors, lors commencha il un poi a alentir et a guencir encontre les caus que chius li gietoit. Mais toutes voies a la parfin il fust mors sans recouvrier, a chou qu'il se laissast anchois occhirre qu'il criast mierchi, se ne fust la damoisele dou lac, qui fu la por aidier le roi, se elle veist que Merlins n'i fust. Et quant elle fu venue entre cheus qui la bataille regardoient, elle connut bien le roi par chou que elle vit que s'espee li estoit faillie, et Merlins meismes li ot bien devisé quels armes *(f. 211 a)* il porteroit en la bataille. Quant elle vit que li rois estoit en si grant peril, elle en fu moult espoentee et bien quida qu'il fust

il va le tuer, quand la demoiselle du lac, par enchantement, lui fait tomber l'épée de la main. Artu la saisit et reconnaît Escalibor.

navrés a mort, si giete son enchantement et tient si court Accalon que la ou il avoit s'espee drechie contre mont pour ferir le roi Artu(s) a plain caup, n'ot il pooir de s'espee amener a val, ains li chai de la main sour l'erbe, et tainte et vermeille del sanc le roi Artu(s). Et quant li rois voit l'espee a la terre, il sailli moult vistement cele part et le prent et le lieve contre mont et la regarde, et maintenant connoist que c'est Escalibor s'espee, si est tant liés et tant joians que nus ne poroit estre plus liés, de chou qu'il a s'espee recouvree, car ore set il de voir qu'il venra bien a chief de sa bataille, et [si est mout] dolans de sa serour qui si mauvaisement l'a trahi, car ore connoist il bien que tout cest agait li a elle pourcachié et que elle le cuidoit en ceste bataille faire morir. Et maintenant qu'il tient l'espee, il regarde le fuerre que cil avoit, si le connoist tantost. Et lors s'en vait a lui grant pas, se li esrace et le giete en voies tant comme il puet. Et lors redetint la damoisele son enchantement *(f. 211 b)*, si que Accalon fu tantost en la vertu ou il avoit devant esté; mais quant il connut qu'il avoit s'espee perdue et le fuerre ou il tant se fioit, il n'estoit riens adont qui le peust reconforter; car il vit erraument qu'il commencha a saingnier de toutes les plaies que li rois li avoit hui faites, et si ne saingnoit il mie devant. Et li rois li dist maintenant : « Dans chevaliers, ore estes vous alés. Certes vous estes venus a vostre mort, chou que vous me desistes hui auchunes fois. Ja ne vous garandira la desloiaus qui de ceste espee vous saisi. Vous n'euustes pas trop grant painne a[u] conquerre. » Et li court sus et le mainne si malement en poi d'eure que cil a tant del sanc pierdu et tantes plaies petites et grans qu'il ne se puet tenir en estant s'a grant painne non. Et quant li rois voit qu'il l'a mené aussi coume a outrance et que cil ne se puet mais (mais) aidier, si l'ahiert au hyaume et le tire viers soi si durement qu'il l'abat a terre tout enviers et li trence maintenant les las del bon hyaume et le giete en voies si loing coume il

Il arrache le fourreau à Accalon, dont les plaies se mettent à saigner.

Artu invite Accalon à se rendre; celui-ci refuse.

puet voiant tous chiaus qui veoir *(f. 211 c)* le voelent. Puis li donne grandesimes caus del poing de l'espee par mi le chief, si qu'il li fait le sanc saillir par mi les mailles del haubert, et li dist que il l'ochirra se il ne se tient pour outré. Et quant cil se voit en si trés [1] grant peril, il li dist : « Occirre me poés vous, s'il vous plaist, sire chevalier, car vous en estes bien au dessus, che m'est avis. Mais l'outranche que vous me requerés n'orrés vous ja, se Dieu plaist. Mieus voel que vous m'ochiés. » Et lors s'apensa li rois Artus qu'il savra qui [2] il est, anchois que il l'ochie, car il pense qu'il est de son ostel. Et lors li dist : « Sire chevaliers, je vous pri que vous me dites qui vous estes anchois que je plus atouche a vous. » Et cil respont erramment : « Je sui de la court le roi Artu(s) et ai non Accalon. » Et li rois est maintenant tous esbahis, car il set bien que che est il qui avoec lui fu enchantés dedens la nef. Et lors li demande : « Je vous pri que vous me dites qui vous donna ceste espee. » Et lors giete chius un souspir quant il ot ceste demande et puis dist : « Sire, mal la presisse je, *(f. 211 d)* l'espee ! Car la seurtés de li m'a ja fait morir. » « Bien puet estre, » che dist li rois, « mais toutes voies, s'il vous plaist, me dirés vous qui le vous donna. » « Je le vous dirai, » fait il, « que je vous ne le celerai plus, car je voi que je sui venus a ma mort. Et encore fust il ensi que ja ne m'ochesissiés, ne porroie jou pas dès ore en avant vivre, car j'ai trop del sanc pierdu, si vous dirai ceste chose pour moi alegier de mon pechié, et pour chou que vous me creanterés que vous au roi Artu(s) le conterés tout ensi que je le vous ferai orendroit a savoir. » Et li rois li creante, et Accalon li dist erraument : « Ore saciés de voir que la roine Morgue le me donna pour chou que je en deusse occhirre le roi Artu(s) son frere ; car bien saichiés qu'il n'i a riens ou monde que elle hee si morteument que elle fait le roi

Artu lui demande son nom ; il dit qui il est, et, sur la question du roi, raconte que Morgue lui a donné le fourreau et l'épée pour qu'il tuât Artu, qu'elle hait à mort.

1. tels — 2. que

Artu(s). » « Et pour coi, » che dist li rois, « le vous donna elle plus tost k'a un autre? Li proumesiste[s] vous que vous le roi Artu(s) occhirriés? » « Nennil, certes, » che dist Accalon. « De lui occhirre ne m'entremeteroie jou en nul[e] maniere, se je moult bien le pooie faire; mais elle [le] me donna *(f. 212 a)* il i a plus [1] d'un an passet et le gardoit bien souvent, si me fist cest don pour chou que elle m'amoit par amours tant comme pooit feme amer houme. Et pour la grant amour que ele avoit a moi pourcachast elle volentiers la mort de son frere, se elle en euust le loisir, et me fesist couronner dou roiame de Logres, se elle peuust en nule guise; mais elle ne le fera ja mais, car je sui venus a ma mort.

« Ore vous ai dit qui je sui et qui me douna l'espee. Ore vous pri jou que vous me dites qui vous estes. Ne le celés mie, par la riens que vous plus amés el monde. » « Par mon chief, » che dist li rois, « vous m'en avés tant conjuré que je vous en dirai la verité. Saichiés que je sui chis Artus dont vous parlés, qui avant ier se coucha en la nef avoec vous la ou les damoiseles nous enchanterent. » Et quant chis entent ceste parole, il dist: « Ha! biaus dous sires, vous soiiés li bien venus. Pour Dieu, pardounés moi chou que je me sui a vous combatus. Jou vous creant sour Dieu et sour m'ame que se je cuidaisse que che fuissiés vous, ja combatus ne m'i fuisse, car dont fuisse *(f. 212 b)* jou [li] plus desloiaus dou monde, se je a ensient me combatisse a vous. » « Certes, Accalon, » che dist li rois, « je le vous pardoing. Car je connois (a vous) bien par vos paroles que vous ne me counissiés pas. Et pour chou n'en doi jou blasmer fors ma serour la desloiaus qui pourcachoit ma mort de tout son pooir, et ne l'avoie point deservi. Mais se Dieus me laisse venir à

Artu se fait connaître; Accalon lui demande pardon.

1. pluu

Camalaot sain et haitiet, j'en prenderai la venganche si grande que onques de feme desloiaus ne fu si grande prise, si que apriès ma mort en parleront cil dou roiame de Logres. »

Artu se nomme à tous ;

Lors se dreche li rois et apiela chiaus qui le camp gardoient. Et quant il sont venu a lui, il lour dist : « Faites pais entre vous tele comme il vous plaira, car de ceste bataille ne ferons nous plus entre moi et cel chevalier. Car nous [nous] connissons, et estions si ami que, se nous le seuussons au commenchement aussi que nous faisons orendroit, li uns n'eust mis main a l'autre dusques au sanc traire por la moitiet dou monde gaaingnier. » Et Accalon se drecha en son estant et lour dist si haut coume il puet : « Cai*(f. 212 c)*tive gent, que avés vous fait? Certes on vous destruira tous (tous) et a droit, car a poi que vous n'avés pierdu par vostre maleurté le plus preudomme et le plus vaillant qui soit au monde, chou est li rois Artus, que vous veés chi devant vous, que vous mesistes em bataille campel encontre moi aussi comme che fust un povre chevalier errans. Bien vous deveroit on tous destruire et hounir des cors, car a poi que vous n'avés occhis vostre signour lige. »

Quant il oent ceste parole, il sont aussi esbahi comme se la mors les euust tous ferus, si ne sevent que respondre. Et nonporquant il se sont repourpensé et vienent devant le roi Artu(s) et s'agenoillent et li dient : « Ha! sire, pour Dieu mierchi! Nous ne vous connissons. Por Dieu, pardouné le (le) nous.» « Je le vous pardoing, [» fet il, « par tel covent] que cil autre ne sachent qui je soie devant chou que je soie venus a Camalaot. » « Sire, » font il, « sachiés que vous serés bien celés, puis que il vous plaist. » Lors le mainnent as deus

freres qui ceste bataille avoient pourcachie, et lour dient : « Entreclamés vous quite de ceste bataille, car ceste bataille ne puet plus estre ferue. Et de tant que elle a féru quidons nous *(f. 212 d)* que tous chis pais soit destruis et gastés et cil honni et mort ki i mainnent. Car chis qui ceste bataille a deraisnie (qui) fera destruire vous et vos hoirs, se Dieus ne vous aide. » Quant li dui frere oirent ceste parole, il en devinrent tout esbahi, si demandent : « Qui sont cil qui ceste bataille ont faite? » « Vous le savrés, » font il, « plus tost que mestiers ne vous seroit. Mais otroiiés vistement la pais d'une part et d'autre. » Et cil l'otrient, qui ont toute pauour de ceste nouviele, et s'entrebaisent et viennent maintenant au roi et a Accalon, si les amainnent si comme a une abeie de nonnains qui assés estoit près d'illuec, si couchent le roi et regardent ses plaies et les aaisent de canque il pueent et de canque il demande(nt). Aussi font il a Accalon ; mais onques ne s'en sorent tant entremetre que li chevaliers ne fust mors dedens le quart jour, car trop avoit perdu de sanc, et si estoient ses plaies trop grans et trop parfondes. Li rois demoura laiens une semainne toute entiere, et lors se trova si allegié et si gari qu'il puet chevaucier. Ne onques tant qu'il demoura laiens ne se fist connoistre, mais au quart jour après que il i fu venus, quant il vit Accalon qui estoit *(f. 213 a)* mors, il le fist metre en une biere chevaleresse et dist a quatre de cheus qui le gardoient : « Vous le merrés a Camalaoth en tel maniere coume il est orendroit. Et quant vous serés la venus, vous saluerés Morgain ma serour en tel maniere comme elle doit estre saluee, et li presentés de par moi cest chevalier que elle amoit de tout son cuer. Et li poés dire que jou en ai fait che que il devoit faire de moi, et que j'ai Escalibor, la vraie, non mie la contrefaite, od tout(e) le fuerre. Et sache elle que onques traisons ne fu si bien vendue coume ceste sera se Dieus me donne santé, ja ne savra fuir en si lontaingne terre

les deux frères se réconcilient.

Accalon meurt de ses blessures;

Artu envoie son corps à Camalaot en chargeant les porteurs de menaces terribles pour Morgue.

ne en si estrange. » Ensi lour commande li rois, et il monterent erraument et em porterent avoec eus le cors de[l] chevalier seur deus chevaus en une biere biele et cointe, et acueillirent lor chemin tout droit vers Camalaoth. Mais ore se taist a tant li contes d'eus et retorne au roi Uriien.

Urien s'est retrouvé dans le lit de Morgue sa femme;

Ore dist li contes que li rois Uriiens fu aportés par enchantement dalés Morgain sa feme a cele eure que li rois fu mis en la prison et Accalon el vregiet. Li rois Uriiens sans faille s'esmiervilla quant il fu mis dalés sa feme, mais il ne fu point esbahi, car il ne li souvenoit pas (de) dou roi ne de la nef ne de chose qui li fust avenue devant, coume chis qui estoit encore tous enchantés, si s'en rendormi maintenant aussi fermement comme il av(u)oit devant fait.

celle-ci veut le tuer dans son sommeil,

Quant Morgue le vit endormi, elle apiela maintenant une de ses damoiseles, cele en qui elle se fioit plus et a la quele elle avoit plus descouviert de son conseil, se li moustra le roi dormant et li dist : « Qu'en ferons nous? Ja mais ne verrons en aussi boin point de lui ochirre comme orendroit; car se nous orendroit l'ochions, nous n'en serons ja encoupees, ne ja nus ne sera si hardis qui nous en demant riens. » Et cele respont : « Dame, il n'est riens que je ne fesisse pour vous por coi je cuidaisse que je peusse bien faire. Mais certes [je ne v][1]oi mie comment je le puis[se ochirre][2] oren*(f. 213 c)*droit qu'il ne s'esvillast anchois, a chou que je sui feble et couarde. Et se il s'esvilloit par aventure anchois que jou l'euusse mort, tous li mondes ne me garandiroit qu'il ne me hounesist del cors et que il ne me fesist de male

1. 2. *Lettres qui manquent par suite d'une déchirure.*

mort morir. Et pour chou, dame, ne l'oseroie jou emprendre a occhirre, car certes je sai bien que li cuers me faurroit ains que je l'euusse fait. » « En non Dieu, » fait Morgue, « puis que tu ne l'oses emprendre, je l'emprenderai hardiement, car je sai bien que li miens cuers ne faurra pas. Ore me va en cele chambre querre s'espee, ki pent a une corne d'argent, et je me viestirai endementiers. » Et cele qui n'ose refuser cest commandement di(s)t que ceste chose fera elle bien, si s'en vait viers la chambre ou s'espee estoit et est moult dolante que sa dame veult ensi faire.

Toutes ces paroles que Morgue avoit dites a la damoisele ot bien entendu Yvains ses fieus, qui se gisoit si près d'illuec qu'il n'avoit entr'eus deus fors une courtine. Lors saut sus de son lit et se vest tost et isnelement, car [1il cuide] ja avoir fait a ta[rt, et 2] quant il est tous *(f. 213 d)* apparilliés, il se quatist pour veoir que sa desloiaus mere feroit. Et elle se fu ja viestue et issue de son lit. Et quant la damoisele fu issue de sa chambre, cele qui l'espee aportoit, Morgue li dist : « Or cha l'espee, si savras comment Morgue set ferir. » Et cele li baille toute tramblant, et elle la traist dou fuerre, si le voit clere et reluisant. Et lors s'en vait viers le lit et di(s)t a la damoisele : « Or vien avant, si verras fillede roi ferir d'espee. » Et quant Yvains voit que la chose est a che venue que sa mere veult toutes voies occhirre son pere, il li crie : « Ha ! feme maleuree et plainne de dyable et d'anemi, sueffre toi ! » Lors saut par dessus le lit, coume chis qui legiers estoit, si prent sa mere par le brac et li oste (i) l'espee de la main, et li di(s)t moult courechiés et moult dolans : « Certes, se vous ne fuissiés ma mere, mar l'euussiés baillie, l'espee, car ja mais après

mais Ivain, son fils, qui a tout vu, l'arrête et lui dit qu'il la tuerait si elle n'était sa mère ; toutefois il lui promet le secret.

1. 2. *Lettres enlevées par une déchirure.*

ceste ne baillissiés autre, ains en morussiés maintenant; et vous l'avés deservi, car vous estes la plus desloiaus chose que je onques veisse, qui volés occhirre en dormant vostre signour espousé, le plus loial et le plus preudomme que je sache el roiame de Logres. *(f. 214 a)* Voirement dient voir li chevalier de chest pais, qui dient que vous ne faites se dolour non et desloiauté, et ouvrés par art d'anemi en toutes les choses que vous faites. Certes bien a dyables part en vous et bien vous ont li anemi enlachiet, qui de ceste desloiauté faire vous estiés apparellie. Bien en eussiés deservi mort et vilainne, se il fust qui vous i mesist. » Lors remet l'espee en son fuerre et giete tout en un vregiet ensamble, si loing coume il onques puet, et commande tout au dyable. Puis redist a Morgain : « Certes, se vous ne fuissiés ma mere, je fesisse tant de vous qu'il en fust parlé a tous jors mais. Mais je non ferai, car je seroie perdus se vous occhesisse, et seroit trop grans folie se je m'arme perdoie pour un tel anemi coume vous estes, et anemis et dyables et desloiaus estes. Pour coi je devroie mieus estre apielés fieus de dyable comme Merlins, car nus ne vit onques que li peres de Merlin fust dyables, mais je vous ai veut et dyable et anemi droit. Et si fu en vous concheus et de vous issi, de quoi je puis de voir affremer que je sui mieus fieus de dyable que che ne soit Merlins. »

(f. 214 b) Quant Morgue ot que ses fieus est si courecïés, elle s'agenoille devant lui et li dist : « Ha! fieus, pour Dieu, pardoune moi ton maltalent, et je te creant que ja mais de tel desloiauté ne m'en entremeterai. Et certes j'estoie si courechie que anemis m'avoit si sousprise que je ne savoie que je faisoie. Et Dieus t'amena pour sauver ton pere et moi, car jou l'euusse occhis, et m'arme en fust dampnee a tous jors mais. Mais il n'est pas, Dieu merchi, ensi avenu, si te pri que tu choilles ceste chose

pour t'ounour et pour la moie, car se tu la descuevres, tu en seras plus vieus tenus en quelconques lieu que tu viegnes mais. » Et il dist qu'il s'en taira voirement, car de tant coume il la descouverroit plus, de tant vaurroit il pis.

Ensi laissierent a tant cele chose que pl[u]s n'e[n] fu parlé a cele fie. Et quant li rois se fu esvilliés, [il se][1] trouva en la chambre, [si se][2] commencha a esmierviller et a sengnier de la mierveille, et demande qui laiens l'a aporté. Et [ses gens li dient : « Sire, nos][3] ne savons. Aussi nous esmervillons nous comment vous *(f. 214 c)* estes chaiens venus que nous nel seuusmes. Mais ou cuidiés vous estre? » « Je cuidoie, » fait il, « estre avoec mon signour le roi et avoec Accalon en la plus biele nef que je onques veisse, ou nous fum(u)es ersoir couchiet biel et richement et servit de(s) damoisele[s] beles et courtoises. » Lors vint avant la roine et li demande ou il laissa le roi. Et il li conte tout ensi coume l'estoire l'a ja devisé. Et quant elle ot ceste nouviele, elle fait samblant que elle soit trop esmaiie, si dist au roi qu'il se lieve et monte et voist a tout grant gent la ou il laissa le roi Artu(s), si le remaint a Camalaoth. Et cil fait le commandement de la roine, si monte et se remet en la forest et se haste tant de chevauchier qu'il vint a l'iaue et trueve le chierf mort et le braket qui dejouste lui se [gisoit][4], qui encore ne s'en es[toit peu re]mue[5]. Mais de la nef [ne de]s[6] damoiseles ne trouvent nulle nouvielle, si en sont moult a male aise. Il querent le jour et le matin et l'endemain après et loing et près, mais [por noient, et for]che [estoit][7] qu'il nel trouvaissent pas legierement a chou que *(f. 215 a)* il estoit plus loing d'eus que il ne cuidoi[en]t. Et quant il sont anuiiet de querre, il revienent a Cama-

1. 2. 3. 4. 5, 6. 7. *Lettres enlevées.*

laoth moult dolant de chou que il n'aportent nule nouviele, si sont tout a la court si amati et si coi pour ceste chose qu'il n'en i a nul qui biele chiere i fache, ains sont tuit aussi comme mort, car il ne sevent qu'il peuüssent cuidier de ceste aventure, fors qu'il dient communaument [1] que li rois et Accalon on[t] trouvé auchune aventure qu'il ne pueent pas mener a chief a lour volenté, et il la voellent metre a fin ains qu'il reviegnent a court, et ceste chose, si coume il dient, les fait demourer.

En tel maniere vont devinant cil qui ne sevent la verité. Et nonpourquant il n'a si hardi en toute la court qui toute paour n'en ait, car il se doutent de mesqueanche et de mesaventure, si ne sevent a quoi reconforter fors qu'il attendent de jour en jour qu'il viegne ou qu'il en oissent nouvieles de lui. Au sieptime jour tout droit après qu'il s'en fu partis vinrent a court li quatre chevalier qui aportent Accalon en la biere chevaleresse. Et quant il furent *(f. 215 b)* en la court, assés fu qui a l'encontre lour vint pour demander nouvieles se c'estoit chevaliers occhis et qui il estoit, car moult se doutoient tuit de malvaises nouvieles oir. Et cil dient que c'estoit uns chevaliers occhis que li rois envoioit a court. Lors sont tout moult lié de ces nouvieles et keurent la ou il cuident la roine Genuevre trover, si la truevent en un praiel moult mate et moult pensive, et il li dient maintenant : « Dame, laiens sont quatre chevalier venu qui aportent un chevalier ochis que li rois envoie chaiens. Venés avant, si orrés nouvieles del roi et si saverés qui est li chevaliers. » Et elle s'adreche erramment, moult plus lie que elle n'estoit devant. Et quant elle est venue en la sale, elle trueve que li quatre chevalier avoient ja mis a terre le chevalier occhis. Quant il la voient, il la

Les quatre chevaliers qui ramènent le corps d'Accalon arrivent à la cour et répètent à Morgue les menaces du roi ;

1. Cõmunamẽt.

connoissent bien, si le saluent, et elle lour rent lour salus et lour demande erraument qui est li chevaliers occhis. « Dame, » font il, « il est de ceste court. » « Et comment ot il non? » fait elle. « Dame, » font il, « nous le vous dirons bien, mais que vous faichiés avant venir la roine Morgain, car nous li aportons de par le roi Artu(s) *(f. 215 c)* un message. » Et la roine le mande erraument et elle vient au plus tost que elle puet. Et quant li chevalier la voient, il li dient : « Dame, li rois Artus vostre freres vous salue en tel maniere coume il vous doit saluer, et vous envoie Accalon en biere, chelui chevalier que vous amiés de tout vostre cuer, et vous mande qu'il a fait d'Accalon chou que Accalon devoit faire de lui. Et saichiés que il a Escalibor, la vraie, non mie la contrefaite. Et vous mande que onques traisons ne fu si bien vengie coume ceste sera, ja en si estraigne terre ne si lointainne vous ne savrés fuir. »

mais Morgue dit que c'est une plaisanterie de son frère et on la croit.

Quant Morgue ot ceste nouviele, elle connoist bien qu'il pueent bien dire verité. Mais elle respont por soi couvrir : « Certes, signour, vous n'estes mie moult sage chevalier messagier, quant vous cuidiés que mes freres vous ait ceste chose commandé pour moi dire. Saichiés qu'il ne le manda oncques fors pour gap et pour envoiseure et pour savoir quele chiere je feroie de ceste chose. » Et quant li autre, qui ne sevent pas comment li affaires estoit alés, entendent comment elle se reskeut hardiement, il ne cuident pas que *(f. 215 c)* elle soit de riens coupable, pour la biele chiere que elle fait, si tornent tout a jeu et a envoiseure, et aussi fait la roine, car elle n'osast pas penser la desloiauté si grant comme elle i estoit. Accalon fu mis en terre ou moustier saint Estevene, qui adont estoit la maistre eglyse de Camalaoth. Onques de tout le jour ne pot faire Morgue biele chiere, car elle avoit tant de duel a son cuer que feme n'en

porroit plus avoir, pour la mort d'Accalon que elle amoit plus que riens qui adont fust au monde.

CHELUI jour apiele elle douze de ses damoiseles, celes de qui elle amoit plus leur compaignie et ou elle se fioit plus, et elle lor dist tout son afaire. Et les ot traites loing en une chambre hors de toute gent et lour dist tout son estre et dist : « Je ne vous le puis celer: je serai morte et malbaillie et honnie del cors, se je demouroie tant ichi que mes freres viegne, car il a tout apercheu che que je voloie faire de lui, si me fera destruire, che sai ge bien, que il n'en avra ja mierchi, se il me puet chaiens trouver. Or convient dont que je m'en aille *(f. 215 d)* en itel lieu qu'il ne me sache. » « Dame, » font elles, « chou est voirs, mais ou porra chou estre? » « Che verrés vous bien, » fait elle, « prochainement, mais or vous apparilliés et metés toutes vos choses en cofres, car bien saichiés qu'il vous convenra sempres chevaucier ; car je me partirai de chi adont de la court a tele eure par aventure que ja mais n'i enterrai. Mais pour chou se je m'en vois ore de son ostel ne demourra mie que je ne li fache encore moult chierement comparer chou qu'il m'a occhis l'omme del monde que je plus amoie. Certes, se je vieng en lieu, il n'a fait d'Accalon que je ne faice de lui faire. » Celes ne l'osent chastiier de tels paroles, car bien sevent que lour chastiemens n'i averoit mestier, mais elles respondent que elles avront si apresté lour afaire ains que la nuis viegne qu'il n'i faurra fors que del monter. Et Morgue dist que elle ne demande plus.

Elle demande à la reine et obtient congé d'al-

LORS sen vait a la roine Genuev(u)re et li dist : « Dame, je vieng prendre congiet a vous, car je m'en irai le matin el roiame de Garlot, pour une besoigne qui

ne porroit estre faite se je mesmes n'i *(f. 216 a)* estoie. Et sachiés que je revenrai au plus tost que je porrai. » La roine qui ne l'amoit[1] mie moult, pour chou que elle n'avoit onques veut bien en li, ne li respont mie chou que elle pense, car elle li euust dit : « Dame, alés ent sans ja mais revenir », mais elle li dist : « Dame, n'atenderés vous mie tant que vostre freres soit venus ?» « Nennil, » fait elle, « car li besoins i est si grans que je ne porroie en nule maniere remanoir. » « Ore en alés, » fait elle, « a Dieu dont, mais que je vausisse bien, s'il vous pleuust, que vous encore remansissiés. » « Je nel porroie, » fait elle, « faire que je n'i perdisse trop. » A tant se part l'une de l'autre. Et si tost comme il fu anuitié et la lune fu levee, Morgue monte entre li et sa maisnie, et porent bien estre trente a cheval, si se partent erraument de Camalaoth et entrent maintenant en la forest, car la voie lour (ia) donnoit, si chevaucierent toute la nuit, mais qu'il dormirent un poi dessus la rive d'une fontainne. Au matin, si tost coume li solaus fu levés, il monterent et se remisent en lour chemin. Et Morgue toutes voies aloit la plus droite voie que elle savoit la ou li rois Artus estoit. Car *(f. 216 b)* elle ne baoit a nule chose fors que elle peuust avoir Escalibor od tout(e) le fuerre. Tant ala en tel maniere entre lui et sa maisnie qu'a l'abbeie vint, mais elle fist sans faille remanoir sa compaignie en un boskel qui dalés l'abbeie estoit et vint en l'abbeie toute seule, fors d'une damoisele qui compaignie li faisoit. Et fu droit a eure de miedi.

ler dans son royaume;

elle part avec ses gens et arrive à l'endroit où Artu a dressé sa tente;

QUANT elle fu laiens descendue, elle demanda que li rois faisoit. Et cil de laiens li disent qu'il cuidoient qu'il se dormist. Et elle s'en vait maintenant en la chambre

elle y pénètre pendant le sommeil du roi, et enlève le fourreau d'Escalibor.

1. laluoit

ou il estoit, si le trueve tout seul, et se dormoit en un lit moult fermement, et tenoit en son poing Escalibor toute nue et li fuerres estoit as ses piés, et il estoit ensi avenu qu'il l'avoit traite la ou il se gisoit el lit, et s'estoit endormis l'espee en sa main. Quant elle voit que li rois tient ensi l'espee, elle pense que elle ne la porroit pas avoir se elle ne l'esveilloit, ne che n'oseroit elle faire, car elle avroit paour qu'il ne l'ochesist maintenant, se il la veoit devant li. Lors prent le fuerre et dist que elle s'en tient a moult bien paiie de cestui et dist que Dieus l'i amena *(f. 216 c)*, quant elle chou em porte que elle desiroit plus a avoir, si se part erraument de la chambre et met le fuerre desous son mantiel, et vi[e]nt a la damoisele qui l'attendoit dehors : « Montons, » dist elle, « et alons nous ent erraument, car jou ai si bien fait ma besoigne que je ne le quidai jamais si bien faire. » Lors monte Morgue, et la damoisele aussi, et s'en vont la ou il avoient laissiet lour compaignie. Et quant Morgue est a eus venue, elle lour dist : « Montons tout et pensons d'aler viers le roiame de Garlot, car je ne quier plus demourer en cest pais. »

Artu s'éveille et s'en aperçoit ; il se met à la poursuite de Morgue ;

Lors montent et s'en vont tout ensi coume Morgains lour ensegne, mais il n'orent pas gramment alé que li rois Artus s'esveilla et trouva encore en sa main l'espee tout ensi comme il l'i avoit mise quant il s'endormi. Lors s'assiet en son lit et commencha a regarder ou li fuerres estoit. Et quant il nel voit dessus son lit, il saut sus et le coumenche a querre a mont et a val. Et quant il ne le trueve, il s'en vient en une sale qui estoit devant sa chambre et trueve les chevaliers qui compaignie li faisoient et qui devoient garder l'uis de sa chambre que nus ne *(f. 216 d)* venist a li. Et il lour demande : « Dites moi qui chaiens a esté tant coume je dormoie. Je sai bien que auchuns i a estet. » « Sire, » font il, « nous

ne savons quele dame i fu, car nous ne la connissons mie, mais toutes voies si [i] fu elle, u nous vausissiens ou non. » « Dites moi, » fait il, « sa samblance, » et il li devisent. Et il connoist maintenant que che fu Morgue sa serour, et set de voir que elle em porte le fuerre de l'espee, l'une des choses del monde que il plus amoit, si dist tantost trop courechiés : « Ha ! Dieus, chaiens a esté la desloiaus, la trecheresse, qui em porte che que je mieus amoie ! Mais certes tout che ne li vaut riens, car ja ne savra fuir que je ne pense de cachier. » Lors fait metre une sele sour le millour cheval qui laiens estoit, et prent armes boines et bieles, car il pense bien que Morgue n'est mie sans grant compaignie, et elle li feroit volentiers faire anui, se elle en avoit loisir et pooir. Et fait aussi monter un autre chevalier pour lui faire compaignie. Quant il sont ambedui armé et monté chascuns seur boin cheval, il se partent de l'abbeie. Et a l'issir de laiens encontra li rois *(f. 217 a)* un vachier qui amenoit bestes a l'abbeie. Li rois li demande : «Vachiers, encontras tu une dame qui par chi s'en vait? » «Oil, sire, » fait cil : « il a ja grant pieche que elle issi de chaiens entre li et sa damoisele qui chi l'atendoit. Et quant elle s'en fu de chi alee, elle s'en ala droit a cel bosquel ou chevalier(s) et dames l'attendoient. Et maintenant que elle fu a eus venue, il acueillirent adont lour voie et s'en alerent tout ensamble. » « Quel part? » che dist li rois. « Sire, ceste valee, droit a cel grant arbre que vous veés en cel tertre. Et je cuit que se vous i estiés orendroit, vous les verriés devant vous en la valee par dela. »

Li rois est moult liés de ceste nouviele, si s'en part erraument del vachier et s'en vait grant oirre viers l'arbre cele part ou il cuide trouver Morgain. Et quant il est venus au tertre que cil li avoit devisé, il regarde avant lui en une plaingne et voit a l'entree d'une forest Mor-

gain a toute sa maisnie, mais il ne set mie trés bien que che soit elle. Et neporquant il le cuide erraument, mais che l'esmaie durement qu'il voit la forest si près d'eus, car il set bien *(f. 217 b)* que la se quatiront il et se reponront, se il pueent riens savoir de sa venue. Lors s'en vait grant oirre tout contre val la vale[e] et moult se haste de chevaucier pour savoir s'il les peuust ataindre. Et Morgue, qui bien l'ot veut venir, dist a cheus qui avoec li estoient : « Veés chi mon frere venir a coite d'esperon. Il nous sieut pour nous occirre. S'il nous ataint, nous soumes mort. Et je sai bien pour coi il le fait : c'est pour cest fuerre que Dieus maudie. Mais certes il ne l'avera point, ne il ne autres, ains le meterai ja en tel lieu pour l'amour de lui qu'il ne pourfitera(i) ja mais a roi ne a chevalier. » Lors s'en vient a un lac qui estoit illuec en une valee, et estoit li lac moult grans et moult parfons. Et elle prent le fuerre et le gete dedens le lac tant loing coume elle puet, et il fu pesans, si afondra maintenant a tel eure qu'il ne fist puis bien a houme del monde fors a Gavain le neveu au roi Artu(s) a une seule bataille qu'il fist puis encontre Naborn l'enchanteour pour la biele fee qui Marsique estoit apielee. Et celle Marsique li bailla chelui meisme fuerre, si[1] qu'il le porta *(f. 217 c)* en la bataille. Mais aprés che qu'il ot la bataille finee ne fu il onques saisis del fuerre, ne ne sot puis que il devint, si coume cis contes meismes le devisera apertement quant lius et tans en sera.

se voyant près d'être atteinte, elle jette le fourreau dans un lac, d'où il ne sortit que pour être porté par Gavain dans sa bataille contre l'enchanteur Naborn, comme le livre le raçontera plus tard ;

Quant elle ot jetet le fuerre dedens le lac, elle dist a cheus qui avoec li estoient : « Se nous ne prendons conroi de nous, nous soumes mort et malbailli, car mes freres vi[e]nt si grant oirre qu'il nous avra ja tant tost aconseus, et il nous het si morteument que se il nous puet

1. se

connoistre, il n'en avra ja merchi qu'il ne cope a chascun le chief. » Et il respondent : « Dame, k'en dirés vous? Nous n'i savons metre conseil. » « Se je le peusse, » fait elle, « mener par enchantement aussi coume je porroie autre gent, il ne veist ja mais Camalaoth, car je l'ochesisse maintenant. Mais che ne puis(se) je mie faire, car une damoisele qui est en cest pais nouvielement venue l'a si garni por paour de moi seulement que nus enchantemens ne li puet mal faire tant coume elle demourra en ceste terre. Mais de nous qui chi soumes ferai je bien si grant merveille *(f. 217 d)* qu'il en sera parlé tant coume il avra crestiens en la grant Bretaigne. »

puis elle change elle et tous les siens en statues de pierre.

Lors gieta son enchantement et les fait tous muer en pierre, damoiseles et chevaliers et chevaus, si que [se] vous les veissiés, vous cuidissiés tout vraiement que il fuissent de pierre naive. Et aussi orent li vallet qui a pié aloient pierdu lour droite samblance et [erent mué en] fourme de pierre. Et li enchans les tenoit si fermement qu'il ne se peuussent mouvoir, se on lour caupast les testes, ne d'aus n'issoit ne fu[n]s ne alainne ne plus que se il fuissent tout vraiement de roche naive. Et aussi fu Morgue atornee, mais non mie que elle ne peuust desfaire son enchantement toutes les eures que elle vausist; si n'est nus hom qui les veist a celui point qu'il ne desist tout vraiement que che fuissent gent de pierre. Et quant elle les ot si atornés que nus hom qui de tel meismes barat ne fust ne les peuust enterchier [1] fors pour figure[s] de pierre, ensi les laissa dallés le chemin en une praerie. Après chou ne demoura gaires que li rois Artus vint par illuec, qui ve*(f. 218 a)*noit moult grant oirre, se li [2] avint qu'il

1. encerkier — 2. il

trespassa cheus qui del chemin estoient assés prés, ne nes regarda mie. Et cil qui avoec lui aloit les regarda par aventure, et quant il les vit, il li fu avis que c'estoient gent de pierre, si s'arreste et en devint tous esbahis. Et lors apiele le roi Artu(s) et li dist : « Ha! sire, arrestés tant que vous aiiés veut chou que je voi. » Et li rois s'arreste, et cil li monstre chou qu'il regardoit et dist : « Veés la gent de pierre, chevaus de pierre. Onques mais de tel merveille n'oi nus hom parler. » Et li rois regarde cele part, et maintenant que il aproche che que cil li enseignoit, il vait cele part pour mieus veoir que c'estoit. Et quant il en est si près qu'il les puet auques remirer, il dist au chevalier qui avoec li estoit, mais anchois se saingne por la mierveille qu'il en a : « Par foi, » fait il, « c'est Morgue ma serour et toute sa compaignie qui sont mué en pierre. Onques puis que li mondes fu estorés si grant merveille n'avint, » Et lors les commenche a regarder et eus et les chevaus et tant que il connoist Morgain et pluiseurs de cheus qui il(*f. 218 b*)luec estoient, si les vait monstrant au chevalier et nommant chascun par son non, et dist : « Veschi Morgain, » et dist : « Veschi chelui chevalier », si le nomme. Et ensi en vait nommant tout le plus. Et li chevaliers li demande maintenant : « Sire, le fuerre(s) dont vous parlés, l'avés vous encore chi trouvé? » « Nennil voir, » che dist li rois : « je l'ai pierdu ; tout est torné a dolour et a mesaventure entre ma serour et sa maisnie. Elle ne fist onques se mal non et a la fin li a Dieus monstré, car il l'a confundue et li et tous cheus qui la suivoient. Or nous retournons, car de chi demourer plus seroit folie. »

Artu les voit, croit que Dieu les a ainsi punis de leurs crimes, et s'en retourne.

A tant s'en retorne li rois, moult iriés de chou qu'il avoit pierdu le fuerre. Et quant il se fu eslongiés entour demie liue, Morgue redesfist son encantement, si que toute sa maisnie refu maintenant en l'estat et en la ma-

Morgue et ses gens reprennent leur forme et continuent leur route.

niere qu'il avoient devant est[é]. Et elle lour demande : « Veistes vous mon frere qui chi fu? » « Nous le veismes voirement, » font il; « et se nous euussiens pooir de fuir, nous nous en fuissons fui, car nous nel doutons pas petit; mais nous n'aviens nes poissanche de metre fors nos alainnes, ains *(f. 218 c)* estions del tout aussi comme mors.» « De che, » fait elle, « ne vous plaingniés onques, car che vous a sauvé la vie. » Et il le reconnoissent bien. A tant se remetent au chemin, et s'en vont droit au roiame de Garlot, et tienent lour jornees si bien qu'il i furent la premiere semainne. Mais anchois que Morgue i fust venue li avint il par un matin qu'ele[1] trouva a l'entree d'une forest un chevalier qui avoit un homme despoillié tout nu en ses bra(ie)s, et li avoit les gaieus bendés et le voloit gieter en un puich qui devant lui estoit, et estoit chis puis plains de vermine anieuse. Morgue demande au chevalier, qui encore estoit tous armés : « Dites moi, sire, qui est cil hom qui devant vous est ensi despoilliés? » « C'est, » fait il, « uns traitres, uns desloiaus que j'ai hui repris en une si grant besoigne de felounie et une desloiauté tele qu'il me hounissoit de ma feme, et si estoit li hom del monde ou je me fioie plus. Mais pour sa felounie en est il a sa mort venus, car je le lancherai orendroit en cest puich apriès ma feme que ge i ai getee pour la desloiauté ou je le trouvai. » « En non Dieu, » fait Morgain, « puis qu'il *(f. 218 d)* estoit si desloiaus comme vous me dites, il est bien dignes de morir malvaisement et vilainnement. » Et lors parole li autres et dist : « Ha! dame, pour Dieu, nel creés mie. Ensi m'ait Dieus que je n'en fui onques coupables de che qu'il me met sus. Mais il est li plus desloiaus hom qui onques fust, et par sa desloiauté et par sa traison m'a il souspris la ou je ne me gardoie de lui et m'a liiet ensi comme vous veés. » « Et qui és tu? » che dist Mor-

Elle rencontre un chevalier qui s'apprête à jeter Manassès de Gaule dans un puits pour avoir séduit sa femme;

1. quil

gue. « Je sui, » fait il, « del roiaume de Logres et chevaliers le roi Artu(s) et de son ostel meesmes. » « Comment as tu non? » fait elle. Et il dist qu'il a non Manassès de Gaule. « Manassès, » fait elle, « par mon chief je vous connois bien. Vous fustes parens a Accalon de Gaule, l'oume del monde que je plus amai en ma vie. Et pour l'amour de lui vous deliverai jou de cest peril, si qu'il en sera tout a vostre volenté. »

Manassès étant parent d'Accalon,

Lors jete son enchantement si que li chevaliers se traist arriere si enchantés qu'il n'a pooir de soi tenir en estant, ains chiet a terre tout adens. Et elle vient maintenant a Manassès, se li desloie les mains qu'il *(f. 219 a)* avoit liies derriere le dos et li desbende les ieus. Et puis li demande : « Manassès, me connois tu? » Et il respont tout maintenant : « Dame, oil, je vous connois bien : vous estes la roine Morgue, et mes sires li rois Artus est vostre freres. » « Or sachiés, » fait elle, « que je ne vous ai mie delivré pour l'amour de mon frere, mais pour l'amour d'Accalon qui fu vostre prochain parent. » « Pour qui, » fait il, « que vous m'aiiés delivré, m'est il, Dieu merchi, bien avenu, quant vous m'avés osté de mort. Pour coi je offre et moi et mon serviche a vous, et bien le doi canques je porroie faire pour vous. » « N'en sachiés, » fait elle, « gret fors Accalon, car pour l'amour de lui estes vous delivres. Mais ore me dites que vous vaurrés faire de cest chevalier qui ensi vous tenoit court. » « Dame, » fait il, « le mieus que je voie si est que je faiche autant de lui coume il voloit faire de moi. » Et elle s'i acorde bien, coume celle en qui cuer merchis n'estoit onques entree. « Desarmés le, » fait elle, « tout asseur, car il ne s'en mouvera ja. » Et cil li oste maintenant toutes les armes qu'il avoit vestues et le despoille *(f. 219 b)* tout nu et puis le gete tout nu el puis a tel eure que cil i morut, car en poi d'eure fu noiiés. Et

Morgue, par un sort qu'elle jette, le délivre, et c'est l'autre qui est précipité dans le puits.

quant il l'i ot geté, Morgue le fist viestir et armer des armes a l'autre chevalier et li doune un cheval. Et quant il est tous apparilliés et montés, elle li dist : « Or vous pri jou, en guerredon de cestui service que je vous a fait, que vous ailliés droit a la court le roi Artu(s), et dirés nouvielles de moi laiens. » Et il dist que cest message fera il bien, mais que elle li die comment che fu que li chevaliers qui orendroit fu desarmés n'avoit poissanche de soi mouvoir nient plus que se il fust mors. « Coument che fu fait, » fait elle, « ne vous dirai je pas. Mais dites a mon frere le roi Artu(s) que je doi bien avoir la poissanche de tant faire, car jou oi pooir de ma maisnie muer en pierre, si[1] qu'il meismes le vit. Et encore li poés dire que plus euusse je fait de lui, se ne fust la damoisele cacheresse qui l'a garandi encontre moi que je ne li puis nuire par enchantement. Et cele sans faille set plus de nigromanchie et des enchantemens que tous li mondes ne set orendroit. Car li souvrains des *(f. 219 c)* devineurs, que elle a mis en terre tout vif, li a apris. Itant li dites de par moi que je li mande. » Et cil respont que cel message fera il bien, se Dieus le laisse revenir a la court sain et haitiet, si se part a tant li uns de l'autre. Morgue s'en vait el pais le roi Uriien a biele compaignie de dames et de chevaliers. Mais moult est dolante del roi son frere que elle n'a fait morir pour chou qu'il occhist Accalon que elle amoit tant.

Morgue charge Manassès d'aller à la cour dire à Artu que c'est elle qui avait changé ses gens en pierre, et qu'elle lui ferait plus de mal qu'elle n'a fait sans les enchantements contraires de la demoiselle chasseresse.

Ensi chevauche tant par ses jornees que elle vint el roiame de Garlot ; si ne veistes onques gringnour joie ne gringnour feste que cil del pais li firent quant il la conurent. Et quant on lour dist que elle estoit el pais venue pour remanoir i(l) del tout, si l'ounererent moult tout et toutes, meesmement pour chou que elle estoit serour

Elle arrive dans son royaume de Garlot, au château de Tugan

1 se

le roi Artu(s). Ensi fu venue Morgue el roiame de Garlot et remest en un moult riche chastiel et moult aaisié de toutes choses, que on apieloit Tugan. En chelui chastiel establi elle une coustume moult mauvaise et moult anieuse, mais non pas si *(f. 219 d)* tost comme elle i vint, anchois fu un poi après. Car elle mist en mi la maistre sale de laiens une tombe : dedens la tombe mist elle un escrit qui estoit en une boiste d'ivoire, et dedens l'escrit estoit devisee la mort le roi Artu(s) et chelui qui le devoit occire, et s'i estoit la mort de Gavain et le non de chelui qui a mort le devoit metre. Et saichiés que elle ne savoit riens de l'escrit, car Merlins, qui jadis li ot baillié tant coume il repairoit entour li, [li] dist : «Gardés que vous cel[1] escrit ne veés, car bien sachiés que ja feme n'i regardera qui maintenant ne muire ; car il n'est pas otroiié a feme que elle sace la mort ne del roi ne de Gavain devant qu'il soit avenu. » De cele tombe avinrent puis maint mal, ensi coume li contes le devisera apertement, et maint boin chevalier en morurent puis, qui voloient savoir des deus preudommes la verité et comment il fineroient. Et puis fu il tel heure que Gavains et Hestor des Marès furent a la tombe por garder, et lors i sorvint Lancelos qui andeus les euust occhis, a che que il estoient navré et de che k'il *(f. 220 a)* s'estoient combatu ensamble, mais il avint qu'il les connut ansdeus et il connurent lui. Et ceste aventure devise ceste ystoire anchois que on kieche a conter la vie de Percheval. Mais ore laisse li contes a deviser de Morgain et de cele aventure et parole del roi Artu(s).

elle y garde un livre où Merlin a décrit la mort d'Artu et de Gavain, mais elle ne sait pas elle-même ce qui est dedans ; ce secret causa bien des maux, et faillit faire tuer Gavain et Hector des Marès par Lancelot, comme l'histoire le contera avant de parler de Perceval.

Artu revient à Camalaot ;

Ore dist li contes que quant li rois Artus se fu partis de Morgain qui(l) l'avoit decheut par enchantement si comme je vous ai conté, il revint a l'abbeie ou il

1. en

avoit geu et demoura laiens tout le jour. Mais a l'endemain, por chou qu'il se sentoit auques gari, il se parti de laiens si tost comme il ot oi messe, si armés qu'il ne li faloit riens qui a chevalier convenist. Et en mena avoec lui un chevalier pour lui faire compaignie. Quant il fu venus a Camalaoth et si houme le virent, lors veissiés joie grant et feste merveilleuse qu'[l] li firent *(f. 220 b)* tout communaument, car il cuidoient lui avoir pierdu. Et quant il fu venus en son palais et il l'orent desarmé, il li demandent nouvieles del roi Uriien. Et cil vint devant lui et li dist : « Sire, veés moi chi; que vous plaist? » « Je voloie savoir, » fait li rois, « comment il vous avint de la nef et se il vous en chei bien, car a moi en avint il mauvaisement. » « Certes, » fait li rois, « il m'en avint si bien que je me trouvai le matin couchié el lit la roine Morgain. » « En non Dieu, » fait li rois, « je ne me trouvai pas si aise; car je me trouvai en une chartre noire et parfonde ou je peuusse enc[ore demourer] [1], se je n'euusse [fiancié] [2] que je feroie pour [le seigneur] [3] de laiens une b[ataille, et] [4] pour chou deliv[rai et moi] [5] et autres chevaliers qui laiens estoient em prison, si vi tele eure, aiñs que je euuse la bataille menee a chief, que je ne cuidai ja mais porter couronne, car certes je n'och onques gringnour paour d'estre menés a outranche que je oc chelui jour, car je estoie del tout mis a desconfiture, quant li chevaliers a qui je me combatoie perdi tout le pooir del cors par ne sai quel mesqueanche. Et che fu il-*(f. 220 c)*luec la plus biele aventure que piecha m'avenist. » « Sire, » fait li rois Uriiens, « ensi vous avint il? » « Voirs est, » che dist li rois. « Et d'Accalon savés vous l'aventure? » « Certes, nennil, » che dist li rois Artus; « Accalon ne vi je pas devant qu'il fu mis encontre moi en bataille, et se Dieus et aventure ne m'eust

Il fait venir Urien,

1. 2. 3. 4. 5. *Lettres enlevées par une déchirure.*

aidiet, il m'euust mort, car Morgue ma serour, qui est vostre feme, m'i avoit si vilainnement trahi que ja mais n'orrés parler de si grant desloiauté [comme celle est] que elle avoit faite pour m'i faire morir. Et pour chou que je ne sai que cuidier par cui conseil elle fist ceste chose vaurroie je bien que tout [cil qui] [1] par li sont chaiens [s'en alass]ent [2] et vuidaissent ma [court, et] [3] certes (ja mais) ja m[ais tan com]me [4] je viverai ne [amerai je un] [5] hou[me qui] [6] bien soit de li, ne ne [me] sera biel se je le voi en mon ostel se je meismes ne l'i mande. Et vous, Yvains, qui estes mes niés et qui issistes de li, je vous coumanc que vous issiés de ma court et que vous la vuidiés, car certes je ne porroie pas cuidier que vous peuussiés estre preudom ne loial, pour le dyable dont vous estes issus. A vostre pere voirement qui chi est ne voel je mie mon ostel desfendre ; *(f. 220 d)* ne ja ne ferai se Dieu plaist, car il a esté preudom et loial dusques chi ; si ne commenchera ja mais desloiauté, se Dieu plaist, car trop le commencheroit tart. »

et lui révèle la trahison de Morgue, à cause de quoi il bannit son fils Yvain de la cour.

Quant Yvains entent ceste parole, il est si honteus qu'il ne set qu'il doie respondre ; si se part erraument de court tant dolans qu'il vaurroit bien estre mors. Et envolepe son vis de son mantiel pour chou que on ne voie les larmes qui lui chieent des ieus tout contre val la face. Et Gavains, qui moult l'amoit de grant amour et qui moult est dolans de ceste chose, le convoie dusques a son hostel. Et quant il sont venu dusques a son hostel en la chambre Yvain, Gavains le commenche trop biel a reconforter et li dist : « Ha! biaus cousins, ne vous caille de ceste parole ne de riens que li rois vous ait dit. Certes il s'en repentira prochainnement, car il vous avoit si apris a avoir en son ostel que quant il ne

Yvain s'afflige, mais Gavain lui propose de chercher les aventures ensemble.

1. 2. 3. 4. 5. 6. *Lettres enlevées.*

vous i verra, il ne s'en porra consirer. Et d'autre part certes il vous doit biel estre de che qu'il vous a donné congiet de court, car vous estes jovenes et preus et sains de cors, si porrés des ore en avant siurre les aventures et anter les tornoiemens et les chevalerries *(f. 221 a)* mieus que cil ne porront qui demorront a court. Et certes je vous sai a si preu et a si vaillant que, se cuers ne vous faut, vous porriés tant faire dedens brief terme que la cours vous desirra plus que vous ne ferés li, par la boine renommee qui de vous i venra. »

« Ha! biaus cousins, » dist Ywains, « se vous vausissiés ore tant faire por la moie amour que vous lais-[sis] (le) la court et vous en venissiés avoec moi, dont ne m'anuieroit il point se ja mais n'i entroie devant que tout li preudomme de laiens euussent convoitise et desirier de moi veoir. Et certes se vous i voliés venir, je cuideroie tant amender de vostre compaignie ains brief terme que on me tenroit a bon chevalier. Car je sai bien que en lieu ou je vous veisse ne me porroit riens esmaiier, et che me feroit preudomme estre. » « Biaus cousins, » che dist Gavains, « vaurriés vous moult que jou i alaisse? » « Oil, certes, » che dist Yvains; « je ne sai orendroit chose que je desiraisse autant comme avoir en ceste voie vostre compaignie dusques a tant que aventure nous departesist. » « Et vous l'avrés, » che dist Gavains, « puis que vous tant la desirrés. » Lors se font armer a lour escuiiers et font *(f. 221 b)* traire fors lour chevaus les millours qu'il avoient; si dient a deus de lour escuiiers qu'il viegnent avoec eus. Et cil montent maintenant, puis qu'il en ont le commandement de lour signours; si se partent(ent) en tel maniere de l'ostel Ywain tout quatre, li dui signour et li dui escuiier. Et quant il sont issu de la chité, il viennent dusques a la forest, et lors truevent une crois de fust qui nouvielement i avoit esté

Les deux cousins partent,

faite. Et Ywains descent maintenant qu'il la voit et vient cele part, puis s'agenoille et dist, se Dieus li ait et li saint, qu'il n'enterra mais en la court avant deus ans, se forche ne l'i amainne tele dont il ne se puist escondire. Et quant il a fait cestui serement si que Gavains l'a bien entendu et li dui escuiier, il remontent et se metent en la forest et chevauchent tout le chemin ferré tant que li jours lour faut, si furent chelui soir a une abbeie de moinnes qui moult bien les rechiurent et moult biel les servirent de tous les biens qui laiens estoient, pour chou que chevalier errant estoient et jovene houme.

Au matin, si tost comme il orent messe oie, il se remisent en lour chemin aussi *(f. 221 c)* comme il avoient fait le jour devant et errerent tout le jour entier sans aventure trouver qui a conter fache, et aussi firent le tierch(e) jour et l'endemain après et tant qu'il furent issu de la forest de Camalaoth et venut en une plaingne grant et bele. Chelui jour chevauchierent li dui cousin dusques a eure de tierche, parlant entr'eus de che qu'il n'avoient trové nule aventure puis qu'il se partirent de Camalaoth, et che estoit une chose qui moult lour anuioit. Apriès eure de tierche lour avint qu'il vinrent dalés un bois et trouvierent damoiseles qui karoloient entour un arbre, et pooient bien estre dusques a douze. Et devant elles avoit deus chevaliers tous armés montés seur deus grans chevaus, et estoient ambedui si apresté qu'il n'i failloit fors que del poindre. A l'arbre entour qui les damoiseles karoloient avoit pendu un escu tout blanc sans entresaingne nule, et ensi coume chascune passoit par devant l'escu, elle rakoit et escopissoit desus et disoit : « Dieus doinst honte a chelui qui te suelt [1] porter, car il nous *(f. 221 d)* a mainte honte porcachie! » Et

et le troisième jour ils rencontrent des demoiselles qui, protégées par deux chevaliers, insultent un écu ;

1. qui tel set

lors reccommenchoit sa chanchon et respondoit avoec les autres. Gavains vient près des damoiseles et escoute chou que elles disoient, et quant il l'a bien entendu, il demande a son cousin : « Entendés vous ceste canchon?» « Oil bien, » fait il : « elles dient que maugrés en ait li Morhous se elles chantent. » « Et savés vous, » che dist Gavains, « qui est chis Morhous? » « Oil, » fait Ywains : « je le vic antan a un tornoiement ou je estoie escuiier[s], mais je vous di bien qu'il est uns des millours chevaliers que je onques veisse et un des plus preus, et est freres a la roine d'Irlande; mais il het si morteument les damoiseles de cest pais qu'il lour fait toutes les hontes et toutes les laidures qu'il puet. Et pour les hontes qu'il lor fait le heent elles si morteument que elles li vaurroient avoir trait le cuer del ventre. » « Et savés, » che dist Gavains, « qui est chis escus que elles mainnent si vilment? » « Oil, certes, » che dist Ywains : « il fu au Morhout, que li vic maint jor porter a son col ou cestui mesmes ou autre tel, qu'il ne portoit *(f. 222 a)* nulle fois escu ou il ait se blanc non. » « Ore ne porroie je mie croire, » che dist Gavains, « que cil Morhous ne soit mors ou emprisonnés, quant ces damoiseles osent son escu mener si vilment, car a che qu'il est si boins chevaliers comme vous me le devisés, s'il fust en son delivre pooir, elles n'euussent ja hardement de faire chou que elles font. » « Si en euussent, » che dist Yvains ; « car cil dui chevalier qui chi sont armet les gardent, si que se li Morhous venoit orendroit, il les vaurroient garandir encontre lui et se combateroient a lui, et par ceste seurté karolent elles si hardiement et font de l'escu chou que vous veés. » « Certes, » che dist Gavains, « le Morhout ne porroie jou amer en nulle maniere pour [chou] k'il het si les damoiseles de tout son cuer. Et neporquant pour la vilté que elles font de son escu vaurroie je bien qu'il venist orendroit, par si qu'il ne lour fesist mal ne lait, et qu'il ostast l'escu. Car che

ils le reconnaissent pour celui du Morhout, frère de la reine d'Irlande, ennemi juré des demoiselles, qui se vengent ainsi.

que je voi que elles en font me fait mal, paur chou que chou est arme a chevalier. [1] »

Le Morhout arrive, et tue les deux chevaliers; les demoiselles s'enfuient. Le Morhout reprend son écu.

ENDEMENTIERS qu'il parloient de l'escu et qu'il regardoient les damoiselles *(f. 222 b)* et les chevaliers, uns varlès qui estoit a mont en l'arbre commencha a crier : « Signeur, veschi le Morhout qui vient chai tant comme il puet del cheval traire. » Et quand les damoiseles l'entendent, elles s'en tornent fuiant en une tour qui près d'illuec estoit et vuident si la plache que nulle n'en i remaint, si laissent l'escu tout ester pendant a l'arbre. Mais onques ne v[ei]stes [2]-fe[mmes] [3] si espoente[e]s ne si esbahies comme elles [estoient] [4], car la plus fort et la pl[us as]seuree [5] qui i fust co[uvint cheoir [6]] a ter[re deus fois ou][7] ou trois, ains que elles venissent a la tour, de la grant paour que elles avoient del Morhout. Mais li chevalier qui les gardoient ne s'en remuerent onques, ains alongierent les lanches et saisirent les escus, et dist li uns a l'autre : « Vous irés avant et g'irai après; » si s'acordent en tel maniere. Et après chou ne demoura gaires que li Morhous sourst d'une valee [8] montés sour un destrier fort et grant et tost courant, et fu bien armés de toutes armes, qu'il ne li falloit riens qui a chevalier convenist, et venoit si grant oire qu'il sambloit que che fust foudre et tempeste *(f. 222 c)*. Si drois est es archons et si bien seans que Gavains qui le voit venir dist a Yvain son cousin : « Certes, or veés chi venir un chevalier qui porroit bien estre preudoume et vaillant a armes. Ore est damages qu'il n'est plus courtois as dames et as damoiseles que il n'est. » Et Yvains li respont : « Se vous saviés comme il est preus as armes, vous vous en esmervillieriés tous. Et se vous l'aviés veut aussi coume

1. cheualerie — 2. 3. 4. 5. 6. 7. *Lettres enlevées.* — 8. valor

je [l'ai] [1] veut, [bien sai] que vous le priseriés [d'ar]mes [2] seur tous les chevaliers q[ue vou]s [3] onques veissiés. » « Bien puet [estre] [4] », dist Gavains, « mais ore regar[dons] [5] que il fera. » Et li uns des deus chevaliers laisse courre au Morhout, et le fiert si durement sour son escu qu'il fait sa glaive voler en pieches, mais autre mal ne li fist. Et cil, qui fu preus de cors et airiés et venoit radement, le fiert de si grant forche qu'il abat et lui et le cheval a terre, et fait voler tout en un mont che dessus desous si felenessement que li chevaliers ot le col brisié au cheoir, et li chevaus fu tous affolés des jambes derriere. Et il s'en passe outre, ne ne laisse onques son poindre, ains s'adreche a l'autre chevalier *(222 d)* et le [6] fiert si durement que li escus ne li haubers nel garantist qu'il ne li meche par mi le cors et fer et fust, si l'abat a terre si navré qu'il n'a de mire mestier, car il estoit a mort ferus. Et quant il s'est des deus chevaliers delivrés en telle maniere, il vint a l'escu, si le true[ve] lait et vilain. Et quant il voit chou, il dist : « Ha ! Dieus, tant me heent morteument les desloiaus, les larrenesses qui ensi ont mon(t) escu avilleni et porvillié, l'escu que je tenoie si chier, pour l'amour de cele qui le me donna, que je ne l'osoie porter pour chou qu'il n'usast! » Lors giete chelui jus qu'il portoit et prent chelui qui a l'arbre pendoit, si le commenche a terdre et a netoiier. Et quant il l'a bien ters, si le coumenche a baisier et sus et jus et a faire la gringnour feste del monde. Puis le pent a son col et reprent sa glaive, qui n'estoit mie encore depechie, et dist que ja mais n'enconterra damoiselle pour l'amour de cestes qu'il ne fache de male mort morir. « Car cestes [7],» fait il, « m'ont fait la gringnour honte que elles pooient, si m'en vengerai si tost comme je verrai en point et en lieu. »

1. 2. 3. 4. 5. *Lettres enlevées.* — 6. li — 7. ses

(f. 223 a) Lor[s] s'en vint a Gavain et a Ywain, et il counissoit ja bien que il n'estoient mie del pais, mais estrange chevalier; et quant il est a eus venus, il lor demande sans saluer les : « Signeur, dont estes vous? » Et Gavains qui premierement parla li respont : « Nous sommes del roiame d'Orkanie. » « Et chi, » fait il, « que atendés vous?» « Nous atend[i]ons que nous veissons de cest escu qu'il en avenroit, si l'avons veut, Dieu merchi. Ore nous en irons nostre chemin aussi comme nous fesismes devant. » « Et que alés vous querant par ceste terre? » fait li [1] Morhous. « Nous alons, » fait Gavains, « querant les aventures dont li autre parolent, joustes et chevaleries, car pour autre chose ne nous partesimes nous de nostre terre. » « Puis que vous jouste alés querant, » fait li Morhous, « vous n'i faurrés ore mie, se vous volés, car veés moi chi prest de jouster. » « Certes, sire, » che dist Gavains, « vous estes si preudom et si bons chevaliers que de jouste ne nous faurriés pas, che savoie je bien. Et puis que vous nous avés offert, sans jouste ne vous en partirés tant comme je soie si sains comme je sui; car a mauvaisté le nous porroit on atourner, se vous vous en aliés escondis. »

Il joûte ensuite avec Gauvain. Un long combat s'engage entre eux.

(f. 223 b) Lors se trait en sus pour laissier courre au Morhout. Et quant Ywains le voit, il li vait a l'encontre et dist : « Vous me lairés ceste jouste, biaus cousins. Et savés vous pour coi je le faich? Je sai bien que vous estes mieudres chevaliers de moi et plus preus, si me vengerés, se il m'abat, mais che ne feroie je pas de vous, car je n'en avroie mie le pooir. » Et il li otroie a moult grant painne. Et lors laisse courre au Morhout tant

1. il

coume il puet del cheval traire et le fiert si durement en mi le pis a descouvert qu'il fait la glaive voler en pieches, mais autre mal ne le li fist. Et li Morhous qui de riens ne l'espargne le fiert si durement qu'il li met par mi l'escu et par mi le hauberc le fer trenchant el senestre costé et li fait plaie grant, mais che ne fu mie si parfont que il n'en peuust bien garir. Il l'empaint bien, si le porte del cheval a terre, si que li coins del hiaume en fiert el sablonnier(e), et li Morhous, qui onques nel regarde, s'en passe outre el laisse chelui gisant a terre qui si est quassés del cheoir qu'il ot fait qu'i[l] li samble qu'il ait tous les os desrompus. Et quant Gavains voit Ywain son *(f. 223 c)* cousin a terre, il en est moult dolans, si dist : « Ha! Dieus, tant a grant chose en un preudomme! Dieus, tant est cest homme poissans, tant il vaut et tant il puet! Dieus, tant esteroit fols et desmesurés qui tel homme ahatiroit d'une bataille, se il n'i avoit droite occhoison! Por moi le di je premierement. Certes se n'euusse empris viers lui jouste, je ne m'en entremesisse, apriès ces trois cols que je li ai veut faire, pour un chastiel gaaignier; car après le cop de sa main ne puet nus hom demorer en sele, por coi je li laissaisse del tout la jouste, se je le peuusse faire a hounour. »

Lors s'appareille de jouster. Et quant li Morhous le voit venir, il li laisse courre la glaive alongie et le fiert si durement qu'il le rabat [1] aussi comme il avoit fait les autres. Mais de tant li avint il bien qu'il ne fu pas grament blechiés au cheoir, si resaut sus moult vistement et met le main a l'espee et s'appareille de celui assaillir qui a terre l'ot mis, et dist en son cuer que voirement disoit voir Yvains, car sans faille chis est li mieudres chevaliers que il onques veist. Et quant Ywains voit son

1. rebat

cousin a terre, il est tant dolans *(f. 223 d)* que les larmes li cheent des ieus, si dist trop courechiés : « Ha ! Dieus, or nous vient si malement quant nous sommes ambedui abatu par la main d'un seul homme ! Ja mais n'averons hounour a court. » Et quant li Morhous voit que Gavains avoit traite l'espee, il li demande : « Veuls tu la bataille as brans ? » « Oil certes », che dist Gavains ; « pour chou se vous m'avés abatu ne sui je mie mis a outranche, car il avi[e]nt que maint preudom chiet qui puis outre son compaignon. » « Vous dites voir, » fait li Morhous. Et lors (se) li keurt sus tout a cheval l'espee traite. Et Gavains l'atent tout a cop si biel que onques ne guenchist de son estal. Mais tant li dist voirement : « Morhout, se vous ne descendés, vous me ferés occirre vostre cheval, si en sera li blasmes miens et la honte vostre. » Et li Morhous respont adont : « Or m'as tu apris une cortoisie si grant que je la tenrai tout mon aage por coi je ne soie a trop grant meschief. » Et lors descent et vait son cheval atachier a l'arbre ou ses escus avoit est[é] pendus. Puis revient grant pas a sa bataille et dist a Gavain : « Ore te garde de moi, car je ne t'asseur fors de mener a mort ou *(f. 224 a)* a outranche se Dieus m'en donne le pooir. » Et Gavain[s] ne li respont onques mot, ains li keurt sus l'espee traite et l'en doune par mi le hyaume si grant caup que li achiers n'en est si durs qu'il n'i fache l'espee entrer en parfont plus d'un doit, et por toute la forche au Morhout ne remaint qu'il ne soit tous chargiés del cop soustenir ; et cil qui estoit jovenes et legiers recuevre et cuide ferir derechief, mais li Morhous se retrait arrier, et par che couvint il Gavain faillir. Et lors commenche entr'eus deus la meslee si grant et si mervilleuse que nus hom ne la veist qui a prodoumes ne les tenist. Et dura la batailie en tel maniere dusques a eure de miedi, et lors sont ambedui lasset et travilliet moult durement, mais che n'estoit mie merveille, car li plus sains avoit quatre plaies el cors

Tous deux sont fort las.

grandes et parfondes, et pour chou avoient il tant del sanc perdu k'a forche les estuet reposer pour recouvrer forche et alainne.

QUANT heure de miedi fu venue et il se furent un poi reposé, Gavains, qui estoit de tel maniere que an [tou]tes saisons li doubloit sa force entour heure de miedi et crois *(f. 224 b* (soit et amendoit plus qu'a nul autre homme, si tost comme miedis fu venus, et il se senti relegier et viste autant ou plus qu'il n'avoit esté au commenchement. Et il saisist maintenant l'espee et l'escu et court sus au Morhout la ou il le voit et commenche a donner de grans caus et seur le hiaume et seur l'escu et partout la ou il puet ataindre, si le mainne si malement en poi d'eure que cil en devint tous esbahis e dist a soi meismes : « Par foi, ore voi je merveille le gringnour que je onques veisse mais; car je sai bien que je avoie orendroit cest chevalier mené aussi bien comme dusques a outranche, et il est aussi frès orendroit et aussi recouvrés comme s'il n'euust hui feru cop d'espee! Ceste merveille ne vi je onques mais. »

A midi, Gauvain sent ses forces doubler, comme c'était pour lui l'usage, et le combat reprend plus acharné jusqu'à none, où les forces de Gauvain commencent à décliner.

ET Gavains, qui ne bee fors a lui encauchier et damagier del tout, le haste toutes voies a l'espee tranchant si durement que cil a toute paour de honte rechevoir en la bataille. Et nepourquant il se fioit moult en che qu'il n'avoit onques en toute sa vie trouvé chevalier qui a la parfin peuust durer a lui *(f. 224 c)*. Et se[1] sent encore assés delivre et assés legier, ne n'a encore nule plaie mortel ne tant del sanc perdu qu'il en soit moult affoiblis, si suesfre et endure que cil giete seur lui menu et souvent, et se cuevre au mieus

1. si

qu'il set comme cil qui savoit moult d'escremie, car il l'avoit apris de lonc tans, ne ne se haste mie de gieter, ains se mainne moult sagement, car il voit bien k'a faire le convient, a che que il connoist vraiement que ses compains est tous li mieudres chevaliers que il onques trouvast ne qu'il jamais cuidast veoir ne trouver.

Ensi dura la mellee jusques viers nonne que li Morhous ne fait gramment se souffrir non, et lors commenche Gavains a lasser auques, et a gieter plus lentement qu'il ne faisoit devant, car sans faille cele forche qui li venoit entour miedi acoustumeement ne li duroit pas trés bien jusques a nonne. Et neporquant elle li valut en tans lieus et tant li aida puis, qu'il ne trova en toute sa vie chevalier qui a li se combatist a l'espee qu'il ne menast a la fin dusques a outranche, *(f. 124 d)* fors seulement sis. Li uns en fu Lancelos del lac ; li autres ot non Hestor de[s] Marès ; li tiers ot non Booirs li essilliés ; li quars ot non Gahariès ; li quins ot non Tristrans li amoureus, li niés le roi March ; li sisimes fu chis Morhous dont je parole en cest conte chi. De tous cheus a cui Gavains se combati cors a cors pot il bien a chief venir, ne mais de ces sis, mais nul de ces sis ne pot il a outranche mener. Et sachent tout cil qui cest conte lisent que li Morhous dont je parole chi fu cil Morhous que Tristrans li niés le roi March occhist en l'isle saint Sanson pour le treuage qu'il demandoit de Cornuaille. Mais ore repairrons a ma matiere, et dirai comment li dui chevalier fisent pais entr'aus deus.

Grâce à ce don particulier, Gauvain fut toujours vainqueur dans sa vie, sauf de six adversaires, dont le Morhout.

Moult dura la bataille des deus chevaliers, car moult estoient ambedui prou et legier. Et quant che

vint après nonne, que Gavains fu auques lassés et que li bras li commencha a doloir, li Morhous, qui bien s'en aperchevoit, li dist : « Sire chevaliers, il est hui mais tart, et vous estes lassés et travilliés et jou aussi, si a li uns tant essaiié l'autre *(f. 225 a)* que bien nous devons entreconnoistre. Je nel di pas ne por vous loer ne por moi, mais tant vous di je bien que je ne cuic mie que puis dis ans euust en la grant Bretaigne une aussi bele bataille coume ceste a esté. Et pour chou que nous en avons tant fait, sans che que nus de nous n'i a honte recheue, loeroie je bien or en droit conseil que la chose remansist a tant; car certes de plus faire ne puet nus biens venir fors la mors de l'un et de l'autre. Et se vous m'ochiés et je vous, che sera damages grans, a che que vous porrés encore venir a grant hounour, se Dieu plaisoit, et je aussi. Et certes je nel vous requier mie pour paour ne pour doutanche que j'aie, fors pour che qu'il m'est avis que nous ne poons pas mieus faire. »

Le Morhout lui propose de cesser un combat qui amènerait leur mort à tous deux:

Quant mesire Gavains entent che que il li devise, il li respont : « Sire, vostre merchi, vous me faites moult grant hounour, qui me requerés de che que je vous deusse requerre, car li plus jovenes se doit suppliier a l'aisn(i)é. Certes, sire, de la bataille laissier, puis qu'il vous plaist, sui je tous consilliés, car la querele n'est pas si grande entre nous ne la haine si morteuls que elle ne doie *(224 b)* bien remanoir; si la vous lais, biau sire, et vous en otroi l'ounour; et je le doi bien faire, car certes vous estes li mieudres chevaliers que je ja cuidaisse trover. » Et li Morhous respont : « L'ounour n'en doit pas estre moie, mais vostre, car vous l'avés bien desservie. Or vous en taisiés a tant, car vous en pri. » Et lors oste son hyaume, et Gavains refait tot autretel, si s'en vont entrebaisier tout maintenant et fianchent

Gauvain accepte, et ils deviennent amis.

li uns l'autre que dès ore mais seront ami(s) et loial compaignon(s), ne n'avra rancune entr'eus por chose qui ait esté. Et quant Yvains, qui trop faisoit grant duel pour son cousin, voit que la chose est a che venue, il en est tant liés qu'il en tent ses mains vers le chiel et beneist nostre signour de ceste pais qu'il a entr'eus envoiie ; car se la bataille eust gramment plus duré, il s'entre fuissent ambedui occhis.

QUANT il se furent entrefianchié compaignie ensi comme je vous di, il relachent lor hyaumes et vienent a lour chevaus et montent moult lassé et travillié, car assés orent le jour caus dounés et recheus, et Ywains refait tout autretel. Lors dist li Morhous a Gavain : « Sires, dites moi comment *(f. 225 c)* avés non, nel me celés mie. » « Sire, » fait il, « non ferai je. Sachiés que j'ai a non Gavain[s] li fius le roi Loth, et est li rois Artus mes oncles. » « Certes, me sire Gavains, » che dist li Morhous, « vous estes estrais de si preudommes que vous ne porriés faillir pas a estre preudomme. Et vous en avés si boin commenchement que je ne cuic mie qu'il ait en tout le monde aussi boin chevalier comme vous estes de vostre aage. » Et il le mercie [1] moult bel et dist : « Sire, vous dirés che que vous vaurrés, mais bien sachi[é]s que en la court mon signeur mon oncle a de millours chevaliers de mon aage que je ne sui. » « Ore laissons chou ester, » fait li Morhous; « certes je vous connois mieus que vous meismes ne vous connissiés. Mais je vous pri par amours et par compaignie que vous venés anuit mais herbegier avoec moi entre vous et vostre compaignon. » Et il li otroient volentiers por chou qu'il les em prie si biel.

1. renie

Lors s'en vont toute une sentele tant qu'il chaient en une valee et voient devant eus en mi lieu d'une praerie un rechet moult bien fremet assés biel et assés cointe. Et quant il sont venu devant la porte, li Morhous descent et *(f. 225 d)* dist : « Descendés, signour, car chaiens herbegerés vous anuit mais. » Et il descendent, et maintenant saillent varlet et escuiier qui prendent les chevaus. Et dames issent encontre eus ki les mainnent el palais de laiens et les font desarmer erramment, si se prendent garde de lour plaies et de lour blecheures et les aaisent de canqu'il pueent. Celle nuit furent li dui cousin servi et aaisiet assés plus que se il fuissent en la court le roi Artu(s), car li Morhous s'en entremet tant et tant s'en painne que il s'en esmerveillent tout. Quatre jours sejorna laiens Gavains pour ses plaies et pour ses blecheures garir, et quant che fu chose qu'il s'en vaut partir, il prist congiet a tous cheus de laiens et moult les merchia del bien et del hounour qu'il li avoient fait, et dist qu'il s'en iroit a l'endemain si tost coume il avroit messe oie. Si dist au Morhout : « Sire, vous avés fait [tant] pour moi et tant m'avés fait d'ounour que je nel porroie jamais desservir. Saichiés que je sui vostres chevaliers en quelconques lieu que je soie. » « Encore n'en prendés vous mie congiet, » che dist li Morhous. « Sire, si faich, car je m'en irai le matin. » « Ore ne *(f. 226 a)* vous hastés si, » che dist li Morhous; « quant vous en irés le matin, je vous convoierai et vous tenrai par aventure plus longement compaignie que vous ne cuidiés. » Et il dist que che li plaisoit bien se pour son travail n'estoit.

Le Morhout héberge Ivain et Gauvain, et quand les deux cousins se remettent en aventures, il les accompagne.

A l'endemain, si tost comme li jours apparut, se leverent li dui cousin et alerent oir messe, et puis prisent

lour armes, et li Morhous dist que on li aportast les soies, car il le vaurra convoiier une pieche. Et on li aporte, et il s'arme maintenant, et dist a un sien escuiier : « Pren le millour ronchin que tu trueves et monte sus et vien après moi. » Et cil le fait près d'aussi tost comme ses sires l'ot commandé. Et quant il sont monté, il se partent tout de laiens. Quant il sont loing del rechet entour demie liue, li Morhous dist a Gavain : « Me sire Gavains, quel part vaurrés vous aler? » « Certes, sire, » fait il, « je ne sai, fors que nous irons la ou aventure nous conduira. » « Et que alés vous, » fait il, « querant? » « Sire, nous querons aventures et chevaleries ensi comme chevalier errant doivent faire. » « Certes, me sire Gavains, » che dist li Morhous, « ja n'acointai onques de *(f. 226 b)* jovene homme que je prisaisse autant comme je faic vous. Ne cuidiés mie que je le die par gas. Et pour chou vous aimme je de si grant amour que je voel estre dès ore mais chevaliers errant pour chou que je puisse mieus avoir vostre compaignie et que je vous voie plus souvent. » Et me sire Gavains dist que de ceste compaignie est il moult liés et moult joians, car il ne puet se amender non et avoir hounour de lui en tous les lieus ou il venra.

Ensi sont acompaigniet li troi chevalier et dient qu'il ne se departiront ja mais, se pour mort n'est, devant che que aventure les departe; si chevauchent ensi tout le jour entier sans aventure trouver qui a conter fache. La nuit jurent chiés une veve dame qui moult bien les herbega. A l'endemain, quant il se furent armé, il se remisent en lour voie aussi comme il avoient fait le jour devant, et che estoit tout le chemin droit vers le roiame de Norgales. A l'endemain a eure de tierche lor avint que il vinrent en une forest grant et parfonde que on apieloit Aroie. Il se misent dedens, et li Morhous dist

Ils arrivent dans la forêt d'Aroie, et vont à la fontaine où on trouve toujours des aventures.

errammenᵗ : « Me sire Gavains, de ceste forest ai jou oi parler maintes fois, et me disent bien *(f. 226 c)* souvent auchunes gens que onques chevaliers n'i estoit entrés, puis que crestiien vinrent en ceste terre, qu'il n'i trouvast aventure, puis qu'il aloit aventure querant.» « Sire, » dist Gavains, « dont i troverons nous aventure, se nous ne sommes plus mescheant des autres. » « Or saichiés, » che dist li Morhous, « que sans aventure trouver ne nous departirons nous ja, car je vous merrai a la fontainne que on ne trouva onques sans aventure a nos tans. » Et il dist que la veult il bien aler.

Lors s'en vont tout le grant chemin de la forest. Et quant il ont chevauchiet entour deus liues, il tournent hors del chemin et entrent en une petite sente. Et lors vienent en une valee moult (moult) parfonde qui estoit plainne de roches naives, et en mi lieu de cele valee avoit une grant fontainne toute aornee d'arbres qui couvroi[en]t l'iaue de bien haut. Quant il vienent près de la fontainne si qu'il en voient l'iaue courre par devant eus, li Morhous dist : « Me sire Gavains, descendés, et vous et me sire Ywains, et alons veoir la fontainne la ou elle sour[t] lassus. Et je cuic que anchois que nous i aions gram*(f. 226 d)*ment demouré orrons nous auchune nouviele de chou que nous alons querant. » « Sire, » font il, « alés avant et nous vous siurrons, car nous n'i fumes onques mais. »

Lors s'en vait li Morhous toute la sourse de la fontainne et li autre après; si n'ont mie gramment alé qu'il truevent desous les arbres trois damoisieles assés diverses en aage; car l'une ne pooit pas avoir plus de quinze ans, et l'autre en avoit bien trente, et la tierche en avoit bien setante. Et cele de setante apiele li

Là sont assises trois demoiselles, de quinze, trente et soixante-dix ans. Ils consentent à en prendre chacun une,

qui doit les mener à une aventure, et promettent de se retrouver au bout d'un an.

contes damoisele non mie pour l'aage, mais pour chou que elle chevauchoit tous jours desliiee, ne ja ne fesist [si] grant yvier que elle euust el chief fors un chapiel d'or ; et se vous di que elle astoit toute blanche de chainn(i)es, et pour chou que elle estoit si chanue et aloit toutes voies en guise de damoisele l'apieloit on communaument la damoisele chenue. Quant elles voient les trois chevaliers venir, elles se drechent encontre iaus et les saluent, et cil lor rendent lour salus. Et la damoisele chenue lour dist premierement : « Ore, signour, que alés vous querant? » Et il dient que il *(f. 227 a)* vont querant aventures, ne por autre chose ne s'en partirent il de lour pais. « Certes, » fait elle, « de folie vous entremesistes qui pour chou vostre terre laissastes, car je ne cuic pas que vous euusiés cuer ne hardement d'e[m]prendre a metre a chief les aventures de ceste terre. Certainement che [sai je bien] que vous n'en avés le pooir. » « Non, damoisele? » fait Gavains, « si n'averons nous mie de hardement? » « Non certes, » fait elle, « que vous n'en avés mie le cors. » Et sans faille me sire Gavains n'estoit mie moult grans chevaliers, ains estoit auques bas. Et il est adont moult courechiés, si dist par courouch : « Damoisele, quels que mes cors soit, il n'a chevalier an cest pais que je n'osaisse bien envair de bataille ou attendre. » « Ore le faites dont bien, » fait elle. « Vés chi trois damoiseles : vous en prenderés l'une et vostre compains l'autre et li tiers la tierche, et elles vous merront par les aventures de cest pais; si saichiés que se vous poés mener a chief toutes les aventures que on vous mousterra, onques chevalier aventureus ne furent plus eureus. » Et il respondent tout troi qu'il sont prest d'entrer en la queste des aventures. « Ore i a, » fait elle, « une autre chose que je ne vous voel mie celer. Il i a une de nous trois qui ne se puet mettre en *(f. 227 b)* queste se cil ne li creante qui avoec li se mettra qu'i[l] la conduira un an sau(ve)ment et la

garandira encontre tous cheus qui riens li volront demander. » Et me sire Gavains se taist maintenant, et aussi fait li Morhous. Et me sire Yvains saut avant et dist : « Damoisele, je sui li pires chevaliers de nous trois. Je la preng en conduit en tele maniere comme vous le devisés, puis que cist preudomme le refusent. » « Grans merchis, » fait elle, « sire. Ore m'en irai je dont avoec vous, car je sui cele qui veult avoir un an entier le conduit d'un chevalier. » Et me sire Gavains dist adont : « Me sire Yvains, biaus cousins, vous avés moult empris. Diex vous en doinst bien a chief venir ! » « Sire, » fait il, « ore est ensi; ne sai qu'il m'en avenra, mais mon pooir ferai je de li tenir convenant. » « Me sire Morhous, » che dist Gavains, « vous estes aisnés, si choisirés et prenderés de ces deus damoiseles cele que vous amerés miex a conduire. » Et il prent maintenant cele de moiien aage, et me sire Gavains prent l'autre, qui moult estoit plainne de grant biauté.

Pendant cette année, Ivain, qui mène la plus âgée, s'engage à la garantir contre tous.

Lors dient li chevalier as damoiseles : « Comment le ferons nous de vous? Avés vous chevaus? » Et elles dient que *(f. 227 c)* chevaus ont elles voirement, si les vait maintenant l'une querre, et les trueve en la forest assés près d'illuec, et les baille a mener a un escuiier (eseuiier) dusqu'a la compaignie. Lors montent les damoiseles et li chevalier autressi et li escuiier autressi, qui estoient troi, car cascuns des chevaliers avoit son escuiier. Et lors dist la damoisele chenue : « Signeur, che que vous avés empris a cerkier les aventures de ceste terre n'est mie poi de chose, ains i demorrés plus que vous ne cuidiés. Mais pour chou que departir nous convient et que je ne sai mie quant nous nous encontrerons [1] mais, (mais) je vous pri

1. en trouverons

que vous soiiés d'ui en un an a ceste fontainne a eure de miedi la ou vous nous trouvastes. Lors si savra li uns de l'autre comment li sera avenu, et en irons adont, se Diu plaist, en la court le roi Artu(s). » Et il li creantent ensi, si se metent maintenant a la voie, et tant chevauchent en tel maniere tout ensamble qu'il vinrent a une crois qui departoit trois chemins, et s'en aloient tout cil troi chemin en la forest parfonde. Quant il vinrent a la crois, il s'arresterent, et la damoisele lor *(f. 227 d)* dist : « Ichi nous estuet departir, biau signeur, car li troi chemin le nous enseignent, » et il s'i acordent bien. Et me sire Gavains oste son hyaume tout premier, et aussi font li autre dui, si s'entrebaisent erraument et relachent lour hyaumes et se departent tout em plorant. Au departir dist li Morhous a mon signeur Gavain : « Me sire Gavains, souviegne vous au chief de l'an de la fontainne, si que vous i viegniés au jour; car certes moult me tardera que je voie chelui jour et que je puisse derechief estre en vostre compaignie. Car bien sachiés que je onques n'amai chevalier autant coume je faich vous ne ne prisai. » Et il l'en merchie moult et dist qu'il i sera a celui jour se Dieu plaist. Et lors redist a mon signeur Yvain : « Biaus cousins, vous entrés en queste(s) des aventures, qui ne sont pas legieres, mais greveuses et anieuses durement. Pour Dieu, n'enprendés mie folement vos chevaleries, car certes la ou vous en ouverrés plus sagement que vous porrés avrés vous assés a faire. » Et lors se departent li un des autres; si laisse ore li contes a parler d'eus tous et retourne au roi Artu(s).

Le conte revient à Artu, qui est fort troublé du départ de Gauvain.

(f. 228 a) En ceste partie dist li contes que quant li rois ot douné congiet a Yvain son neveu, moult en furent dolant tout cil de la cort, car moult l'amoient tout et toutes, mais li rois Uriiens en fu tant dolans qu'il en

fust maintenant de court partis se ne fust li rois Artus qui le retint a fine forche et qui li coumanda seur canques il tenoit de lui qu'il remansist, et par che remest il. Au soir demanda assés li rois ou Gavains ses niés estoit, mais il n'en i ot nul qui li seuust ensegnier. A l'endemain redemanda li rois aussi comme il avoit fait le jor devant, et meesmement as ses freres, et Gahariès, qui moult estoit dolans de che qu'il ne savoit ou il estoit, dist au roi son oncle : « Certes, sire, nous nel veismes puis qu'il ala convoiier son cousin. » « Ne vint il puis ? » che dist li rois. « Sire, nennil. » « Par mon chief, » fait li rois *(f. 228 b)*, « dont (il) s'en est il del tout alés avoec lui, si ai perdu l'un par l'autre. Voirement fui je fols. Encore vausisse je mieus qu'il fuissent ambedui chaiens que jou euusse Gavain perdu, car je nel verrai en pieche mais par aventure, se il avient tant que il se metent a querre les aventures del roiame de Logres. » Teuls paroles dist li rois de Gavain son neveu, car moult en estoit esmaiiés, coume de chelui qu'il amoit plus tenrement que nul autre. Et aussi l'amoient tout cil de son ostel, si vous di que pour son departement furent amati et courecié tout li plus vaillant de la court, et li rois meismes en fu assés plus dolans qu'il n'osoit moustrer.

Arrive à la cour Manassès, qui fait le message dont Morgue l'avait chargé.

Un jour seoit li rois a son disner dedens la chité de Carduel, et on le servoit moult richement, et quant il ot euut tous ses mès, et il entendoit a parler a Lucan le boutillier qui adont estoit jovenes hom durement, a tant es vous laiens venut tout armé Manassès, fors qu'il ot osté son hyaume de son chief pour chou que li rois seoit a table. Et quant cil de laiens qui servoient le voient venir, se li courent a l'encontre et li font joie mervilleuse et le desarment maintenant *(f. 228 c)* et li dient : « Bien viegne li chevaliers errans ! » Et il savoient tout de voir qu'il venoit de querre aventures. Quant

Manassès ot mengié avoec les autres chevaliers de laiens, et li rois fu levés de sa table, il le fist venir devant li, pour che qu'il venoit de hors, et li demande maintenant s'il avoit oi parler de Gavain ne de Yvain ne se il les avoit veus. « Certes, sire, » fait il, « nennil, ne je ne les vi ne je n'en oi onques parler, mais je (ne) vi n'a mie granment Morgain vostre serour, qui m'ot si grant mestier que elle me rescoust de mort. » Et quant li rois ot de Morgain parler, il ne veult pas que li autre en oient riens, si les fait traire en sus de lui. Et lors redist a Manassès : « Di moi ou tu veis Morgain et que elle te fist. » Et cil li conte erramment, qu'il ne l'en choile riens, tout chou que elle li avoit fait et dit, ensi comme li contes l'a ja devisé. Et quant li rois l'entent, si se commenche a saignier et dist : « Par mon chief, voirement m'enchanta elle. Se ses enchantemens ne fust, elle ne cunchiast jamais preudomme, car j'en euusse vengiet et moi et tout le siecle, si destourbaisse ore maint mal a faire que elle fera encore par son enchantement. » « Et qui est, » dist Manassès, « la damoisele cacheresse? Se cele ne fust, Morgue vous eust mort. » « Certes, » che dist li roi Artus, « je l'ai maintes fois veut et maint jour a elle esté chaiens, mais je ne soi onques trés bien qui elle estoit, fors que elle [est] fille dou roi de la petite[1] Bretaigne. Mais puis que elle m'a de mort rescous, il m'est avis que je la deveroie plus amer que ma serour, car elle m'a esté plus loial. Et certes se jou en venoie en lieu ou elle fust, je li guerrondeneroie sa bonté et a ma serour autressi la soie. »

Bientôt après, la demoiselle du lac, méconnaissable, se présente au roi, et le prévient contre

Ensi dist li rois Artus de la damoisele del lac. A l'endemain a eure de prime vi(e)nt elle laiens o tout grant compaignie de gent, et se fu si atornee par enchante-

1. grant

ment que li rois ne la coneust ja mais en cele samblanche; car il vous samblast bien, se vous la veissiés, que elle euust passé soisante ans et plus. Et quant elle fu laiens descendue, li rois l'apiela moult biel pour chou que dame d'aage li sambloit. Et elle vi(e)nt a lui et le traist a conseil et li dist : « Rois Artus, je vous aim moult, non mie tant por vous que je faich che pour la boune renommee dont vous estes. Et por chou ne soufferroie je pas vostre mal, se je le savoie, que je ne le vous acointaisse. » Et il *(f. 229 a)* l'en merchie moult (et dist) et puis li demande pour coi elle le dist. « Je le vous di, » fait elle, « por chou que chaiens venra sempres une damoisele qui est menistre Morgain vostre serour et aportera avoec soi un mantiel. Cil mantiaus est de tel forche que ja nus ne l'afublera qu'il ne chiee mors maintenant qu'il l'avra mis a son col. Elle vaurra que vous l'affublés premiers pour vous occhirre, mais gardés vous ent bien par mon conseil. » « Et k'en ferai je dont? » fait il. « Je voel, » fait elle, « que vous li faichiés affubler toute premiere, et lors si verrés qu'il en avenra. Et se elle en muert, Morgue ne porroit estre plus courechie de nule chose qui li avenist, car elle l'aimme de trop grant amour. » « Par mon chief, dame, » fait li rois, « s'il avi(e)nt ensi comme vous me dites, onques dame ne servi plus haut homme que vous m'avrés servi de ceste chose. » « Quant vous averés, » fait elle, « conneue ceste bonté, si ne serés vous mie ramembrans de tel bonté vous fis je ja. » Et il li demande ou che fu. « Je nel vous dirai ore mais, » fait elle, « car il n'en est nul mestier. Et si le savrés vous bien tout a tans. Mais ore laissies ceste chose dusqu'a sempres, car vous verrés bien comment il en avenra. » *(f. 229 b)* Et il dist qu'il n'en parlera plus a ceste fois.

une trahison nouvelle que lui prépare Morgue.

En effet le soir une demoiselle présente au roi un riche manteau de la part de la demoiselle de l'Ile Faée.

Au soir après souper, quant li rois Artus fu levés de la table et li chevalier estoient encore el palais et parloient entr'eus de chou qu'il voloient, a tant es vous entrer en la sale une damoisele viestue d'un vermel samit moult biel et moult cointement, et aportoit entre ses bras un escrin d'argent. Et la ou elle voit le roi Artu(s), elle s'en vait droit a lui et le salue et li dist : « Rois Artus, salus vous mande la plus vaillans damoisele et la plus biele que je sache orendroit el monde, chou est la damoisele de l'isle faee. Et por chou que elle vous a oi prisier seur tous les rois qui soient orendroit el monde vous envoie elle un garnement si chier et si riche que a painnes le porriés vous [1] prisier. Lors oevre l'escrin que elle portoit et en trait hors un mantiel de drap de soie si biel et si riche par samblant que se vous le veissiés, vous ne cuidissiés mie qu'il euust el monde si riche et si vaillant. Et quant elle l'a des(i)volepé si que tout cil de laiens le porent apertement remirer, elle dist : « Rois Artus, que t'en samble? » « Damoisele, » fait il, « certes il *(f. 229 c)* est moult biaus, mais je cuic qu'il seroit mieus convegnables a damoisele que a chevalier, car il me samble un poi trop court. Et pour chou vous pri je que vous l'aissaiiés, si verrons comment il vous en sera. » « Rois, » fait elle, « je feme sui et damoisiele, si ne sui mie digne que je meche a mon col roube que si haus hom comme vous estes doie affubler. Et pour chou ne m'en entremeterai je ja, car che seroit grant folie. » « Je voel, » fait il, « que vous le fachiés. Et se blasmes i avi[e]nt, li blasmes en sera tornés seur moi et non mie seur vous, et lors (se) n'i avrés nule honte. » Et cele, qui n'entendoit nul mal en cele chose ne ne

Le roi, sachant qui l'a en réalité envoyée, l'oblige à endosser le manteau ; elle tombe aussitôt morte.

1. *Ce mot est effacé et illisible.*

connissoit mie de quel forche li mantiaus estoit, si le met a son col et l'affuble. Et si tost comme ele l'ot mis entour li, elle chiet pasmee[1] et s'estent, et maintenant li part l'ame del cors, si que cil del palais s'en saingnent a merveille quant il la voient deviee, et dient que plus mervilleuse aventure n'avint onques mais en la court le roi Artu(s). Et li rois, qui voit cest[e] chose avenir tout ensi com l'en[2] li avoit devisé, regarda cheus qui entor lui estoient et lour dist : « Or poés *(f. 229 d)* veoir comme soutilment avoit ma mort apparellie la desloiaus qui cest present m'envoia. » « Comment! sire, » font il, « fuissiés vous dont aussi mort comme ceste damoisele, se vous l'eussiés affublé? » « Oil certes, » fait il; « pour autre chose ne fu elle chaiens envoiie fors por moi occhirre, si en fuisse mors se on ne m'en euust acointié. » Et il respondent tout : « Ha! Dius, quel merveille chi a! Nous ne cuidissons jamais que chi eust barat ne dechevanche. » « Ore le poés veoir, » fait il, « apertement ».

Lors fait apparillier en mi la court un grant feu et mervilleus, car il meismes le veult veoir; et quant il est bien espris, il fait dedens gieter le cors de la damoisele et le mantiel avoec. Et li fus qui estoit grans a desmesure ot en poi d'eure ars le mantiel et la damoisele. Et quant il vit que tout estoit torné en pourre, il vient a la damoisele del lac et li dist : « Damoisele, vous m'avés tant servi que je ne le porroie ja mais guerre donner, car vous m'avés de mort rescous. Se je vous puis faire chose qui vous plaise ne se je ai riens que je peuusse el siecle avoir, ne vous escondiroie je. » Et elle l'en merchie *(f. 230 a)* moult et dist : « Je n'ai mestier de chose que vous aiiés,

Artu remercie la demoiselle du lac, qui ne se fait pas reconnaître.

1. *Ce mot est effacé et illisible.* — 2. *Mot enlevé.*

mais je vi(e)ng en cest pais por chou que je savoie bien que auchun qui ne vous aimment pas vous pourcachero[ie]nt mal et anui, ne je nel peuusse mie souffrir, car il m'est plus de vous que vous ne cuidiés. » « Et por coi, » fait il, « vous est il de moi? Ja ne vous servi je onques de riens. » « Moi ne chaut, » fait ell[e] : « se vous ne me servés, vous servés tant de preudomes que se vous moriés, il n'est pas el monde qui si empresist les fais a soustenir (les) coume vous faites. Et pour chou vous aim je, car vous amés et tenés a hounour et a hauteche la flour de la chevalerie del monde. » Et il se taist, et elle li redist : « Je m'en irai en mon pais le matin, si vous commanderai a Diu, mais en guerredon de cestui serviche que je vous ai fait, que moult devés tenir a grant, je vous pri que vous pensés d'ounour et de chevalerie aussi hautement comme vous l'avés encommenchié a faire. » Et il li acreante comme rois [que] de soushaucier chevalerie ne se retraira il ja jour de sa vie. » « Mais molt vausisse, » fait il, « que vous demourissiés chaiens se il vos pleust, et fuissés dame de cest ostel, car certes vous le devés *(f. 230)* [b] bien estre. » Et elle dist que elle ne remanroit en nule maniere.

Elle le quitte, et le conte cesse de parler d'elle et de Merlin, et s'occupe du graal.

Al matin s'en parti od toute sa maisnie, et li rois remest a Carlion. Si laisse ore a tant li contes a parler et de l[a] dame et del roi et de toute la vie Merlin, et devisera d'une autre matiere qui parole dou graal, pour chou que c'est li commenchemens de cest livre.

VOCABULAIRE

VOCABULAIRE

abateïs I, 259, *abattis, carnage.*
abielir I, 12, *plaire.*
acesmer I, 202, *orner.*
acointe I, 251, *familier.*
acointier I, 245; II, 257, *avertir, informer.*
acoisier, s' — I, 168, *se calmer.*
acoisoner I, 185, *accuser.*
accomplissable I, 131, *celui qui accomplit.*
aconoistre I, 237, *reconnaître.*
aconsivre I, 260, *atteindre.*
acordance I, 240, *réconciliation.*
acorde I, 119, *accord.*
acoustumeement I, 98, *suivant l'habitude;* II, 147, *d'habitude.*
acreanter I, 15, *garantir.*
adamagier I, 255, *endommager.*
adens II, 88, *sur la face.*
adeser I, 22, *toucher.*
adoler, s' — 6, *s'affliger.*
adrechement I, 123, *direction.*
adrechier I, 120, *établir, caser.*
aerdre I, 196, *saisir.*
affaitier I, 48, *arranger;* I, 196, *prendre soin de;* affaitié I, 122, *bien élevé.*
afuir, s'en — I, 185, *venir en fuyant.*
agaitier I, 239, *guetter.*
agasti II, 30, *ravagé, ruiné.*
agesir I, 239, *se coucher.*
aiole I, 31, *grand'mère.*
aireement I, 190, *avec emportement.*
aisieement II, 107, *à l'aise.*
alassé, I, 257, *las.*
alegier I, 100, *devenir léger.*
aler I, 47, *trépasser;* alé I, 193, *perdu.*

ambleure II, 126, *amble.*
amentevoir I, 33, *rappeler.*
amuir I, 130, *devenir muet.*
ams *masc.*, ambes *fém.* I, 18, *tous deux.*
anuit I, 196, *cette nuit.*
anvel I, 98, *annuel.*
aparler I, 155, *adresser la parole à.*
apenser I, 44, *faire réfléchir.*
apert, en — I, 6, *publiquement;* apiert I, 176, *intelligent.*
arke, II, 39, *coffre.*
arreer I, 189, *arranger.*
assenement I, 17, *conseil, direction.*
assener I, 158, *conseiller, diriger.*
asseoir I, 106, *assiéger.*
assiduelment II, 54, *constamment.*
assouagement II, 10, *soulagement.*
assoumer II, 65, *compléter.*
atargier I, 40, *retarder.*
atirier II, 153, *arranger, ordonner.*
aumosne I, 158; II, 156, *bonne action.*
auques I, 196, *quelque peu.*
aüsé I, 186, *accoutumé.*
avillenir II, 253; avilonir II, 84, *avilir.*
avironer II, 37, *tourner autour de.*
avoler I, 148, *arriver en volant.*
avoutire I, 6, *fornication.*
baer I, 168; beer I, 197, *aspirer, désirer.*
baissiele I, 12, *servante.*
basset II, 35, *à voix basse.*
behourder I, 137, *joûter avec de grosses lances sans fer.*
boisdie I, 214, *ruse.*
bonne II, 44, *borne.*
boskillon I, 63, *bûcheron.*
bouge II, 198, *salle de devant d'une maison.*
bu II, 112, *tronc du corps.*

cacherie II, 119, *chasse.*
cantel I, 191, *quartier.*
caple I, 189, *combat à l'épée.*
chainne I, 94, *cène.*
charroie I, 166, *enchantement.*
chevaucheresse, bière — I, 242, *civière portée par des chevaux.*
chouller I, 43, *jouer à la soule.*
cointe I, 175, *élégant.*
commenchaille II, 114, *commencement.*
conquaisser II, 15, *briser.*
conseil, en — I, 29, *en secret.*
consillié II, 241, *disposé à.*
consillier I, 131, *parler bas.*
consirrer, se — II, 160, *se passer.*
contrebatre II, 152, *contrecarrer.*
coraille II, 42, *cœur, entrailles.*
cotelle I, 63, *petite cotte.*

couvine I, 8, *état, conduite.*
croche I, 43, *crosse pour jouer à la soule.*

defensable I, 86, *qui peut se défendre.*
defouler II, 103, *fouler aux pieds.*
dehait II, 26, *malheur (comme malédiction).*
demanois II, 84, *aussitôt.*
dementer, se — I, 3, *se désoler.*
deplaiié II, 55, *couvert de plaies.*
deport II, 43, *divertissement.*
desavanchier I, 159, *empêcher.*
desconneue I, 122, *méprise.*
desconreé I, 189, *mal équipé, en désordre.*
desconseillié I, 215, *sans conseil.*
descouper I, 28, *disculper.*
desferer I, 184, *ôter le fer.*
desliuer II, 120, *disloquer, démettre.*
despaner I, 63, *déchirer.*
despire I, 165, *mépriser.*
desrainier II, 117, *défendre d'une accusation.*
desroier, se — II, 50, *sortir de l'ordre :* qui se desroiast de caus geter, *qui téméraire-ment lancât des coups.*
destroit II, 36, *tourmenté.*
detraire I, 37, *déchirer.*
devier I, 31, *mourir.*
divers I, 149, *étrange;* diversement II, 43, *étrangement.*
dormant, en son—I, 14, *dans son sommeil.*
doulouser, se — I, 21, *se plaindre, s'affliger.*

edefis I, 17, *édifice.*
effondre II, 30, *trombe.*
el, par — II, 48, *par un autre moyen.*
eligier I, 269, *payer.*
embarnir I, 16, *enforcir (proprement devenir homme).*
embatre II, 59, *ficher;* s'embatre I, 45, *arriver à l'improviste.*
empaindre I, 185, *pousser en tenant.*
empressé I, 157, *serré.*
enamer I, 266, *prendre en amour.*
enchant II, 223, *enchantement.*
enchargier I, 18, *devenir enceinte.*
encuser I, 40, *accuser.*
endementiers I, 32, *tandis.*
endroit de I, 19, *au regard de.*
engenreure I, 25, *engendrement.*
ensement I, 14, *de même.*
ensiant, a — I, 137, *sciemment.*
entechié, bien — I, 135, *doué de bonnes qualités.*
entruesque I, 60, *pendant que.*

enteser I, 260, *tendre (faire l'effortt d'un coup qu'on va donner).*
entre... et I, 25, *et... et.*
envoiseüre II, 64, *gaieté, entrain.*
erraument II, 12; erramment I, 126, *sur-le-champ.*
errer I, 196, *cheminer.*
es I, 180, *voici.*
escanteler II, 50, *mettre en morceaux.*
escart I, 183, *pièce?*
eschar II, 133, *moquerie.*
esche II, 192, *amadou.*
esclo I, 225, *traces des pas d'un cheval.*
escommouvoir I, 78, *émouvoir.*
esmaiier I, 7, *décourager.*
esmeute I, 224, *instigation.*
esperer II, 204, *attendre.*
esperir, s' — I, 83 *s'éveiller.*
espessement II, 106, *souvent.*
espoindre II, 208, *lancer.*
esquas I, 205, *brisé.*
essil I, 158, *ruine.*
essilier I, 211, *ruiner.*
estage II, 149, *demeure.*
estavoir I, 18, *ce dont on a besoin.*
estoier I, 205, *mettre à l'abri, garder.*
estore I, 61, *flotte.*
estorer I, 262, *établir.*
estour I, 194, *charge, combat.*
estraiier I, 251, *sans maître, abandonné.*

faire a I, 49, *être à.*
fereour I, 179, *combattant.*
fie I, 16, *fois.*
flatir II, 103, *jeter à plat.*
friente I, 168, *bruit de chevaux en marche.*

genvre, I, 24, *de jeune âge, enfant.*
glat I, 149, *aboi.*
glatir I, 150, *aboyer.*
glatissement I, 150, *aboi.*
greveus II, 7, *pénible.*
guenchir I, 12, *se détourner.*

haatir, s' — II, 59, *se faire fort.*
heudure I, *garde de l'épée.*
heut I, 135, *garde de l'épée.*
hosel I, 63, *guêtre.*
huge I, 5, *huche, coffre.*
hurepé I, 163, *aux cheveux en désordre.*

ingromanchie I, 266, *magie.*

jehir I, 24, *avouer.*
jovle I, 72, *jeune.*

kenissure I, 180, *blancheur par l'âge.*
kenole II, 153; keneule II, 122, *quenouille.*
keute I, 197, *coude.*

kieute pointe II, 39, *courte-pointe.*

laidengier I, 43, *injurier.*
laidure II, 97, *outrage.*
los I, 18, conseil; II, 52, *gloire.*

manier II, 147, *adroit.*
mar I, 8, *pour le malheur.*
marcir II, 35, *confiner.*
marescherie II, 4, *lieu marécageux.*
marle I, 171, *mâle.*
marronnier II, 46, *marin.*
mesaesmer I, 43, *mépriser,*
mescheant I, 151, *malheureux.*
mescheoir I, 6, *tourner à mal.*
meserrer I, 5, *s'égarer.*
mesprison I, 220, *faute.*
mesqueanche II, 3, *malheur.*
monter I, 33, *importer.*

naviron II, 175, *aviron.*
nicheté II, 89, *sottise, niaiserie.*

occoisonner I, 170, *accuser.*
ochoison I, 53, *cause.*
oes I, 46, *usage, profit;* a oes II, 62, *pour.*
oirre I, 95, *chemin, voyage.*
ostoiier I, 105, *faire la guerre.*
otreement I, 166; outrement I, 212, *complètement, jusqu'au bout.*

parcheoir I, 183, *tomber.*
per II, 74, *pareil.*
plourison II, 165, *lamentation.*
porvillier II, 235; pourvillir II, 170, *avilir.*
pourcach I, 6, *travail, effort.*
pourcachier I, 78, *travailler, s'efforcer,* I, 60, *se procurer.*
poursingnier II, 67, *bénir en faisant le signe de la croix.*
preer II, 159, *piller.*

quitement II, 117, *librement.*

rachier II, 232, *cracher.*
rade II, 44, *rapide.*
raplegier I, 52, *cautionner.*
rassoagier II, 10, *calmer, consoler.*
recet II, 35, rechet II, 4, *repaire, manoir.*
recouvrier II, 52, *ressource.*
regart I, 167, *avis.*
regnavle I, 145, *raisonnable.*
renge I, 214, *boucle, ceinturon.*
renvoisier II, 45, *redevenir gai.*
reponre I, 1, *cacher.*
repost, en — II, 36, *secrètement.*
reveler I, 37, *se révolter.*

roisant II, 39, *fraîcheur.*

sablonnier II, 237, *sable.*
seri I, 12, *calme.*
serorge I, 246, *beau-frère (mari de la sœur).*
seurargenté I, 263, *argenté.*
sortir I, 57, *jeter le sort;* I, 53, *apprendre par le sort.*
souffrir, se — I, 176, *prendre son parti.*
sourconsillier I, 131, *donner un mauvais conseil.*

teche I, 143, *qualité.*
tintin I, 262, *intrigue.*
tresble II, 57, *triple.*
trespas I, 188, *passage.*

veneresse II, 177, *chasseresse.*
vieut I, 95, *vide.*
voellanche, male — II, 28, *malveillance.*

TABLE ANALYTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX

TABLE ANALYTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX

Abelin, ravisseur du braque II, 104.

Acanor, fils du roi Briant, appelé plus tard le Laid Hardi I, 209.

Accalon, amant de Morgue II, 168; son aventure avec Artu et Urien II, 174-181; son combat avec Artu II, 201-208; sa mort II, 211.

Adam I, 1-2.

Agloval, frère de Perceval I, 261.

Agrevain [Aggravain], fils du roi Loth I, 120-147.

Alain I, 31.

Amalvi, château, sans doute Amalfi I, 209.

Amint, château II, 134.

Anglois, peuple I, 85.

Anasteu, fils du roi Assen II, 192.

Aroie, forêt, II 244.

Artu, fils du roi Uterpandragon et d'Igerne, sa conception I, 111; est remis à Auctor qui le nourrit I, 125-126; est élu roi I, 133-146; devient le père de Mordrec I, 147; fait la connaissance de Merlin duquel il apprend qu'il est le fils d'Uter et que Mordrec causera la perte du royaume de Logres I, 153-158; est reconnu par Igerne devant l'assemblée des barons I, 163-173; son combat avec un chevalier I, 184-194; est sauvé par Merlin I, 195; obtient Escalibor I, 197-199; fait rassembler les enfants nouveau-nés I, 203 et les embarque I, 207; sa

guerre avec Rion I, 212; sa bataille contre Nero et Loth I, 245-261; histoire de son fourreau I, 265-270; envoie Balaain après un chevalier I, 275; se marie avec Gennevre II, 60-71; reçoit la table ronde II, 65-68; fait chevaliers Tor et Gavain II, 72-73; sa guerre avec les cinq rois II, 159-168; complète la table ronde II, 169; son aventure avec Urien et Accalon II, 174-190; son combat avec Accalon II, 201-210; poursuit sa sœur Morgue II, 220 qui lui échappe II, 223; revient à la cour II, 229; bannit Ivain II, 230; est sauvé par la demoiselle du lac II, 250-254; sa mort est indiquée par Merlin II, 228.

Assen, roi II, 192.

Auctor, père nourricier d'Artu I, 124.

Aurelius Ambrosius, nom anglais de Pandragon I, 85.

Avalon, île I, 213.

Balaain le Sauvage, appelé le chevalier aux deux épées, est poursuivi par Lancer I, 225, qu'il tue I, 226; marche avec son frère contre Rion qu'il fait prisonnier I, 233-244; son aventure du coup douloureux I, 275, II, 32-43; son aventure avec un chevalier II, 32-43; son combat avec son frère et sa mort II, 43-56.

Balaan, frère de Balaain, rencontre ce dernier I, 228; s'empare avec lui du roi Rion I, 233-244; se distingue dans la bataille de Tarabel I, 253-254; son combat avec son frère et sa mort II, 43-56.

Ban de Benoïc, roi de la petite Bretagne, est en guerre avec le roi Claudas II, 142; il est le père de Lancelot II, 143.

Baudemagus, cousin du roi Urien I, 273; prophétie de Merlin sur sa mort ib.; quitte la cour d'Artu II, 170; entend parler Merlin dans sa tombe II, 198.

Belle-Aventure, abbaye fondée par Artu II, 168.

Blaise, le confesseur de la mère de Merlin, lui donne de bons conseils I, 1-17, la défend devant les juges I, 18 et 23; il est étonné des dons surnaturels de Merlin I, 30, qui le charge de faire un livre de ce qu'il lui révélera I, 31; Blaise part pour Norhombrelande I, 85-86, où Merlin va le trouver, pour lui raconter ce qui s'est passé I, 61-95,

133-232; et quelquefois Blaise va à la cour II, 139.
Booir l'essilié, combat avec Gavain II, 240.
Bretagne la grande II, 139.
Bretagne la petite II, 136-141.
Bretel, confident du duc de Tintaguel I, 102.

Camalaoth, ville d'Angleterre I, 200, 210-211; II, 223 etc.
Cantorbile, ville d'Angleterre II, 67.
Carduel, ville d'Angleterre, résidence d'Artu I, 96-98-147.
Carlion, ville d'Angleterre I, 202; II, 254.
Carmelide, royaume II, 61.
Claudas de la Déserte, roi de la petite Bretagne, est en guerre avec le roi Ban II, 142.
Constant, roi d'Angleterre I, 33.
Cornouaille, royaume II, 240.

Danemarche, royaume II, 159.
Demophon, enchanteur II, 147.
Diane, maîtresse de Faunus, le fait mourir II, 145-148, parce qu'elle s'éprend d'un autre, Félix II, 146; sa mort II, 148.
Do, père de Gifflet I, 176.
Domas, chevalier qui arrange le combat d'Artu et d'Accalon II, 182.

Ekupides, sorte de démons (centaures, *equipede?*) I, 28.
Engleterre, pays, I, 33-38.
Escalibor, épée d'Artu I, 197-199; 265-272; II, 157; 179, 220-222.
Evain, Eve I, 1-2.

Faunus, amant de Diane, est tué par elle II, 145.
Félix, second amant de Diane, la tue II, 148.
France, pays II, 145-168.

Gahariet, fils du roi Loth I, 120-147-273; accompagne son frère Gavain II, 80-97; combat avec Gavain II, 240.
Galaad, chevalier qui doit enlever une épée fichée dans un bloc de marbre II, 59.
Galaas, nom de baptême de Lancelot II, 143.
Galehot doit devenir suivant la prophétie de Merlin homme lige d'Artu II, 61.

Gales, pays I, 96, 147.
Gallan [Garlan], frère du roi Pellehan II, 7, est tué par Balaain II, 26.
Galligart, de la table ronde II, 170.
Garlot, royaume d'Urien I, 201, II, 218-225, etc. II, 218, 227.
Gauvain, fils du roi Loth I, 120, 147, 261 ; jure de venger son père I, 262 ; prophétie qu'il le vengera II, 11 ; est armé chevalier II, 68 ; promet encore à son frère Gahariet de venger son père II, 75 ; son aventure II, 86-97 ; son rôle dans la bataille de l'Hombre II, 161-164 ; part avec Ivain de la cour II, 231 ; son combat avec le Morhout II, 237-242 ; cherche des aventures I, 244-248 ; sa mort indiquée par Merlin II, 228 ; combat avec Lancelot, Hestor des Marès, Booir, Gahariet, Tristran, le Morhout II, 240.
Gaule, pays II, 168.
Gennevre, fille du roi Leodegan II, 61, se marie avec Artu II, 71 ; est en danger dans la bataille de l'Hombre II, 162-164 ; donne congé à Morgue II, 219.
Genvres, le château aux — I, 211 (voy. au Vocabulaire).
Gifflet, fils de Do I, 176, est armé chevalier par Artu I, 179, son aventure avec le chevalier I, 181-184 ; son rôle dans la bataille de l'Hombre II, 161-164 ; devient chevalier de la table ronde II, 169.
Gorre, royaume II, 143.
Guerrehès, fils du roi Loth I, 120-147.

Hangus, chef des Saisnes, donne sa fille au roi Vertigier I, 38 ; défend son château contre Pandragon et est tué par Uter I, 69.
Hamiel, duché II, 35.
Heglan, chevalier du roi Artu I, 200.
Helaine, femme du roi Ban, mère de Lancelot II, 143.
Hervieu de Rivel fait des prouesses à la bataille de Tarabel I, 254 (*appelé ici à tort* Hermil de Rinel) ; de la table ronde II, 170.
Hestor des Marès, chevalier, est à la tombe de Morgue II, 228 ; combat avec Gavain II, 240.

Igerne, femme du duc de Tintaguel I, 99, s'enfuit avec lui de la cour d'Uter I, 103 ; elle conçoit Artu du roi Uter qu'elle prend pour son mari I, 111, et avec lequel elle se marie

après la mort du duc I, 120; elle reconnaît Artu I, 165.
Irlande, royaume I, 93; II, 225; II, 159; II, 167.
Iseut, reine I, 230.
Isle faée, demoiselle de l'— II, 252.
Isle lontaigne, royaume II, 159.
Ivain, fils du roi Urien et de Morgue I, 202; sa naissance I, 266; n'aime pas sa mère II, 268; sauve son père II, 212-214; est banni par Artu II, 230; cherche des aventures avec Gavain II, 231; est vaincu par le Morhout II, 237; cherche des aventures II, 244-248.
Jesucrist, I, 13, Jesuchrist II, 145.
Joseph (d'Arimathie) I, 31-47.
Jourdain, confident du duc de Tintaguel I, 110.

Ké, fils d'Auctor I, 138; Artu lui promet de le faire sénéchal I, 140; il fait des prouesses dans la bataille de Tarabel I, 254; son rôle dans la bataille de l'Hombre II, 161-164; devient chevalier de la table ronde II, 169.

Lancelot du lac, sa bataille avec Tristran est prédite I, 231; son nom de baptême est Galaas II, 143; est le fils du roi Ban II, 143; arrive à la tombe de Morgue II, 228; combat avec Gavain II, 240.
Lancer, fils du roi d'Irlande I, 230, est tué par Balaain I, 226.
Leodegan, roi de Carmelide, envoie à Artu la table ronde II, 62; il devient le beau-père d'Artu II, 62.
Lione, amie de Lancer I, 230.
Listinois, royaume II, 21, est appelé Terre Gaste depuis le coup douloureux de Balaain II, 30.
Logres, royaume I, 130, 146-148.
Londres, capitale du roi Artu II, 64.
Loth, roi d'Orkanie, le beau-frère d'Artu I, 120, le père de Gauvain, Agrevain, Guerrehès et Gahariet ib., envoie Mordrec au roi Artu I, 204; se croyant trahi par ce dernier, il l'attaque I, 257; est tué par Pellinor I, 261 et sera vengé par Gauvain II, 11.
Lucan, bouteiller d'Artu II, 249.

Magdalainne, le jour de II, 85.
Manassès de Gaule, parent

d'Accalon, est sauvé par Morgue II, 225, et chargé par elle d'un message II, 227, qu'il fait II, 249.
MARC, le roi I, 230, fait enterrer Lancer ib.
MARSALE, forêt II, 161.
MARSIQUE, fée II, 222.
MELIOT, château I, 275.
MELODIAM, fils aîné de Pellilinor, sera tué par Gauvain I, 261.
MERLIN, célèbre enchanteur, fils d'un diable; sa conception I, 13; sa naissance I, 19; défend sa mère I, 24, convainc la mère d'un juge d'adultère I, 25-28, engage Blaise à faire un livre I, 31, part avec les messagers du roi Vertigier I, 44; prophétie relative à un vilain I, 48; rire de Merlin à la vue d'un enterrement I, 50; apprend au roi le secret de sa tour I, 54; sa prophétie relative aux deux dragons I, 55 et la signification de leur combat I, 59; est cherché par Pandragon I, 63, auquel il se montre sous différentes formes I, 63-68; prévient Uter que Hangus veut le tuer I, 69; se montre à Uter sous diverses formes I, 72-76; consent à rester avec Pandragon et Uter I, 77; conseille de faire la paix avec les Saisnes I, 78; son aventure avec un baron incrédule I, 80-84; depuis lors on écrit toutes ses paroles I, 85; annonce l'arrivée des Saisnes I, 86 et la mort d'un des deux frères I, 89; fait venir d'Irlande des pierres énormes I, 92; établit la troisième table sainte I, 94-98; aide le roi dans son amour pour Igerne I, 110; emporte le jeune Artu qu'il fait élever par Auctor I, 125; prédit la mort d'Uter I, 128, à laquelle il assiste I, 133; dirige l'élection d'un roi I, 131-146; se montre à Artu auquel il apprend qu'il est le fils d'Uter et que Mordrec causera la perte du royaume de Logres I, 153-159; lui dit qu'il est Merlin I, 161; découvre au peuple la descendance d'Artu I, 166-173; prédit à Artu l'issue du combat de Gifflet I, 177; prévient Artu d'un danger I, 186, dont il le sauve I, 195; procure au roi Escalibor I, 197-199; prédit à Balaain sa mort I, 229, et qu'il frappera le coup douloureux I, 231; fait une inscription I, 231; donne à Balaain et à son frère le moyen de surprendre le roi Rion I, 233; prévient Artu que Loth va l'assaillir I, 245; retarde l'attaque de

Loth I, 254; fait une œuvre magique et prédit qu'il mourra par la ruse d'une femme I, 264; sa prophétie relative à Baudemagus I, 273; dit à Balaain que son ennemi est Gallan II, 7; fait une inscription II, 11; son entretien avec Balaain II, 27 qu'il sauve II, 29; fait un lit enchanté près de sa tombe II, 57; sa prédiction relative à l'épée de Balaain II, 58; complète la table ronde II, 65-68; annonce trois aventures merveilleuses II, 76; fait décider par Artu que tout chevalier racontera ses aventures II, 97; prédit à Gavain son grand avenir II, 99; découvre la descendance de Tor II, 131; s'éprend de Niviene II, 137, qu'il accompagne dans la petite Breta- II, 142 et à laquelle il construit un manoir sur le lac de Diane II, 149; prié par Niviene il retourne en Grande-Bretagne II, 154; il fait périr deux enchanteurs II, 154-157; sa fin II, 191-198.

Moine, le fils aîné du roi Constant, devient roi I, 23; sur l'instigation de Vertigier il est assassiné I, 35.

Montor, ville du roi Pellinor II, 129.

Mordrec, fils illégitime d'Artu et de sa sœur, la femme du roi Loth I, 120. II, 147; est envoyé par Loth à Artu I, 204 et arrive dans le pays du roi Nabur qui le fait élever I, 206, 274; causera la perte du royaume de Logres I, 158.

More, duc de la — I, 182.

Morgue ou Morgain, fille du duc de Tintaguel et d'Igerne, est mise aux lettres I, 120; est la plus belle dame de la cour, mais deviendra laide I, 166; elle se marie avec le roi Urien I, 201 et devient mère d'Ivain I, 202; son aventure avec le fourreau d'Artu I, 265-272; hait le roi Urien et Artu II, 168; son complot contre la vie d'Artu II, 174-191; 199-212; veut tuer son mari II, 212-214; est poursuivie par Artu II, 216-228; lui enlève le fourreau d'Escalibor II, 220; sauve Manassès de Gaule II, 225, qu'elle charge d'un message II, 227; s'enfuit au royaume de Garlot II, 227.

Morhout, le, frère de la reine d'Irlande, venge l'insulte faite à son écu II, 234-235; combat Ivain et Gavain II, 236-242; les accompagne II, 243-246; est tué par Tristran II, 240.

Nabur le Derreé, seigneur d'un pays, père de Sagremor, fait nourrir Mordrec I, 206.
Naborn, enchanteur II, 222.
Narran, chevalier I, 203.
Nero, frère du roi Rion, conduit l'armée de son frère prisonnier I, 245, 253.
Neutre, roi de Sorhaut I, 120.
Niviene, la demoiselle chasseresse ou la demoiselle du lac, fille du roi de Norhombrelande II, 135; Merlin lui enseigne son art II, 140; accompagnée de lui, elle part pour son pays II, 142; arrive dans le pays du roi Ban II, 142, puis dans le beau bois d'En Val II, 144; elle s'éprend du lac de Diane, près duquel Merlin construit pour elle un manoir II, 149; ils partent pour la Grande-Bretagne pour sauver Artu II, 154; elle fait périr Merlin II, 196-198; sauve Artu encore une fois II, 250-254; vient au tombeau de Merlin par la prière de Tristran II, 197.
Norgales, royaume II, 160, 244.
Norhombrelande, pays I, 46, 48, 61, 65, 85, 98. Il y en a deux, un dans la petite Bretagne et un dans la grande II, 143.
Ombre, rivière II, 161.
Oriant, roi, recueille le vaisseau des enfants exposés I, 209.
Orkenie I, 119 Orkanie I, 204, II, 236, royaume du roi Loth.

Pandragon, fils du roi Constant I, 33, est emmené dans un pays étranger après le meurtre de son frère Moine I, 35; il revient avec Uter son frère, est vainqueur de Vertigier et devient roi I, 62; il est tué dans la bataille de Salesbiéres I, 91.
Pellehan, roi de Listinois II, 7.
Pellinor, roi, tue le roi Loth bataille de Tarabel I, 260, sera tué par Gauvain II, 11, occupe une place à la table ronde II, 74; son aventure II, 115-131; présente des chevaliers pour la table ronde I, 168, 169.
Percheval, son père I, 258; sa sœur II, 19.

Rion, roi de Norgalles, déclare la guerre à Artu I, 202, est fait prisonnier par Balaain et Balaan I, 239.
Rome, la loi de — I, 33; empereur de — I, 180.

Sagremor, fils de Nabur I, 206, sera tué par Mordrec I, 274.
Saint Estevene, moutier de, II, 217.
Saint Sanson, île II, 240.
Saisnes, leur invasion en Angleterre I, 33; le roi Vertigier leur donne des terres I, 37; le roi Pandragon les chasse I, 78; ils reviennent et sont battus à Salesbieres I, 87; ils reviennent encore et sont d'abord vainqueurs I, 127, mais battus à la fin par Uterpandragon I, 129.
Salesbieres, bataille de — entre les Anglais et les Saxons I, 87, entre Artu et Mordrec I, 274.
Sorelois, royaume II, 159.
Sorhaut, royaume I, 120.

Tarabel, château I, 241; bataille de — I, 252-261, dans laquelle l'armée de Rion est vaincue et Loth tué.
Tintaguel, le duc de — vient à la cour d'Uter I, 99, s'enfuit de la cour à cause de la passion du roi pour sa femme I, 104; il est assiégé par Uter I, 106 et tué dans un combat I, 112.
Tor, fils d'Arès, est armé chevalier II, 72; son aventure II, 101-113; son véritable père est le roi Pellinor II, 114; devient chevalier de la table ronde II, 169.
Trebe, château du roi Ban II, 142.
Tristran, sa bataille avec Lancelot est prédite I, 231; vient à la tombe de Merlin II, 197; combat avec Gavain II, 240; tue le Morhout II, 240.
Tugan, château II, 228.

Ulfin, confident d'Uter I, 100-120.
Urien, roi de Garlot, mari de Morgain I, 201 et père d'Ivain I, 202-273; chevalier de la table ronde II, 170; son aventure avec Artu et Accalon II, 174-190; Morgue veut le tuer II, 212-214.
Uter, fils cadet du roi Constant, est emmené dans un pays étranger après le meurtre de son frère Moine I, 35. Il revient avec Pandragon son frère, après la mort duquel il devient roi I, 91, et prend le nom d'Uterpandragon I, 92; épris de la duchesse de Tintaguel, Igerne, il parvient à l'épouser I, 120, après avoir engendré Artu I, 111; sa mort I, 131.

VAL, royaume du —, II, 159.
VERGILLE (le poète) II, 145.
VERTIGIER, sénéchal du roi Moine I, le fait tuer et devient roi I, 35. Allié avec les Saisnes il fait bâtir une grande forteresse I, 38. Attaqué par Pendragon il est brûlé dans son château I, 62.
VOINCESTRE, fort, où descendent Pendragon et Uter I, 61.

TABLE ANALYTIQUE

TABLE ANALYTIQUE

TOME I

Les diables tiennent conseil après la mort de Jésus-Christ sur les moyens de reconquérir les hommes, 1, 2.

Il leur faudrait un homme à eux qui, doué de leur science, leur gagnât les autres hommes. L'un d'eux a le pouvoir d'engendrer; il faut qu'il devienne père d'un enfant qui leur appartiendra, 3.

Un diable qui a tout pouvoir sur une femme se charge de préparer le succès, 4.

Avec les conseils de cette femme, il réduit son mari et elle au désespoir et à la mort, 4.

Trois filles survivent; le diable cherche à les gagner, 6.

L'une d'elles se laisse séduire par un jeune homme et devient enceinte, 6.

On le sait, 6.

Il était alors de loi qu'une femme convaincue de péché était mise à mort, à moins qu'elle ne fût abandonnée à tous, 6.

On mène la fille devant les juges, qui la font secrètement enterrer vive, 6.

Un prudhomme vient trouver les deux autres sœurs et leur donne de bons conseils, 7.

L'aînée l'écoute avec confiance, 7.

Le diable courroucé envoie une femme qui lui est dévouée à la cadette, 8.

Elle la persuade que sa sœur l'empêchera de goûter jamais les plaisirs de l'amour, qu'elle lui représente comme au-dessus de tout, 8.

La fille objecte le sort de la première sœur; mais la femme lui conseille de s'abandonner à tous les hommes, ce qui la mettra hors de péril, 8, 9

La sœur cadette suit le conseil et quitte sa sœur, 10.

Celle-ci vient trouver le prudhomme, qui lui recommande de bien se garder du diable, de ne pas se mettre en colère, de se signer en se couchant et en se levant, et de n'être jamais sans lumière, 10, 11.

Le diable amène, un samedi soir, la sœur cadette chez l'aînée avec une bande de garçons, 12.

Elles se querellent; la sœur aînée est battue, 12.

Pleine de colère, elle se couche tout habillée, oubliant les recommandations du prudhomme, 12.

Le diable qui en avait le pouvoir profite de cet oubli et la rend grosse, 13.

A son réveil, elle s'aperçoit qu'il lui est arrivé malheur, 13.

Elle n'y comprend rien, 13.

Elle va trouver le prudhomme et lui raconte tout, 13, 14.

Il refuse d'abord de la croire, puis, voyant qu'elle dit vrai, lui enjoint une chasteté perpétuelle et lui promet de la faire absoudre de son péché, 14, 15.

On s'aperçoit de sa grossesse; elle l'avoue, mais dit qu'elle ne sait à qui l'attribuer, 16.

On ne la croit pas, 16.

Elle vient trouver le prudhomme, qui lui promet son aide, 17.

Les juges la citent, 17.

Elle mande le prudhomme, qui décide les juges à l'enfermer jusqu'à sa délivrance, après quoi ils en feront justice s'ils veulent, 17, 18.

On l'enferme dans une tour avec deux femmes, 18.

L'enfant naît; comme fils du diable il connaît les choses passées, et Dieu, à cause de sa mère, lui donne la connaissance des choses à venir : on verra de quel côté il se tournera, 19, 20.

L'enfant naît velu et épouvante sa mère et les deux autres femmes, 20.

On le baptise et on l'appelle Merlin, comme le père de sa mère, 20.

Quand il a dix-huit mois, les femmes demandent à s'en aller, 20.

La mère pleure, voyant son supplice qui approche; l'enfant parle entre ses bras et lui dit qu'elle ne mourra pas pour lui; elle est si effrayée qu'elle le laisse tomber, 20, 21.

Il parle encore, à l'effroi des femmes, 21.

Elles racontent, par les fenêtres, cette merveille; on décide qu'il est temps de faire justice de la mère, 22.

Elle pleure; l'enfant rit et la rassure, 22.

On amène la mère et l'enfant devant les juges; le prudhomme est présent, 22, 23.

Interrogée de nouveau, elle persiste à dire qu'elle ne connaît pas le père de son enfant, 23.

Les juges refusent de le croire, 24.

Merlin proteste de l'innocence de sa mère ; il prend le prudhomme à témoin, et lui fait établir la date de la conception, 24.

Un des juges déclare que cela ne suffit pas, et qu'elle doit nommer le père de l'enfant; Merlin lui dit : Je connais mieux mon père que toi le tien, et ta mère devrait être brûlée et non la mienne. Le juge déclare que s'il prouve cela, sa mère sera acquittée, 25.

On fait venir la mère du juge, 25.

Devant le juge, deux amis à lui et le prudhomme, Merlin lui fait avouer que le vrai père du juge est un prêtre, 26, 27.

Le juge reconnaît que, puisqu'il épargne sa mère, il ne peut condamner celle de Merlin, mais prie celui-ci de lui dire de qui il est fils. Merlin raconte qu'un diable l'a engendré, mais que Dieu, en considération de sa mère, lui a donné la science de l'avenir en outre de celle du passé qu'il tient de son père, 28.

Il annonce au juge que le prêtre, amant de sa mère, se noiera en apprenant ce qui s'est passé, 29.

La mère de Merlin est acquittée, 29.

Le prêtre se noie comme Merlin l'avait prédit, 29.

Le prudhomme, qui s'appelait Blaise, s'émerveille de cette science d'un enfant de deux ans et demi, 30.

Merlin lui explique l'origine de ses dons surnaturels, et l'engage à faire un livre de ce qu'il lui révèlera, 30, 31.

Blaise y consent, et Merlin lui fait écrire l'histoire de Joseph, d'Alain et des siens, du saint vase et de sa propre naissance, 31.

Merlin annonce à Blaise son départ et lui prédit qu'il ira vivre avec ceux qui gardent le saint graal; ils réuniront leurs livres et en feront un seul, 32, 33.

Le roi Constant d'Angleterre avait trois fils : Moine, Pendragon et Uter; il meurt : Moine lui succède; il est jeune et sans valeur, son sénéchal Vertigier devient tout-puissant, 33.

Les Saisnes guerroyant le roi, Vertigier refuse de diriger la guerre, 33.

Moine est vaincu, 34.

Des barons du pays viennent trouver Vertigier et lui demandent d'être roi; il répond qu'il ne pourrait le devenir que si Moine était mort, 34.

Douze d'entre eux tuent le roi Moine, et offrent la couronne à Vertigier, qui leur reproche sévèrement leur crime, 35.

Il est fait roi, 35.

Les gardiens de Pendragon et d'Uter les emmènent dans un pays étranger du côté de l'Orient, 35.

Les meurtriers de Moine de-

mandent à Vertigier leur récompense; il les fait mettre à mort, 36, 37.

Leurs parents déclarent qu'ils en tireront vengeance; ils lui font la guerre et sont chassés du pays, 37.

Vertigier, haï de son peuple, recherche l'alliance des Saisnes, et épouse la fille de Hangus, un de leurs chefs, bien qu'elle fût païenne, 37, 38.

Il veut construire une tour imprenable; trois fois les murailles commencées s'écroulent, 38.

Ses conseillers n'y comprennent rien, et l'engagent à consulter de sages clercs, 39.

Ceux-ci désignent sept d'entre eux, savants en astronomie, 39.

Ils ne découvrent rien; mais ils voient dans les astres qu'un enfant sans père les fera tous mourir, 40, 41.

Pour l'éviter, ils conviennent de dire au roi que sa tour ne tiendra que si on mêle au mortier le sang de l'enfant sans père; mais il faut qu'on le tue dès qu'on l'aura trouvé, et sans qu'il ait parlé au roi, 41, 42.

Vertigier envoie douze messagers pour trouver l'enfant, il leur fait jurer de le tuer dès qu'ils l'auront trouvé, 43.

Quatre d'entre eux arrivent près d'une ville et voient des enfants qui jouent à la soule; parmi eux est Merlin qui, exprès, frappe de sa crosse un autre enfant, qui l'appelle enfant sans père, 43.

Il dit lui-même aux messagers qu'il est celui qu'ils cherchent et leur offre de les accompagner et de dire pourquoi la tour s'écroule, à condition qu'ils ne le tueront pas, 43, 44.

Il prend congé de sa mère, qui est devenue nonne, et de Blaise, auquel il dit de se rendre en Norhomberlande, où il viendra souvent lui dire les merveilles à mettre dans son livre; plus tard il ira rejoindre ceux du lignage de Joseph; il lui annonce la gloire d'Artu, dont Blaise mettra aussi les hauts faits dans son livre, que tout le monde aura plaisir à lire, 44, 45, 46, 47.

Merlin, accompagnant les messagers, traverse une ville; il voit un vilain qui reporte chez lui du cuir qu'il vient d'acheter pour réparer ses souliers, et il se met à rire; interrogé, il explique que le vilain sera mort avant d'arriver chez lui; deux des messagers suivent le vilain et le voient, en effet, tomber mort sur le chemin, 48, 49.

Dans une autre ville, ils voient l'enterrement d'un enfant; le père le suit en pleurant. Merlin rit, et dit que celui qui devrait pleurer est le prêtre qui chante, et qui est le vrai père de l'enfant; on constate encore qu'il a dit vrai, 50.

Arrivés près de la résidence de Vertigier, les messagers demandent à Merlin ce qu'ils devront dire au roi, car ils craignent qu'il ne les punisse pour avoir épargné Merlin; d'après son conseil ils apprennent au roi

les merveilles dont ils ont été témoins, et lui promettent que Merlin lui dira le secret de l'écroulement de la tour, 51.

Le roi les rend responsables sur leur vie, 52.

Quand Merlin voit le roi, il s'engage à faire connaître le secret, et demande qu'on fasse venir les clercs qui voulaient le faire tuer, 52.

Devant eux, et près de la tour, Merlin les convainc d'avoir voulu sa mort parce qu'ils avaient vu par leur sort qu'il causerait la leur; puis il déclare que sous la tour il y a une grande eau, et sous l'eau deux dragons, un blanc et un rouge; quand on met des pierres, elles pèsent sur eux, alors ils se tournent et font tout crouler, 53, 54.

On creuse, et on trouve l'eau; on l'épuise, 54, 55.

Merlin annonce que les deux dragons, une fois mis au jour, se combattront avec acharnement et que le blanc tuera le rouge, ce qui aura une grande signification, 55, 56.

On trouve les dragons; ils se battent, et le blanc tue le rouge, après quoi il ne tarde pas à mourir, 56, 57.

Vertigier bâtit sa tour, 57.

Il demande à Merlin quelle est la signification du combat des dragons; Merlin promet de le dire, mais il faut convoquer les clercs qui voulaient sa mort; Merlin leur promet de ne pas causer leur mort s'ils font ce qu'il leur demandera, 57.

Ils s'y engagent; il leur fait promettre de renoncer à leur art, 58.

Merlin explique à Vertigier ce qu'annonce le combat des deux dragons : le dragon rouge désigne Vertigier, le dragon blanc les fils de Constant, 59.

Ils arriveront d'outre-mer dans trois mois à Winchester, et Vertigier sera par eux vaincu et brûlé comme l'a été le dragon rouge, 60.

Merlin va trouver Blaise en Norhomberlande et lui raconte ces événements, 61.

Au bout de trois mois Uter et Pendragon débarquent à Winchester, 61.

Vertigier, abandonné de la plupart des siens, se réfugie dans son château où il est brûlé, 62.

Pendragon devient roi; il fait la guerre aux Saisnes, 62.

Il assiège Hangus dans un château pendant plus de six mois, 62.

Les cinq hommes qui avaient naguère trouvé Merlin disent qu'il pourrait donner le moyen de prendre le château; Pendragon envoie des messagers à sa recherche. Merlin leur apparaît en bûcheron, et leur dit que le château ne sera pris qu'après la mort de Hangus, que des cinq qui connaissaient Merlin deux seront morts au retour des messagers, et que Merlin ne sera trouvé que s'il veut l'être, et si le roi vient le chercher lui-même dans les forêts de Norhomberlande, 62, 63, 64.

Les messagers revenus trou-

vent en effet deux de ces hommes morts ; on soupçonne que le bûcheron était Merlin, 64.

Pendragon laisse Uter au siège et va à la recherche de Merlin, 65.

Un de ses gens trouve dans la forêt un homme très laid qui garde des bêtes sauvages et assure qu'il pourra renseigner le roi sur Merlin s'il vient le trouver, 65.

Le roi vient le trouver ; il lui annonce que Merlin se présentera à lui dans une ville voisine, où le roi se rend. Un prudhomme vient l'y voir, et lui annonce de la part de Merlin qu'Uter a tué Hangus, 66.

Pendragon envoie des messagers pour s'en informer ; ils rencontrent ceux d'Uter qui venaient annoncer la mort de Hangus, 67.

Un jour, un autre prudhomme se présente au roi, et lui dit de faire venir ceux qui disent connaître Merlin, 67.

En particulier, il dit au roi qu'il est Merlin et qu'il va se faire reconnaître, 68.

En effet, il reprend la forme sous laquelle ils l'avaient connu jadis, et se fait reconnaître, 68.

Il raconte au roi comment il a prévenu son frère Uter, que Hangus voulait tuer, et comment Uter, grâce à cet avis, a tué Hangus ; il lui annonce qu'il viendra parler à Uter le onzième jour après celui où Pendragon lui-même lui aura parlé, 69, 70.

Pendragon va trouver Uter qui lui confirme le récit de Merlin, et il lui annnonce que le prudhomme inconnu qui l'a averti du dessein de Hangus viendra lui parler dans onze jours, 71.

Au onzième jour, tous deux font grande attention, mais Merlin paraît sous la forme d'un valet qui remet à Uter une lettre d'une dame qu'il aime, 72.

Merlin se joue d'Uter en lui apparaissant sous diverses formes, 73.

Les deux frères, ravis de la science et du pouvoir de Merlin, lui demandent de rester avec eux ; il y consent, sauf qu'il lui est parfois nécessaire de s'absenter ; ils ne devront pas s'en préoccuper, et il les aidera toujours, 77.

Sur le conseil de Merlin, le roi fait la paix avec ce qui restait des Saisnes, à condition qu'ils évacuent le pays, 78.

Un des barons du roi, jaloux de Merlin, prétend prendre sa science de prophète en défaut. Trois fois déguisé, il lui demande comment il mourra. Merlin lui annonce la première fois qu'il se cassera le cou en tombant de cheval, la seconde fois qu'il sera pendu, et la dernière qu'il sera noyé, 80, 81, 82, 83.

Le baron triomphe de cette contradiction, mais peu de temps après, la triple prédiction se réalise, 83, 84.

Merlin se résout à ne plus dire que des choses dont on ne saura la vérité qu'après l'évène-

ment; on décide qu'on écrira toutes ses paroles, et c'est le livre des prophéties de Merlin, 84, 85, 86.

Il annonce au roi que les Saisnes vont venir avec une grande armée, et lui donne le moyen de les vaincre; il annonce aussi que l'un des deux frères mourra dans la bataille, et que le survivant lui fera, avec l'aide de Merlin, la plus belle sépulture du monde, 86, 87, 88, 89.

Les Saisnes arrivent; la bataille a lieu à Salesbières, et, comme Merlin l'avait prédit, un dragon vermeil apparaît en l'air, les Bretons sont vainqueurs, et Pendragon est tué, 89.

Uter devient roi, il fait enterrer les morts, 91.

Il prend le nom d'Uterpendragon, 92.

Merlin, pour honorer Pendragon, fait venir d'Irlande des pierres énormes qui sont encore au cimetière de Salebières, 92.

Merlin révèle au roi le grand secret des deux tables saintes de Jésus-Christ et de Joseph, et lui propose d'établir la troisième, 94, 95.

Uter le charge de le faire. Merlin fait la table à Carduel en Gales et choisit cinquante prudhommes pour y prendre place, 96.

Merlin annonce que le lieu vide à la table ronde ne sera rempli qu'au temps du successeur d'Uter par un homme qui n'est pas encore né et qui aura d'abord accompli l'aventure du graal, 97, 98.

Uter tient une grande cour à Carduel; il s'éprend d'Igerne, femme du duc de Tintaguel; celle-ci s'en aperçoit et essaie de l'éviter, 98, 99.

A une nouvelle fête, Uter envoie son conseiller Ulfin parler de sa part à Igerne; mais elle s'indigne et menace de tout dire à son mari, 100, 101.

Uter fait porter publiquement à Igerne une coupe d'or où son mari lui dit de boire pour l'amour du roi, 102.

Igerne révèle tout à son mari, qui part secrètement avec elle, 103.

Uter, courroucé, déclare que le duc l'a offensé en quittant sa cour sans congé, et lui envoie dire de revenir; le duc refuse sans s'expliquer, 104, 105.

Uter fait défier le duc, et bientôt envahit sa terre, et assiège le duc dans un château, pendant qu'Igerne est dans Tintaguel, 105-106.

Uter se désole de ne pas la voir; Ulfin lui conseille de recourir à Merlin, mais celui-ci a défendu qu'on l'envoyât chercher, 106, 107.

Un jour Ulfin rencontre un vieillard qui lui dit qu'il se chargerait bien de faire parler Uter à Igerne; Uter devine que c'est Merlin, 107, 108.

Il se montre sous les traits d'un infirme, puis vient trouver le roi sous sa vraie forme et lui promet d'accomplir ses désirs s'il lui jure de lui accorder le don qu'il lui demandera, 108, 109.

Le roi jure, 109.

Merlin donne au roi la forme du duc, à lui et à Ulfin celle de deux de ses chevaliers; ils entrent ainsi dans Tintaguel; le roi partage le lit d'Igerne et engendre Artu, 110, 111.

Le matin on apprend que le duc a été tué; Uter le dément, et sort de Tintaguel, 111, 112.

Uter, ayant repris sa figure, revient à son camp, où il apprend qu'en effet le duc a été tué cette nuit même dans une sortie, 112.

Le roi exprime son regret de la mort du duc et son désir de l'amender envers les siens; on entre en délibérations et en négociations, 113.

Merlin réclame le don promis : c'est l'enfant qu'Igerne a conçu; pour qu'elle ne s'oppose pas à sa remise, Uter ne doit pas lui révéler que c'est lui qui est son père, 114, 115.

A la conférence des barons des deux parts, Ulfin propose qu'Uter épouse Igerne et que le roi Loth d'Orkanie épouse la fille du duc, 118.

Les parents du duc et Igerne acceptent avec joie; les noces se font, 120.

De cette fille mariée à Lot naquirent Mordrec, Gauvain, Agrevain, Guerrehès et Gaheriet. Une autre fille, Morgan, épouse le roi de Sorhaut. Une autre, Morgue, est mise aux lettres et devient très savante, 120.

Uter interroge Igerne sur sa grossesse; elle lui raconte qu'elle a été la victime d'une illusion, 120, 121.

Uter lui dit de le tenir secret, et de donner à quelqu'un qu'il désignera l'enfant une fois né, 121.

Merlin vient trouver le roi et lui indique dans la ville un prudhomme qui devra se charger de l'enfant, 122.

Uter le fait venir et lui demande d'élever et de faire allaiter par sa femme un enfant qu'on lui remettra, 123.

Auctor le promet, et sa femme y consent aussi; ils donnent leur propre enfant à une nourrice, 123, 124.

Igerne accouche; on remet l'enfant à Merlin qui l'attend, sous une forme inconnue, à un endroit convenu, et qui le remet à Auctor, 125.

Celui-ci le baptise du nom d'Artu, et l'élève, 126.

Longtemps après, Uter étant malade, ses ennemis se soulèvent, et les troupes qu'il envoie contre eux sont vaincues, 127.

Merlin vient le trouver, lui annonce qu'il sera vainqueur s'il se fait porter en litière à la tête des siens, mais qu'il mourra après avoir gagné la bataille, et qu'il fera une bonne fin, 128.

En effet, Uter est vainqueur, et meurt après avoir fait beaucoup de bonnes œuvres, 129, 130.

La terre est sans roi légitime; les grands du royaume consultent Merlin, qui les engage à attendre Noël : Dieu leur mon-

trera alors qui il faut choisir. Ils s'y accordent, 131, 132.

Artu a grandi; Auctor, qui vient d'armer chevalier son fils Ké, amène à Logres, à Noël, les deux jeunes gens qui se croient frères, 133.

Le jour de Noël, au matin, apparaît devant l'église un bloc de pierre, sur lequel est une enclume, et dans cette enclume est fichée une épée; l'archevêque voit sur l'épée des lettres qui disent que Dieu désigne pour roi celui qui pourra retirer l'épée de l'enclume, 135.

Après des discussions sur l'ordre dans lequel on fera l'épreuve, tous essaient, mais aucun ne réussit, 135, 136, 137.

Au jour de l'an, Ké, qui prend part à des jeux guerriers hors de la ville, envoie son frère Artu lui chercher son épée en ville; Artu ne la trouve pas; mais, passant devant l'enclume, il saisit l'épée, la retire sans peine et la porte à Ké, 137, 138.

Ké, apprenant où il l'a prise, va trouver son père et se vante de l'avoir retirée; mais Auctor lui fait avouer la vérité, et devant lui Artu remet à sa place l'épée, qui adhère de nouveau à l'enclume, 138, 139.

Auctor annonce à Artu qu'il sera roi, et lui apprend en même temps qu'il n'est pas son père, 139.

Il lui fait promettre, comme prix des soins qu'il lui a donnés, de faire de Ké son sénéchal et de le garder quoiqu'il arrive; si Ké a des défauts, c'est qu'il a été privé du lait de sa mère et a sucé celui d'une femme inférieure, 139, 140.

Devant tous les barons réunis, Artu retire l'épée de l'enclume, puis la remet; les autres essaient en vain d'en faire autant, 140, 141.

Les barons, mécontents d'avoir un roi de si petite condition, demandent un répit jusqu'à la Chandeleur. L'épreuve est alors recommencée et réussit de même, 141.

On convient d'un nouveau répit jusqu'à Pâques, 141.

La veille de Pâques, les barons demandent que le sacre soit remis à la Pentecôte : ils veulent éprouver Artu, 142.

Ils le font en effet, et, le trouvant sage et libéral, ne font plus d'objection, 145.

La veille de la Pentecôte, l'archevêque le fait chevalier, et le sacre le jour de la Pentecôte, 145, 146.

Un mois après, Artu tient sa cour. La femme du roi d'Orkanie y vient avec ses fils Gauvain, Gaheriet, Agravain et Guerrehès; Artu, ne sachant pas qu'elle est sa sœur, l'aime et a d'elle Mordrec, qui doit plus tard le trahir, 147.

Il a bientôt un songe qui l'inquiète, 148.

Le lendemain il va à la chasse; il perd ses hommes, et son cheval tombe mort sous lui, 148, 149.

Il se repose près d'une fontaine, et voit venir une bête étrange, dans le corps de la-

quelle jappent des chiens, 149, 150.

Arrive un chevalier qui se désole d'avoir perdu son cheval, sans quoi il aurait atteint la bête, qu'il suit depuis un an, 150.

Un écuyer d'Artu survenant avec un cheval, le roi veut le prendre pour suivre la bête, mais le chevalier s'indigne, s'empare du cheval, et s'en va; Artu et lui se promettent de se combattre plus tard, 151, 152.

Survient Merlin sous la forme d'un enfant de quatre ans, 153.

Il dit à Artu qu'il a commis un péché horrible en ayant commerce avec sa sœur, et il lui révèle qu'il est fils d'Uter, 154, 155.

Artu refuse de croire cet enfant, qui dit avoir été l'ami de son père, 156.

Merlin s'éloigne, puis reparaît sous la figure d'un vieillard; il s'entretient avec le roi, et lui explique son songe : un chevalier qui est conçu mais non encore né causera sa perte et celle du royaume de Logres, 157, 158.

Merlin refuse de faire connaître l'enfant pour qu'il soit tué, 158.

Quant à la bête, elle a trait aux aventures du graal, et elle sera expliquée à Uter par Perceval le Galois, le chevalier vierge, qui sera le fils du chevalier qui chasse la bête, 160.

Merlin dit ensuite au roi qu'il lui fera connaître, ainsi qu'à tous, de qui il est fils, 161.

Il lui apprend d'abord qu'il est Merlin, puis lui révèle sa naissance d'Uterpendragon et d'Igerne, comme monseigneur Robert de Borron l'a déjà raconté, 161, 162.

Artu voudrait cacher à tous le péché qu'il a commis avec sa sœur; mais il n'y a pas moyen, 162.

Les hommes du roi le rejoignent, et on retourne à Carduel. Sur l'avis de Merlin, Artu convoque tous ses barons à sa cour, 163.

Igerne s'y rend avec son gendre le roi Loth et ses parents. Ulfin et Auctor y sont aussi, 164.

Merlin s'entend avec eux, 164.

La plus belle dame est Morgue, la sœur d'Artu; mais elle devint laide plus tard quand elle se fut donnée au diable, 166.

Le soir de la cour, Ulfin se lève et accuse Igerne d'avoir supprimé le fils qu'elle avait eu d'Uter, 166.

Igerne éperdue maudit Merlin, cause de son malheur, qui a emporté cet enfant, 168, 169.

Merlin reprend alors sa vraie forme, et raconte qu'il a confié l'enfant à Auctor, qu'il somme de le faire connaître, 169, 171.

Auctor désigne le roi, et prouve par témoins qu'Artu est bien l'enfant qu'on lui a confié, 171, 172.

Cette révélation produit une joie générale. Artu et sa mère s'embrassent en pleurant, 173.

Un jour un écuyer arrive à la

cour, escortant un chevalier mortellement blessé; il se plaint que son maître ait été victime d'un chevalier qui a dressé un pavillon dans la forêt et force tous les chevaliers à joûter contre lui, 174, 175.

Un jeune homme de l'âge d'Artu, Gifflet, fils de Do, demande au roi de le faire chevalier, pour qu'il puisse aller combattre le chevalier de la forêt, 176.

Artu, malgré lui, est obligé d'y consentir, 177.

Merlin dit le soir au roi que Gifflet ne pourra résister à ce chevalier, qui n'est autre que celui qui chassait la bête jappante; il faut qu'Artu sauve Gifflet, qui doit plus tard le bien servir et être le dernier homme qui le verra vivant, 177.

Artu mourra d'ailleurs honorablement, tandis que lui, Merlin, il sera honteusement mis tout vivant en terre, 178.

Pour sauver Gifflet, Artu lui demandera comme don de revenir après la première joûte, 179.

Le lendemain Artu arme Gifflet chevalier et lui demande ce don, 179.

Gifflet part, 179.

Entrent dans le palais douze vieillards vêtus de blanc et portant des branches d'olivier, 180.

Ils réclament à Artu de la part de l'empereur de Rome le tribut qu'il lui doit, 180.

Artu dit qu'il ne tient son royaume que de Dieu, 180.

Les messagers le défient et s'en vont, 181.

Gifflet arrive au pavillon du chevalier de la forêt, et le provoque; celui-ci, sachant qu'il est chevalier du jour même, l'engage à renoncer à un combat inégal; mais Gifflet le menaçant, il joute contre lui et le renverse assez durement blessé; Gifflet se relève, et, fidèle à sa promesse, revient à la cour où on panse ses plaies, 181, 184.

Artu se lève la nuit, s'arme en secret, et sort de la ville pour aller combattre le chevalier de la forêt, 184, 185.

Au jour, il rencontre dans la forêt Merlin, poursuivi par trois bûcherons qui veulent le tuer; Artu les met en fuite, 185.

Merlin lui dit qu'il va courir un grand danger, car il n'a encore ni la force qu'il aura plus tard ni une épée comparable à celle de son adversaire, 186.

Mais Artu veut absolument ce combat, 187.

Merlin lui raconte que les bûcherons lui en voulaient parce qu'il leur avait prédit leur mort prochaine, qui va en effet arriver, 187.

Ils arrivent au pavillon; Merlin disparaît, 188.

Artu provoque le chevalier; ils joûtent une première et une deuxième fois sans résultat; à la troisième, le cheval d'Artu est renversé, et s'enfuit dans la forêt, 188, 190.

Le chevalier descend alors du sien, et ils combattent à pied à l'épée, 191.

Le combat est long, et monseigneur Robert de Borron dit

que le roi aurait bien pu être vainqueur; mais son épée se brise contre celle du chevalier, 192.

Celui-ci engage Artu à s'avouer vaincu; mais il refuse, et, saisissant le chevalier, le jette à terre, sans pouvoir le tuer faute d'arme, 193, 194.

Celui-ci serre Artu si fort qu'il lui fait lâcher prise, le renverse sous lui, et va lui couper la tête, quand Merlin l'arrête et lui dit que son adversaire est le roi Artu. L'autre n'écoutant rien, Merlin l'endort d'un sommeil magique, 194, 195.

Artu voit combien une bonne épée lui est nécessaire; Merlin lui dit qu'il n'y en a dans le pays qu'une bonne, mais elle est merveilleuse; elle est dans un lac, où habitent les fées; il faudrait essayer de l'avoir, mais Merlin ne peut la procurer, 195, 196.

Ils vont se loger chez un ermite, qui panse les plaies du roi. Le surlendemain ils viennent à un lac près de la mer, 196.

Du milieu du lac ils voient sortir un bras tenant une épée; il n'y a aucun moyen de l'approcher, 197.

Arrive une demoiselle qui les salue. Merlin lui demande de donner l'épée à Artu, 197.

Elle y consent s'il promet de lui accorder le premier don qu'elle lui demandera; Artu le promet, 198.

Elle marche alors sur l'eau, prend l'épée et la donne au roi. Le bras rentre dans l'eau, 198.

Elle s'en va, 198.

Le roi admire l'épée; Merlin lui dit que le fourreau vaut mieux que la lame, car celui qui le porte ne peut recevoir de blessures mortelles, 198, 199.

Plus tard Morgue déroba ce fourreau pour le donner à son ami qui combattait Artu; c'est ce qui sera raconté par la suite, 199.

Merlin prédit que le fourreau sera dérobé au roi, qui alors en appréciera la valeur, 199.

Merlin explique au roi que sur le lac il y a un pont invisible, par où a passé la demoiselle, 201.

Artu revient à la ville. Il marie sa sœur Morgain au roi Urien, qui en eut Ivain, 201, 202.

Artu étant à Carlion reçoit un message du roi Rion de Norgales, qui lui réclame son hommage et sa barbe, pour la joindre à celle de onze rois déjà vaincus, dont il a bordé un manteau, 202.

Artu rit et refuse, 202

Le terme approchant où doit naître l'enfant fatal, le roi fait conduire dans des tours tous les enfants qui naissent, 203.

La femme du roi Loth accouche d'un fils qu'on appelle Mordrec, 204.

Loth l'envoie au roi Artu d'après ses ordres; le vaisseau qui le porte fait naufrage; l'enfant seul survit, il est recueilli par un pêcheur, qui le porte au sei-

gneur du pays, Nabur le Desrée; celui-ci le fait élever avec son fils Sagremor, et le fait guérir d'une plaie qu'il avait au front, 204, 206.

Artu pense à faire tuer tous les enfants qu'il a réunis; mais il a un songe dans lequel il reçoit le conseil de les embarquer plutôt dans un vaisseau sans pilote, 207.

Il se décide à agir ainsi, et embarque les enfants au nombre de 712, 208.

Le vaisseau est poussé près d'Amalvi, où règne le roi Oriant, père d'Acanor, qui fut plus tard surnommé le Laid Hardi, 209.

Oriant trouve les enfants et s'émerveille, 209.

Un chevalier qui revient de Logres lui dit que c'est sans doute Artu qui les a ainsi fait abandonner; on les expédie dans un château qu'on appelle le châtel aux Genvres, 210, 211.

Les barons de Logres s'indignent du traitement de leurs enfants; Merlin les apaise en leur en expliquant la raison, 211.

Artu reçoit l'annonce que le roi Rion est entré dans ses terres et assiège le château de Tarabel; il mande ses hommes pour le combattre, 212, 213.

Le jour où il va partir, une demoiselle, envoyée par la dame de l'île d'Avalon, se présente à sa cour, et lui demande son aide. Elle est ceinte d'une épée dont nul ne pourra dénouer les *renges*, si ce n'est le meilleur chevalier du pays, 213.

Artu, puis tous les autres, l'essaient en vain, sauf un pauvre chevalier, exilé de Norhomberlande pour un meurtre, et dont on ne faisait nul cas à cause de sa pauvreté, 215.

La demoiselle veut s'en aller, mais le chevalier exilé demande à essayer aussi, 215, 216.

Il réussit, et garde l'épée pour lui, bien que la demoiselle lui annonce qu'il en tuera l'homme qu'il aime le mieux et qu'avant un an il sera lui-même tué par cette épée, 216, 217.

Arrive la demoiselle qui avait donné à Artu l'épée du lac; elle lui en apprend le nom, Escalibor, et lui réclame le don qu'il lui a promis : c'est la tête ou de la demoiselle qui a apporté l'épée ou du chevalier qui l'a détachée, qu'elle hait comme meurtriers, l'une de son père, l'autre de son frère, 218, 219.

Artu est stupéfait de cette requête; mais le chevalier exilé reproche à la demoiselle d'avoir empoisonné son frère (à lui), et tirant l'épée lui coupe la tête, 219.

Artu entre dans une grande colère, et, malgré les excuses du chevalier, il lui ordonne de sortir de sa cour, 220, 221.

Le chevalier, rentré chez lui, dit à son écuyer qu'il compte apaiser Artu en lui rendant mort ou vif son ennemi le roi Rion, 221.

Il l'envoie en Norhomberlande annoncer la vengeance qu'il a tiré de celle qui avait tué son frère, et il part, ayant à sa

ceinture deux épées, la sienne et celle qu'il vient de conquérir, 222.

Merlin raconte à Artu que la demoiselle qui a apporté l'épée à sa ceinture avait un amant que son frère (à elle) a tué. Pour s'en venger, elle s'est adressée à la dame de l'île d'Avallon; celle-ci lui a attaché l'épée, en lui disant que celui qui la détacherait la vengerait de son frère; et c'est ce qui arrivera en effet; mais de cette épée périront les deux meilleurs chevaliers du royaume, 223, 224.

La demoiselle s'en va, 224.

Merlin apprend au roi que le chevalier qui a ceint l'épée s'appelle Balaain le Sauvage : sa mort prochaine sera un grand dommage pour le royaume, 225.

Merlin annonce à Artu qu'il n'a rien à craindre de Rion, 225.

Cependant le chevalier d'Irlande atteint Balaain et le défie, 225.

Balaain le combat à regret et le tue, 226.

L'amie du chevalier d'Irlande survient et le voyant mort se tue sur son corps, 227.

Balaain voit arriver son frère Balaan, qu'il croyait en prison, 228.

Il lui raconte ses aventures, 228.

Arrive un nain qui prédit à Balaain que le meurtre du chevalier d'Irlande lui coûtera la vie, 229.

Arrive le roi Marc, qui épousa depuis Iseut : il se rend chez son suzerain Artu; apprenant l'aventure du chevalier d'Irlande et de son amie, il leur fait faire une tombe, avec une inscription qui dit : Ci gît Lancer, fils du roi d'Irlande. Merlin, en figure de vilain, écrit sur la tombe qu'en ce lieu combattront les deux plus loyaux amants du monde, Lanscelot du Lac et Tristran, 230, 231.

Merlin prédit à Balaain qu'il frappera le douloureux coup qui causera pendant 22 ans la détresse de trois royaumes et blessera le plus saint homme qui soit au monde, 231.

Merlin s'éloigne; il rencontre Blaise et lui dit d'aller l'attendre à Camalaot, 232.

Marc se sépare des deux frères; ils disent que Balaain s'appelle le chevalier aux deux épées, 233.

Les deux frères marchant contre Rion rencontrent Merlin sous une nouvelle forme. Il leur donne le moyen de surprendre à la nuit le roi Rion peu accompagné, 233.

Il les cache sous des arbres et leur dit d'attendre, 236.

A la nuit arrive en effet Rion, allant à un rendez-vous d'amour; il est accompagné de 40 chevaliers; mais les deux frères l'attaquent à l'improviste, en tuent 28, et font les 12 autres et le roi prisonniers, 238, 239.

Merlin leur dit de mener leurs prisonniers à Artu, qui leur saura un gré extrême d'un tel service; ils le trouveront le soir même au château de Tarabel, 240.

Ils y arrivent, remettent les captifs au portier qui leur ouvre, en le priant de les remettre au roi, 242.

Merlin annonce à Artu la prise de Rion, qui est introduit, se déclare vaincu, et est remis aux mains des médecins, 242, 244.

Le roi, apprenant le nom de celui qui lui envoie ce prisonnier, lui pardonne et voudrait le voir, mais il est loin. Merlin annonce au roi qu'il va avoir à lutter contre deux ennemis redoutables, le frère de Rion, Nero, et le beau-frère d'Artu, le roi Loth d'Orkanie, furieux parce qu'il croit son fils Mordrec noyé avec les autres enfants, 244, 245.

Il engage Artu à envoyer des messagers à Loth, déjà tout près avec son armée, en lui demandant son secours et en promettant de lui amender toute injure, 247.

Loth reçoit fort mal le messager et déclare qu'il ne fera jamais la paix avec Artu, 248.

Artu se prépare à combattre, 249.

Balaain et Balaan apprennent chez un ermite qu'il va y avoir une grande bataille entre Artu et Nero, 250.

Ils s'y rendent, 251.

Après divers succès, voyant les gens d'Artu, moins nombreux, plier, ils entrent dans la bataille, et font des prodiges, 251, 253.

Balaain se sert de son ancienne épée, et non de celle de la demoiselle dont il devait plus tard tuer son frère et être tué par lui, comme le racontera Robert de Borron, 253.

Artu, Ké, Hervieu de Rinel, font de grandes prouesses; mais nul n'approche du chevalier aux deux épées, dont Artu dit que ce n'est pas un chevalier comme un autre, mais un être surnaturel, 253.

Merlin va trouver Loth et essaie de le ramener en lui disant que Mordrec n'est pas mort; mais Loth ne veut rien entendre; du moins Merlin le retient par enchantement, tant qu'arrive la nouvelle qu'Artu a complètement défait l'armée de Rion, 254, 256.

Loth se désole de son retard, mais il se résout à livrer néanmoins bataille aux gens d'Artu, las de leur premier combat, 257.

Merlin annonce l'approche de Loth au roi, qui se désarmait, 258.

Les barons d'Artu l'encouragent, notamment l'un d'eux, qui avait fait des merveilles pendant le combat, et qui n'était autre que le chevalier qui avait longtemps chassé la bête jappante, et qui devait être le père de Perceval, 258.

Les deux armées se choquent avec la plus grande violence, 259.

Loth, après des prouesses merveilleuses, renverse Artu, mais est tué par le roi Pellinor (le chevalier à la bête); les hommes d'Orcanie sont mis en déroute, 260.

A cause de cela Gavain, fils de

Loth, tua plus tard Pellinor et es deux fils, frères de Perceval, comme le racontera Robert de Borron, 261.

Le roi Artu fait enterrer les morts, 262.

A l'enterrement de Loth, Gavain, âgé de onze ans seulement, jure de le venger, 262.

Vainqueur de treize rois, Artu fait placer au haut d'une tour leurs statues qui s'inclinent devant la sienne, et donne une grande fête, 263, 264.

Merlin fait par enchantement que les cierges tenus par les statues des rois brûlent toujours; ils s'éteindront cependant le jour où Merlin mourra par ruse de femme, et où le chevalier aux deux épées frappera le douloureux coup qui fera commencer en Grande-Bretagne les merveilles du saint graal, 264.

Artu demande ce que sont devenus Balaain et Balaan; Merlin dit qu'il ne les reverra que pour en avoir du déplaisir, 265.

Merlin recommande à Artu de bien veiller sur le fourreau de son épée, 265.

Morgue, sœur d'Artu, inspire de l'amour à Merlin, qui lui apprend beaucoup de secrets, 266.

Elle met au monde un fils appelé Ivain, 266.

Elle chasse Merlin, qui s'éloigne de la cour, 266.

Artu confie le fourreau à sa sœur Morgue, 267.

Celle-ci a un amant, et ayant appris d'Artu la vertu merveilleuse du fourreau, elle en fait faire un pareil pour donner le vrai à son amant, 267.

Mais elle confond le vrai et le faux, et lui donne le faux, 268.

L'amant, ayant été grièvement blessé dans un combat malgré le fourreau, croit que Morgue l'a trompé exprès, et veut se venger en racontant au roi la trahison de sa sœur, 269.

Le chevalier révèle au roi la trahison de sa sœur; mais Morgue, prévenue par Merlin, s'enfuit en faisant dire au roi que le fourreau lui a été volé, sur quoi le roi tranche la tête du chevalier, fait revenir Morgue et lui rend le fourreau, 269, 272.

Merlin prédit que Baudemagus, jeune cousin du roi Urien, sera tué par Gavain, qui est son meilleur ami, et que l'enfant élevé par le père de Sagremor (Mordrec) le fera mourir, 273, 274.

Un jour, le roi voit passer un chevalier qui mène grand deuil et refuse de lui dire pourquoi, 275.

Il envoie après lui le chevalier aux deux épées, qui le ramène, mais après avoir juré, s'il lui arrive malheur, de poursuivre la quête que l'inconnu a commencée, 276, 278.

Arrivé non loin du roi, l'inconnu meurt, frappé par une lance que tient une main invisible, 278.

Le chevalier aux deux épées va trouver la demoiselle qui

doit lui indiquer la quête à poursuivre, 279.

Ici finit la première partie du livre de monseigneur de Borron, qui en a trois, de même grandeur; la seconde finit au commencement du graal, et la troisième à la mort de Lancelot et du roi Marc, 280.

TOME II

Mal accueilli par la demoiselle, le chevalier aux deux épées suit son chemin tout pensif. Il rencontre un chevalier qui lui demande le sujet de sa tristesse, et qui sur son refus déclare qu'il fera tout pour le savoir, 1, 2, 3.

En effet, il va à son château s'armer et rejoint Balaain, qu'il provoque, 4.

Balaain le renverse; il se relève et veut recommencer, 5.

Balaain cède à son instance, et lui raconte son aventure, 5.

L'inconnu veut la partager avec lui, 6.

Merlin déguisé les rencontre et leur dit que celui qui a tué le chevalier qu'escortait Balaain est Garlan, frère du roi Pellehan, qui a le don d'être invisible, mais seulement quand il chevauche, 7.

Balaain devrait renoncer à cette quête, car elle le mènera à frapper le douloureux coup qui fera le malheur du royaume de Logres, 7.

Mais rien ne peut ébranler Balaain, 8.

Peu après, le compagnon de Balaain est frappé d'une lance invisible et meurt, 9.

Balaain se désole, 9.

Un ermite le réconforte, 9.

Ils enterrent le mort, et, revenant le lendemain près de sa tombe, y voient une inscription qui n'y était pas la veille, 10, 11.

Cette inscription dit que dans ce cimetière même Gavain ven-

gera son père en tranchant la tête du roi Pellinor, 11.

Un envoyé de Merlin leur apprend qu'il est l'auteur de l'inscription et qu'elle dit la pure vérité, 12.

Balaain rejoint la demoiselle, 12.

Il entre dans un château dont on referme la porte derrière lui, la demoiselle restant dehors, 13.

Il l'entend qui l'appelle à son aide, 13.

Il monte dans une tour, et d'une haute fenêtre voit la demoiselle aux mains de deux chevaliers, qui l'obligent à jurer qu'elle observera la coutume du château, 14.

Il fait alors un saut prodigieux et arrive près d'elle; les autres s'enfuient, mais elle a déjà juré, 15.

Cette coutume est que toute demoiselle qui passe doit remplir une écuelle de son sang; ainsi espère se guérir la dame du château, atteinte de lèpre, 16.

On les mène au château; on saigne la demoiselle aux deux bras, 17, 18.

Elle n'en meurt pas, et ils repartent le lendemain, 18, 19.

Cette coutume dura jusqu'à ce que la dame fut guérie par le sang de la sœur de Perceval, comme on le raconte dans la grande quête du graal, 19.

Les voyageurs logent chez un chevalier dont le fils est fort malade; il a été frappé d'une lance invisible, 20.

Balaain raconte au père ce qui lui est arrivé à lui, et lui apprend que leur ennemi est Garlan, frère de Pellehan, roi de Listinois. Le chevalier le connaît de vue et se rappelle lui avoir infligé une humiliation dont il s'est ainsi lâchement vengé, 21.

Il donne à Balaain le moyen de trouver Garlan, à la cour que doit tenir Pellehan, 22.

Il voudrait bien que Balaain le tuât, sar son fils guérirait si la plaie était ointe du sang de Garlan, 22.

Après un long voyage, Balaain, avec son hôte et la demoiselle, arrivent au château où Pellehan tient sa cour, 23.

Balaain refuse, pour entrer, d'ôter son épée, disant que ce n'est pas la coutume de son pays, 24.

Assis à table, il s'informe qui est Garlan; on le lui montre, 24.

Garlan, qui sert, insulte et frappe Balaain parce qu'il ne mange pas; Balaain lui reproche ses trahisons et lui fend la tête d'un coup d'épée, 25, 26.

Un grand tumulte s'en suit. Le roi Pellehan, le plus saint des rois, veut venger son frère, 26.

L'épée de Balaain se brise, 27.

Balaain revient à lui; Merlin lui dit qu'il a mérité la haine du monde entier, 27.

La demoiselle est parmi les morts, 28.

Merlin met Balaain en sûreté hors du château, 29.

Balaain trouve au dehors son hôte tué par la chute d'un créneau. Il voit tout le pays désolé,

les villes et les champs remplis de cadavres, 30.

Depuis ce temps le royaume de Listenois fut appelé *Terre gastée* ou *Terre foraine*, 30.

Partout où arrive Balaain, on le maudit, 30.

Un jour il rencontre dans une forêt un chevalier plongé dans la rêverie; il en sort pour se plaindre d'une dame qu'il a en vain attendue, et veut se tuer, 32. 33.

Balaain l'arrête, et lui promet une aide efficace s'il lui révèle son secret, 34.

L'autre lui dit qu'il est l'amant de la fille d'un duc qui lui avait donné rendez-vous là pour qu'il l'emmenât avec lui, et qui n'est pas venue, 35, 36.

Balaain est prêt à aller voir ce qui en est, s'il veut le conduire au château où elle habite, 37.

Il le mène jusqu'au fossé, qu'on ne peut franchir qu'à grand péril sur une poutre très mince, et lui indique la chambre de la demoiselle, qui doit dormir, car il est nuit close, 37, 38.

Balaain y entre, mais elle est vide; il y voit des vêtements d'homme qui lui inspirent des soupçons, et, passant dans le jardin, il trouve la demoiselle endormie aux bras d'un chevalier des plus laids, 39.

Indigné, il va trouver son compagnon, et l'amène devant les dormeurs, 40.

L'autre éclate d'abord en reproches contre Balaain, puis coupe la tête des deux amants, et finalement se perce lui-même de son épée, 41, 42.

Balaain consterné s'éloigne, maudissant la mauvaise chance qui le poursuit, 42.

Un jour il trouve une inscription invitant les chevaliers errants à ne pas aller au château voisin, où il y a des aventures trop périlleuses, 44.

Balaain y va, 44.

De la porte sortent des demoiselles qui lui font fête, 45.

On lui apprend que, d'après la coutume du château, tout chevalier étranger doit joûter contre le chevalier de la tour qui est dans une île, 45.

Arrivé près du rivage, Balaain change son écu contre un autre, ce qui lui fut funeste, en l'empêchant d'être reconnu, 46.

On le débarque dans l'île; il se prépare au combat, 47.

Son adversaire sort de la tour; en voyant la belle manière dont il se prépare à la joûte, Balaain se rappelle son frère : le cœur l'avertissait, car c'était réellement son frère qu'il allait combattre, 48.

La bataille est terrible; interrompue une première fois, elle cesse quand tous deux se sentent blessés à mort. Ils se l'avouent, et Balaain demande au chevalier de la tour son nom, 49, 50, 51, 52.

Quand il l'apprend, il se pâme, et révèle à son tour le sien, 52, 53.

Les deux frères trouvent quelque consolation à penser qu'ils

seront enterrés ensemble, 53.

Survient la dame à qui était le château. Jadis enfermée par son ami dans cette île, elle lui avait fait promettre de n'en plus sortir non plus, et pour ne pas renoncer aux armes, il avait institué cette coutume, qui lui survivait. Tout chevalier étranger luttait avec le possesseur de la dame et de l'île, et prenait sa place ou était tué ; c'est ainsi que Balaain se trouvait là, 54.

Il demande à la dame de faire enterrer ensemble son frère et lui ; elle le promet, 55.

Les deux frères meurent, 56.

Merlin fait près de leur tombe un lit enchanté, dont l'enchantement ne devait être détruit que par Lancelot, comme le raconte son histoire, que l'auteur ne pourrait insérer ici sans détruire la proportion de ses trois livres. Il doit se borner à ce qui appartient à la haute histoire du graal, et il prie son compagnon d'armes monseigneur Helie de se charger de la branche du Brait, qu'il est aussi obligé d'exclure de son livre, 57.

Merlin prédit que l'épée de Balaain ne pourra être empoignée que par Lancelot, qui l'emportera et en tuera le chevalier qu'il aura le plus aimé, Gavain, 58.

Merlin fait encore un pont où les chevaliers hardis peuvent seuls passer, et une épée, fichée dans un bloc de marbre, dont devait être blessé le premier qui l'essaierait : ce fut Galaad, comme l'histoire le racontera, 59.

Le bloc flotta sur l'eau et n'aborda que le jour où Galaad parut à la cour d'Artu, 60.

Depuis lors on appela cette île l'île Merlin ou l'île des merveilles, 60.

Artu consulte Merlin sur le choix d'une femme, et lui avoue qu'il aime Gennevre, fille du roi Leodegan de Carmelide, qui possède la table ronde établie par Merlin pour Uter, 60, 61.

Merlin prédit que la beauté de Gennevre sera fort utile au roi ; il pensait à Galehot, qui fit hommage à Artu par amitié pour Lanscelot, 61.

Merlin va en Carmelide, promettant de ramener Gennevre, 61.

En effet, Leodegan est charmé de la demande qui lui est faite, et offre de céder, avec sa fille, sa table ronde, qui est réduite de 150 chevaliers à 100. Merlin accepte avec joie, 62.

Merlin, Gennevre et les chevaliers de la table ronde arrivent à Londres, où séjourne Artu, 64.

Le roi les reçoit en pompe, 64.

Il charge Merlin de compléter la table ronde en élisant 50 nouveaux chevaliers, 65.

Il restera une seule place vide, où viendra s'asseoir le bon chevalier qui mettra à fin les aventures du royaume de Logres. Personne d'autre ne doit s'y asseoir, 65.

Merlin choisit 48 chevaliers, qu'il réunit aux 100 anciens, 67.

On leur assigne leurs sièges; quand ils se lèvent, le nom de chacun se trouve inscrit sur son siège, 67.

Ce miracle prouve le plaisir que Dieu prend à l'institution de la table ronde, 68.

Gavain demande à son oncle de l'armer chevalier le jour de son mariage, 68.

La veille de ce jour arrive un vilain, amenant son fils, qu'il demande au roi de faire chevalier le lendemain : cet enfant n'a jamais voulu labourer comme son père et ses frères, et ne veut être que chevalier, 69, 70.

Le roi promet de l'armer avant tout autre, 71.

Le jour venu, Artu épouse Gennevre, puis fait chevalier d'abord le fils du vilain, appelé Tor, fils d'Arès; Merlin déclare qu'il sera bon chevalier, étant fils d'un roi et non d'un vilain, comme le sait très bien son père prétendu, 71, 72.

Tor prie Merlin de n'en pas dire plus long, car ce serait au déshonneur de sa mère, 72.

Gavain et les autres sont ensuite armés, et tous les sièges de la table ronde sont occupés moins le siège périlleux et un autre, que le roi Pellinor occupe le lendemain, 73, 74.

Gavain et son frère Gaheriet, en voyant Pellinor, se promettent de venger sur lui la mort de leur père, 75.

Merlin annonce trois aventures merveilleuses, qui seront menées à fin par Gavain, Tor et Pellinor, 76.

Un cerf blanc, suivi d'un braque et d'une demoiselle menant trente meutes, traverse la salle en courant. Un des chevaliers assis à la table saisit le braque et s'en va en l'emportant, 77.

La demoiselle se plaint au roi, 78.

Merlin assigne à Gavain la poursuite du cerf blanc, à Tor celle du chevalier qui a emporté le braque, 79.

Un chevalier entre à cheval dans la salle, et emporte la demoiselle elle-même : c'est à Pellinor que sa poursuite est réservée, 79, 80.

Gavain part avec Gaheriet, qui lui sert d'écuyer; Pellinor et Tor partent aussi, 80.

Gavain rencontre deux frères qui se combattaient pour savoir lequel était le plus digne d'accomplir l'aventure du cerf blanc. Il les sépare, les réconcilie, et leur dit que cette aventure lui appartient, 81.

Gavain veut passer une eau; un chevalier le lui interdit; il le tue, 83, 84, 85.

Il retrouve la trace du cerf, et bientôt le suit, toujours suivi des chiens; le cerf entre dans un château; les chiens l'atteignent et le tuent dans la grande salle, 85, 86.

D'une chambre sort un chevalier qui se désole de la mort du cerf, que sa dame lui avait confié, et se met à tuer les chiens, 86.

Gavain arrive et lui défend de continuer : suit un combat; Gavain est vainqueur et va couper

la tête de son ennemi, quand une demoiselle, son amie, se jette sur son corps ; Gavain, qui avait levé l'épée, tue sans le vouloir la demoiselle, 86, 87, 88, 89.

Gavain pardonne alors au chevalier et l'envoie à la cour d'Artu, portant sur son cheval les deux chiens qu'il a tués, 89.

Quatre chevaliers viennent assaillir Gavain; il se défend; mais survient un archer qui l'atteint d'une flèche empoisonnée, 91.

Il tombe, et on va lui couper la tête, quand la dame du château le fait laisser, 92.

On met les deux frères en prison ; ils se lamentent, 92.

La dame du château les entend, en prend pitié, et envoie Gavain à la cour d'Artu, portant le corps de la demoiselle qu'il a tué, et sous promesse qu'il se soumettra à l'expiation que lui imposeront la reine et les dames de la cour, 93.

Gavain et Gaheriet partent, emmenant les chiens; Gavain porte devant lui le corps de la demoiselle et la tête pendue à son cou par les tresses, 95.

Il arrive à Camalaot, 96.

On mande la reine et ses dames, 96.

Merlin fait décider par Artu que tout chevalier qui sera allé en aventure racontera véridiquement, sous la foi du serment, tout ce qui lui sera arrivé, 97.

Gavain raconte son histoire et la condition à laquelle il a été mis en liberté, 98.

Le jugement des dames est que jamais il ne fera désormais de mal à une demoiselle et n'en rencontrera une qui ait besoin d'aide sans la secourir. Il le jure, et il tint si bien cette promesse qu'il fut surnommé le chevalier aux demoiselles, 99.

Merlin prédit à Gavain son grand avenir, tout en lui annonçant qu'il rencontrera un jour un vainqueur. Il lui recommande d'avoir toujours merci d'un ennemi qui demandera grâce; Gavain le promet, 99, 100.

Merlin, sachant qu'il n'a plus longtemps à rester au monde, engage Artu à faire écrire toutes les aventures qui se produiront à la cour; on charge cinquante clercs de cet office, 100.

Le récit revient à Tor, fils d'Arès, 101.

Tor, suivant le chevalier qui a emporté le braque, arrive devant des pavillons; un nain l'invite à joûter avec les deux chevaliers qui y sont, 101.

Tor y consent, les vainc tous les deux, et les envoient à la cour d'Artu, 102.

Le nain demande à Tor de lui servir d'écuyer; Tor l'accepte, 104.

Il apprend à Tor que le ravisseur du braque est l'orgueilleux Abelin, 104.

Ils arrivent devant des pavillons; le nain dit à Tor que dans l'un de ces pavillons il trouvera ce qu'il cherche, 105.

Tor y entre, et trouve sur un lit une demoiselle dormant, le

braque dans son giron. Il veut prendre le braque, qui aboie; la demoiselle s'éveille et s'enfuit, 105.

Tor s'en va avec le braque; mais une demoiselle l'invite à laisser le chien, sous peine d'être puni par le chevalier auquel il est. Tor répond que ce braque a été enlevé à tort à la cour d'Artu et qu'il le reprend par l'ordre du roi, 106.

Tor est logé la nuit par un ermite, 106.

Il rencontre et défie le chevalier qui avait emporté le braque, 108.

Vaincu, le chevalier refuse de demander merci et de céder le chien, 110.

Une demoiselle survient et demande à Tor un don : c'est la tête de ce chevalier, 110.

Tor, après l'avoir en vain priée d'y renoncer, coupe la tête du vaincu et la lui donne, 111.

La demoiselle l'emmène dans un manoir où il prend quelque repos, 112.

Il revient à la cour d'Artu, et montre le braque, 113.

Après avoir juré de dire la vérité, il raconte son aventure, qu'on écrit, 113.

Merlin révèle au roi que Tor est fils du roi Pellinor, 114.

Artu veut voir le père et le fils avec la mère; on mande celle-ci, 115.

Pellinor suit le chevalier qui a emporté la demoiselle, 115.

Il rencontre une demoiselle dans une forêt, qui pleure près de son ami blessé; elle supplie Pellinor de lui porter aide, mais il ne s'arrête pas; elle lui souhaite, en pareil besoin, d'être aussi peu secouru; puis, voyant son ami mort, elle se pâme et meurt elle-même, 115, 116.

Pellinor apprend que le chevalier ravisseur a rencontré un cousin de la demoiselle qui l'a réclamée; ils sont en train de combattre, 116.

Pellinor arrive au lieu du combat, et veut emmener la demoiselle; les écuyers des combattants l'en empêchent, 117.

Il s'adresse alors aux combattants, qui se tournent tous les deux contre lui, 118.

Pellinor tue le ravisseur; l'autre s'accorde avec lui, puisqu'il ne veut que l'honneur de sa cousine, 119.

Le lendemain Pellinor et la demoiselle repartent pour la cour, 120.

Au matin, le cheval de la demoiselle trébuche; elle tombe et se foule le bras; ils s'arrêtent dans la forêt et s'y endorment jusqu'au soir, 120, 121.

Ils se réveillent à la nuit et se voient obligés d'attendre qu'il fasse clair pour reprendre leur route, 121.

Deux chevaliers se rencontrent devant eux et l'un d'eux confie à l'autre qu'il va empoisonner le roi Artu, 122.

Mais Pellinor et la demoiselle sont rassurés par la présence de Merlin à la cour, 124.

Au jour, ils se remettent en marche, 124.

Ils arrivent à l'endroit où la demoiselle avec son ami avait imploré Pellinor: elle a été dévorée par les bêtes; il ne reste que sa tête, 125.

Pellinor se désole de ce malheur, qu'il s'attribue, 125.

Pellinor fait enterrer le chevalier mort dans un ermitage, et emporte la tête de la demoiselle, 126.

Il arrive à Camalaot, 127.

Après avoir prêté serment, il raconte son aventure, et montre la tête de la demoiselle morte, 127.

Merlin lui dit que c'est dommage qu'étant si preux il ait tant de male chance, 128.

Il demande à Merlin qui était cette demoiselle; Merlin répond qu'il le lui dira, mais obscurément, 128.

Il lui rappelle que deux ans avant, comme il portait couronne à une fête, un fou lui dit : Ote cette couronne, ou le fils du roi tué te l'ôtera; tu laisseras dévorer ta chair par des lions l'année où tu te mettras en la sujétion d'autrui, 129.

Pellinor dit que cette prophétie est accomplie en ce qu'il s'est mis sous la sujétion d'Artu, mais il n'en entend pas le reste, 129.

Le reste, dit Merlin, est advenu ou adviendra, et je t'ai dit obscurément qui était la demoiselle; la malédiction qu'elle a portée contre toi s'accomplira, conformément à une voix que tu as entendue le jour de ton couronnement, et qui t'a annoncé que tu manquerais à ta chair et que ta chair te manquerait, 129, 130.

On fait venir la mère de Tor devant le roi, Merlin, Pellinor, Tor et d'autres. Merlin lui demande qui est le père de Tor. Elle répond que c'est le laboureur son mari. Pressée par Merlin, elle se défend aussi bien qu'elle peut, et finit par avouer que, peu de jours avant son mariage, un chevalier, qu'elle reconnaît ensuite dans Pellinor, l'a prise de force et est le père de son fils aîné, 131, 132.

Merlin dit à Pellinor qu'il a autant gagné que perdu; on ne comprend pas cette parole, 135.

On fait grande joie et la mère de Tor s'en va, donnant de sages conseils à son fils, 135.

Artu demande à la demoiselle chasseresse de rester à sa cour; elle y consent, 136.

Elle dit s'appeler Niviene, fille d'un haut homme de la Petite-Bretagne, mais elle ne dit pas qu'elle était fille de roi. C'est celle qui plus tard s'appela la demoiselle du lac et qui éleva Lanscelot, 136, 137.

Merlin explique à Artu tout ce qui concerne le roi Pellinor : la demoiselle morte était sa fille; il lui arrivera d'être gravement blessé par le fils du roi tué (Gavain), et d'appeler à son secours Tor, son fils, qui ne le reconnaîtra pas et ne l'aidera pas; il mourra, et ainsi sa chair lui manquera comme il a manqué à sa chair, 137, 138.

On ne peut empêcher ce malheur, non plus qu'Artu n'a pu

empêcher de vivre l'enfant par qui le pays sera détruit, qui est présentement élevé par un des barons du roi; quant aux enfants exposés sur mer, ils sont également sains et saufs, mais ailleurs, 139.

Blaise recueille de la bouche de Merlin les aventures passées et à venir et les met dans son livre, 139.

Merlin s'éprend de Niviene; celle-ci ne l'aime pas et a peur de lui, 139, 140.

Elle lui fait promettre de lui apprendre les enchantements qu'elle lui demandera et de ne jamais user de sa puissance contre elle, 140.

Il lui apprend une partie de son art, 140.

Son père, roi de Norhomberlande près de la Petite-Bretagne, la fait redemander à Artu, 140.

Merlin lui dit qu'il l'accompagnera; elle en est fort dépitée, mais elle dissimule, 142.

Ils passent la mer, et arrivent dans le pays du roi Ban de Benoïc, qui était en guerre avec Claudas de la Deserte. Ils sont reçus au château de Trèbe par Helaine, femme de Ban, qui leur montre le petit Lanscelot, son fils, dont le vrai nom de baptême était Galaas. Niviene admire sa beauté; Merlin annonce à sa mère qu'elle le verra grand et glorieux, et qu'elle assistera à la défaite de Claudas, 142, 143.

Merlin et Niviene arrivent dans le beau bois appelé En Val, 144.

Merlin conduit Niviene au lac de Diane et lui raconte l'histoire de Diane, 145.

Diane était une grande chasseresse du temps de Virgile, longtemps avant Jésus-Christ. Elle avait pris ce lac en affection, et y séjournait. Le jeune Faunus, fils d'un roi, l'aimait et devint son amant; il s'établit avec elle dans la forêt, dans le riche manoir qu'elle avait édifié près du lac, 146.

Mais Diane s'éprend d'un autre chevalier, appelé Felix, et comme celui-ci n'ose l'aimer à cause de Faunus, elle se résout à faire périr Faunus. Près du lac est une tombe qui était alors pleine d'une eau enchantée, laquelle guérissait toutes les blessures; Diane en retire l'eau, un jour que Faunus a reçu une blessure à la chasse. Elle lui persuade de se mettre nu dans la tombe, et par le couvercle percé on y coulera un bain d'herbes salutaires. Il y consent; on ferme le couvercle sur lui, et Diane coule dans la tombe du plomb bouillant, 146, 147, 148.

Elle raconte ce qu'elle a fait à Felix, qui, indigné, lui coupe la tête, 148.

Niviene s'éprend de ce lac de Diane, et demande à Merlin de lui construire là le plus riche manoir qu'on puisse faire, 149.

Merlin construit pour elle un manoir et le rend invisible; on ne voit que le lac, 149, 150.

Merlin raconte à la demoiselle qu'Artu vient de courir un grand péril de guerre, 151.

Elle lui reproche d'abandonner Artu ; il dit qu'il ne retourne pas en Grande-Bretagne d'abord à cause d'elle, puis parce qu'il sait qu'à peine arrivé il serait mis à mort; mais son don de prophétie est émoussé en ce qui le concerne (c'est grâce aux enchantements que la demoiselle a appris de lui et pratique contre lui), et il ne sait pas qui lui prépare cette mort, 151, 152.

Peu après, Merlin annonce qu'Artu va de nouveau courir un grand danger, parce que sa sœur Morgue lui aura dérobé Escalibor et qu'il combattra un chevalier armé d'armes merveilleuses, 152.

Elle lui demande d'empêcher ce combat en allant en Grande-Bretagne, et offre de l'accompagner et de le garder du péril qui doit l'y menacer, 152.

Merlin consent. Ils arrivent en Grande-Bretagne. Ils se dirigent vers le royaume de Logres, 154.

Ils passent près de deux ormes sous lesquels sont assis deux enchanteurs, joueurs de harpe, qui ont fait beaucoup de victimes. Merlin les fait périr et perpétue par un prodige le souvenir de ce fait, car il prévoit sa mort prochaine, 154.

Le récit revient à Artu, 159.

Cinq rois se liguent contre lui et envahissent sa terre, 159.

Il marche contre eux, 160.

On conseille aux ennemis de surprendre l'armée d'Artu, 160.

Ils y réussissent ; les gens d'Artu sont massacrés, 162.

Lui-même, Ké, Gavain et Gifflet conduisent la reine près de l'Hombre pour lui faire passer le fleuve, mais ils le trouvent large et rapide, 162.

Les cinq rois arrivent. Sur le conseil de Ké, Artu et les siens les attaquent; Ké en tue deux, comme il s'en était vanté, les autres chacun un ; après quoi tous passent l'Hombre par un gué que la reine a trouvé, et qui s'appelle depuis le Gué de la reine, 163, 164.

Cependant la mort des cinq rois jette le désordre dans leurs troupes; les hommes d'Artu se rallient et taillent en pièces la moitié de l'armée ennemie ; l'autre, prévenue, se rembarque et s'éloigne, 165, 166, 167.

En remerciement de la protection divine, Artu fonde l'abbaye de Belle-Aventure, 168.

Morgue haïssait toujours son frère; elle avait pour amant un chevalier de Gaule, qu'on appelle aujourd'hui France, nommé Accalon, 168.

Artu demande à Pellinor de désigner des remplaçants pour les huit compagnons de la table ronde tués dans le combat, 168, 169.

Il désigne Gavain, Gifflet, Ké, Tor (ou Baudemagus, mais Artu choisit Tor) parmi les jeunes, Urien, Lac, Hervieu de Rinel et Galligart parmi les vieux, 169, 170.

Baudemagus est très humilié de n'être pas du nombre. Il quitte la cour, jurant de n'y rentrer qu'après avoir vaincu

un compagnon de la table ronde, 170.

L'auteur ne raconte pas ses aventures; son compagnon Helie doit translater cette branche, qui est d'ailleurs intimement liée à l'histoire du saint graal, 172.

Le départ de Baudemagus attriste la cour, 173.

Artu va chasser un cerf qui entraîne fort loin le roi, Urien et Accalon, si bien que la nuit les surprend près d'une rivière où le cerf est tué, 174.

Ils voient aborder au rivage un vaisseau magnifique; ils y entrent, et sont hébergés par douze demoiselles; mais au matin ils se réveillent en divers lieux, Urien dans son lit; Accalon dans un pré, où un nain lui apporte de la part de Morgue Escalibor, l'épée d'Artu, en lui annonçant qu'il va avoir à s'en servir dans un combat; des gens viennent à sa rencontre et le remercient du service qu'ils attendent de lui, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181.

Artu se trouve dans une prison avec des chevaliers qui se lamentent; l'un d'eux lui raconte qu'un chevalier félon, appelé Domas, qui a une querelle avec son frère, les a tous fait prendre en trahison pour trouver parmi eux un champion; mais ils s'y sont refusés ou il les a jugés incapables; Artu déclare qu'il est prêt à combattre plutôt que de rester captif, 181, 182, 183, 184, 185.

Une demoiselle leur parle par une fenêtre; c'est une des demoiselles de Morgue; elle feint de ne pas reconnaître Artu et lui dit qu'il se trompe en croyant la reconnaître, 185, 186.

Elle lui propose de faire le combat en question, 186.

Artu accepte à condition que tous les captifs seront délivrés avec lui, 187.

On le tire de prison, et le seigneur le jure, 187, 188.

Morgue avait arrangé tout ce combat pour faire périr son frère, 188.

Accalon ne savait pas qui il combattrait, mais il savait avoir Escalibor, l'épée d'Artu, tandis qu'Artu n'en avait qu'une contrefaçon, 190.

Le conte revient à Merlin, 191.

Il arrive avec la demoiselle du lac dans la forêt périlleuse, et lui raconte que dans les rochers voisins deux amants ont fait construire et garnir magnifiquement une chambre où ils ont vécu et où ils sont enterrés, 191, 192.

La demoiselle veut voir cette merveille, 194.

Merlin l'y conduit, et soulève la pesante lame qui couvre la tombe des amants, 194, 195.

La nuit elle enchante Merlin, le fait mettre dans la tombe, et par ses enchantements scelle la lame par dessus. Personne ne vit plus Merlin mort ou vif jusqu'à ce qu'elle y vint avec Tristran, comme le raconte son histoire, et personne ne l'entendit plus parler, si ce n'est

Baudemagus qui y vint quatre jours après, 196, 197, 198.

Cette aventure appartient au livre du Brait, par maître Helie; ce brait est le dernier cri que Merlin jeta, qui fut entendu très loin et causa maintes merveilles, 198.

La demoiselle se dirige vers l'endroit où Artu doit combattre, 198.

Artu se prépare à combattre; il reçoit de la part de Morgue une épée qu'il croit être Escalibor, 199.

Le combat s'engage entre Artu et Accalon; ce dernier, protégé par le fourreau merveilleux, ne perd pas de sang par ses plaies, 201.

Artu s'aperçoit qu'il a une mauvaise épée, 203.

Elle se brise sur le heaume d'Accalon, 204.

Celui-ci invite Artu à s'avouer vaincu, mais Artu préférerait mourir, 205.

Accalon le presse; il va le tuer, quand la demoiselle du lac, par enchantement, lui fait tomber l'épée de la main. Artu la saisit et reconnaît Escalibor, 206.

Il arrache le fourreau à Accalon, dont les plaies se mettent à saigner, 207.

Artu invite Accalon à se rendre; celui-ci refuse, 207.

Artu lui demande son nom; il dit qui il est, et, sur la question du roi, raconte que Morgue lui a donné le fourreau et l'épée pour qu'il tuât Artu, qu'elle hait à mort, 208.

Artu se fait connaître; Accalon lui demande pardon, 209.

Artu se nomme à tous; les deux frères se réconcilient, 210, 211.

Accalon meurt de ses blessures; Artu envoie son corps à Camalaot en chargeant les porteurs de menaces terribles pour Morgue, 211.

Urien s'est réveillé dans le lit de Morgue sa femme; celle-ci veut le tuer dans son sommeil, mais Ivain, son fils, qui a tout vu, l'arrête et lui dit qu'il la tuerait si elle n'était sa mère; toutefois il lui promet le secret, 212, 213.

Les quatre chevaliers qui ramènent le corps d'Accalon arrivent à la cour et répètent à Morgue les menaces du roi; mais Morgue dit que c'est une plaisanterie de son frère et on la croit, 216, 217.

Elle demande à la reine et obtient congé d'aller dans son royaume; elle part avec ses gens et arrive à l'endroit où Artu a dressé sa tente; elle y pénètre pendant le sommeil du roi, et enlève le fourreau d'Escalibor, 218, 219.

Artu s'éveille et s'en aperçoit; il se met à la poursuite de Morgue: se voyant près d'être atteinte, elle jette le fourreau dans un lac, d'où il ne sortit que pour être porté par Gavain dans sa bataille contre l'enchanteur Naborn, comme le livre le racontera plus tard; puis elle change elle et tous les siens en

statues de pierre, 220, 221, 222, 223.

Artu les voit, croit que Dieu les a ainsi punis de leurs crimes, et s'en retourne, 224.

Morgue et ses gens reprennent leur forme et continuent leur route, 224.

Elle rencontre un chevalier qui s'apprête à jeter Manassès de Gaule dans un puits pour avoir séduit sa femme; Manassès étant parent d'Accalon, Morgue, par un sort qu'elle jette, le délivre, et c'est l'autre qui est précipité dans le puits, 225, 226.

Morgue charge Manassès d'aller à la cour dire à Artu que c'est elle qui avait changé ses gens en pierre, et qu'elle lui ferait plus de mal qu'elle n'a fait sans les enchantements contraires de la demoiselle chasseresse, 227.

Elle arrive dans son royaume de Garlot, au château de Tugan, elle y garde un livre où Merlin a décrit la mort d'Artu et de Gavain, mais elle ne sait pas elle-même ce qui est dedans; ce secret causa bien des maux, et faillit faire tuer Gavain et Hector des Marès par Lancelot, comme l'histoire le contera avant de parler de Perceval, 227, 228.

Artu revient à Camalaot, 228.

Il fait venir Urien, et lui révèle la trahison de Morgue, à cause de quoi il bannit son fils Yvain de la cour, 229, 230.

Yvain s'afflige, mais Gavain lui propose de chercher les aventures ensemble, 230.

Les deux cousins partent, et le troisième jour ils rencontrent des demoiselles qui, protégées par deux chevaliers, insultent un écu; ils le reconnaissent pour celui du Morhout, frère de la reine d'Irlande, ennemi juré des demoiselles, qui se vengent ainsi, 231, 232, 233.

Le Morhout arrive, et tue les deux chevaliers; les demoiselles s'enfuient. Le Morhout reprend son écu, 234.

Il joûte ensuite avec Gauvain. Un long combat s'engage entre eux, 236.

Tous deux sont fort las, 238.

A midi, Gauvain sent ses forces doubler, comme c'était pour lui l'usage, et le combat reprend plus acharné jusqu'à none, où les forces de Gauvain commencent à décliner, 239.

Grâce à ce don particulier, Gauvain fut toujours vainqueur dans sa vie, sauf de six adversaires, dont le Morhout, 240.

Le Morhout lui propose de cesser un combat qui amènerait leur mort à tous deux : Gauvain accepte, et ils deviennent amis, 241.

Le Morhout héberge Ivain et Gauvain, et quand les deux cousins se remettent en aventures, il les accompagne, 243.

Ils arrivent dans la forêt d'Aroie, et vont à la fontaine où on trouve toujours des aventures, 244.

Là sont assises trois demoiselles, de quinze, trente et soixante-dix ans. Ils consentent à en prendre chacun une, qui

doit les mener à une aventure, et promettent de se retrouver an bout d'un an, 245, 246.

Pendant cette année, Ivain, qui mène la plus âgée, s'engage à la garantir contre tous, 247.

Le conte revient à Artu, qui est fort troublé du départ de Gauvain, 248.

Arrive à la cour Manassès, qui fait le message dont Morgue l'avait chargé, 249.

Bientôt après, la demoiselle du lac, méconnaissable, se présente au roi, et le prévient contre une trahison nouvelle que lui prépare Morgue, 250, 251.

En effet, le soir, une demoiselle présente au roi un riche manteau de la part de la demoiselle de l'Ile Faée, 252.

Le roi, sachant qui l'a en réalité envoyée, l'oblige à endosser le manteau ; elle tombe aussitôt morte, 252.

Artu remercie la demoiselle du lac, qui ne se fait pas reconnaître, 253.

Elle le quitte, et le conte cesse de parler d'elle et de Merlin, et s'occupe du graal, 254.

ERRATA

TOME I

P. 14, *l.* 11 engign[i]e *lisez* engign[i]e
38, *l.* 7 querre *lisez* guerre
71 *manchette* hangus *lisez* Hangus
74, *l.* 17 Uters *lisez* Uter
81, *l.* 23 pas *lisez* pas.
86, *l.* 5 eu *lisez* en
90, *l.* 12 *ajoutez*] *après* bataille. »
110, *l.* 24 voler *lisez* volés
128, *l.* 22 uns *lisez* un(s)
128, *l.* 33 tedi *lisez* te di
153, *l.* 6 uns *lisez* un(s)
154, *l.* 1 a nuit *lisez* anuit
203, *l.* 10 Merlins : « Merlin *lisez* Merlin : « Merlins
226, *l.* 9 ches regard e *lisez* A ches, regarde
246, *l.* 34 consent, *lisez* conseut
254, *l.* 7 une *lisez* unes

TOME II

P. 14, *l.* 2 ma laise *lisez* mal aise
28 *dans la note supprimez la phrase* Les explications... reproduire; *voyez Introduction p.* LVII, n. 4.
41, *l.* 21 qu'il s'amie *lisez* qu'il a s'amie
43, *l.* 31 diverserment *lisez* diversement
48, *l.* 21 ala *lisez* a la
58, *l.* 9 s'i [li] *lisez* s'i[l i]

P. 59, *l.* 26 et *manchette* Galaas, Galaad *lisez* Gavains, Gavain *(voyez l'Introduction, p.* LVII, n. 1)
69, *l.* 13 quinze, ans *lisez* quinze ans,
70, *l.* 1 [ces] *lisez* [ce]
80 2e *manchette* fuit *lisez* part
83 *l.* 24 voie, *lisez* voie.
119, *manchette* tue ravisseur *lisez* tue le ravisseur
125, *l.* 6 dist. *lisez* dist :
130, *l.* 9 si *lisez* li
133, *l.* 1 demane *lisez* demanc
133, *l.* 2 ja *lisez* je
133, *l.* 8 descoverrais *lisez* descoverrai
141, *l.* 26-27 et prisę. *lisez* « et prise. »
164, *l.* 11 chi et *lisez* chiet
173, *l.* 6 [est] *lisez* (est)
181, *l.* 32 vie(n)t *lisez* vi(e)nt
195, *l.* 21 d'oume *lisez* d'oume?
219, *manchette* à l'endroit où Artu a dressé sa tente *lisez* à l'abbaye où Artu est resté
224, *l.* 17 n'avint, *lisez* n'avint.
229, *l.* 7 qu'[l] *lisez* qu'[il]
234, *l.* 1 paur *lisez* pour
246, *l.* 36 sau(ve)ment *lisez* sau[ve]ment
247, *l.* 24 (eseuiier) *lisez* (escuiier)
260, *col. b*, heudure I *lisez* heudure I, 193
274, *col. b*, VOINCESTRE *lisez* WINCESTRE
279, *col. a*, *l.* 4 le *lisez* la
289, *col. a*, *l.* 2 Desrée *lisez* Desreé
296, *col. a*, *l.* 44 Galaad *lisez* Gavain
298, *col. b*, *l.* 31 envoient *lisez* envoie
304, *col. b*, *l.* 30-31 à l'endroit où Artu a dressé sa tente *lisez* à l'abbaye où Artu est resté

On a par erreur imprimé à plusieurs reprises *emporter* au lieu d'*em porter*. Il y a aussi quelques irrégularités dans le traitement de *as* écrit pour *a* précédant un mot commençant par *s*.

Publications de la Société des anciens textes français.

(En vente à la librairie Firmin Didot et Cie, *56, rue Jacob, à Paris.)*

Bulletin de la Société des anciens textes français (années 1875 à 1886). N'est vendu qu'aux membres de la Société au prix de 3 fr. par année, en papier de Hollande, et de 6 fr. en papier whatman.

Chansons françaises du xve siècle, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, par Gaston Paris, et accompagnées de la musique transcrite en notation moderne par Auguste Gevaert (1875). *Epuisé.*

Il reste quelques exemplaires sur papier Whatman, au prix de.... 37 fr.

Les plus anciens Monuments de la langue française (ixe, xe siècles), publiés par Gaston Paris. *Album* de neuf planches exécutées par la photogravure (1875)..... 30 fr.

Brun de la Montaigne, roman d'aventure, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de Paris, par Paul Meyer (1875)..... 5 fr.

Miracles de Nostre Dame par personnages, publiés d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, par Gaston Paris et Ulysse Robert. t. I à VII (1876, 1877, 1878, 1879, 1880, 1881, 1882), le vol..... 10 fr.

Guillaume de Palerne, publié d'après le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, par Henri Michelant (1876)..... 10 fr.

Deux Rédactions du roman des Sept Sages de Rome, publiées par Gaston Paris (1876)..... 8 fr.

Aiol, chanson de geste publiée d'après le manuscrit unique de Paris, par Jacques Normand et Gaston Raynaud (1877)..... 12 fr.

(Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.)

Le Débat des Hérauts de France et d'Angleterre, suivi de *The Debate between the Heralds of England and France, by* John Coke, édition commencée par L. Pannier et achevée par Paul Meyer (1877)..... 10 fr.

Œuvres complètes d'Eustache Deschamps, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par le marquis de Queux de Saint-Hilaire, t. I, II, III, IV et V (1878, 1880, 1882, 1884), le vol..... 12 fr.

Le Saint Voyage de Jherusalem du seigneur d'Anglure, publié par François Bonnardot et Auguste Longnon (1878)..... 10 fr.

Chronique du Mont-Saint-Michel (1343-1468), publiée avec notes et pièces diverses par Siméon Luce, t. I et II (1879, 1883), le vol..... 12 fr.

Élie de Saint-Gille, chanson de geste publiée avec introduction, glossaire et index, par Gaston Raynaud, accompagnée de la rédaction norvégienne traduite par Eugène Koelbing (1879)..... 8 fr.

Daurel et Beton, chanson de geste provençale publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique appartenant à M. A. F. Didot par Paul Meyer (1880)..... 8 fr.

La Vie de saint Gilles, par Guillaume de Berneville, poème du xiie siècle, publié d'après le manuscrit unique de Florence par Gaston Paris et Alphonse Bos (1881)..... 10 fr.

Raoul de Cambrai, chanson de geste publiée par Paul Meyer et Auguste Longnon (1882)..... 15 fr.

Le dit de la Panthère d'Amours, par Nicole DE MARGIVAL, poème du XIII^e^ siècle, publié par Henry A. TODD (1883)..... 6 fr.

Les œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir, publiées par H. SUCHIER, t. I-II (1884-85) ..... 25 fr.

Le premier volume ne se vend pas séparément ; le second volume seul 15 fr.

La Mort Aymeri de Narbonne, chanson de geste publiée par J. COURAYE DU PARC (1884)..... 10 fr.

Trois versions rimées de l'Evangile de Nicodème publiées par G. PARIS et A. BOS (1885)..... 8 fr.

Fragments d'une vie de saint Thomas de Cantorbery, publiés pour la première fois d'après les feuillets appartenant à la collection Goethals Vercruysse, avec fac-similé en héliogravure de l'original, par Paul MEYER (1885).. 10 fr.

Œuvres poétiques de Christine de Pisan, publiées par Maurice ROY, t. I (1886)..... 10 fr.

Le roman de Merlin, p. p. MM. G. PARIS et J. ULRICH, t. I et II (1886) 20 fr.

Le Mistère du Viel Testament, publié avec introduction, notes et glossaire, par le baron James DE ROTHSCHILD, t. I, II, III, IV et V (1878, 1879, 1881, 1882, 1885), le vol..... 10 fr.

(Ouvrage imprimé aux frais du baron James de Rothschild et offert aux membres de la Société.)

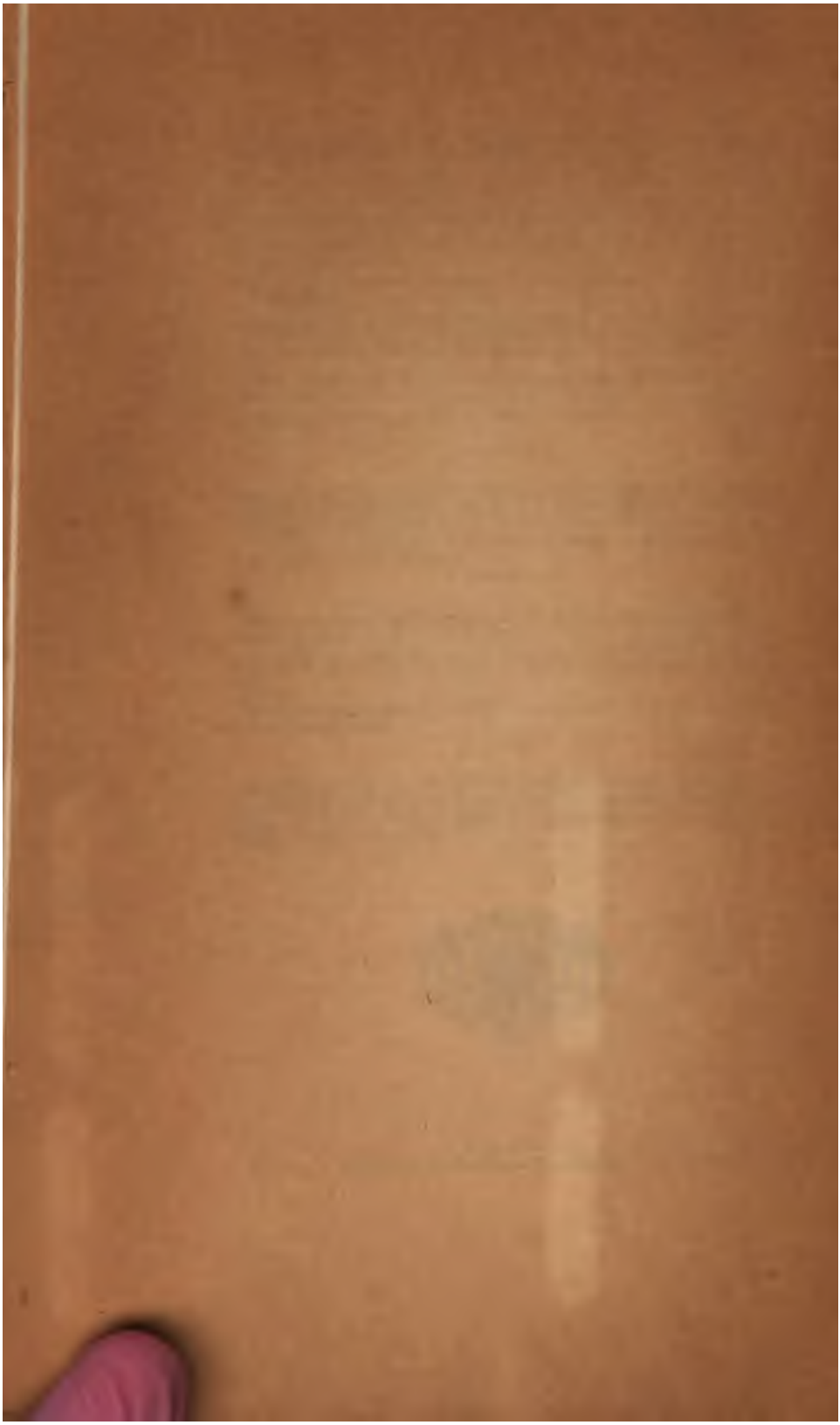
Tous ces ouvrages sont in-8°, excepté *Les plus anciens Monuments de la langue française*, album grand in-folio.

Il a été fait de chaque ouvrage un tirage sur papier Whatman. Le prix des exemplaires sur ce papier est double de celui des exemplaires en papier ordinaire.

Les membres de la Société ont droit à une remise de 25 p. 100 sur tous les prix indiqués ci-dessus.

La Société des Anciens Textes français a obtenu pour ses publications le prix Archon-Despérouse, à l'Académie française, en 1882, et le prix La Grange, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1883.

Le Puy. — Imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.



FEB 25 '65

FEB 11 '65

MAR 1 9 '66

Stanford University Library
Stanford, California

In order that others may use this book, please return it as soon as possible, but not later than the date due.

SOCIETE DES ANCIENS TEXTES FRANÇAIS
MCCCLXXV